N° 996 51e Année T. CCXCVII 1er Avril 1940

MERCVRE
DE
FRANCE

Parait le 1er de chaque mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 10 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***11 fr.;*** plein tarif, ***12 fr. 50***

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME

1er Avril — 1er Juin 1940

1er Avril — 1er Juin 1940 Tome CCXCVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXL

APISTE

OU

LE FONDEMENT MORAL DE L'ÉLOQUENCE

—

Apiste jouit d'un grand crédit auprès de la foule. Il est disert, impétueux et paré de mille qualités brillantes. Lorsqu'il parle, il semble que son âme même s'exprime par sa bouche. Il jette du feu par les yeux. Ses gestes accompagnent harmonieusement ses paroles. Dès qu'il se lève, il paraît si grave que tous les regards se portent sur lui. A peine a-t-il commencé son discours qu'on retient sa respiration. A mesure qu'il développe ses arguments, on se sent convaincre. Lorsqu'il achève, on est transporté d'enthousiasme.

Pourtant, en dépit de l'apparence, tout n'est qu'art dans son jeu. Il ne croit à rien et fait bon accueil à tous ceux qui le sollicitent. Il embrasse avec une égale frénésie tous les intérêts qu'on lui propose de soutenir. Il ne se préoccupe point de savoir si la cause qu'il défend est juste. Il compte pour si peu sa propre opinion qu'on peut se demander s'il en a une. Il ne recherche que le succès et ne recule pour vaincre ni devant la dissimulation, ni devant le mensonge. Il n'est pas de parti si méprisable qu'il ne tente de justifier, par des élans magnifiques sous les faux semblants d'une doctrine respectable. Il flatte la foule pour la mieux leurrer, il se fait suppliant au moment même où un homme d'honneur se montrerait méprisant.

Lorsqu'il s'assied, il rit au nez de celui qui lui demande

s'il pense ce qu'il a dit et traite confidentiellement de nigaud celui qu'il a ému.

Dans ce moment il apparaît vil.

Il arrive cependant qu'Apiste gagne des procès.

Son éloquence est-elle donc conforme à la morale?

Lorsqu'il s'agit de définir l'éloquence et de chercher son but, le désaccord naît dès que le mot qui représente la chose dont on s'occupe est prononcé. Beaucoup de ceux qui s'en inquiètent obéissent à des préoccupations qui paraissent inconciliables. Ils parlent des langages différents puisque la querelle commence à propos de la définition même, et chacun demeure sur sa position sans vouloir rien céder.

Tandis que Gorgias est un habile rhéteur, qu'il use de l'éloquence comme d'un art subtil et puissant pour émouvoir, convaincre son auditoire et l'amener à adopter une certaine solution qui lui paraît présentement opportune, Socrate estime que l'éloquence n'est qu'un moyen pour le philosophe d'enseigner la Vérité, cette vérité étant prise par lui dans son sens le plus noble, c'est-à-dire dans celui de vérité philosophique. Pour lui, l'éloquence n'est digne de ce nom que si elle est le support de la philosophie, c'est-à-dire un moyen de faire accéder autrui à la vérité. Ce but étant seul admis, l'éloquence judiciaire ne pourrait tendre qu'à l'établissement d'une sereine justice qui est seule comprise dans la vérité sacrée. Si tout l'art prodigué pour convaincre d'autre chose ne ressortit pas à l'éloquence, il s'ensuit que l'orateur devrait, avant tout, être parvenu à la connaissance claire et philosophique du Vrai, hors lequel tout est néant.

Cette doctrine est née d'une réaction devenue nécessaire le jour où, l'art de la parole étant devenu un métier lucratif, on a vu des hommes sans pudeur mettre l'éloquence au service de l'immoralité.

Tout explicable qu'elle est, la thèse de Socrate est audacieuse. Elle révèle de la part de celui qui l'exprime une singulière présomption, puisqu'on doit supposer qu'il

estime assez son esprit et sa sagesse pour croire qu'il détient cette vérité dont il réserve l'expression à lui-même, à ses disciples ou à ceux qui pensent comme lui. Celui qui pratique une pareille éloquence revêt en une certaine manière un caractère religieux et infaillible. De là vient que Socrate exige de lui les plus grandes qualités morales sans lesquelles il ne pourrait parvenir à la sagesse exemplaire.

On devrait évidemment tirer de ces considérations que l'incertitude des jugements humains, par rapport à l'appréciation d'un acte ou d'un fait, empêche qu'il puisse exister une éloquence judiciaire en dehors de l'énoncé de quelques aphorismes solennels et plutôt théoriques.

En réalité, la doctrine platonicienne comporte une faille. La vérité philosophique, étant humaine, n'est jamais certaine que pour celui qui l'énonce et ceux qui y croient. Elle se présente comme diverse. S'il est exact que presque chaque philosophe s'attribue le privilège de connaître la vérité, il n'en est pas moins vrai qu'il ne pénètre qu'une certaine vérité souvent contredite par le philosophe voisin. Si l'on porte par exemple le raisonnement de Platon dans le domaine religieux où, par essence, chaque croyant pense tenir une vérité d'autant plus sûre qu'elle a fait généralement l'objet d'une révélation, on ne peut manquer d'être frappé de la multiplicité des confessions. Même la vérité révélée n'échappe pas à la relativité des connaissances humaines. Chacune s'affirme seule admissible et s'affronte avec sa voisine dont l'orgueil n'est pas moindre.

Si l'on considère leur diversité il en faut conclure que chacune pourrait, de bonne foi, à raison de ce qu'elle n'a pas de doute sur la certitude qu'elle détient, entendre se réserver l'apanage de l'éloquence. D'où l'on doit tirer que le but de l'éloquence, même s'il ne tend qu'à démontrer la vérité philosophique, ne parvient jamais qu'à l'enseignement d'une vérité relative et vraisemblable, celle à laquelle croit l'orateur dans le moment où il parle. Sa relativité résulte notamment de cette circonstance qu'elle fait l'objet d'une contestation. Convaincre,

c'est démontrer, et ce qui est évident n'a pas besoin de démonstration.

Il semble, si l'on va au fond des choses, qu'entre Gorgias et Socrate la querelle soit surtout de mots : ils n'envisagent pas le même objet. L'un est un moraliste, l'autre n'est préoccupé que d'un art indépendamment de toute moralité.

S'il est vrai que l'orateur est un homme qui parle et que la parole est faite pour exprimer la pensée et permettre de la communiquer, on doit constater que l'éloquence est, avant tout, l'art de savoir exprimer et communiquer sa pensée d'une manière assez convaincante pour l'imposer. Celui qui la pratique détient une méthode pour donner à son discours un tel mouvement qu'il parvient à émouvoir et à convaincre.

Par là, contrairement à la doctrine platonicienne et en donnant au mot éloquence un sens différent mais plus exact, il faut penser que le sophiste même est capable d'éloquence. La mauvaise foi et l'immoralité n'excluent pas l'art d'émouvoir et de convaincre. Un menteur, un ratiocineur, peuvent sous une forme éloquente posséder, par instinct ou par science acquise, un talent d'émouvoir et d'entraîner la conviction qui confine au génie. Est-il possible de lui refuser le titre d'orateur? Au contraire, un homme sage, honnête et bien intentionné, peut être incapable d'exprimer convenablement sa pensée et d'amener ses auditeurs à la compréhension du Bon, du Bien et du Vrai. Devra-t-on dire que son balbutiement est marqué du signe de l'éloquence? Bien mieux, ses efforts stériles, si louables qu'ils soient, sont susceptibles de nuire au Bien en rendant incompréhensible ou antipathique la bonne doctrine qu'il massacre en l'exposant. Faudra-t-il, sous prétexte qu'il est animé de bonnes intentions, estimer plus sa maladresse que l'art de son contradicteur?

La vérité est ailleurs. C'est une erreur de ne point vouloir séparer l'art d'exprimer une pensée et la valeur de la pensée exprimée. L'éloquence est une qualité extérieure indépendante de l'idée qu'elle développe. On a vu

des hommes soulever l'enthousiasme avec des discours qui ne contenaient que des idées médiocres, et de grands esprits ennuyer assez leurs auditeurs pour les obliger à quitter la salle en dépit de leur élévation de pensée.

L'idée platonicienne, malgré sa part contestable, amène néanmoins à concevoir une notion capitale, à savoir qu'il peut naître un conflit entre la morale et l'éloquence, c'est-à-dire qu'il existe une éloquence légitime et une autre injuste. Cette distinction s'impose à qui ne tient pas en mépris les règles élémentaires de la morale. La seule éloquence légitime est celle qui tend à amener l'auditeur à la connaissance de la Vérité, du Bien et de la Justice. Par ce détour on arrive à la condamnation du sophiste sans rien lui dénier de ses qualités intrinsèques.

Lorsque Gorgias pense que la rhétorique est une pure ouvrière en persuasion, que le but de toutes ses opérations est seulement d'entraîner à faire croire et que là se termine son rôle, il a tort. Le motif de la persuasion importe et l'orateur n'a pas le droit d'user du crédit que lui donne son talent naturel ou acquis pour tromper, et parler contre sa conscience, quel que puisse être le motif hypocrite qu'il invoque. Si le caractère vraisemblable de la thèse qu'il soutient suffit au sophiste et s'il s'y maintient, il faut voir dans son attitude une paresse de critique ou une défaillance de conscience. Le vraisemblable dont l'orateur connait la faiblesse n'est pas admissible; il doit s'y ajouter la foi.

La foi en la vérité enseignée n'est évidemment pas une preuve de sa certitude et la relativité de toute vérité humaine conduit à comprendre qu'en dépit de la sincérité d'un orateur, une contradiction peut souvent lui être opposée avec une égale honnêteté. La bonne foi, qui est essentielle, conduit à un avis absolu, mais non pas nécessairement à une vérité absolue.

De là, la possibilité d'une éloquence judiciaire légitime. Le débat judiciaire est instauré pour aboutir à une décision qui précisera le juste selon l'appréciation du magistrat. Mais en cloturant le litige, en fournissant la

solution qui lui paraît conforme au droit et à l'équité, le juge ne fournit qu'une estimation humaine de la vérité, c'est-à-dire avec une part d'incertitude malgré le soin apporté pour éviter l'erreur. Les anciens disaient de la chose jugée, *pro veritate habetur* : elle doit être tenue pour la vérité, mais ne constitue pas une certitude. C'est une vraisemblance aussi exacte que possible, une vérité probable dans la mesure où la vérité est accessible aux hommes et rien de plus.

Pour une raison identique, le défenseur, s'il obéit à une conviction honnête, peut soutenir un vraisemblable qui lui paraît vrai, même si ce vraisemblable doit succomber devant un autre qui aura paru plus exact au juge.

Ce que ne peut le défenseur sans agir illégitimement, c'est mettre les ressources de son art au service de ce qu'il sait injuste, à l'aide d'arguments qui froissent sa conscience. Il ne peut sciemment alléguer le faux et devenir complice d'une fraude en fournissant les moyens de tromper le juge. Le sophiste peut être éloquent, mais son éloquence est indigne de l'art qu'il exerce et perd sa légitimité si elle renonce à son véritable objet, qui est la poursuite d'une vérité, et s'il accepte d'entraîner la conviction en faveur d'une conclusion qu'il sait fausse.

Au contraire, lorsque la conviction de l'orateur s'est assise tant sur les explications qui lui sont fournies par celui pour lequel il plaide que sur les pièces qu'il a compulsées, lorsqu'il a fait la critique de sa propre cause, et qu'il s'est formé une opinion probe, il a le droit de mettre les ressources de l'éloquence à la disposition du triomphe de cette conviction. C'est la créance personnelle qu'il accorde à ce qu'il plaide qui justifie l'éloquence d'un orateur. Dans cette mesure, la définition d'Apollodore est bonne, le but d'un plaidoyer est de persuader le juge et de ramener son sentiment à celui de l'orateur.

De même qu'on ne peut faire aucun reproche au juge prudent qui, de bonne foi, a commis une erreur judiciaire, de même l'orateur qui se trompe en restant animé d'une conviction vraie est à l'abri des critiques. Au de-

meurant la conviction est une des grandes ressources de l'éloquence. S'il est vrai que certains rhéteurs peuvent la feindre, il faut reconnaître qu'elle parle en général un langage qui ne se peut imiter et qui confère l'autorité qui est une qualité essentielle pour convaincre.

Lorsque Platon limitait l'emploi de l'éloquence à la seule vérité, il avait raison dans la mesure où cette vérité est celle qui a d'abord convaincu l'orateur, homme de bien. Il n'est point d'éloquence légitime chez un orateur dont l'âme n'est pas assez forte pour résister aux sollicitations de ceux qui veulent mettre son talent au service d'une cause injuste. Si l'orateur découvre la fausseté des prétentions qu'on veut lui faire soutenir, fussent-elles vraisemblables, il doit se départir et il n'est pas d'intérêt assez impérieux qui puisse l'amener, avec probité, à adopter une autre contenance. S'il est possible que la vérité qu'il soutiendra soit relative, du moins doit-il croire, dans le moment qu'il plaide, à son caractère absolu. Il demeure seul juge de l'attitude à tenir et sa conscience est le seul arbitre dont il pourra accepter l'avis.

Ainsi peut-on dire qu'il existe une vérité spéculative qui fait l'objet de contemplations et de recherches et une vérité pratique qui est l'adaptation de la vérité spéculative à la vie morale.

Cette vérité pratique doit s'approcher le plus possible de la vérité spéculative et s'y conformer.

Au surplus, ce serait une erreur de croire que l'obligation morale qui incombe à l'orateur est sans autre sanction que le remords intérieur pour ceux qui y sont accessibles. La récompense de celui qui use de l'éloquence est évidemment dans le triomphe de l'opinion qu'il soutient et, par un retour singulier, il est permis de se demander s'il ne subit pas la nécessité de ne pas s'écarter d'un chemin légitime. Par là, on rejoint insensiblement Platon dans la mesure où, sans s'en tenir à la pure vérité philosophique, l'éloquence ne peut cependant être utilisée que dans la recherche d'une vérité. La notion du juste et de l'injuste est fondamentale dans l'esprit des hommes. Si petit qu'il soit, l'homme hait l'injustice par

une sorte d'instinct que les anthropomorphistes ont cru pouvoir étendre jusqu'à certaines bêtes. La conscience morale est comme un sens qui porte l'homme à apprécier ce qu'il croit bien et à repousser ce qu'il estime mal. A moins d'être monstrueux, même l'homme perverti a la conscience de ses erreurs et un obscur instinct les lui fait réprouver alors même qu'il les perpètre. L'amoralité est une exception tératologique. On doit donc penser que l'éloquence qui s'attribue le privilège de convaincre doit, pour parvenir à ses fins, ne proposer que des solutions capables de toucher là conscience de l'auditeur, c'est-à-dire correspondant à cette notion impérieuse de justice dont nous avons dit qu'elle s'impose naturellement.

Cette obligation d'une fin morale contraint l'orateur et le ramène, dans une certaine mesure, au but de l'éloquence platonicienne en ce qu'elle ne lui permet pas de tenter de convaincre en proposant de faire régner l'injustice. La conscience publique s'y opposerait. C'est parce que le bien plait instinctivement à celui qui écoute que l'orateur ne peut s'empêcher d'aller de ce côté.

Pourtant cette considération pose un angoissant problème. La conscience morale est sujette à l'erreur. Si elle s'inspire toujours d'idées qui lui paraissent justes et de concepts communément généreux, la foule est portée à s'enthousiasmer à tort et à se laisser entraîner à d'absurdes transports. Elle subit des influences présentes sans en faire personnellement une critique un peu serrée. C'est en croyant libérer le peuple que les forcenés qui avaient pris la Bastille ont massacré le marquis de Launay et c'est pour le triomphe des revendications sociales raisonnables que les grévistes de Decazeville ont férocement assassiné l'ingénieur Watrin. Ainsi ne doit-on pas exagérer la valeur de la conscience morale. Elle représente une tendance au bien, mais, capable de se tromper, elle doit subir le joug de la raison. Cette dernière, développée par la science morale, est inséparable de l'expérience et de la sensibilité. Elle évolue et se révèle par là même relative. La conscience morale n'a de valeur absolue que dans la mesure où elle prescrit le devoir.

Voilà pourquoi une fausse moralité peut résulter d'un sophisme. S'il est vrai qu'on ne peut proposer une fin égoïste à la foule sans certitude d'échec, le démagogue insoucieux de redresser l'erreur de l'auditoire par un effort de sa raison peut éprouver une grande tentation d'embrasser l'opinion courante, juste d'apparence, mais pratiquement fausse, afin de s'attirer le crédit de la foule.

On en revient alors au devoir pour l'orateur de ne chercher à convaincre que de la vérité à laquelle le conduit sa raison et qui n'est pas nécessairement celle à laquelle croit l'auditeur par présomption.

Par là, l'obligation de l'honnêteté personnelle de l'orateur, si nécessaire pour Platon, apparaît encore plus nette. Il doit exercer sur son sentiment particulier un contrôle étroit et négliger l'opinion préconçue de ses auditeurs. Il lui faut savoir braver au besoin l'hostilité que peut faire naître sa contradiction. Son ambition doit être de gagner la conviction d'autrui sans autres concessions que celles temporaires dont on verra qu'elles peuvent être nécessaires pour parcourir les étapes de son raisonnement. Il ne doit point chercher à rallier les suffrages en adoptant, eût-il une apparence légitime, l'avis de la masse à convaincre s'il en a découvert la fausseté.

Par ces ambages on arrive à une formule qui nous paraît devoir définir et justifier l'éloquence : elle est l'art de convaincre, pratiqué par un honnête homme, pour une fin morale à laquelle l'orateur croit sans faire de concession à la commune opinion si elle lui paraît critiquable.

MAURICE GARÇON.

JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Suite* [1])

1903

10 janvier. — Vu Georgette pour la dernière fois. Elle part mardi soir, neuf heures, pour l'Angleterre. Elle n'est plus seule. Elle aime follement. Comme elle respire le bonheur, la légèreté! « Laissez-vous une pensée ici? lui ai-je demandé. Un regret? » Elle m'a répondu qu'elle n'a que de la joie de partir. Elle m'a dit être venue trois fois me demander rue de Condé, le soir, demandant chaque fois si j'étais seul, et comme on lui répondait toujours....., elle repartait. Nous avons déjeuné ensemble, fait un grand tour, elle avait affaire à la Préfecture. Que de choses nous avons dites, que de choses surtout je lui ai dites, ou évoquées seulement! Depuis les journées ensemble de la rue de Savoie, jusqu'à nos quelques entrevues de l'année dernière. Que de choses gâchées, disions-nous mutuellement! « Et pourtant, m'a-t-elle dit, il me semble que tous les deux cela aurait pu aller. » Elle m'a promis de m'envoyer son adresse, de m'écrire quelquefois. Je lui ai parlé de la possibilité de nous revoir, un jour, dans plus ou moins d'années, moi ayant quarante, ou quarante-cinq ans. Elle répondait : « Qui sait? » — et ensuite : « Il n'y aura peut-être pas moyen, si j'ai des enfants. » Si elle avait été libre demain dimanche, nous nous serions peut-être vus encore une fois. C'était si pénible de se

(1) Voir *Mercure de France*, nos 993, 994, 995.

dire ainsi au revoir, en faisant des courses! Mais toute sa journée de demain est prise. Je l'ai quittée place Favart, à deux heures cinq minutes. Nous nous sommes serrés deux fois la main, voilà tout, moi lui souhaitant d'être heureuse, elle souriant doucement, disant : « Jusqu'ici j'en ai l'assurance » ou à peu près. Tout le temps de notre entretien elle parlait ainsi de sa joie, de son bonheur... J'ai essayé de savoir ce qu'est son ami. Elle s'est absolument refusée à parler de ce sujet. Elle va tout à l'heure chez Pirou se faire photographier. Elle riait tout le temps, et moi aussi, un peu, tant m'était lourde la pensée de tant de choses ratées et qui pourtant... irréparable... Elle me regardait à la dérobée, quelquefois. A ce moment, je lui ai dit : « Qu'est-ce qu'il penserait, s'il vous voyait en ce moment?... » « Bast! m'a-t-elle répondu, il n'y a pas de danger ni pour lui ni pour moi. — Vous n'en savez rien, lui ai-je répondu. » Puis, nous avons parlé de ma lettre et j'ai dit : « Ce n'est pas la peine de demander quelque chose qu'on refuserait. — Certes, a-t-elle répondu. — Et puis, ai-je ajouté, à quoi bon cela, du moment qu'on penserait à un autre! — Certainement, à moins d'être des bêtes et nous n'en sommes ni l'un ni l'autre. » Je lui ai parlé de Van Bever, de ce que m'a dit quelquefois Madame Van Bever. Je lui ai parlé du bonheur de Van Bever. « Au commencement, disais-je, je riais de tout ce romanesque. Maintenant... Après tout, c'est extraordinaire, mais ce sont peut-être les choses dont on rit qui sont les choses vraies? — C'est la vie comme il faut la vivre », répondit-elle.

Je ne l'avais jamais autant regardée qu'aujourd'hui. Elle n'est pas laide du tout, et de plus elle a beaucoup de grâce, et une physionomie fort spirituelle. Le reflet du bonheur, sans doute. Quand on est heureux, toutes les parties de nous-mêmes prennent toute leur valeur. Pendant que nous prenions le café au Café de Rohan, je lui ai parlé des gens que j'ai semés jusqu'ici, maladroitement, pour chaque fois le regretter durement après. Je lui disais aussi combien, tout au fond de moi-

même, j'ai peu d'attachement pour quoi que ce soit. Jusqu'aux choses qui me réussissent qui ne me plaisent pas. « Alors, dit-elle, celles qui ne vous réussissent pas doivent vous être parfaitement indifférentes? — Non, lui ai-je répondu, celles-là au contraire marquent en moi... » Une dernière carte : Ne m'oubliez pas. Je n'ai en moi que de la solitude.

Je lui ai dit aussi, à un moment, nous étions quai de l'Horloge, devant le Palais, à deux pas du Pont... : « Qu'est-ce qu'il dirait, si vous ne partiez plus? — D'abord, c'est impossible, me répondit-elle. Les malles sont bouclées. On ne part pas ainsi sans avoir bien réfléchi. » En marchant ainsi avec elle, pendant une heure et demie, je regardais les rues, les quais, les ponts, les maisons de tous ces quartiers où je passe et repasse depuis douze ans, où tant de ma vie traîne, de ma vie vide, ratée, où il n'y a que des souvenirs, rien de construit. J'aurais voulu me trouver soudainement seul, dans un coin fermé, pour pleurer sur tout cela. J'étais plein, à déborder, d'amertume et de cendres. Je l'ai même dit à Georgette en traversant le Pont-Neuf : « Il faut que je me retienne pour ne pas vous planter là... — Pourquoi, alors, avez-vous voulu nous revoir? — Oh! j'ai été plusieurs fois sur le point de vous écrire, pour vous dire qu'après tout, il valait peut-être mieux ne pas nous revoir. Seulement, je sentais que je le regretterais après, et alors... Et puis... »

Je lui ai dit aussi qu'après tout c'est moi le roulé. « C'est moi le volé, le roulé. Avant je me disais que cela viendrait un jour, que je vous trouverais. Tandis que maintenant je n'ai plus rien où me raccrocher. » Elle disait non, ou bien que c'était ma faute, ce qui est vrai, puis je lui rappelais ses hésitations : « Non, non, lui dis-je, vous vous êtes plutôt bien moquée de moi, etc., etc... »

Je goûte en ce moment ces idées : gâchages, départ, irréparable, jamais plus, vieillir, et je le confesse, je pleure, caché par mon casier à papier, dans tout le bruit de l'étude.

———

Pendant que nous étions au café je lui ai dit deux ou trois mots du livre, l'opinion de Van Bever, le mot de Boulanger.

Si j'avais encore été chez Barberon, je serais rentré chez moi pour ne penser qu'à toutes ces choses.

Je lui ai reparlé de l'idée que j'ai que nous nous retrouverons certainement un jour...

En revenant, je cherchais les recommandations que j'avais à lui faire : m'écrire, me donner de ses nouvelles, n'avoir recours qu'à moi, en quelques circonstances que ce serait, pour quelque motif, et je les lui ai faites, lui disant qu'elle me trouverait toujours : « Jusqu'à faire la traversée ! » me dit-elle à un moment, en souriant.

C'était la troisième fois qu'elle venait à l'étude pour me voir.

Je lui disais à un moment que les femmes jugent trop sur les apparences, qu'elles ne voient des choses que l'apparence, jamais les dessous. Elle convint que pour sa part elle réfléchit plutôt peu sur ses actions. Je lui dis alors combien c'est tout le contraire pour moi, qui réfléchis toujours trop, pour toutes choses, ce qui fait que je n'agis jamais, ne retiens jamais rien, et ai tant de choses derrière moi dont je n'ai pas profité.

Elle parlait de ces huit années gâchées, depuis 1895, pleines de reprises. Lourdeur, remords de tout cela. Elle, du moins, elle recommence quelque chose. Je lui disais: « Comme elles sont loin les journées de la rue de Savoie. »

Je m'imagine comment nous serons quand nous nous reverrons, si jamais nous nous revoyons.

Quand elle vint à parler de ses enfants possibles : « Cela aurait dû nous arriver, lui dis-je, nous n'en serions pas là ! — Ah ! certainement, répondit-elle, certainement... »

Cette idée de *fini*, d'*irréparable,* me revient d'instant en instant, me serrant la gorge, m'interrompant toute autre idée.

Elle voulait venir déjeuner chez moi. J'ai prétexté

que c'était trop loin. Puis, au café, elle me dit : « Qu'est-ce qui va se passer chez vous de ne pas vous voir? — Mais que voulez-vous qu'il se passe? Mon chat attendra, voilà tout... » Et je lui parlai de Boule. C'est alors qu'elle me dit : « Oui, oui... » et me dit être venue me demander trois fois à ma concierge.

Je me rappelle en ce moment toute mon histoire avec Georgette. Quand j'allais la voir avec mon père à .... (2). Ses vacances chez nous à Courbevoie, déjà amant et maîtresse. Nos recommencements rue de Savoie. Comme elle m'aimait, et avec quelle grâce fidèle, confiante, dévouée. Comme j'ai dû lui faire du mal, à la pauvre enfant.

Des années se passent. De fois à autre, chaque année, je lui écris chez Delafon, tant je me sens seul. Jamais de réponse. Enfin un jour, je lui écris que je vais peut-être quitter la France... Et trois jours après, un matin, à neuf heures, je la trouve sur le quai, à la porte de l'étude. « Il est trop tard, me dit-elle. C'est fini. »

Je lui récris étant rue Bonaparte (c'est la fois ci-dessus) étant rue Bonaparte, quand je ne savais qu'attendre de Blanche.

Puis, un jour, en 1901, elle m'écrit chez Barberon, pour un conseil dont elle a besoin. Je vais la voir rue Saint-Honoré à la sortie de son travail. Un soir, je monte chez elle. Je caressais de la main son visage : « Ah! me dit-elle soudain en tombant dans mes bras, reste. Je t'aime. Si tu savais comme j'ai pensé à toi. Il y a si longtemps que j'attends ce jour... » Je fus trop sérieux, ce soir-là, — je le lui disais aujourd'hui même, et elle était de mon avis : nous n'en serions pas là, — et l'obligeai à être sage.

Et puis, nous recommençons à nous voir, de ci, de là, Je lui offre de réunir nos existences, qu'elle dise oui,

(2) Pension de jeunes filles.

ou non. Elle ne sait répondre ni l'un ni l'autre, se moque de moi, et un soir, vexé, je la reprends...

Je suis quelque temps sans nouvelles.

Puis elle me récrit pour un conseil à propos des droits de mutation sur son legs. Je lui donne un rendez-vous place de la Madeleine. Elle a déménagé, elle habite du côté de la gare du Nord. Je lui promets de lui prêter des livres.

Quelques jours se passent. Elle m'écrit pour me rappeler ma promesse. Je lui donne rendez-vous place du Théâtre-Français et lui porte des livres, l'accompagnant jusqu'à deux pas de son domicile, que j'ignore toujours.

Enfin, elle m'écrit sa lettre du 10 janvier 1903... Je lui réponds. Elle me rapporte mes livres à l'étude, sans un mot, je suis absent. Je lui écris pour lui demander un rendez-vous, — elle vient avant-hier jeudi, à midi, me rate — puis enfin, aujourd'hui... Encore une journée qui comptera pour moi. Cela fait quelques-unes déjà! Je disais à Georgette que je n'aurais épousé qu'elle seule — et ma ressemblance avec mon père, au sujet de Fanny (3).

11 janvier. — « Il me semble pourtant que nous deux cela aurait pu aller... Et je vous aimais bien... »

Nous nous sommes dit notre âge : 26 ans, 31 ans.

Tout près de Bulton, si je me souviens bien.

Ce soir, à six heures, en rentrant, je me suis arrêté sur le quai, tant j'avais la gorge serrée depuis l'après-midi.

Et arrivé, assis dans mon fauteuil, cela a été plus fort que moi, je me suis remis à pleurer.

« La vie est bête », disait-elle. Et elle convenait qu'il y avait de notre faute à tous les deux, et pas de la mienne à moi seul, ou de la sienne à elle seule. Et puis,

(3) Quand je revins de Calais, pour la mort de Fanny, que je racontai cela à mon père, et que je lui dis que j'avais revu ma mère, il me dit de la première ((il avait eu les deux sœurs pour maîtresses) : « C'est la seule femme que j'aurais dû épouser ».

cette idée m'est insupportable à penser qu'un autre, maintenant... Ah! il n'y a pas à dire, ce n'est plus comme avant.

Pas un mot de sympathie, pas un mot de vrai regret, quelque chose comme des coups d'œil en arrière, voilà tout.

Je lui dis alors : « Cela me fera deux endroits où je désirerais aller... » Elle ne comprenait pas bien. « Oui, Genève — et où vous serez. »

Je lui dis quelques instants plus loin : « Ah! on ne verra probablement pas autant de lettres d'Angleterre chez moi que de lettres de Suisse. — Cela vaudra mieux, n'est-ce pas? dit-elle. — Mais non, mais non », répondis-je...

Au Café aussi, quand nous parlions du livre, elle me demanda de lui récrire les deux vers de Rossetti : « Je ne les ai plus, je n'ai pas pu garder votre lettre. Ecrivez-les moi, je n'ai pas pu comprendre ce qu'ils veulent dire. » Je ne les récrivis pas. Je lui demandai alors des indications pour l'envoi du livre... « Si, si, envoyez-le moi, dit-elle. — Avec n'importe quelle dédicace, je veux dire la dédicace que je voudrai? — Oui, oui, quelle que dédicace », répondit-elle.

Nous nous sommes dit : « au revoir », elle avec bonne santé, je veux dire très tranquillement.

Ah! la vie est bête, dit-elle à un moment. — Non, lui répondis-je, non la vie n'est pas bête. Elle est moqueuse, voilà tout. Elle s'amuse à nous présenter le bonheur — et à nous le retirer aussitôt.

Je sortis de l'étude. Elle était à m'attendre sous la porte. Nous nous sommes abordés en souriant. Par moments, durant tout notre entretien, de midi à deux heures, j'éclatais de rire, et elle aussi. Ah! tristesse de tout cela.

Son bonheur éclatait dans toutes ses paroles de partir, de sa nouvelle vie.

Départ mardi, 9 heures, gare Saint-Lazare.

Je note les effets de la grande douleur morale sur moi. Serrement à la gorge, froid par tout le corps, peur affreuse du vide, besoin de me coucher et de dormir, névralgie, fatigue générale, attendrissement, pitié, irrésolution, immense solitude morale, besoin infini de silence, grande clairvoyance de mes fautes, grande détresse à l'idée que je mourrai un jour.

13 janvier. — J'éprouve encore le besoin d'écrire...

Depuis samedi, j'y songe. Ce que je pleure en Georgette, c'est l'amour vrai, le premier amour d'une femme. Aucun homme ne l'avait occupée que moi, jusqu'ici. J'avais été le premier et j'étais resté le seul. Comme nous le disions samedi : « Quel dommage qu'un enfant ne nous soit pas venu. Nous n'en serions pas là. »

Elle n'avait pas de passé, elle. Ah! les jours où j'allais la voir à .... (4). Elle rêvait de moi, et ses camarades la faisaient enrager, comme elle me l'a dit par la suite. Vie ratée, avoir passé à côté d'un tel bonheur, l'avoir dédaigné si souvent. Les jours aussi de la rue de Savoie. Dire que c'est ma faute! Comme j'étais bête, ignorant et présomptueux. Je prônais la sécheresse, et pleurais quand j'étais seul. Comme elle était tendre, elle! « Mon pauvre Pauf », me disait-elle quelquefois à cause de ma signature (5). Comme elle m'aimait! Jusqu'à imiter mon écriture! Signe certain de l'amour, ce penchant à prendre certaines façons de quelqu'un.

Pauvre Pauf! c'est maintenant surtout qu'on peut le dire, mais je suis seul à le dire.

Lundi soir, rentré chez moi, je lui ai encore écrit quelques lignes, en cachette de Blanche. Je ne pouvais y tenir. Je souffrais de cette entrevue si banale, de cet au revoir si froid.

Je lui écrivis donc, pour lui demander encore un rendez-vous, lundi soir, ne serait-ce qu'une heure, dans les environs de chez elle — pour lui dire en deux mots ma

(4) La même pension de jeunes filles.
(5) L'*l* ressemblant à une *f*.

détresse — pour lui donner des indications d'adresses pour m'écrire, chez moi ou au Mercure — et pour lui souhaiter tout le bonheur.

Je n'ai encore rien d'elle et elle part ce soir. Dimanche encore, je savais qu'elle était chez des amies, et le soir, je suis allé regarder sa maison, 50, Faub. St-Denis, comme un gamin de dix-huit ans. Mais hier lundi, je comptais bien avoir une lettre chez moi, ou la voir venir à l'étude. Chaque fois que la porte s'ouvrait, une émotion me prenait. Aujourd'hui, encore rien.

Qui sait? Elle ne voulait peut-être que me faire payer ma conduite d'autrefois. Sachant sa réussite, le reste ne lui importait. Et puis, elle aime, c'est le grand point et qui explique tout. Elle n'a pas eu un mot de regret. Et pourtant si, quand elle disait : « Il me semble que nous deux... Et je vous aimais bien... » J'ai beau faire : ces derniers mots me tirent les larmes chaque fois que je me les redis.

Et cette pauvre Blanche. Elle souffre depuis dimanche, depuis que je lui ai dit la cause de mon chagrin. Elle m'a dit des tas de choses justes, et elle comprend bien des choses que je ne lui ai pas dites. Par exemple, cet illogisme de souffrir du départ de Georgette et de sa liaison — tandis que je m'occupais à peine d'elle avant. Seulement, elle ignore...

J'ai toujours le même poids sur le cœur, le même serrement de gorge, quand j'arrête ma pensée sur cette séparation. Comme j'ai froid à tout mon être, et peu de goût à vivre, à travailler. Vie ratée, vie ratée, je me redis ces mots désespérément. Jamais plus, aucun retour en arrière possible, et si jamais elle revient, elle ne sera plus la même, un autre aura traversé sa vie. J'aurai beau avoir été le premier, du moment qu'elle part si légèrement aujourd'hui, que sera-ce alors? Et si elle a des enfants?... Et puis, reviendra-t-elle jamais? Ah! ma vie, ma vie, qui fuit de plus en plus, sans retour. Comme je voudrais revenir à vingt-cinq ans, à vingt ans. Si même j'étais encore à l'année dernière, à cette époque!

Comme je regrette d'avoir détruit, il y a quelque temps,

à cause de scènes de Blanche, quelques lettres de Georgette et quelques notes de moi!

Je sens cette fois-ci plus que jamais combien j'ai eu tort de jouer avec certaines choses, sinon avec toutes. Je le sens même tant, que je me prends à regretter d'avoir écrit ce livre, qui va paraître dans quelques jours, et où j'ai joué avec un sentiment si sacré. Misère de tout cela. N'ai-je donc pas fini de souffrir? Et vais-je déjà commencer à souffrir de ce livre, alors que je croyais que je n'en souffrirais que bien plus tard? Et Georgette, comment me jugera-t-elle quand elle le lira?

Et je le sais aussi, si Georgette revenait, ne partait point, et m'offrait... je ne sais pas si je pourrais quitter Blanche. Non, je crois bien que je ne le pourrais pas, surtout, si pauvre, elle, si peu bien portante.

13 janvier. — Neuf heures sonnent. C'est l'heure du départ du train. Maintenant c'est fait, et dans quelques minutes, elle ne sera plus dans cette ville où je vis. Maintenant, c'est la chose accomplie, finie, fermée. La vie va continuer. Revenu du Mercure il y a une heure, après y avoir entendu tant de paroles sur mon livre, j'ai moins de dispositions à m'attendrir. Moi qui voulais aller à la gare, pour la voir passer. Cette histoire de correction, ce *de* oublié à la page 8, cette superstition : cette faute sera réparée, mais alors, ce soir, pas de Gare Saint-Lazare... (6).

Et pas un mot, un seul mot de réponse, à mes deux dernières cartes. Ce que c'est que le bonheur!

Maintenant je serai dans l'attente d'une lettre de là-bas.

LE MERCURE.

Mes débuts.

Rachilde, Vallette, Quillard, Tinan, Fanny, Fargue, Albert. Le mot de Tinan sur Fanny : *Elle porte ses mains comme des bouquets.*

(6) Il y avait une autre bêtise, que je ne vis que trop tard, qui me désola bien autrement que je fis corriger à la plume sur les exemplaires donnés : page 88, *ses* pour *des*.

Ce qu'on dit du *Petit Ami.*
rapporté à moi par Vallette.

d'abord : un grand bien — ou un grand mal.
les uns louent la sincérité, presque le document humain.
un individu qui va jusqu'au bout de ses sentiments.
les autres parlent d'immoralité : « Tout de même, c'est sa mère! »

puis diverses opinions :
— on sent un individu qui, au fond, ne s'amuse guère de ce qu'il fait.
— C'est abominablement lâché. — Cela aurait gagné à être plus transposé. — Cela manque d'atmosphère. — Cela ne plaira pas à tout le monde. Il n'y a que des raffinés qui le goûteront. — C'est très bien, à cause de la sincérité, et même, la blague rend plus vive encore cette sincérité. — Au fond, c'est un livre triste. — Il y a des trous : on se demande par exemple ce que vous alliez faire au Théâtre-Français, ce qu'est Valéry, dont vous mettez le nom sans qu'on s'y attende. Le mieux, c'est la mort de la Perruche (Albert). — Tout le monde m'en parle, à chaque instant. Il y en a qui trouvent cela abominable, d'autres au contraire qui le trouvent très bien. Bonheur, par exemple, qui m'en aurait pris un exemplaire, aujourd'hui, si les volumes avaient été là. Il ne vous connait pas. Il m'a demandé : « Qui est-ce, M. Léautaud? » Oui, on trouve cela bien, curieux, à cause de la sincérité. C'est si difficile. D'habitude, on enjolive trop, c'est trop littéraire. Et la preuve de cette sincérité, ce sont vos remords. Vous m'amusez même avec vos remords. Vous êtes le monsieur qui s'est montré tel qu'il est et qui se demande s'il n'a pas été trop loin (Vallette, ce soir même). — L'autobiographie, le genre le plus attrayant (Danville).

La grande conversation de Van Bever, dans son bureau du Mercure et en le reconduisant, 17 décembre 1902. Vraie et grande amitié, mais tout de même, manque, un

peu, de légèreté... Pouvais-je aller le raser avec cette histoire de ma mère, et le reste, et par exemple, aller lui lire mon manuscrit? (7). Mais, quand même, quel témoignage d'amitié!

Quant à mon avis, à moi... Ah! je suis encore trop près, je ne sais pas trop. Tantôt content, tantôt navré.
Il paraît que certains ont dit : « Ah! ah! oui, c'est tout à fait bien. Mais nous l'attendons au deuxième. »
Il n'y a pas qu'eux, et je ne manque pas moi-même d'inquiétude sur ce deuxième livre, si je le fais jamais. Il n'y a pas qu'eux : je m'attends encore bien plus moi-même.

17 janvier. — On vit presque chaque minute en songeant à une petite joie prochaine, lendemain ou surlendemain, à de petits plaisirs de toutes sortes, petits changements, nouveautés, on ne sait quoi de fragile mais qui nous changera, et qui, lorsqu'on l'a, n'est plus rien du tout.

21 janvier. — Bl... va dîner aujourd'hui avec son ancien ami Alb. B... Elle devait déjà dîner avec lui il y a quelques jours, jeudi ou vendredi dernier il me semble. Ce soir en rentrant, j'avais trouvé un mot m'avertissant qu'elle était allée voir Marie, qu'elle irait probablement ensuite chez Berthe et qu'il se pouvait qu'elle ne rentre pas dîner. A midi, elle ne m'avait rien dit de tout cela, mais en dînant, son frère fut amené à me dire qu'elle avait averti qu'elle dînerait dehors.

A onze heures Bl... rentra, un tout petit peu grise, sans vouloir me regarder. Quand nous fûmes couchés, elle finit enfin, de paroles en paroles, par me dire qu'en effet, elle avait dû dîner avec Alb..., mais qu'au dernier moment il l'avait informée qu'il ne pouvait venir, qu'elle a fait cela pour se venger (Georgette), qu'elle a besoin d'affection, qu'elle est une jeune femme, que je suis vrai-

(7) Cette niaiserie! Je n'ai jamais donné dans ce travers avec personne.

ment trop indifférent, etc., etc., — et enfin que ce dîner est remis à mercredi.

Aujourd'hui, en déjeunant, elle nous dit à son frère et à moi qu'elle ne sera pas là ce soir pour dîner. Je lui demandai où elle dînerait, où elle allait. Elle me répondit qu'elle allait chez les Pinteux. Naturellement, je savais à quoi m'en tenir. Depuis jeudi, j'attendais aujourd'hui pour voir ce qu'elle ferait. Je la quittai comme d'habitude, puis, aussitôt dehors, en réfléchissant..., je remontai pour lui dire : « Tu sais, je sais très bien que ce n'est pas à Vincennes. — Cela vient de te venir maintenant, que tu remontes exprès? — Non, je le savais déjà tout à l'heure. Je n'avais rien voulu dire. N'est-ce pas que je ne me trompe pas? » Elle ne répondit rien. — Enfin, ce sera comme tu voudras, lui dis-je encore. » Et je suis parti.

Je ne voulais pas l'empêcher d'y aller, car enfin c'était une porte de sortie — et d'autre part je ne voulais pas rester neutre, pour ne pas avoir à me reprocher de n'avoir rien fait pour empêcher...

Et pourtant, dimanche, elle paraissait ne plus penser à rien. Bouquet pour mon anniversaire, blague à tabac, l'après-midi baisers un peu, moi restant sage, — et hier au soir, relations.

Je serai joli, si cela arrive. Plus de Georgette et plus de Blanche. Et les affreux dimanches d'autrefois qui recommenceront... Et mon cher Boule!...

8 février. — Je pensais ce matin à ce soir, dans les derniers mois de 1901, ou dans les premiers mois de 1902, il faudra que je voie cela avec les lettres, où me trouvant chez Georgette, au moment que j'allais m'en aller, elle me tomba dans les bras en me disant : « Ah! je n'ai jamais cessé de penser à toi... Reste, dis! Si, reste... » Quel dommage, peut-être que j'aie été si sage, et si réfléchi. Mais j'étais alors en plein travail de mon livre, et je me dis aussitôt qu'une telle histoire allait peut-être bien me déranger. Je pensai aussi à la scène avec Blanche, le lendemain. Rester! Cela voulait dire : cou-

cher là. Il est vrai que j'aurais toujours pu me relever et rentrer, si tard que c'eût été. Mais aussi je m'attendais si peu à une telle attitude, de la part de Georgette. Je la croyais toujours la jeune fille sérieuse, presque sévère, d'autrefois, et c'était vraiment de ma part de la bien mauvaise psychologie, un manque même de toute psychologie, car enfin autrefois, à Courbevoie, et rue de Savoie... Toujours est-il que, souci de mon livre, souci de ma tranquillité avec Blanche, et surprise de la démonstration de Georgette, je ne répondis à Georgette que des paroles presque sérieuses, en la câlinant un peu, sa tête sur mon épaule. Elle a certainement dû me garder une petite rancune de ma conduite de ce jour-là. Il me semble bien, du reste, qu'elle me l'a dit quelque temps après, quand je lui racontai la surprise que j'avais éprouvée, mon déconcertement, etc... Elle qui autrefois parlait toujours mariage. Il me semble aussi, oui, je me rappelle, qu'elle me dit que maintenant, au contraire, elle ne tient plus du tout au mariage.

J'écris cette note, Blanche en train de lire à deux pas de moi. Avec elle aussi, le souci de ma littérature a souvent guidé ma conduite. Depuis que nous sommes ensemble, nous avons été plusieurs fois sur le point de nous séparer. C'est toujours le souci de la tranquillité dont j'ai besoin pour penser à mes travaux et pour travailler qui m'a fait la forcer à rester. Elle partant, c'eût été un changement dans ma vie, dans mes habitudes. J'aurais été plus ou moins de temps préoccupé d'elle, de sa vie, et triste, malheureux, etc... De là plus ou moins de temps sans tranquillité morale, partant sans la faculté de travailler.

Je disais plus haut que c'est dommage peut-être que mon histoire avec Georgette n'ait pas mieux tourné, que je n'aie pas su profiter mieux de la situation, etc., etc... Mais si je l'avais écoutée autrefois, rue de Savoie, par exemple, ma vie aurait-elle été la même? Non, sans doute. Aurais-je pu écrire ce livre : *Le Petit Ami,* dans le ton où il est écrit? Mon Dieu, peut-être oui, peut-être non. Il est vrai que ce livre aurait été écrit autrement

que cela aurait peut-être mieux valu. En tous cas, j'aurais écouté Georgette au commencement de 1902, j'aurais eu plus de décision vis-à-vis d'elle et du reste, que cela n'aurait pas beaucoup influé sur le ton ni la matière de ce livre, qui était presque achevé. Tout au plus aurait-il pu se produire que Georgette m'ait blâmé pour certains passages et que je l'aie écoutée... Mais j'écoute toujours si bien moi seulement! Une telle docilité eût été peu de mon fait.

Tout cela n'empêche pas que le souci de ma littérature aura eu une bonne part dans la façon dont j'ai dirigé ma vie, si tant est que je l'ai dirigée. Je n'en regrette pas moins, non plus, Georgette, qui m'eût été une compagne d'esprit, autant qu'une femme peut l'être. Elle, au moins, m'aimait vraiment, et j'étais vraiment quelque chose et quelqu'un pour elle. Enfin, je suis bien forcé de songer que si je n'avais pas connu Blanche, je n'aurais peut-être pas pu écrire, dans mon livre, quelques pages qui ne sont pas trop mal, par exemple l'histoire de la Perruche...

PAUL LÉAUTAUD.

(A suivre.)

On a lu dans une *Note* précédente l'appréciation, souvent justifiée, d'Alfred Vallette sur les *Mémoires* et *Souvenirs* écrits à distance. Voici qui la confirme.

Dans quelques souvenirs sur sa librairie pendant la guerre 1914-18 (*La Gazette des Amis des Livres*, n° Janvier 1940), Mademoiselle Adrienne Monnier écrit :

1° *Paul Léautaud, que je voyais souvent en allant faire mes réassortiments au Mercure, m'avait raconté que pendant je ne sais combien d'années une des plaisanteries familières de la maison était de dire aux visiteurs en désignant la case où reposaient les volumes de Gide : « Vous ne voulez pas emporter quelques nourritures?* (Les Nourritures terrestres). *Il y en a là qui se perdent.*

Jamais je n'ai entendu au Mercure cette plaisanterie de commis voyageur.

2° *Ce même Léautaud* (l'expression est élégante et civile), *quand j'exprimais mon admiration pour Paul Claudel, disait : Ah! non, pas de ce type-là, il va nous ramener les curés.*

Type, curés, ce n'est pas du tout là mon vocabulaire. Jamais je ne me suis exprimé de cette façon, comme jamais ne m'est venue à l'esprit la moindre idée de la portée cléricale de l'œuvre de M. Paul Claudel.

3° *Le bureau que ledit Léautaud* (bis), *occupait au Mercure était transformé en grenier* (?) *à croûtes... le sol étant recouvert de journaux sur lesquels séchaient une grande variété de croûtons.* (Des croûtons sont généralement secs)... *Le soir, on le voyait se profiler le long des grilles du Luxembourg, le dos courbé sous un gros sac...*

Il est exact que le parquet de mon bureau était couvert de pains de quatre livres ouverts en deux et mis là à sécher. Mais jamais on n'a pu me voir partir le dos courbé, etc., etc. Pour cette bonne raison : c'était le messager qui transportait chez moi ces provisions.

Alfred Vallette ne voyait comme causes aux défauts des *Mémoires et Souvenirs* que le recul du temps et les erreurs de la mémoire. Il oubliait: l'invention, et féminine! — la meilleure.

NOTE POUR RÉPONDRE A QUELQUES LECTEURS. — Ce *Journal* est publié sur une copie à la machine à écrire des textes originaux, sans qu'un mot y soit changé, ce qui, je crois, se prouve assez, et en observant même les dispositions et les blancs du manuscrit. Quand un mot manque, ou qu'un passage reste en suspens, rien de la Censure, c'est qu'il est ainsi dans le texte, sans que je sache pourquoi, après si longtemps. De même les indications de pages ou de feuillets manquant dans le manuscrit, mises sur la copie, ce qui est un motif de surprise pour moi tout le premier. Je n'ai jamais rouvert les cahiers originaux depuis que je les écrivis, je ne les ai pas en ce moment entre les mains et je ne puis rien vérifier.

Il faut aussi tenir compte que beaucoup de passages de ce *Journal*, à l'époque à laquelle j'en suis, étaient des sortes de notes, courtes ou longues, que je me proposais de compléter (l'indication est même mise quelquefois pour moi), ce que je n'ai jamais fait.

M. Georges Le Cardonnel me connait bien peu s'il croit que ces indications de pages manquantes ou ces points de suspension à des passages inachevés sont mis là par pose. Poser en quoi? pour quoi? pour qui? Seigneur!

Naturellement les *Notes* de bas de pages sont d'aujourd'hui.

NE RÊVEZ PAS !

—

Il faudrait dénoncer les grands dangers du rêve,
Qui lentement compose une âme d'exilé,
A tous les imprudents que son ardeur soulève
Jusqu'aux chimères d'or des mondes inventés.
Il faudrait dénouer les larges sortilèges,
Combattre! Et rester sourd au message des nuits.
Et lorsque malgré nous la pauvre âme s'allège,
La maintenir au sol, invoquant sans mépris
Le poids de notre corps et le poids de l'esprit...

*

En ce temps, amoureux des rires et des larmes,
J'écoutais bouillonner ma grisante vigueur.
Je ne choisissais pas... J'aimais! Et la douleur
N'avait pas dans mes mains, encor, brisé mes armes.
Le monde que voici semblait large à mes yeux
Et le ciel semblait beau. Je faisais ma prière
En chantant! J'acceptais de ne connaître Dieu
Que par l'or du soleil, et le sang du calvaire.
Mes pieds pesaient au sol. Je croyais à la terre
Et je daignais sourire à l'humble vérité.
Ma science était brève et mon âme sincère.
J'étais cruel, injuste, avec simplicité.
Sans mépriser jamais la forme de la vie,
Sensible à la beauté d'un lourd visage clair,
Je pouvais évoquer les anges sans envie
Et regarder le ciel avec mes yeux de chair.
J'aimais l'arbre violent, .. j'aimais la forte plaine
Dure et charnelle comme une femme des champs, —

J'aimais tenir la vie entre mes deux mains saines,
J'aimais l'odeur d'amour et le bleu des fontaines,
Et, dans les fruits gonflés, mordais à pleines dents!
J'étais heureux...

★

Un soir, la longue poésie
De la nuit, étendue à mes pieds, me tenta...
Sous le sommeil du soir vivait une autre vie
Que le rêve parait de tumulte et d'éclat.
La vague avait dans l'ombre un geste de dormeur
Qui sur son calme lit se retourne et soupire,
Mais le songe éclairait de vertes profondeurs
Pleines de nymphes d'or et de glauques satyres.
Je voyais en leur champ les astres se hâter,
Quand vers le large soir je levais mon visage.
Mes yeux, qui s'égaraient sur cette immense page,
Peuplaient la chaste nuit de corps et de péchés.
Et parfois surgissaient d'un mystère de brumes,
Traînant des chars de bronze au somptueux décor
Et secouant leur mors éclaboussé d'écume,
Des chevaux, galopant dans un ciel rouge et or!

J'ai vu naître et brûler de fumantes orgies.
Pour mes yeux éblouis, des flammes ont dansé!
Et les bouches du soir au parfum de folie
Sur ma bouche et mes yeux ont marqué leur baiser.
Qui de vous a reçu de pareilles blesssures?
L'amour est misérable, et votre monde dort!
Et si j'ai renié ma royale aventure,
C'est que les faibles mots me trahissaient encor!

Ainsi, la chaude nuit fleurissait de regards...
Contre le ciel, unique et vivante statue
Je me dressais, offert aux baisers de hasard,
Et sur moi la beauté du rêve était venue.
Je ne me voûtais plus au poids de votre main,
Humanité! J'étais magnifiquement libre.
Et comme vos pesants plaisirs me semblaient vains,

Indigente, la terre, où vos passions vibrent...
Je cessai d'adorer le soleil des humains.

Car au fond de la nuit, je rêvais la lumière
Amusant ses doigts d'or aux arbres des forêts.
Je rêvais de la sève aux divines colères
Dont la flamme rougit la torche des forêts.
Les éternelles voix chantaient dans les feuillages —
Pour railler sans pitié vos mensonges de pleurs,
Chaque feuille avait pris la forme d'un visage.
Et les bois résonnaient d'un grand rire sauvage
Où vibrait en échos l'âme des dieux moqueurs.

Et le rêve fuyait... Sa puissante rafale
Se fraya des chemins dans un peuple de fleurs.
Je fus ivre de chants et grisé de couleurs,
De corolles brûlant en flammes de pétales,
De véhéments parfums, de roses sans rivales
Qui dans ma large main battaient comme des cœurs!

★

C'est là, parmi les fleurs, que la belle nuit lente
Me donna, corps et âme, une leçon d'amour.
C'est là que j'oubliais votre odeur, mes amantes!
Vos étreintes de chair, et vos visages lourds.

★

Mais je suis revenu... Vaincu, chassé du rêve,
Hélas!
Car pour avoir la force de rêver
Il faut garder en soi la jeunesse et la sève
Qui des bouches du soir attirent le baiser.
Je suis revenu, seul, comme on tombe... La terre
M'accueillit de sa force et de sa lourde odeur.
— Et je n'ai retrouvé que béantes misères,
Sol brutal, soleil morne, et femmes sans ardeur,
Mendiantes amours qui me serrent le cœur...

MICHEL DE SAINT-PIERRE.

LE JAPON
ET L'ASIE NOUVELLE

—

La tragédie sanglante qui se déroule en ce moment en Europe a éloigné de nos préoccupations certaines questions, grosses de conséquences d'une importance incalculable, mais d'un avenir qui ne nous paraît pas immédiat.

Je crois que la principale de ces questions, celle qui domine toutes les autres, est le réveil de l'Orient.

Pendant des siècles l'Europe s'était fait à cette idée que tous les pays qui existent en dehors d'elle sont matière à colonisation. Si la Chine a échappé à ce sort, elle n'en était pas moins devenue un vaste marché, où les puissances possédaient de solides bases militaires et politiques, par lesquelles elles imposaient leur volonté.

Ceci s'est poursuivi jusqu'à la guerre russo-japonaise de 1904, d'où a surgi une nouvelle force, qui, depuis, n'a cessé de croître : le Japon. Patiemment, pas à pas, prenant son temps, le Japon s'est préparé à son grand rôle; après sa surprenante victoire sur la Russie, il s'est établi sur le continent chinois, poussant son influence, l'étendant d'année en année.

Et il y a quelques mois à peine, à la veille de la guerre, l'Angleterre a vu déferler sous les murs de ses concessions la vague japonaise. Où s'arrêtera-t-elle? Que nous réserve demain?

J'ai sous les yeux quelques numéros d'une revue des

plus intéressantes, *France-Japon,* consacrée, comme le dit son sous-titre, à la « liaison culturelle entre la France et le Japon ».

Cette revue est rédigée avec un évident souci de haute tenue littéraire; mais, si l'on éprouve quelque agacement à y lire des topos sur la « grâce claudélienne », par contre, les articles signés de noms japonais découvrent, sous leur forme volontairement atténuée, de très précieux enseignements.

C'est ainsi que M. Tetsuzo Tanigawa pose, avec prudence, mais fermeté, le problème brûlant d'*Orient et Occident.* J'ai été vivement frappé de la conception de l'auteur, qui ne voit dans les grands pays de l'Orient, comme les Indes et la Chine, « que le nom géographique d'une certaine partie de la terre, comme l'est l'Europe ». Et, ajoute-t-il plus loin : « l'Orient a un passé et une multitude de civilisations qui sont beaucoup plus variés et plus complexes que ceux de l'Occident ».

Il s'ensuit que les guerres qui précipitent, dans une sanglante mêlée, les peuples de l'Europe les uns contre les autres, n'ont nullement, aux yeux d'un oriental, ce caractère mondial qu'elles nous paraissent avoir. L'Europe étant « une partie de la Terre », tout comme la Chine, une sorte de Chine occidentale, les guerres qui s'y déroulent ne dépassent pas en importance la rivalité des généraux chinois, Tchan-Tso-Lian contre Tchan-Kaï-Tchek, Mandchourie contre provinces du Sud.

La guerre de 1914 et celle que nous subissons en ce moment ont mis l'Europe en état d'infériorité, par rapport à l'Orient. De là est né le mouvement de *l'Emancipation de l'Asie* et de *la reconstruction de l'Orient,* mouvement qui s'est cristallisé autour du Japon en tant que « pays dirigeant en Orient ».

Cependant, note M. Tanigawa, « l'ordre nouveau en Orient, autour du Japon, n'est pas encore suffisamment réalisé », et il met en garde ses compatriotes contre leur tendance à imposer le « principe japonais ». « Il n'y a pas longtemps que le Japon s'est placé au premier rang

de la civilisation en Asie », fait-il remarquer. « Nous avons peu d'expérience dans le commandement et le gouvernement des races étrangères. »

Cette modestie dans l'appréciation des mérites de son pays fait un heureux contraste avec l'imperturbable assurance des colonisateurs européens. Mais, pour ne parler que de la question chinoise, dont une solution, peu favorable à l'influence européenne, est en train de se dessiner, il semblerait que l'avenir peut appartenir à la thèse japonaise.

Ce n'est point par les armes seules que le Japon a des chances de faire prévaloir sa politique; c'est, surtout, par sa profonde compréhension et son *estime* du caractère chinois. Car le Japon a beau être européanisé, il n'en est pas moins vrai, comme le constate le docteur Sokichi Tsuda (*La pensée chinoise et le Japon*) que, « tout au long de son histoire, le Japon s'est laissé pénétrer par la pensée chinoise qui, jusqu'aux temps modernes, a exercé une profonde influence sur les milieux intellectuels de ce pays, en sorte qu'elle a stimulé, plus ou moins puissamment, la marche des idées japonaises ».

On ne peut s'empêcher, en lisant l'étude si pénétrante du professeur Sokichi Tsuda, de penser aux relations culturelles qui existaient entre la Grèce et la Rome antiques. La langue, la philosophie, la poésie chinoises étaient aussi cultivées et admirées au Japon que la langue, la philosophie, la poésie grecques l'étaient à Rome.

Et ce sentiment ne s'est pas éteint, malgré les étourdissants progrès réalisés par l'adaptation « occidentale » du Japon. Le docteur Sokichi Tsuda reconnaît, avec quelque embarras, que « certains hommes intelligents se cramponnent encore à la vieille coutume qui consiste à aller rendre un culte, genoux fléchis, à l'autel de la philosophie chinoise ».

Je méditais sur ces lignes, lorsqu'en ouvrant un journal du soir, j'y trouvai la nouvelle, en caractères gras, de la décision du ministre des colonies britannique, M. Malcolm MacDonald, d'admettre, *en raison des circonstances exceptionnelles*, les personnes d'origine non blanche à

devenir officiers dans l'Armée, la Marine et la Royal Air Force.

Ainsi, d'un côté, le respect, « genoux fléchis », d'une civilisation ancienne et vénérable; de l'autre l'honneur, accordé en rechignant, sous une pression extérieure, aux *coloured men* de porter l'uniforme anglais.

Laquelle de ces deux conceptions décidera de l'avenir des influences japonaise et britannique en Orient?

Il y a là un élément psychologique dont l'importance échappe malheureusement aux « colonisateurs »; le préjugé de la couleur prépare automatiquement une violente réaction de l'homme de couleur. Et les récentes et *inexplicables,* semblerait-il, brimades, infligées aux Anglais à Shangaï, ne sont qu'une revanche, qu'une démonstration devant le monde entier de ce fait qu'on peut faire « perdre la face » à un gentleman anglais en le mettant simplement tout nu, comme le roi du conte d'Andersen.

Mais le Japon n'est pas uniquement oriental.

Le Japon, qui fut jadis, par rapport à la Chine et aux Indes, un pays retardataire, dit M. Tanigawa, est devenu aujourd'hui, grâce à l'assimilation de la civilisation occidentale, un des pays les plus avancés de l'Orient, et il veut être un des pays dirigeants de cet Orient...

Je ne crois pas qu'il convienne de s'offusquer de ce terme; diriger ne veut pas dire asservir, et la politique nipponne démontre qu'elle comprend très largement son rôle, comme celui de défenseur des intérêts matériels et moraux des pays asiatiques. C'est dans cet esprit qu'il convient d'interpréter la lutte entreprise en Chine par le Japon contre la domination européenne et l'influence du communisme.

On a opposé, un peu à la légère, la culture européenne à la « barbarie » asiatique. Sans parler de la prodigieuse ignorance qui perce sous ce *slogan,* il convient de ne pas oublier que, sauf l'admirable œuvre des missions, l'Europe ne s'est guère manifestée, à la Chine et généralement à l'Asie, que par une exploitation *barbare* de l'indigène, que l'Angleterre importait l'opium en Chine

à coups de canons et que la campagne de 1900 contre les Boxers s'est déroulée dans des conditions d'une *barbarie* révoltante, évoquées encore dernièrement au sujet des instructions données par l'empereur Guillaume II à ses troupes. Le Japon avait commis l'erreur de participer à cette scandaleuse entreprise de pillage et de dévastation, et ce geste malheureux n'a pas manqué de lui faire un grand tort dans l'esprit des Chinois. Mais, depuis, le Japon a modifié sa politique, tandis que les puissances européennes s'obstinaient dans leurs errements.

Barbarie militaire, barbarie commerciale, mais barbarie morale également, voici le triple cadeau de l'Europe à l'Asie; car le barbare enseignement du marxisme est né en Allemagne et c'est de là qu'il a envahi d'abord l'Europe, pour venir ensuite secouer l'Asie.

Ailleurs, N. Matsudaira nous donne un tableau suggestif de l'émotion soulevée dans l'opinion publique nipponne par l'entente germano-soviétique, conclue en violation du pacte anti-Komintern. La carence de l'Allemagne pourra amener le Japon à reviser son système d'alliance, mais non pas à renoncer à lutter contre le communisme.

Le Japon réussira-t-il dans ce rôle de protecteur de l'Asie? L'expérience du Mandchoukouo semble donner une réponse à cette question.

La Mandchourie avait été ouverte à la civilisation, — du moins à la civilisation matérielle, — par la construction du chemin de fer de l'Est-Chinois. M. K. Akiyoshi (*Esquisse historique du développement des chemins de fer mandchouriens*) estime que cette entreprise, effectuée par le gouvernement impérial russe, « doit être saluée comme l'une des réalisations les plus remarquables de la dernière partie du XIXe siècle et des premières années du XXe siècle ».

Le traité de Portsmouth livra au Japon une partie de cette ligne; après la révolution de 1917, les bolchéviks firent de la partie qui leur restait un instrument de propagande. La Mandchourie devenait le théâtre d'une lutte entre les Soviets et les généraux chinois et sombrait dans l'anarchie. En 1931, le Japon créait l'état du Mandchou-

kouo, qui rachetait bientôt à l'U. R. S. S. le chemin de fer de l'Est-Chinois pour la somme globale de 170 millions de yens.

Depuis, ce pays, dont le chiffre de population est sensiblement égal à celui de la France, s'est organisé, pacifié; il s'est débarrassé non seulement des bolchéviks, mais encore de la tutelle européenne en abolissant le régime des capitulations.

Si son essor économique n'a pas été aussi rapide qu'on l'avait espéré, si, notamment, l'immigration n'a pas ouvert toutes grandes au Japon les écluses du trop-plein de sa population, c'est que les difficultés rencontrées ont été considérables. Mais les Japonais sont tenaces et patients; la culture du pays, son industrie, ses voies ferrées progressent sûrement et, d'ores et déjà, le Mandchoukouo s'est transformé en grand marché pour les produits japonais.

Il est même curieux de noter dans le sixième *Report on progress in Manchuria* pour 1939, que la balance commerciale de cet Etat est chroniquement et progressivement déficitaire. Pour les années 1936, 1937 et 1938, l'excédent des importations sur les exportations (en yuans) a été de 89.071.323, de 242.114.040 et 549.293.152. On se demande comment ce nouvel Etat arrive à équilibrer son budget avec une pareille hémorragie de numéraire.

Il est vrai que dans ce singulier commerce extérieur, le Japon entre pour 80 %, ce qui paraît confirmer la thèse de ceux qui ne veulent voir dans le Mandchoukouo qu'une province japonaise, liée avec la métropole par un circuit économique fermé.

Ce qui est particulièrement intéressant dans cette expérience, c'est qu'elle présente une sorte de préfiguration de ce que peuvent devenir les pays orientaux, « organisés » par le Japon.

Les intérêts européens en souffriront-ils? S. E. M. Renzo Sawada, ambassadeur du Japon à Paris, affirme le contraire et ses arguments semblent judicieux.

Mais il n'est pas douteux que l'ère de la *colonisation*

de l'Asie est close et qu'il faudra se résigner à renoncer aux *settlements*, aux concessions, au régime des capitulations, au préjugé de la supériorité de la race blanche, pour traiter avec les Asiatiques d'égaux à égaux, sur une base d'échange et non d'asservissement économique.

C'est, je crois, cette nouvelle politique qu'il conviendrait de préparer dès maintenant pour ne pas être pris au dépourvu par l'après-guerre.

JEAN JACOBY.

LES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

RACINE

LE SADISME ET L'AFFAIRE DES POISONS

—

Il est notoire que chaque époque a la manie de peindre à ses couleurs les grands écrivains du temps passé. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle, au temps de la comédie larmoyante et des bergeries qui devaient si bien sombrer dans une floraison de guillotines, on appelle couramment le poète de *Phèdre* « le doux, le tendre Racine », et qu'on aime à se le représenter fondant en pleurs devant une belle fille qui prend le voile. Au siècle suivant, les outranciers du Romantisme ne font qu'amollir ce bleu, car ils jugeaient bien trop sage l'œuvre racinienne et, partant, son auteur lui-même.

En 1910, parut aux éditions du Mercure de France le livre de Masson-Forestier, *Autour d'un Racine ignoré*, qui rompait vigoureusement avec cette tradition de douceur, de tendresse, et s'attachait à montrer dans l'homme des côtés assez durs, souvent méchants, voire même cyniques. Il y avait une dose de vrai, bien que, comme toujours en pareil cas, le démolisseur débordât un peu dans l'exagération. Mais voici qu'aujourd'hui on exagère bien davantage, et les lecteurs du *Mercure* ont lu récemment dans cette revue (n° du 1er février) un article où, se faisant l'avocat du snobisme décadent et freudien, M. Gilbert Lely présente Racine comme un terrible névrosé, un sadique, et écrit en toutes lettres :

Si Racine n'avait pas écrit ses tragédies, s'il n'avait pas été doué de la faculté de sublimation poétique, qui sait s'il n'eût pas été un des plus grands assassins de son siècle?

On a bien lu : les immortels chefs-d'œuvre n'auraient été que des dérivatifs de la passion d'assassiner .

Et aussitôt arrive l'allusion attendue à la fameuse Affaire des Poisons. Cette affaire, pleine d'histoires diverses, est mal connue du public. Aussi, dès qu'on rappelle la déclaration de la Voisin accusant Racine d'avoir empoisonné la comédienne Du Parc, beaucoup de lecteurs, sachant en gros que la dénonciatrice était elle-même une célèbre empoisonneuse, s'imaginent qu'elle a avoué avoir aidé le grand écrivain à tuer sa maîtresse. Or, ce n'est pas cela du tout.

Marguerite de Gorla, fille d'un chirurgien de Lyon, avait, vers l'âge de vingt ans (environ 1655), épousé le comédien René Berthelot, sieur Du Parc. Le couple fit partie de la troupe de Molière où Du Parc gagna, paraît-il, le surnom de Gros-René, pour s'être distingué dans le rôle de ce personnage du *Dépit amoureux*. J'ignore la date exacte de sa mort, et j'avertis les curieux qu'ils auraient tort de la chercher dans nos dictionnaires qui s'intitulent « grands ». Pour la *Grande Encyclopédie,* il mourut « vers 1670 ». Le *Grand Larousse* le fait mourir en 1673 et, trop bavard, ajoute : « Gros-René ne survécut que quelques années à sa femme, qu'il aimait tendrement, et se montra, jusqu'à la fin, inconsolable de sa perte. »

Bien! Parfait! Marguerite Du Parc était morte le 11 décembre 1668, — et ici la date est certaine, car l'acte de décès existe, mais, détail important, elle y est donnée comme veuve; et des témoignages de contemporains précisent qu'elle l'était depuis plusieurs années. Il est à peu près sûr que c'est après la mort de son mari qu'elle devint la maîtresse de Racine. Elle avait de son mariage trois filles et un garçon, et en outre on prétend qu'elle venait en aide à sa belle-mère, veuve en deuxièmes noces du chirurgien de Gorla.

Elle était, sinon très belle, du moins fort séduisante,

comme le prouvent les assiduités dont elle fut l'objet. Les deux Corneille lui firent la cour, et l'on sait que c'est elle qui est visée par l'auteur du *Cid* dans le poème bien connu : *Marquise, si mon visage — A quelques traits un peu vieux...* Ses refus rendirent littéralement fou Sarazin, poète assez médiocre, mais non sans importance sociale, étant secrétaire du prince de Conti. Le chevalier de Rohan alla jusqu'à offrir de l'épouser, — au grand scandale de la noblesse, car le siècle de Louis XIV ne pouvait admettre qu'un Rohan épousât une comédienne.

Elle repoussa Molière, à qui Racine l'enleva pour l'attacher au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, où elle entra en mars 1667. Le 10 novembre suivant, elle y créait avec succès le rôle d'Andromaque, — ou plutôt Racine le créait par les gestes, les accents, les effets qu'il avait appris à la belle actrice. Ils habitaient rue de Richelieu, non ensemble, mais dans des logis qui se faisaient face; et leur liaison était connue de tout le monde. Mais le bonheur fut court puisque, treize mois plus tard, Andromaque expirait. Le chroniqueur Robinet, dans sa gazette rimée, nous montre son cercueil suivi par les « poètes de théâtre »,

Dont l'un, le plus intéressé,
Etait à demi trépassé.

C'était évidemment Racine. Beaucoup plus tard, Brossette, l'éditeur de Boileau, rapporta que ce dernier lui avait dit que la Du Parc était morte en couches.

Cependant, le temps passe. Auprès de Racine, la Champmeslé a remplacé la Du Parc dans tous ses emplois, y compris les plus intimes. Et voici la cabale contre *Phèdre*, montée par la duchesse de Bouillon, née Mancini, une des turbulentes nièces de Mazarin. Elle et sa sœur, la comtesse de Soissons, ont recueilli les filles de la Du Parc, qui se signalent par leur hostilité envers Racine et la Champmeslé. Et, derrière le groupe, on croit déjà entrevoir l'ombre sinistre de la Voisin qui, en qualité de sage-femme, fait de son four et de son jardin des cimetières d'enfants, et, en qualité de sorcière, pratique

la magie noire, les cérémonies sataniques, et distribue la *poudre de succession* aux héritiers affligés de parents qui les font languir.

Justement, l'Affaire des Poisons ne tarde pas à éclater. Très peu après la querelle de *Phèdre,* la Chambre ardente est instituée, la Voisin est incarcérée, et, compromises dans l'aventure, les deux sœurs mazarines sont obligées de s'exiler, la Bouillon pour quelques mois, la Soissons pour toujours.

Et c'est alors que Racine est éclaboussé par la sorcière. Au cours d'un interrogatoire subi le 21 novembre 1679, la Voisin raconte ceci, que je reproduis textuellement d'après le grimoire de l'instruction :

Elle l'a connue [la Du Parc] il y a quatorze ans, étaient très bonnes amies ensemble et elle a su toutes ses affaires pendant ce temps. Elle avait eu l'intention de nous déclarer, il y a déjà du temps, que la Du Parc devait avoir été empoisonnée et que l'on a soupçonné Jean Racine. Le bruit en a été assez grand. Ce qu'elle a d'autant plus lieu de présumer que Racine a toujours empêché qu'elle, qui était la bonne amie de la Du Parc, ne l'ait vue pendant tout le cours de la maladie dont elle est décédée, quoique la Du Parc la demandât toujours; mais, quoiqu'elle y allât pour la voir, on ne l'a jamais voulu laisser entrer et ce par l'ordre de Racine, ce qu'elle a su par la belle-mère de la Du Parc, appelée Mlle de Gorle (1), et par les filles de la Du Parc, qui sont à l'hôtel de Soissons, qui lui ont marqué que Racine était la cause de leur malheur.

On demande à la Voisin si Racine « ne lui a jamais fait de proposition de se défaire de la Du Parc par le poison ». Elle se cabre et réplique : « L'on y aurait été bien reçu. » On lui demande si elle ne sait pas qu'*on* se soit adressé « pour cela à la Delagrange » (autre empoisonneuse). Elle répond qu' « elle ne sait point cela ». On lui demande si elle ne connaît point un comédien boiteux. Elle répond que oui, « c'est Béjart, qu'elle n'a vu

(1) Veuve du père de la Du Parc. On sait que le titre de *demoiselle* était alors donné aux bourgeoises, mariées ou veuves.

que deux fois ». Mais, à la question : « Si Béjart n'avait pas quelque mauvaise volonté contre la Du Parc », elle répond non (2). Elle déclare que « ce qu'elle a su touchant Racine a été premièrement par mademoiselle de Gorle ». On lui demande de préciser ce que la de Gorle lui a dit. Ici, je retourne au grimoire :

De Gorle lui a dit que Racine, ayant épousé secrètement Du Parc, était jaloux de tout le monde et particulièrement d'elle, Voisin, dont il avait beaucoup d'ombrage, et qu'il s'en était défait par poison et à cause de son extrême jalousie, et que, pendant la maladie de la Du Parc, Racine ne partait point du chevet de son lit, qu'il lui tira de son doigt un diamant de prix, et avait aussi détourné les bijoux et principaux effets de Du Parc, qui en avait pour beaucoup d'argent; que même on n'avait pas voulu la laisser parler à Manon, sa femme de chambre, qui est sage-femme, quoiqu'elle demandât Manon et qu'elle lui fit écrire pour venir à Paris la voir, aussi bien qu'elle, Voisin (3).

Pour finir, le juge demande à la sorcière « si de Gorle ne lui a point dit de quelle manière l'empoisonnement avait été fait et de qui on s'était servi pour cela ». C'est en effet la question capitale. La Voisin répond *non*.

Et voilà. Mais ce n'est pas tout, car ce qui a le plus ému les historiens, c'est ce passage d'une lettre écrite par Louvois, le 11 janvier 1680, au conseiller d'Etat Bazin de Bezons :

Vous trouverez ci-joint les ordres du roi nécessaires pour faire arrêter la dame Larcher; ceux pour l'arrêt du sieur Racine vous seront envoyés aussitôt que vous le demanderez.

A ce coup, l'affaire devenait grave. Mais, précisément, à ce coup, elle s'évanouit, et aucun document connu ne nous en parle davantage.

(2) Louis Béjart (1630-1678) et la Du Parc avaient appartenu l'un et l'autre au théâtre de Molière. Mais j'ignore ce qui avait motivé cette question du juge enquêteur.

(3) Phrase un peu embrouillée. Manon était femme de chambre de la Voisin, qui, certes, avait les moyens de se payer des domestiques : ses divers métiers criminels lui rapportaient, certaines années, de quoi faire plus d'un demi-million de notre pauvre monnaie dépréciée. Tout se dissipait en luxe vestimentaire et orgies crapuleuses.

Que faut-il croire? Qu'après examen, le juge s'est rendu compte que l'accusation n'était pas sérieuse? C'est possible. Alors que des duchesses qui avaient touché de si près au trône étaient menacées et contraintes de fuir, il est permis de croire qu'on n'eût pas épargné Racine s'il avait paru coupable. Louvois avait pu, sans peser le plus ou le moins de gravité de l'affaire, prendre plaisir à menacer le poète prébendé par ces Colbert qu'il n'aimait point; et Racine se sera vengé plus tard, dans *Esther*, en figurant Louvois sous les traits de l' « impie Aman ».

D'autre part, on peut supposer que le conseiller enquêteur a mis quelque complaisance à innocenter Racine. Celui-ci n'avait pas seulement ses chefs-d'œuvre pour le protéger; il avait des titres qui valaient encore mieux. Il était à l'Académie le collègue de Bazin de Bezons; il était, depuis un an, historiographe du roi. Enfin, si le crime imputé à la comtesse de Soissons (maléfices touchant le roi lui-même) était capital, celui qui aurait coûté la vie à une pauvre comédienne onze ans auparavant n'était pas intéressant à venger, surtout sur un homme dont, en ce moment, le roi avait besoin pour célébrer sa gloire, — un *personnage officiel*, comme nous dirions aujourd'hui.

Rouvrons donc le dossier, examinons l'affaire en toute impartialité. Une chose, dès l'abord, saute aux yeux, c'est que l'accusation manque de base. Qu'on relise les paroles de la Voisin! Mlle de Gorle lui a dit *que Racine était jaloux de tout le monde et particulièrement d'elle, Voisin..., et qu'il s'était défait par poison* de la Du Parc, *à cause de son extrême jalousie*. Voyons, sachant combien cette femme de théâtre avait été courtisée, nous pourrions comprendre que Racine eût été jaloux d'un ou de plusieurs rivaux. Mais aucun n'est nommé. *Jaloux de tout le monde* n'est qu'un commérage sans consistance. Il est vrai que l'amant d'une comédienne peut souffrir de ses succès, mais le cas est différent quand c'est surtout à interpréter son œuvre à lui qu'elle se consacre, comme c'est le cas de la Du Parc quittant Molière pour l'Hôtel

de Bourgogne. Il reste qu'il était, dit l'empoisonneuse, « particulièrement *jaloux* d'elle, Voisin ». Il me semble qu'ici surtout le sens du mot *jaloux* apparaît assez vague; car il ne s'agit certainement pas d'une rivalité d'amour. Elles étaient *bonnes amies,* mais la Voisin ne veut pas dire — et le juge n'entend pas — qu'elles étaient lesbiennes ou soupçonnées de l'être. Racine se défiait de la sorcière, il la méprisait plutôt qu'il ne la jalousait. Mais on ne tue point sa maîtresse parce qu'elle fréquente une mauvaise commère. Encore, si l'on supposait un coup de colère, un meurtre non prémédité! Mais lâchement, lentement, empoisonner la femme qu'on aime (et si Racine était si jaloux, c'est qu'il était amoureux), faire semblant de la soigner en lui dosant la mort, la torturer à petit feu, la voir souffrir, se décomposer vivante, — cela n'est ni d'un amant, ni même d'un homme, c'est d'un monstre.

Et peut-on croire qu'après avoir eu la scélératesse d'empoisonner cette jeune femme, Racine ait eu la bassesse de voler ses héritiers? Peut-être a-t-il pris une bague où s'attachait un souvenir. Mais ses bijoux, ses « principaux effets »! Je comprends que les historiens n'aient pas marché et que Masson-Forestier lui-même, si sévère cependant pour Racine, ne veuille rien admettre de toutes ces révélations de la Voisin.

Eh! bien, ici, je serai plutôt moins accommodant que Masson-Forestier. Je ne pense pas que Racine ait épousé secrètement la Du Parc. C'est la belle-mère et les filles qui ont dû imaginer ce mariage pour ne pas reconnaître : « Elle était sa maîtresse. » Un mariage suppose une preuve, un acte écrit, que ces femmes, qui avaient des protections puissantes, auraient su sortir au jour. Mais, quand elles dénoncent Racine comme « la cause de leur malheur », je ne puis m'empêcher de penser à la confidence qu'aurait faite Boileau après la mort de Racine : « Elle est morte en couches. » Elle aurait donc été enceinte sans qu'on le sût. Couches trop cachées ou tentative d'avortement, la pauvre femme dut être victime de soins maladroits, et le résultat fut sa mort. S'il est vrai qu'elle avait appelé près d'elle la Voisin et Manon, sages-

femmes et avorteuses, c'est que leur métier répondait à sa maladie. Mais Racine, qui avait peut-être trempé dans de fâcheuses manœuvres, n'avait pas voulu de ces odieux témoins. En accusant Racine de la mort de la Du Parc, la belle-mère et les filles avaient un fond de sincérité. Voulant satisfaire leur haine sans avouer la faute de la pauvre actrice, elles chargeaient son amant d'un crime abominable, alors qu'il n'avait été mêlé (dans quelle mesure, on ne sait) qu'à un avortement. La Voisin avait pu aider à leur inspirer leur version, car il était naturel que cette empoisonneuse vît partout des empoisonneurs. « Ah! je suis une criminelle, messieurs! Eh! bien, il y en a d'autres, et des plus grands, et des plus hauts! Tenez, en voilà, et encore, et encore! » Façon de se justifier, ou au moins de se venger du monde.

Or, Racine avait déjà été traité d'empoisonneur au sens moral (notamment par ses maîtres jansénistes). Et on s'empoisonnait dans ses pièces (*Britannicus*, *Phèdre*). Le nom d'empoisonneur s'indiquait de lui-même, et les sorcières n'avaient pas besoin de chercher pour le lui donner (4).

Telle est la vraisemblance. A moins que...

§

A moins qu'ayant prévu, trois siècles à l'avance, les divagations de nos snobs décadents, Racine, pour faire plaisir à ces bœufs sur le toit et à ces moutons de Panurge et de Freud, n'ait eu la délicate attention de se faire « psychopathe », sadique, tourmenté du besoin d'être *un des plus grands assassins de son siècle.*

L'estime que j'ai pour le talent de M. Gilbert Lely me fait supposer que c'est un peu par fantaisie et sans beaucoup de conviction qu'il a soutenu cette thèse assassine. Dans ce cas, il a bien fait de l'exposer, ce qui donne

(4) On sait que la guerre de plumes entre Racine et Port-Royal a eu pour point de départ cette phrase d'une *Lettre* de Pierre Nicole, ce moraliste que Mme de Sévigné admirait tant :

« Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels. »

l'occasion de la juger, et nous le remercierons de son zèle. Mais ce qui m'oblige (par sympathie pour lui) de croire à un amusement peu médité de sa part, c'est l'incontestable inanité de ses arguments.

Ainsi, une preuve de sadisme, c'est-à-dire d' « impulsion sexuelle puisant sa satisfaction dans la cruauté (*sic*) », est relevée par lui dans les « raffinements de cruauté (*resic*) avec lesquels Racine traite Andromaque, Junie, Monime, Iphigénie, la « dolente Aricie ».

En réalité, pour Andromaque, Racine ménage dans l'esclave la dignité de la femme à un tel point qu'il s'est excusé, dans une préface, d'avoir fait Pyrrhus si peu brutal. Que M. Lely consulte donc l'*Andromaque* d'Euripide! Il verra comment son cher fils, reste « du sang d'Hector », a été précipité du haut d'une tour et comment elle-même, sans son consentement, a été prise pour concubine par son maître, qui lui a fait un enfant. S'il y a du sadisme quelque part, c'est chez le Grec, et le Français l'a délicatement éliminé.

Chez le même Euripide, Iphigénie est enlevée à sa famille et transportée dans une terre étrangère, où elle sera vouée à une glorieuse, mais solitaire virginité, tandis que chez Racine son aventure finit en idylle, par une embrassade générale et par les fiançailles de l'héroïne avec Achille. De quel côté est le sadisme — si sadisme il y a?

Monime passe une heure d'inquiétude et une heure d'angoisse, après quoi elle aussi épouse l'homme qu'elle aime : à ce prix, beaucoup de femmes admettraient d'être traitées avec un tel sadisme. Il est vrai que Junie et Aricie, plus malheureuses, perdent chacune leur fiancé : c'est que Racine ne pouvait sauver ni Britannicus ni Hippolyte, condamnés par l'histoire et la légende. Mais il a fait ce qu'il a pu pour adoucir la peine de ces charmantes créatures. Pour que Junie puisse échapper aux souillures de Néron, il lui ouvre, malgré la loi romaine, le sanctuaire des vestales, d'où son âge la repoussait. Et Aricie, d'abord traitée sévèrement par le père d'Hippolyte, devient sa fille adoptive : c'est même le der-

nier mot de la tragédie de *Phèdre*. Sont-ce là des *raffinements de cruauté?*

Pourtant, Racine est le plus tragique de nos auteurs tragiques. Mais je remarquerai, à cette occasion, que, lorsqu'il fait périr injustement un de ses personnages, c'est chaque fois un homme (Bajazet, Hippolyte, Britannicus, on pourrait ajouter Mithridate). Parmi ses héroïnes (à part le froid suicide d'Atalide), il n'a livré à la mort que celles qui se sont perdues elles-mêmes par leurs crimes ou les égarements de leurs passions (Phèdre, Hermione, Roxane, Eriphile, Athalie).

Pour trouver de pures et nobles jeunes filles torturées avec des *raffinements de cruauté,* il faut s'adresser à d'autres dramaturges. Alors, nous verrons une Antigone que sa tendresse fraternelle et son héroïsme font condamner à mourir de faim dans un tombeau. Quel sadique, ce Sophocle! Nous verrons une Polyxène qu'on arrache à sa mère, la pauvre vieille reine esclave, et qu'on égorge en cérémonie. Quel sadique, cet Euripide! Nous verrons une Cordélia qui, pour avoir été trop dévouée à son vieux père, est étranglée sous ses yeux, et une Desdémone qui, pour s'être toute sacrifiée à son noir époux, est étouffée à petit feu sur ses draps de noce par ce bourreau qu'elle aime. Quel super et ultra-sadique, ce Shakespeare!

Mais, attention! L'affaire s'élargit et se multiplie, et c'est le procès du théâtre tragique tout entier qui est soulevé; car, si ces grands auteurs, ce Sophocle, cet Euripide, ce Shakespeare, ce Racine, se répandent vraiment en sadisme, ce ne sont pas eux seulement qui sont malades de la peste. Ce sont aussi les spectateurs qui vont applaudir leurs tragédies immortelles. Ce sont les Athéniens du siècle de Périclès, qui allaient assister aux affres de Polyxène et d'Antigone. Ce sont les Européens d'aujourd'hui qui vont voir Desdémone et Cordélia suppliciées pour leurs vertus. Tous sadiques, alors? Tous des assassins, au moins par le désir?

Hélas! oui, sans doute — pour quelques-uns. Je ne méconnais pas que la race humaine recèle des trésors de férocité, — sexuels ou non. Les antiques égorgements de

gladiateurs, les modernes courses de taureaux, les combats de coqs, certains spectacles du Grand-Guignol, attestent que beaucoup d'individus ont du goût pour le sang versé et les horreurs étalées. Et qui oserait le nier, au siècle de Hitler et de Staline? Mais je pense que, pour l'honnête homme normal, l'art tragique a aussi des attraits plus élevés. Et, par ces mots, je n'entends pas seulement faire allusion aux leçons que peuvent contenir les crimes et leurs châtiments. Mais les épreuves des justes, les souffrances des innocents, le sacrifice des martyrs, font jaillir de l'âme et du cœur de ces victimes des beautés, des effluves, des rayonnements qui nous pénètrent et que la banalité de la vie quotidienne aurait tenus cachés dans son ombre. L'art tragique fait là comme la guerre. Celle-ci est le pire des fléaux; mais, sans elle, une Jeanne d'Arc aurait toute sa vie gardé les moutons, et personne n'aurait jamais su qu'elle avait le cœur d'un héros. Et voilà ce qui justifie Sophocle, Euripide, Shakespeare et Racine d'avoir fait pleurer de divines créatures sur la scène. Voilà ce qui justifie les auteurs et les spectateurs.

Dénonçons les névroses et le sadisme où ils sont, mais ne traitons pas de sadique un écrivain, parce qu'il aura fait une allusion au bûcher de Jeanne! N'allons pas, maniaques d'une mode décadente, faire comme ces médecins de monsieur de Pourceaugnac qui veulent à toute force trouver de tristes et honteuses maladies chez les gens suffisamment normaux!

Il ne convient pas de repousser le freudisme systématiquement, mais pas davantage de l'adopter follement pour mettre partout (comme la muscade du festin ridicule) sa poudre de cantharides empoisonnées et empoisonnantes.

§

Qu'était Racine? Un émotif, un parfait représentant du *genus irritabile vatum* dont parle Horace. Ce tempérament n'est peut-être pas le meilleur pour faire un saint, et Racine fut loin d'en être un; mais il est excellent pour faire un grand artiste. Tempérament très féminin,

prompt à l'attendrissement comme à l'irritation. Une piqûre d'épingle suffit pour blesser violemment le poète d'*Andromaque*, et, comme une femme, il s'en venge en vous attaquant dans vos mœurs, ce qui naturellement lui fait des ennemis mortels. Comme une femme aussi, il s'entend à flatter et séduire et n'y manque pas auprès du roi et de toute la famille Colbert. Il sait user à merveille de la chose que notre modernisme désigne sous le nom de *profitariat*, — mais ce nom perdrait beaucoup de son caractère odieux si, dans la cohue de nos profiteurs, un seul approchait du génie de Racine.

On pardonne à ce grand homme ses épigrammes venimeuses contre les sots prétentieux et malfaisants, mais on regrette de le trouver parfois injuste ou ingrat. Cependant, il avait du cœur; ses scrupules de conscience, son repentir envers Port-Royal persécuté, en témoignent. Et, en tout cas, ni dans sa vie ni dans son œuvre, on ne voit s'étaler des déviations louches. Dans ses vingt mille vers, je n'en aperçois qu'un seul qui contienne une allusion à une démence hors nature : *Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!* Phèdre, qui prononce ce vers pour marquer la fatalité qui pèse sur elle, — Phèdre a-t-elle un goût pervers pour l'inceste, qui, elle nous le dit assez, lui fait horreur? Elle ne nous fait jamais entendre que l'inceste ajoute à sa passion la volupté de rêver un crime anormal, et il est à noter que c'est seulement quand elle vient d'apprendre la mort (supposée) de son époux que sa déclaration d'amour à Hippolyte lui échappe, — avec quel remords!... Sa passion apparaît naturelle. Mariée à un homme déjà âgé qui la laisse seule pour courir des aventures lointaines, cette jeune femme s'est éprise malgré elle d'un beau et fier jeune homme, d'autant plus attirant qu'il passe pour dédaigner l'amour. C'est ce même attrait, parfaitement naturel et normal, qui excite l'amour d'Aricie. Je vois dans Phèdre la passion pour le fruit défendu, non pour le fruit pourri. La différence est grande.

Même quand il est allé chez les monstres, Racine a évité de toucher aux monstruosités contre nature. Il se

garde de nous montrer Agrippine s'offrant à l'inceste — dirai-je *œdipien?* — pour ressaisir son fils. Il se garde de nous présenter un Néron qui souille son frère avant de l'assassiner. Si Néron est bestial, cruel, atroce, ce n'est pas la faute de Racine; mais, jusque sur les horreurs néroniennes, le poète jette un voile de distinction que, personnellement, je suis presque tenté de trouver trop chaste, trop délicat. Tacite serait sans doute de mon avis.

J'aurais bien d'autres choses à dire, entre autres sur les sentiments complexes et successifs de Racine envers la Champmeslé, — sentiments sur lesquels certains écrivaient récemment d'une plume par trop maladroite. Mais cet article a été fait pour éclaircir un sujet limité, et non pour explorer toute la vie de Racine.

Pour finir, nous dirons : Tout dans Racine révèle une âme passionnée, rien ne dénonce un névrosé travaillé par les aberrations des sens, les anomalies sexuelles. Nos décadents modernes, nos snobs friands de névroses freudiennes, de cauchemars sadiques, devront en faire leur deuil : la gloire de Racine leur échappe, cette trop belle proie n'est point pour le diable qu'ils servent. Ils ne peuvent, pour *sublimer* les perversions « psychopathiques », se recommander du génie racinien.

Et qu'ils ne m'accusent pas de plaider ici pour une morale vulgaire! Je plaide pour la raison, pour la vérité, — tout simplement.

LOUIS MANDIN.

UN INSECTE-FANTOME : LE PHASME
PHILOSOPHIE D'UNE TROUVAILLE

—

Je n'étais revenu que de la veille au pays d'Orange, et déjà, fidèle à mon habitude, j'avais fait une fois de plus les 4 kilomètres qui séparent Camaret-sur-Aigues de la capitale du royaume d'Entomologie : Sérignan et l'Harmas de Fabre.

Septembre : le soleil, comme un maître-queux au moment du coup de feu, se multiplie pour achever le festin en apothéose. Le printemps a fourni les hors-d'œuvre, l'automne se charge des desserts. Sur sa branche, la figue violâtre éclate, se fane et tourne en confiture; le raisin mûr poisse les mains des vendangeurs. Dans le jardin de Camaret, la première grenade m'avait tenté, avec sa peau crevassée. Cette bouche fendue jusqu'aux oreilles laisse compter, rangées en ordre parfait, des dents écarlates à racine blanche. Les grains craquent quand on y mord, et saignent d'un jus abondant, rose, sucré, sans grande saveur. Mais c'est amusant à manger, une dent après l'autre, comme si l'on dépavait une chaussée.

Les jujubes, eux, n'étaient pas tous mûrs. Dans leur feuillage qui joue celui de l'acacia, armé des mêmes épines acérées, quelques-uns seulement avaient revêtu ce cuir brun et ridé qui cache une chair acidulée de bonbon anglais. Les arbousiers semaient déjà autour d'eux leurs billes rouges, poilues comme des châtaignes.

J'arrivai à Sérignan au début de l'après-midi. Vieux bourg ocre et rose, aux bastides massives que domine la tour carrée de l'église, scellée sur un rocher. Platanes, *béal* courant sous des saules, moulins à huile; peu de cou-

leur locale en somme, n'était le parler pieusement gardé. Je me trompe! La terre, la terre est toujours là, la même qu'il y a mille ans, ce nougat rouge, farci de cailloux ronds en guise d'amandes, et où il n'y a de place, semble-t-il, que pour l'olivier tordu, le cep en tire-bouchon, l'yeuse de Virgile, aux feuilles de zinc découpé.

C'est pourtant ici que Fabre convoqua ses buveurs de nectar et d'ambroisie, lorsqu'en 1879 il acquit, défricha, ensemença et planta cet Harmas, dont le nom signifie en provençal : *lieu inculte*. Etrange destin d'un coin de terre! L'Harmas est aujourd'hui promu au rang d'établissement public. Il est devenu musée, et comme tous les musées, un endroit où l'imagination et la piété du visiteur doivent suppléer à beaucoup de choses absentes. Il est aussi, théoriquement, un centre de travail où les chercheurs de petites bêtes sont conviés à venir continuer l'œuvre de Fabre, mais on les voit, hélas! à peu près aussi rares que le sont, je veux le croire, les justes dans les flammes de l'enfer.

Ce jour donc de septembre, Paul Fabre, fils du vieux Maître, et conservateur de l'administrative demeure, m'ayant laissé vaquer seul à mes familières besognes, je m'étais assis finalement sur le banc où Fabre aimait à se reposer lui-même, une longue pierre qu'enténèbre l'ombre bleue de plusieurs cyprès. Là, tant était lourde la chaleur, je m'assoupis.

Autant que ma mémoire en a gardé trace, voici ce qui se passa ensuite : j'entendis — était-ce un songe, ou des visiteurs passant près de moi? — j'entendis quelqu'un parler, qui distinctement prononça :

— D'ailleurs, il me semble que Fabre a laissé désormais peu de choses à glaner derrière lui. Quand on a pondu dix volumes sur les insectes, le sujet doit être à peu près épuisé!

La voix s'éloigna, mais les paroles continuèrent à résonner à mon oreille avec l'aigreur d'un accord de clavecin. Notre vie intérieure est tissue de menus drames intimes qu'un rien déclenche. Ces simples mots trouvaient en moi un écho. Je m'étais souvent fait cette réflexion

que j'arrivais bien tard dans un champ où le meilleur était déjà moissonné. J'en découvrais aujourd'hui toute la terrible exactitude, dans cette demi-inconscience où nos pensées de veille prennent un aspect quasi-insurmontable, comme si l'on donnait du front contre un mur.

Or, ce n'était là qu'une de ces entrées en matière comme le Génie des songes en a le secret. Une minute à peine avait coulé, qu'un bruit de pas attira mon attention. C'était cette fois le crissement du gravier du côté du bassin où des poissons d'or rouge se mêlent aux feuilles mortes, de la même couleur qu'eux. Je regardai : quelqu'un débouchait de la noirceur des arbres. Je reconnus aussitôt que c'était Lui! Il s'arrêta non loin de moi, ôta son chapeau à large bord, et s'épongea le front. Oui, c'était lui, son visage glabre de femme, aux lèvres minces, son clignotement de paupières qui éteignait constamment le magnifique regard tapi au fond des orbites; les poignées de cheveux qui frangeaient sa nuque, les cordes de son cou flottant dans l'échancrure de la chemise, et ces belles mains, des mains de femme aussi, dont l'âge avait respecté l'admirable modelé.

Mais où était donc son « chicoloun », la fameuse pipe de bruyère sans cesse éteinte, sans cesse rallumée?... Attention! S'il ne l'avait pas, c'était sérieux. Du « boulot » sous roche!... Parbleu! j'avais vu juste : sa voix s'éleva, impatiente.

— Allons, vite, petiot, pressons, pressons! Quel clampin!

Un gamin accourait — c'était Paul Fabre, vers l'âge de dix ans, — traînant un parapluie et une canne, ce qui me parut très cocasse par ce ciel radieux. « Après tout, ils craignent peut-être l'orage! »

— Et ta sœur, où est-elle? reprenait le père... J'ai besoin d'elle.

Il mit sa paume en conque, et cria :

— Aglaé, Aglaé!

— Voilà! répondit-on vers la maison.

Déjà le terrible homme grondait entre ses dents. Je retrouvais là celui qui ne pouvait endurer, quand il travail-

lait, le tic-tac de sa pendule, et qui pulvérisait d'un coup de fusil le rossignol coupable d'avoir exécuté des trilles sous sa fenêtre.

Cependant le groupe s'avança encore un peu dans le jardin, là où les genêts, les cistes, les sauges, les genévriers, les hautes bruyères, les lentisques, les euphorbes, les romarins, les lavandes, les lauriers-tins, les coronilles, composent la plus étourdissante forêt vierge que puisse rêver une bestiole.

Ils firent halte, et le père Fabre, s'emparant soudain du riflard, l'ouvrit à l'envers sous un buisson.

— La canne!

Petit Paul tendit la canne, et le père se mit à batttre l'arbuste pour en faire choir les insectes blottis au creux des branches. Et voilà qu'Aglaé, survenue sous un canotier de paille, avait ouvert un second parapluie qu'elle tenait ouvert au-dessus de son père agenouillé, pour l'abriter du cuisant soleil. Et cette piété filiale avait quelque chose d'antique, et petit Paul s'était agenouillé aussi, comme pour faire sa prière à l'astre du jour, et le père Fabre suait plus que jamais, et les bestioles tombaient, et je me disais, accablé : « Non, décidément, rien à faire! La voix avait raison tout à l'heure. Rien à faire après ce diable d'homme. De même qu'il dépeuple ce buisson, de même il a dépeuplé l'entomologie! »

. . . .

Je sursautai au moment que tintait la cloche de l'entrée, cette cloche de cloître qui annonce des visiteurs. J'ouvris les yeux : tout avait disparu, hormis l'Harmas, sa lumière, son fourmillant silence. J'avais rêvé. Absurde, absurde!... Et je me levai pour secouer ces fumées. Devant moi le même buisson figurait, grandi par les ans, et la voix que j'avais déjà entendue me répétait, sarcastique :

— Va, tu peux t'agenouiller aussi, toi, et ouvrir un parapluie et taper avec une canne : tu ne trouveras rien, rien, rien... Fabre a tout pris, tout vu, tout décrit. Ce n'est pas ici que ton cœur battra de l'émotion d'une découverte!

★

Je dois interrompre cette relation pour une incidente que je crois nécessaire. Par un de ces paradoxes dont la vie est faite, tandis que ce minuscule drame intime se jouait pour moi, les hommes, mes semblables, passaient eux aussi par un autre drame. Septembre 1938... L'Europe était déjà au bord de la guerre, de cette guerre qui devait éclater moins d'un an plus tard, et qui se déroule à l'heure où j'écris ces lignes. De sorte que, tandis que j'étais en tête-à-tête avec un problème tout à fait étranger au cadre des affaires humaines, une angoisse autrement poignante aurait dû m'occuper l'esprit.

C'est dans ces circonstances qu'on mesure l'énorme écart qui sépare le système artificiel que l'homme s'est construit sur notre planète, de l'ensemble de la Nature. Il y vit en étranger, avec ses lois, ses coutumes et son agitation, cependant qu'indifférents à ce trublion les phénomènes tournent autour de lui dans la sérénité des rouages d'une horloge. Celui qui se penche sur ces rouages pour tenter d'en pénétrer le mécanisme n'entend plus le brouhaha des hommes; même aux heures les plus tragiques, il ne lui parvient plus d'eux qu'un murmure indistinct. Ce n'est là, de sa part, ni cynisme, ni reniement sacrilège de sa condition, c'est une grâce d'état que la Nature réserve à ses intimes, et qui leur permet de chercher en elle l'oubli d'eux-mêmes.

Il se passe quelque chose chez les humains? C'est possible. Je le subis au même titre qu'eux, j'en souffre ou je m'en réjouis avec eux. Mais il se passe aussi pour moi que cette larve noire est née ce matin dans le bocal où j'élève des Carabes Dorés. Et si j'arrive à mener cette larve jusqu'à son stade final à travers ses métamorphoses, à la voir un jour se changer en un de ces étincelants samouraïs qui rutilent dans nos jardins, j'en serai aussi fier que d'un succès diplomatique!

Une chenille filant son cocon et ouvrant ses ailes sous la forme d'un papillon m'émeut tout autant qu'un remaniement ministériel. Et le premier cri de l'hirondelle me

fait oublier les cauchemars sanglants de Bellone, et la mort rôdant sur nos têtes.

Tel est le bienfaisant rayonnement de la Nature dans le cœur de ses fidèles.

Mais revenons à mon Fantôme.

★

Au sortir de mon rêve, je m'étais engagé dans une allée orientée du nord au sud, bordée d'arbustes tout craquants de soleil. De temps en temps s'entendait le bruit sec d'une gousse de graines qui éclatait, succombant à la chaleur. Partout le peuple affairé des Abeilles, des Bourdons, des Mouches, et à mes pieds les humbles Criquets qui s'accouplaient avec l'impudeur des créatures innocentes.

« Que fais-tu ici? Fabre n'a rien laissé à ses successeurs, rien, rien! »

Obsédé par ce leit-motiv que la voix me répétait avec son ricanement, je poursuivais ma marche machinale quand soudain mes yeux se fixèrent...

Une impression plutôt, un simple coin de buisson où l'agencement des brindilles présentait une anomalie.

J'aurais pu tout aussi bien ne pas insister, et à coup sûr quelqu'un de moins habitué n'eût pas prêté attention à ce détail. Le pli professionnel me fit m'arrêter et regarder mieux.

Alors je distinguai sur un des végétaux qui bordaient l'allée — je crois bien que c'était un romarin — une manière de branchette verdâtre, confondue parmi les autres, une chose mince et longue, partout du même diamètre, pas plus grosse que le tuyau d'une plume d'oie, munie de six pattes filiformes, qui ressemblaient elles aussi à des brindilles. Les deux premières de ces pattes s'étendaient en avant, d'une longueur presque égale au corps, emboîtant la tête, toute petite, qui disparaissait comme un organe négligeable. Et dans cette position l'animal, car c'en était un, n'était plus qu'une branche comme les autres, et il conservait une si extraordinaire immobilité que vraiment je me demandais par quel coup

de hasard j'avais pu le distinguer de ce fouillis végétal dont il semblait faire partie intégrante.

Un non-averti l'eût pris pour un petit Lézard, mais bien que je n'eusse jamais rencontré pareille bestiole à l'état libre, cependant mes faibles connaissances me permettaient de reconnaître dès le premier examen un insecte, et même de le classer sommairement, car j'en avais vu en cage au Vivarium du Jardin des Plantes.

Il s'agissait d'un des insectes les plus curieux et les plus rares de France : le Phasme, ainsi nommé du mot grec *phasma :* fantôme, qui fixe immédiatement dans l'esprit la place qu'il occupe en fait dans la nature. Fantôme d'insecte, dont le caractère essentiel est de passer le plus possible inaperçu.

En systématique, le Phasme appartient à l'ordre des Orthoptères, dont dépendent aussi les Sauterelles, mais il diffère totalement des Sauterelles, d'abord par sa forme générale, puis parce qu'il ne saute ni ne vole. Ses pattes ne lui servent qu'à marcher et à grimper, avec circonspection et lenteur. La paire antérieure, que j'ai montrée prolongeant le corps, a une fonction supplémentaire : beaucoup plus développée que les autres, elle sert à l'animal à inspecter soigneusement l'alentour, à tâter l'espace, à s'accrocher quand il s'élève de feuille en feuille. En un mot, elle complète le rôle des antennes, lesquelles sont fort courtes, surtout chez les femelles. Quant à la vision, assurée par deux petits yeux noirs, elle paraît également très faible.

Le sujet que j'avais en face de moi pouvait mesurer 6 centimètres. Il portait exactement la teinte du feuillage, et par un comble de raffinement, une ligne jaunâtre courait le long de ses flancs, imitant à s'y méprendre celle qu'on voit sur les feuilles du romarin. Je savais que les Phasmides ont pour spécialité de réaliser de façon intégrale tous les trucs du mimétisme, seule manière pour eux de réagir contre les innombrables périls d'une jungle où les plus désarmés n'ont droit de vie qu'à la condition d'être invisibles, de disparaître. Mais je ne pensais pas que leur art fût aussi complet... J'avais bien failli, comme

le premier venu, tomber dans le piège du mimétisme, et laisser ce pauvre Phasme en repos.

Au lieu de quoi, je le cueillis et le déposai avec tous les égards dus à sa qualité dans un large tube de verre que j'avais sur moi.

Bien que je ne fasse pas collection d'insectes, ma satisfaction était vive. Mais cette trouvaille se pimentait ici d'un attrait particulier. Nous étions chez Henri Fabre, dans l'enclos où il a travaillé pendant trente-cinq années consécutives, et voici que je me posais déjà une question : où, dans lequel de ses ouvrages, Fabre parle-t-il du Phasme?

Je me flatte de connaître assez bien l'œuvre de Fabre. « Où, dans lequel de ses ouvrages? »... Mes efforts de mémoire restaient vains. Voilà qui s'avérait curieux et qui exigeait vérification! Si bien que, cinq minutes plus tard, j'étais auprès de Paul, du « petit Paul », revenu à sa taille normale.

Paul Fabre n'est pas à proprement parler entomologiste, mais il fait de remarquables photographies d'insectes, et puis il a vécu avec son père, partageant ses travaux durant plus d'un quart de siècle. Né et élevé à l'Harmas, il n'ignore aucune des bêtes, aucune des plantes qu'on y rencontre.

Je lui montrai mon insecte. Il l'examina attentivement.

— Où avez-vous eu ça?

— Ici... à l'instant.

— Ici?

Son étonnement était profond.

— Je n'ai jamais vu cet insecte à l'Harmas, reprit-il. Je ne le connais pas.... Comment l'appelez-vous?

— Le Phasme ou Bacille... Votre père en a certainement parlé quelque part.

Il secoua la tête.

— Je ne crois pas, j'en serais bien surpris!

— Vous êtes sûr?

— C'est facile à contrôler... Mais d'abord, voyons exactement le nom de l'animal.

Il alla quérir un ouvrage de classification, la *Faune de la France,* de Rémy Perrier, volume des Orthoptères. En un clin d'œil nous avions identifié ma conquête, au moins quant à la famille, car il existe plusieurs espèces indigènes de Phasmes, très semblables et que seul un praticien peut distinguer entre elles.

Le point intéressant n'était du reste pas là; ce qui m'importait, c'était de savoir si Henri Fabre avait parlé ou non de cet insecte. Toutes les recherches que nous fîmes, notamment dans le répertoire général analytique dont le docteur Legros a fait suivre sa magistrale *Vie de J.-H. Fabre,* furent négatives. Nulle part, sous aucune forme, Henri Fabre, non seulement n'a étudié ni décrit le Phasme, mais encore n'y a fait la moindre allusion.

Une lettre que m'adressa par la suite Paul Fabre, fort obligeant en la circonstance, devait me confirmer cette curieuse carence. Il m'écrivit le 23 janvier 1939 :

J'ai parcouru les *Souvenirs Entomologiques* je n'ai rien trouvé au sujet du Bacille de Provence, en particulier dans le chapitre sur le Mimétisme (IIIe série, page 82) (VIe série, Truxale), (V^e^ série, Mante-Religieuse) etc... Mais rien sur ce fameux insecte, que je n'avais non plus jamais rencontré.

★

Dès lors, un nouveau problème se posait, qui revêt plusieurs aspects. Ecartons d'emblée l'hypothèse que Fabre a pu voir cet insecte, mais à trop peu d'exemplaires pour qu'il lui ait paru digne d'une monographie ou d'une citation. Cette hypothèse est inadmissible pour qui sait avec quel soin scrupuleux, avec quelle minutie Fabre notait les moindres détails de sa vie entomologique, accumulait les matériaux susceptibles de lui servir, le cas échéant. N'eût-il trouvé l'insecte-fantôme qu'une seule fois, il en aurait justement fait mention pour sa rareté. Et il en eût tout au moins parlé, sous un nom ou sous un autre, à propos du Mimétisme auquel il a consacré une étude spéciale.

Pour moi, la cause est entendue : Henri Fabre n'a jamais vu le Phasme à l'Harmas.

Mais ici, deux suppositions sont en présence :

1° Le Phasme existait déjà dans l'Harmas au temps de Fabre, et Fabre ne l'a pas vu.

2° Le Phasme n'a gagné Sérignan qu'à une date postérieure aux observations de Fabre.

Il parait évidemment très savoureux et très piquant d'imaginer que Fabre, qui criblait, on peut dire au tamis, toutes les bestioles de son jardin, ait pu passer et repasser à côté de celle-là sans la voir. Ce serait vraiment, en faveur du mimétisme, un argument inespéré, car Fabre ne croyait pas au mimétisme en tant que loi biologique; il qualifie cette théorie de « niaiserie »! Partisan convaincu de cette même théorie, — je dirai pourquoi à propos des Phasmes, — je serais donc enchanté d'apprendre que l'insecte-fantôme a su se dérober à l'œil perçant de son hôte. Malheureusement, il n'y a aucune preuve d'un tel prodige; il est au contraire fort admissible que l'importation du Phasme à l'Harmas s'est opérée à une date récente.

L'aire de répartition des invertébrés est essentiellement variable, on ne saurait d'ailleurs préciser pourquoi. Les changements se produisent dans les deux sens : tantôt disparition ou raréfaction, tantôt apparition ou multiplication. Voici le grand Scorpion blanc, qui abondait du temps de Fabre dans la campagne de Sérignan, en certains « gîtes » bien déterminés des bois d'Uchaux et de la Ranjarde. Il y est devenu plutôt rare. Il nous faut aujourd'hui retourner vingt pierres pour recueillir 3 ou 4 spécimens de l'Arachnide, alors qu'il y a vingt-cinq ans, au témoignage de Paul Fabre, presque chaque caillou recélait son terrier.

Actuellement, pour trouver couramment du Scorpion blanc, il faut descendre au-dessous d'Avignon. Tout se perd, Madame, et si le sujet n'était aussi sérieux, nous aurions beau jeu de chanter le vieux refrain provençal :

Mes enfants, tout dégénère,
Croyez-en votre grand'mère!
On trouvait de mon temps
Plus de Scorpions qu'à présent!

Autre exemple, mais inverse: la Mante Religieuse, jadis spécifiquement méridionale, et qui peu à peu a étendu son «espace vital» à la France presque tout entière, puisqu'on la rencontre maintenant dans le Beauvaisis. Les environs de Paris, qui ne possédaient pas, voici peu d'années, cet insecte si particulier, en sont aujourd'hui gratifiés. Je citerai à cet égard, dans la région du sud, Montlhéry et Saint-Michel-sur-Orge.

Pour ce qui est du Phasme, au mois d'octobre 1883, on le signalait aux environs d'Ancenis, et depuis il apparaît de temps en temps sur des points très divers, sans toutefois remonter, jusqu'à présent, au-dessus d'une certaine latitude, délimitée d'est en ouest par une ligne Epinal-Fontainebleau-Chartres-Alençon. C'est dans le Midi qu'il est le plus fréquent, c'est de là qu'il vient; il s'est lentement infiltré vers le centre, essayant de faire souche partout où le climat lui convenait, mais toujours invisible, puisque c'est sa raison d'être, j'allais dire sa mission. Parfois, dans une société de naturalistes, à moins que ce ne soit de spirites, on apprend que ce fantôme a daigné se matérialiser en faveur d'un des membres du groupement. Il fait le tour de la table dans une boîte, on l'admire, on insère son nom dans le bulletin périodique, puis le silence retombe jusqu'à une nouvelle apparition.

Pour conclure sur mon cas particulier, je pense que le Phasme n'existait pas dans la région de l'Harmas au temps de Fabre et qu'il n'y est arrivé que depuis. Mais ce fait ne suffit pas à excuser Fabre d'être resté muet à son égard. Voilà un insecte dont l'histoire officielle date, en France du moins, de plus d'un siècle, et qui a toujours représenté aux yeux des savants le type même, l'incarnation du Mimétisme. Dans le *Dictionnaire d'Histoire Naturelle,* édition de 1817, le célèbre Latreille le décrit en ajoutant cette précision que « nos départements méridionaux fournissent le Phasme Rossien »; plus près de nous, en 1882, Brunner le fait figurer dans son ouvrage sur les Orthoptères européens; le 10 octobre 1883, on présente à la Société d'Entomologie de France un Phasme capturé aux environs d'Ancenis. Et Fabre, traitant du Mimétisme

dans un livre qui ne parut qu'en 1886, ne cite même pas cet insecte si caractéristique!

Faut-il croire non seulement qu'il ne l'avait jamais vu, pour la raison très plausible que j'ai indiquée, mais encore *qu'il n'en avait jamais entendu parler?* Pareille éventualité ne saurait trouver d'explication que dans cette réclusion têtue où il se cantonna, bornant ses ambitions et ses besoins aux murs de sa Thébaïde, et refusant par une étrange obstination de se tenir « à la page » des productions de ses contemporains, de même au surplus qu'il se désintéressait de ce qu'on pouvait penser de ses propres travaux. La Tour d'Ivoire a ses inconvénients.

Pour singulière qu'elle soit chez un homme considéré comme un « Maître de la Science », cette lacune est bien dans la physionomie de l'ermite de Sérignan; elle confirme et complète ce que nous savions de lui. Cependant, il est permis de se demander ce qu'il aurait pensé du Mimétisme, cette « puérilité », cette « niaiserie », s'il avait eu connaissance de l'insecte-fantôme. Peut-être son opinion eût-elle été différente!

★

Ce point d'histoire réglé, j'ajouterai que trois espèces de Phasmides, d'ailleurs fort analogues du point de vue morphologique, habitent la France. Ce sont :

Clonopsis gallica.

Bacille de Rossi.

Leptynia hispanica.

C'est *Leptynia hispanica* que j'ai trouvé à Sérignan, le 20 septembre 1938. Aux personnes qui s'inquiéteraient de ce que devient l'individu capturé, je confierai qu'il ne vécut pas longtemps, soit qu'il fût arrivé au terme de sa fantômale existence, soit que le régime alimentaire de la prison ne lui convînt pas. Rentré à Paris, je ne pus que présenter son cadavre au spécialiste des Orthoptères du Muséum, mon ami M. Lucien Chopard, qui l'identifia séance tenante, et le joignit à ses collections.

*

L'aventure pourrait se terminer ici, si je n'étais affligé d'une manie, qui est d'essayer de forcer l'intimité de toute créature : gens ou bêtes, que le hasard met sur ma route. C'est une des faiblesses ou des avantages de l'ignorance, qu'elle a toujours un vide à combler. J'ai déjà eu l'occasion de montrer par quels malicieux chemins notre ignorance nous conduit souvent à des entreprises que nous jugerions vaines si nous étions plus savants; l'animal ne constitue un but que pour le savant, comme objet de classification ou d'investigation : vitrine et laboratoire. Mais pour celui qui l'examine avec des yeux naïfs et neufs, l'animal n'est qu'un moyen, une pierre de touche qui permet d'apprécier la valeur de tout le surplus du monde vivant, un poids qui nous sert à peser notre propre poids et celui des autres objets terrestres.

Je ne pouvais détacher mon Phasme de moi aussi facilement que je l'avais séparé de son buisson, je ne pouvais le quitter sans l'avoir interrogé. De ce besoin naquit une éducation qui dura de l'automne de 1938 à la fin de 1939. J'utilisai à cet effet une espèce, je le répète, très voisine, dont le Vivarium me fournit des œufs : le Bacille de Rossi. J'élevai donc des spectres.

Elever des spectres n'est pas une simple image : ils mangent des nourritures très réelles, et même se montrent assez difficiles sur ce chapitre. Mais aussi, quand ils sont en confiance, ils vous apprennent beaucoup de choses. C'est ainsi que, dans un monde où tout les désignait pour succomber, les Phasmides ont perfectionné la Défense Passive à un point que nulle autre famille d'insectes — les Phyllies exceptées — n'a atteint. C'est ainsi encore que plusieurs espèces de cette famille sont arrivées à se reproduire sans le concours des mâles, parthénogénèse dont le *pourquoi* reste aussi mystérieux que son mécanisme biologique. Oui, pourquoi renoncer à la grande loi de l'amour, à l'union des sexes, créatrice ici-bas de la seule joie qui ne s'achète pas?

Autant d'énigmes propres à aiguiser la curiosité et à

alimenter la méditation, et que j'évoquerai en même temps que je conterai cet élevage de fantômes.

Mais qui donc prétendait que l'Insecte n'a plus grand'-chose à nous apprendre depuis que le père Fabre et ses devanciers ont braqué sur lui leur loupe et leur microscopè? Il m'en souvient, c'était par ce pesant après-midi de septembre où je me reposais sous les cyprès de l'Harmas, quelque touriste féru d'entomologie, de ceux qui inscrivent au livre d'or des visiteurs des maximes aussi définitives que celles de M. Perrichont à la Mer de Glace; peut-être un professeur d'histoire, j'entends l'humaine et non la naturelle, et qui prenait l'une pour l'autre, s'imaginant qu'on a aussi vite fait le tour de la Nature que le tour de l'Homme, habitués qu'ils sont, ces messieurs — loin de moi de les en blâmer! — à voir notre aventure aller en rond, serpent qui se mord la queue, mêmes causes commandant mêmes effets, et après la paix la guerre, et après la guerre une petite révolution, et puis un traité toujours le même, et une conférence, et de nouveau la guerre, comme après le ciel bleu la pluie. Et ceci, quel que soit le pays ou le siècle : voilà ce que nous a appris Clio jusqu'à présent. Peut-être verrons-nous des changements!

Dans la Nature aussi, me dira-t-on, les phénomènes se succèdent avec une cadence prévue, un rythme qui laisse peu de place à l'imprévu. Soit, mais tout connus qu'ils soient, ils fleurent cette tenace et pénétrante odeur de mystère qui les rend toujours nouveaux, et qui manque à tout ce que fait l'homme. La Nature agit sans rien dire; l'Homme parle plus qu'il n'agit. Il explique trop ce qu'il fait pour que ce qu'il fait éblouisse le vieux Diogène embusqué dans son tonneau S'il m'est arrivé d'oublier ces vérités et de douter des infinis trésors de la Nature, qu'elle veuille m'en absoudre. Et « de ce poinct expédié, comme dit Rabelais, à mon tonneau je retourne ».

MARCEL ROLAND.

ANNE DE RUSSIE
REINE DE FRANCE

—

La constitution de la Nationalité russe par le Scandinave Rurik, qui avait choisi l'Est pour but de ses conquêtes, tandis que son compatriote Rollon préférait l'Ouest et la Normandie, fit entrer ce vaste pays, encore en grande partie inexploré, dans la société européenne et chrétienne. Néanmoins ses habitants, désormais agglomérés, demeuraient, en majorité, païens.

L'Empereur de Constantinople, qui redoutait déjà son esprit d'aventure, combla Rurik de prévenances, et bientôt la Grande-duchesse Olga, convertie à la religion du Christ, apportait à la cour de Kief des mœurs nouvelles et des conceptions de vie fort différentes de celles en vigueur chez ses compatriotes. Son exemple et ses exhortations ne parvinrent pourtant pas à détourner son fils du culte des idoles. Il était réservé à son petit-fils, saint Vladimir, d'opérer la grande métamorphose et d'être admis de plain-pied dans le concert des nations occidentales. Son baptême et celui de tout son peuple, en 998, donna, en effet, le signal d'un changement radical dans les relations que les semi-barbares entretenaient avec les pays latins ou latinisants.

Le petit-fils de Vladimir, Iaroslaf, compléta magnifiquement l'œuvre de son aïeul. Il a été décoré du titre de Grand, justement mérité par l'éclat de ses victoires et la sagesse de son gouvernement. Non content, du reste, de faire le bonheur de ses sujets, il étendait son prestige à l'extérieur, et il n'est pas de royaume où il n'envoya des

ambassadeurs. Pour mieux accentuer sa volonté de marcher avec eux sur le pied de parfaite égalité, il contractait des alliances, point même politiques, ce qui est souvent fragile, mais matrimoniales, ce qui est généralement plus définitif. Pour commencer, il maria, en 1043 sa sœur Marie, surnommée Dobrogowa, à Casimir Ier, roi de Pologne. Ses trois fils et ses trois filles furent tous superbement établis. L'aîné épousa la fille de Harold, dernier roi saxon d'Angleterre, le futur vaincu de Hastings; le puîné, la comtesse de Stadt, sœur de Burchand, prince évêque de Trêves. Le dernier devint le gendre de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. Quant aux filles, l'aînée fut donnée au roi de Norvège, alors un puissant monarque, la troisième à André, roi de Hongrie. Dès lors, Iaroslav aurait pu ajouter à son titre de « Grand » celui de beau-père et grand-père de l'Europe qui a été décerné au roi de Danemark au XIXe siècle. Le résultat de ces alliances fut de faire considérer la Moscovie comme l'une des provinces les plus illustres de la Chrétienté. Comment ce plein jour s'est-il vite mué en ténèbres épaisses qui ont duré près de 600 ans? Ce n'est point l'objet de cette étude d'en examiner les raisons, mais personne n'ignore que la principale a été l'invasion des Tartares et leur occupation déprimante du pays; il est temps d'ailleurs d'en arriver à la grande-duchesse Anne, deuxième fille de Iaroslav.



Celle-ci réunissait en sa personne, assure la tradition, tout ce que la femme slave possède de charme par sa grâce languide, l'éclat du teint, la douceur des manières, l'élégance et la souplesse de la taille, l'originalité de l'esprit. Tous les chroniqueurs sont d'accord à louer l'extrême beauté de ses traits. Il semble bien que son père éprouvait une forte répugnance à se séparer d'elle, tant sa présence imprimait de l'éclat à la Cour. Tous ses frères et sœurs étaient partis et elle avait repoussé plusieurs prétendants, quand il s'en présenta un plus brillant que les autres et, sans doute, inattendu.

Henri Ier, roi de France, troisième héritier d'Hugues Capet, né en 1006, était veuf de Mathilde, fille de Henri, empereur d'Allemagne, laquelle ne lui avait donné qu'une fille, morte elle-même en bas âge. Ses conseillers le pressaient de convoler afin de donner un héritier à la couronne. L'Eglise témoignait d'une sévérité excessive contre les unions consanguines. Le père de Henri, le roi Robert, avait encouru l'excommunication pour avoir refusé de se séparer de Constance, sa cousine au 4e degré. Il n'avait cédé qu'après six ans de résistance et le scandale fut énorme. Pour en éviter le retour, le roi de France était allé chercher en Allemagne sa première femme que personne ne pouvait taxer de parente. Pour prendre la deuxième, il résolut d'aller plus loin encore, à Kief dont le rayonnement pénétrait jusqu'à Paris.

La demande qu'il fit adresser directement à Iaroslav d'une de ses filles fut immédiatement agréée, et le roi Henri dépêcha aussitôt dans la capitale du nouvel Empire des ambassadeurs chargés de ramener la fiancée, la princesse lointaine, dont on disait le plus grand bien. On a conservé le nom de ces ambassadeurs : Gaütier, dit le saveyd (sage ou savant), évêque de Meaux, et Goscelin de Chalignac, évêque de Châlons-sur-Marne. On a discuté la question de savoir qui fut le chef de cette mission; les uns penchent en faveur de Gautier, les autres de Goscelin, mais vraiment la solution du problème n'est guère palpitante. L'essentiel pour l'histoire est d'être assuré qu'ils partirent de Paris vers 1048, accompagnés de nombreux chevaliers et scribes, et munis de riches présents, et qu'ils furent de retour au printemps de l'année suivante.

Henri se rendit à Reims au devant de la grande-duchesse, l'épousa et la fit sacrer solennellement, le 14 mai, jour de la Pentecôte.

Anne apportait avec elle une dot opulente et des cadeaux nombreux pour l'entourage royal, mais le joyau inestimable contenu dans son équipage était une bible, magnifiquement reliée et rédigée d'après la traduction, en texte slavon, des apôtres saint Cyrille et saint Méthode.

C'est sur ce volume vénérable qu'Anne prêta le serment de son sacre. Il fut enfermé dans le trésor de la cathédrale, et c'est en étendant la main sur ses pages ouvertes que les rois et les reines de France ont, depuis, toujours prêté la leur, jusqu'à Louis XVI et Charles X inclusivement.

Anne se montra enchantée de sa nouvelle position. La Cour, dont elle allait faire l'ornement pendant les onze années que dura son mariage, n'était peut-être pas aussi somptueuse que celle de son père qu'elle venait de quitter, mais plus brillante, plus rompue aux traditions de haute civilisation dont les Francs avaient hérité des Latins et que la Renaissance de Charlemagne avait remises en honneur. Le roi de France passait en Occident pour le plus illustre monarque de la Chrétienté. Son pouvoir était entravé, il est vrai, par de turbulents vassaux, mais non point annulé, comme on le répète trop souvent. Il régnait effectivement sur toute la vieille Gaule et le pays conservait la renommée que lui avait faite un pape écrivant en 550, au petit-fils de Clovis, Childebert, « d'être le plus beau royaume du monde, après celui du ciel. »

Anne était donc fière de commander à ce grand Peuple, et son mari, dont elle avait su gagner l'affection, l'associait à tous ses actes royaux. Nos archives en conservent quelques-uns et, sous la signature du roi, on lit souvent le nom de la reine, non en entier, mais seulement avec l'initiale, selon l'usage. Il est bon d'observer qu'en 1069 Anne était régente et, qu'en cette qualité, elle prenait l'initiative des actes royaux.

Ces actes ne présentent, en général, par eux-mêmes qu'un médiocre intérêt. Ils consistent, la plupart, en fondations d'abbayes ou de prieurés, en dons aux monastères et aux églises. Le règne de Henri Ier (1031-1060) fut un règne paisible.

L'activité royale d'Anne se manifesta particulièrement par la fondation du monastère de Saint-Vincent à Senlis même, fondation qui a échappé aux ravages du temps et aux fureurs des révolutions, et qui suffirait, à elle

seule, à perpétuer sa mémoire. Nous y reviendrons plus loin, avec quelques détails.

Cette activité était, du reste, partout si grande qu'elle lui attira la reconnaissance des peuples et un renom universel.

Le pape Nicolas II lui écrivit, en 1059, une lettre de félicitations qui commence ainsi :

Le bruit de vos vertus, très excellente fille, est parvenu à nos oreilles, et c'est avec une grande joie que nous avons appris que vous accomplissiez, dans le royaume très chrétien, vos fonctions royales avec un zèle louable et une remarquable intelligence. Nous vous en félicitons, ma très excellente fille... Etc.

Non seulement le souverain pontife, mais tous ses sujets et le roi son époux, lui rendaient justice. Celui-ci prévoyait sa mort prochaine et, craignant de laisser tout jeune l'héritier du royaume, fit son testament dans lequel il exprimait le vœu que sa veuve fût seule déclarée régente. Mais elle déclina cet honneur, estimant le fardeau trop lourd pour elle, et demanda qu'on lui adjoignît le grand feudataire Baudoin, comte de Flandre. Choix remarquable, car Baudoin passe dans l'histoire pour avoir été le modèle des tuteurs, remplissant sa mission avec un zèle et une loyauté rares.

Le roi Henri n'était pas guidé seulement par l'affection qu'il portait à sa femme, mais aussi par le souci de l'avenir du royaume; ayant appris la grande intelligence de la fille d'Iaroslav, il lui était également reconnaissant d'avoir assuré la durée de sa dynastie en lui donnant trois fils : le roi Philippe, Robert, qui mourut adolescent, et Hugues, duc de Vermandois, tige d'une branche capétienne aujourd'hui éteinte.

Henri quoique assez jeune, — il était né en 1006 — avait bien avisé en prenant ses précautions, car il succomba à Vitry le 4 août 1060.

Voilà donc Anne Iaroslawna régente du royaume de France, secondée par Baudoin, et remplissant ses redoutables fonctions à la satisfaction publique, comme en

témoignent les décrets sur lesquels elle apposa son vidimus.

Le temps de deuil écoulé, la Cour reprend son éclat et ses fêtes, consistant principalement en tournois ou chasses.

La résidence officielle de la reine était Paris, au Palais-Royal bâti dans la cité et devenu, de transformations en transformations, le Palais de Justice moderne. Mais elle préférait le séjour de Senlis, le Versailles de l'époque.

Senlis, petite ville très antique, située à une quarantaine de kilomètres de la capitale, apparaît au milieu d'une oasis de terres fertiles, entourées de grands bois qui furent, sans doute, témoins du culte sanglant des druides. De temps immémorial, ils sont terrains de chasse, et, sous les noms divers de forêt d'Hallate, d'Armenonville, de Chantilly, de Montmorency, d'Enghien, etc., s'étendent jusqu'aux abords de Paris. Le mérite principal de Senlis est de posséder l'air le plus pur du monde. Le qualificatif « tempéré » semble avoir été inventé pour exprimer la douceur de son climat, à laquelle s'ajoute l'aménité de ses habitants. C'est certainement la région la plus agréable de l'Ile-de-France et par excellence la « douce France » telle que la décrivent les poètes et les romanciers.

Les rois mérovingiens s'en étaient vite aperçus, et les enfants de Clovis firent bâtir au centre de la ville une somptueuse demeure champêtre où ils venaient se délasser des soucis du gouvernement, quartier général de leurs campagnes de chasse, dont ils furent tous passionnés. Cette maison, ou plutôt ce château, subsiste encore; du moins ses ruines, entretenues par l'administration des Beaux-Arts, restent debout, mais l'intérieur en est devenu depuis longtemps inhabitable. En 1592, Henri IV, s'étant rendu maître de Senlis, ne put y loger. Jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, il était resté maison royale des champs et tout autour les souverains y avaient fait élever des succursales : Montmélian, Chantilly, comme, plus tard, les deux Trianon, Marly, Saint-Cyr, la Malmaison, furent les annexes de Versailles. Saint Louis et ses frères ont été

élevés à Montmélian, et ce n'est qu'après leur mort que les rois de France ont délaissé Senlis pour substituer d'abord Conflans-Sainte-Honorine au confluent de la Seine et de la Marne, puis les châteaux des rives de la Loire, ensuite Saint-Germain, enfin Versailles.

C'est dans le cadre enchanteur de Senlis qu'Anne tint sa Cour, les trois premières années de son veuvage, se délassant de ses devoirs de régente par des fêtes fastueuses à la mode du temps, et dont la tranquillité parfaite du royaume favorisait la splendeur.



Soudain, une nouvelle étrange éclata au château et dans la ville, circulant bientôt à travers tout le monde chrétien. Après une partie de chasse à laquelle elle avait pris part suivant son habitude, et au cours de laquelle elle s'égara volontairement, la reine régente n'était pas rentrée. On ne tarda guère à apprendre qu'elle s'était enfuie, emportée en croupe par le seigneur le plus puissant du pays, Raoul, Comte de Crespy, d'Amiens, de Montdidier, de Péronne, etc. D'un galop affolé, les amoureux avaient gagné Crespy, distant de cinq ou six lieues, et le ravisseur, après avoir franchi avec son précieux fardeau la porte de la forteresse, en avait fait lever le pont-levis, afin de la mettre à l'abri de toute poursuite immédiate.

Evidemment, âgée de trente-cinq ou trente-six ans, toujours belle, Anne avait succombé à la tentation de ce démon qui s'attaque aux femmes à l'approche de la quarantaine, fussent-elles souveraines.

Mais le cas d'Anne Iaroslawna s'aggravait du fait que son ravisseur était marié en secondes et légitimes noces avec une femme que la plupart des historiens nomment Harquenez et certains autres Aliénor. Raoul l'avait répudiée en l'accusant d'adultère, accusation fausse, semble-t-il, et qui, d'ailleurs, n'aurait pas suffi à rompre le mariage régulièrement contracté.

En réalité, Raoul voulait laisser le champ libre à sa passion et, pour couper derrière lui tous les ponts, il

contraignit son aumônier à célébrer des noces sacrilèges.

A quel endroit précis de la forêt de Senlis se produisit le romanesque enlèvement? Je ne serais point étonné que c'eût été dans un endroit qui a toujours passé pour maudit, tout au moins hanté. Au centre de la futaie s'élève une grande croix de pierres aux moëllons disjoints, moussus, revêtus, en un mot, de tous les insignes de la vétusté. La tradition, qui paraît justifiée, rapporte qu'elle fut édifiée, vers 550, sur l'emplacement où périt le roi Chilpéric, tué d'un coup de poignard par son ministre Landri, amant de sa femme Frédégonde, et agissant à l'instigation de celle-ci.

Quoi qu'il en soit, des accidents fréquents sont signalés dans ces parages, et les plus sceptiques ne les abordent qu'avec appréhension. Les chevaux même, assure-t-on, y sont agités de tremblements et leurs poils se hérissent.

Vers 1897, un drame y éclata, provoquant une véritable émotion. Après une grande chasse à courre, un cheval rentra seul au lieu du rendez-vous. L'amazone qui l'avait monté, une baronne Léonino, née Rothschild, avait disparu. On s'empressa à sa recherche, et on découvrit sa dépouille fracassée au pied d'un grand hêtre qui passait pour spécialement maléfique. Cette émotion n'était pas encore apaisée qu'il fallut enregistrer une catastrophe identique. Le cheval d'un officier d'un régiment de hussards rentra également seul à l'écurie, privé de son cavalier, ordonnance de cet officier. On le chercha et on le trouva, lui aussi, le corps brisé au pied de l'arbre fatal.

Il est donc permis d'inférer de ces faits et d'autres semblables, qu'une influence maligne et homicide régna en ce lieu et que le crime datant de 1400 ans n'est pas encore expié. L'exemple d'Anne et de Raoul démontre aussi que cette influence s'exerce sur d'autres passions humaines.

Quand il fut bien avéré que la reine de France avait déserté ses devoirs, la stupeur, mêlée d'indignation, envahit la cour et même le peuple, qui parlait d'aller arracher

sa proie au ravisseur. Le très jeune roi ressentit toute l'étendue de l'affront et voulait en tirer une éclatante vengeance; mais le vice-régent Baudoin, devenu, par le fait, principal régent, hésitait parce que Raoul, malgré son caractère violent, comptait de nombreux amis et alliés, et marcher contre lui eût été peut-être déchaîner une guerre civile dont on ne pouvait prévoir les conséquences.

On s'abstint donc et les deux amoureux jouirent, quelque temps, sans être inquiétés, de leur amour scandaleux. Cependant, ils furent bientôt troublés dans leur tranquillité. La femme délaissée, Haquenez, était allée à Rome demander justice au pape Alexandre II, successeur de Nicolas II. Le Pontife écouta sa requête avec bienveillance et écrivit cette lettre circulaire aux archevêques de Reims et de Sens, en vue de compléter son information.

Après les préliminaires d'usage, tels alors qu'ils sont aujourd'hui : « Nous, serviteur des serviteurs de Dieu », etc., le pape poursuit :

La dame qui vous apporte cette lettre, s'étant rendue à Rome, au tombeau des Apôtres, s'est plainte à Nous que le Comte Raoul l'a privée de tous ses biens, qu'il l'a renvoyée en l'accusant faussement d'adultère et qu'il a manifesté l'intention de prendre une autre épouse. Que votre Fraternité considère combien une telle action serait contraire aux lois divines et humaines! Que votre Religion examine ce qu'il convient de faire! Si la chose est bien telle que l'assure cette dame, veillez à ce que le coupable lui rende ses biens et la reprenne elle-même. Que s'il refuse de consentir à ce que commande la raison, prononcez contre lui une sentence canonique mûrement délibérée et Nous la confirmerons par l'autorité des Apôtres et des saints docteurs.

Cette lettre d'Alexandre II nous est parvenue intégralement. Nous ne possédons que le début de la réponse de Gervais, archevêque de Reims, mais ce début suffit pour authentifier cette histoire passionnelle.

Voici ces premières phrases :

Au pontife Alexandre qui conduit heureusement la barque de l'Eglise au milieu des flots de ce monde.

Notre royaume n'est pas médiocrement troublé. *Notre reine s'est mariée avec le comte Raoul* et notre roi en est très gravement attristé quoique ceux de la Cour traitent l'affaire avec quelque indifférence. Pour moi, mon affliction est profonde, d'autant plus qu'il ne m'est pas possible, en telle occurrence, d'accomplir un projet que je désirais vivement réaliser. Je me proposais, en effet, de me rendre au tombeau de Pierre, espérant ardemment Vous voir en face et solliciter de Votre bouche conseil et décision, afin de Vous seconder de toutes mes forces en ce que Vous ordonneriez pour l'utilité de la Sainte Eglise. Il ne m'est pas possible d'entreprendre ce voyage. Je viens de vous dire que la perturbation du royaume me retient à mon siège où je suis accablé d'occupations urgentes, et cette malheureuse affaire est le principal de mes soucis.

Il est trop vrai, hélas! et nous voulons que Votre Paternité en soit informé, *que l'épouse de Raoul s'est plainte justement et que son mari lui a infligé l'injure de la renvoyer...*

C'était chose grave à l'époque. Pour avoir, un instant, bravé le Saint-Siège, le roi Robert avait failli perdre sa couronne, et d'autres potentats avaient vu choir la leur. Raoul trembla sous le coup porté, d'autant plus que son fils Simon, issu de sa première femme, un des hommes les plus vertueux de son siècle, au point qu'il a été canonisé sous le nom de saint Simon de Crespy, désapprouvait ouvertement son père et prenait parti pour sa belle-mère, Haquenez. Mais l'amour fut le plus fort. Le faux ménage excommunié *lata sententia,* continua à vivre sous le poids de la réprobation publique. Cependant il est probable qu'ils tentèrent des accommodements, et l'on voit Raoul s'efforcer de racheter sa faute par nombre de libéralités pieuses, sans qu'Anne fût admise à y participer officiellement. Son nom ne figure pas non plus sur les actes royaux de son fils, malgré qu'elle lui ait rendu plusieurs visites à Senlis, en qualité de mère, non de reine.

Le comte Raoul mourut à Montdidier le 5 septembre 1074. L'idylle avait duré onze ans, autant que le mariage légitime (1049-1060). Anne retourna à Senlis où son fils, devenu majeur l'accueillit avec déférence, mais sans lui accorder de rang officiel. On ne trouve plus sa signature que sur deux actes, l'un au bas d'un *nidimus* de Philippe ratifiant une donation faite à l'abbaye de Pontlevoy et où la donatrice est qualifiée *de mater Philippi regis;* l'autre sanctionne l'agrandissement du monastère Saint-Vincent.

La fondation de Saint-Vincent, avons-nous déjà remarqué, est l'œuvre capitale d'Anne Iaroslawna, celle qui a le plus contribué à perpétuer sa mémoire dans la postérité, parce que le monument est demeuré intact, ne cessant jamais d'attirer l'attention des curieux et l'admiration des archéologues. Par fortune, en effet, il a échappé aux injures du temps et au ravage des révolutions. Au cours des siècles les hommes n'ont pas su gâter les hautes colonnettes de l'église ni sa flèche élancée, ni ses baies allongées, ni ses cordons de pointe de diamants, dont l'ensemble est si parfait qu'on en détache malaisément les yeux. Le cloître lui-même conserve ses arcades et ses préaux; le tout présente l'aspect qui est décrit dans l'acte de fondation de 1060 ou dans celui d'agrandissement datant du règne de Louis VII.

L'église fut édifiée sur l'emplacement d'une très vieille chapelle dédiée à saint Vincent et tombant en ruines; le cloître le fut sur une vaste prairie attenante et d'où se découvrent, en un vaste horizon, la plaine fertile et les immenses forêts. Leur entretien fut d'abord confié aux chanoines réguliers de Saint-Augustin et, plus tard, aux moines de Saint-Victor. C'étaient des ordres contemplatifs, adonnés exclusivement à la prière et à la méditation. Mais dès l'an 1159, le pape Calixte II leur enjoignit d'adjoindre à leurs occupations celles d'éducation de la jeunesse et, dès lors, Saint-Vincent n'a guère cessé d'être l'école privilégiée de tous les enfants de la contrée. A partir du XVIIIe siècle, les génovéfains, parfaits éducateurs, succédaient aux victoriens, et leur établissement

compta parmi les meilleurs de l'Université de Paris.

La Révolution seule interrompit le cours de ses destinées. Saint-Vincent fut transformé en hôpital militaire, et c'est sans doute à cette particularité qu'il dut d'échapper à la destruction. Sous l'Empire, un industriel en fit une usine de filature, mais les deux intrus ont respecté l'ensemble et l'aspect des constructions. La Restauration y établit l'école des enfants de Saint-Louis où étaient élevés les fils des gentilshommes qui se destinaient à la marine et à l'armée. Présentement, les maristes ont rendu à Saint-Vincent son antique destination de maison d'éducation secondaire, ouverte à tous, et leur collège passe pour le meilleur de la région.

Pourquoi Anne de Russie a-t-elle fondé le monastère de Saint-Vincent, et pourquoi en a-t-elle fait son œuvre de prédilection? Beaucoup de légendes ont couru à ce sujet. La principale prétend que la reine, atteinte de stérilité les huit premières années de son mariage, aurait fait à saint Vincent, martyr espagnol, alors en grande faveur, le vœu de lui bâtir un monastère si elle donnait un héritier au roi de France. L'événement s'étant produit, la reine, *qui était moulte dévotieuse et benoîte,* se serait loyalement acquittée de sa promesse.

Mais les dates protestent contre cette explication. Philippe est né en 1051 ou 1052 au plus tard. En défalquant les huit années de prétendue stérilité, il faudrait qu'Anne se fût mariée en 1043 ou 1044. Or, les documents formels et concordants établissent que son mariage fut célébré à Reims le 14 mai 1049, jour de la Pentecôte.

La vérité doit être plus simple. La reine, jalouse de décorer sa ville de plaisance d'un monument impérissable, choisit le mode usité de son temps, la fondation d'un monastère, et elle voulut que ce fût le plus beau et le mieux doté du pays. Elle le consacra à saint Vincent pour la raison déjà exposée, parce que ce saint était l'objet d'une particulière vénération.

Si elle eût agi en reconnaissance de la cessation de sa stérilité, pourquoi son mari, au moins aussi intéressé qu'elle-même à cette sorte de miracle, aurait-il attendu

la dernière année de sa vie pour s'associer à ce témoignage de gratitude, car le décret de fondation est daté de 1060?

Dès qu'elle eut complété, en 1074, son œuvre de royale libéralité, Anne sembla disparaître. L'histoire perd sa trace et plus rien ne nous informe de la fin de sa vie. Aussi les chercheurs se perdent-ils en conjectures. Quelques-uns, sans doute pour couper court à tout travail, déclarent arbitrairement qu'elle retourna dans son pays, c'est-à-dire à Kief, et qu'elle y mourut obscurément.

D'autres, véritablement paradoxaux, vont jusqu'à contester son existence, tout au moins sa nationalité. Ceux-ci fondent leur opinion sur l'association, purement gratuite, que la Russie du XIe siècle était tout à fait inconnue de la France et des pays occidentaux. Ils oublient ou ils ignorent que, depuis la conversion de saint Vladimir, le grand-duché de Kief projetait un éclat incomparable sur toute la chrétienté. C'est ainsi que l'historien Rambaud ne craint pas d'appeler Iaroslav, vainqueur de Boleslas, roi de Pologne, le Charlemagne de la Russie. Un autre auteur nous apprend que, sous son règne, Kief était le rendez-vous des marchands hollandais, hongrois, scandinaves, allemands. Les arts y florissaient. Les artistes grecs y construisaient de splendides palais et quatre cents églises. Un contemporain, Arthur de Brême, appelle Kief « émule de Constantinople et gloire de la Grèce ».

La *Gallia Christiana* de 1718 et le cardinal Bellarmin attestaient les lointaines relations de la Russie avec la France. Ce dernier cite des écrivains religieux russes remontant au Xe siècle, l'évêque Loukion, entre autres.

Ces relations n'étaient d'ailleurs pas nouvelles, et c'est un préjugé sans fondements qui fait croire que la Russie fut toujours ignorée des nations dites civilisées. Les anciens Grecs entretenaient des rapports constants avec les Scytes, qui y campaient à l'état de nomades, et les tribus hyperboréennes, dont elle était le domaine, ainsi qu'en témoigne Hérodote.

Ces tribus, quoique sédentaires, émigraient parfois

vers l'Ouest, espérant s'y établir sur des terres plus fertiles que les leurs et sous un climat plus doux. Les rouergats, — anciennement ruthènes, — par exemple, habitant le département de l'Auvergne, ont conservé le type slave, qui est le leur, de temps immémorial. César le constate dans ses *Commentaires* et les distingue des autres Gaulois. Ce type s'est maintenu en quelques endroits de France différents du Rouergue. Des études officielles entreprises en 1736, en vue de rechercher les diverses nationalités occupant le sol de France, constatent qu'il existait alors en Languedoc une colonie « russe ou ruthène » de 1.200 habitants; une autre, en Franche-Comté, en comptait 325. On reconnaît, dans d'autres parties du pays, surtout dans l'Est, des traces évidentes du langage vieux-slavon. Alésia tire son nom de *Lessé* (Liec) qui veut dire *forêt*.

Les amateurs de paradoxes avancent aussi que la différence de religion aurait empêché l'union d'un roi catholique-romain avec une princesse orthodoxe. Que n'a-t-elle empêché aussi les mariages des deux sœurs d'Anne avec les rois de Hongrie et de Norvège! Mais la faiblesse de l'objection ressort plus clairement du fait que le schisme de Michel Cérulaire date de 1053, donc postérieur au mariage célébré en 1049. D'ailleurs, ce schisme n'a pas été immédiat dans ses effets. Il n'est pas prouvé que la Russie y ait adhéré sur simple sommation de Constantinople. Habituée à recevoir, pour ses évêques, l'investiture du patriarche de cette ville impériale, elle persista dans cette coutume ou tradition. Il n'apparaît nulle part qu'elle ait jamais rompu officiellement avec Rome. De nos jours même, la question reste en l'état. Quant à la filiation d'Anne fille de Iaroslav, j'ai déjà cité des documents qui établissent son authenticité; mais, s'il était nécessaire de compléter cette enquête, je n'aurais que l'embarras du choix parmi les auteurs, tant français qu'étrangers. Le danois Benzeltiern, dans un mémoire public à Copenhague en 1743, affirme tout ce que je viens de dire. Cependant il observe qu'on appelait la jeune fille tantôt Anne et tantôt Agnès, ce qui n'a pas grande importance, mais doit être

inexact, parce que le nom d'Agnès n'a jamais été usité en Russie. Au couvent de Saint-Audemer en Wurtemberg, à Baublenheim, nous apprend le savant Schloeser, il existait un manuscrit relatant le mariage, en 1049, d'Anne, fille d'Iaroslav, avec Henri de France, et notant qu'elle fut amenée à Reims par les évêques de Meaux et de Châlons. L'anglais Belfort, qui écrivit une histoire de France en 1579, dit la même chose. Mézeray, l'historien célèbre du temps de Louis XIV, inscrit le mariage à sa date et ajoute qu'Anne était fille de Iaroslav, lequel était lui-même fils de saint Vladimir, en quoi il se trompe, car Iaroslav était fils de Sviataslaf et petit-fils par conséquent du premier czar chrétien. La *Chronique de Saint-Denis* s'exprime ainsi :

De la niepce de Henri, empereur d'Allemagne, que le roi avait épousé, eut une fille qui assez tôt mourut, et la mère ne vécut pas depuis très longtemps, et le roi, ne voulant être sans femme, envoya Gautier, évêque de Meaux, au roi de Russie, et lui mandait qu'il lui envoyât une sienne fille qu'avait nom Anne, et celui-ci le fit moult volontiers, et, quand elle fut venue, le roi manda ses barons et la épousa solennellement.

Toutes ces preuves, si convaincantes soient-elles, s'effacent d'ailleurs devant la survivance des deux joyaux qui portent l'inaltérable estampille d'Anne Iaroslawna, grande-duchesse de Russie, reine de France, et aïeule de la magnifique série des rois capétiens : je veux parler de l'abbaye de Saint-Vincent, dont chaque pierre crie sa reconnaissance envers elle, et de la bible slavonne enfermée au trésor de Reims.

Anne est restée populaire à Senlis après neuf siècles écoulés, et il n'est pas un Senlisien, tant soit peu informé des annales de la région, qui ne soit prêt à lui offrir son témoignage. Sa gracieuse physionomie, son activité, sa charité, ses goûts intimes même, y sont restés vivants. Nicolas Quesnel, prieur de l'abbaye en 1760, écrit à son sujet :

Anne aimait beaucoup le séjour de Senlis, tant par la bonté de l'air qu'on y respirait que pour les agréables divertissements de la chasse à laquelle elle prenait un singulier plaisir.

Plaisir que sut exploiter le comte Raoul.

Ce qui a contribué à jeter quelque obscurité sur le personnage même d'Anne de Russie, c'est d'abord, comme je l'ai observé plus haut, que les chroniqueurs sont muets à son sujet à partir de 1075; c'est surtout qu'on a longtemps ignoré le lieu de sa sépulture. Cette lacune est comblée depuis 1682. A cette date, le P. Ménestrier, jésuite, découvrit son tombeau à l'abbaye de Villers, près de la Ferté-Aleps et non loin d'Etampes. La dalle qui la recouvre est fortement usée par le temps, mais on peut y lire encore : HIC JACET ANNA UXOR HENRICI REGIS. La tête de la défunte est sculptée sur la pierre, coiffée de la couronne que portaient les grands-ducs de Russie et que portent encore, croyons-nous, les princes qui se disent du sang de Rurik.

On est surpris que les historiens russes se taisent généralement sur le sujet d'Anne Iaroslawna, ou n'y font que de vagues allusions. Quoi d'étonnant? Les filles royales qui quittent leur patrie pour aller régner dans une autre cessent partout d'intéresser leur nation d'origine. De plus, la nuit de six siècles à laquelle l'occupation tartare a condamné la littérature russe n'a guère permis aux archivistes de mettre en ordre leurs documents nationaux. Néanmoins, en cherchant bien, il serait possible de trouver des manuscrits contenant des renseignements inédits. Le colonel Komarof, rédacteur du *Sviet*, venu à Senlis à fin d'enquête sur notre sympathique héroïne, assure qu'il existe, quelque part, en Russie, un parchemin relatant de curieuses anecdotes sur l'enfance d'Anna Iaroslawna et son éducation à la cour de Kief. Espérons que l'occupation bolchévique, plus funeste que la tartare, ne l'aura pas détruit; espérons même qu'on en trouvera d'autres traitant du même sujet.

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

POÈMES

—

I. — PLUIE SUR LE RHIN, CLARTE DANS L'AME

Pour ma femme.

Du ciel tragique et noir tombe — inlassablement —
La pluie entre-croisant ses réseaux monotones.
L'eau blafarde charrie en ses ruissellements
Cette odeur de cadavre où s'affirme l'automne.

Tout près d'ici, vers le grand fleuve débordé,
Les soldats anxieux, mais résolus, se terrent.
Leurs regards, par delà prés et bois inondés,
Fixent l'horizon proche, et pesant de mystère.

La guerre gronde au fond du sinistre décor :
Tel Fafner invisible aux ténèbres de l'antre.
L'eau des cieux écrase la terre : il pleut encor;
Les veilleurs obstinés ont de l'eau jusqu'au ventre.

Une angoisse étreint par instants les plus vaillants.
Tout semble présager une immense agonie...
Notre monde accablé sous un faix effrayant
Se renverserait-il sur l'homme et son génie?

Mais qui porte son ciel en soi peut s'évader
Et retrouver d'un coup la souveraine joie,
Et nimber de soleil l'horizon inondé
Tandis que tout l'espoir invincible flamboie!

Car l'âme seule enclôt les immortels secrets,
Car il n'est de pouvoir surhumain qu'en nous-mêmes :
Notre amour survivra quand tout s'écroulerait.
Je t'évoque ardemment...
Voici tes yeux que j'aime :

Et le funèbre automne a fait place à l'été
— Voici ta bouche qui s'exprime en chant sublime :
Et l'orage s'est tu sitôt qu'elle a chanté
Et la guerre elle-même est plongée à l'abîme,
Hors du monde idéal par nos cœurs suscité.

—

II. — CE QUI EST. CE QUI SERA

(Alsace, automne 1939.)

Un poudroyant soleil d'automne
Dore doucement les maisons :
Le canon tonne
Par éclats sourds, à l'horizon...

Terre d'Alsace, noble terre,
Pays de vigne et de houblon,
Avec ta race millénaire,
— Clairs yeux bleus, pâles cheveux blonds, —
Riche d'histoire et de légende,
Unissant les Vosges au Rhin,
Plus que jamais te voici grande
En ces jours de pesant chagrin.

Des tout petits aux patriarches,
Sitôt que l'ordre fut lancé,
Tout un peuple s'est mis en marche
A pas fermes et cadencés :
Le front sombre, mais l'âme forte,
Sûr du retour victorieux,
Tout un peuple, innombrable escorte,
A quitté le sol des aïeux.

— Un peuple neuf a pris sa place
Dans le cher pays déserté,
Avec le même espoir tenace
Et la même calme fierté :
C'est la vaste foule ordonnée
Des hommes bleus aux casques hauts
Qui contraindront la destinée
Et vaincront — parce qu'il le faut.

Puis, leur dure tâche achevée
Ils rejoindront femme et foyer
Dans la tiédeur longtemps rêvée
De la ferme ou de l'atelier.
Mais vous, peuple de notre Alsace,
Vous reviendrez alors, joyeux,
Fils de la millénaire race,
— Pâles cheveux blonds, clairs yeux bleus —.

Les deux cortèges innombrables
Se croiseront sur les chemins
Près des villages adorables,
Entre les Vosges et le Rhin.
La flèche de la Cathédrale
Prière ardente vers le ciel,
Argent vieilli et rose pâle,
Sera le signe essentiel.

Alors, vous sentirez vos âmes
Se confondre en un même émoi,
Vieillards, soldats, enfants et femmes,
Armée immense et longs convois,
Vous, possesseurs, — vous, sentinelles,
Du beau sol trop longtemps brûlant,
Vous joindrez vos mains fraternelles
Dans un inexprimable élan!

...Un poudroyant soleil d'automne
Dore doucement les maisons :
Le canon tonne
Par éclats sourds, à l'horizon.....

—

III. — INVOCATION AU VENT DE LA NUIT

Depuis minuit, le vent déchaîné siffle et beugle.
Des arbres flagellés monte un long cri plaintif;
Les toits craquent, ainsi que des vaisseaux captifs
Ballottés par les flots aveugles.

Les tuiles, les carreaux se brisent aux pavés.
Une rumeur tonnante emplit le ciel immense.

Sombre vent de la nuit, pourquoi donc te lever
Sur nos horizons en démence?

— Mais serais-tu, enfin, le souffle ardent et fort
Qui saura nettoyer de toutes les ordures
La terre pourrissante où d'ignobles décors
Cachent la bonté vraie et la vérité pure?

Si tu es celui-là, grand vent, hausse la voix!
Et qu'elle soit d'abord la Trompette suprême
Dont l'éclat envahit d'un indicible effroi
Les malfaiteurs encore ivres de leurs blasphèmes!

Il faut jeter à terre et détruire à jamais
Les méchants impunis et les fous sanguinaires,
Anéantir cette œuvre absurde où s'affirmait
La haine, leur farouche idole millénaire.

Vent nocturne, fais-toi tempête : sois le vent
Qui, seul, libérera le ciel sinistre encore;
Sois le vent du jour proche et du soleil levant :
Tu balayas la nuit, viens attiser l'aurore!

Tes hurlements sont doux aux cœurs épris d'amour,
Ta force souveraine est le meilleur dictame :
Redouble tes assauts, et frappe à longs coups sourds,
Souffle libérateur des âmes!

Frappe, frappe toujours : l'aurore est à ce prix.
Tu es esprit : déjà la matière est domptée,
Et ton effort géant va sauver de la nuit
L'âme humaine ressuscitée.

JACQUES FESCHOTTE.

VISAGES DE LA SUÈDE

—

La Suède est la femme aux nombreux visages dont il est parlé dans le *Jardin des Caresses.* Les eaux qui la baignent sur trois de ses côtés dérobent son aspect physique et font de la partie Est de la péninsule scandinave un parc de songes et de nuées.

Le navire accoste à Malmö et la brume aussitôt se dissipe. L'œil du voyageur découvre des prairies, des hauteurs boisées, la crête découpée de collines que la clarté merveilleuse des nuits estivales changera en flammes d'argent.

Doit-on interroger avec trop de rigueur une nation retirée dans un pays lacustre et dont la tranquillité fait un violent contraste avec l'agitation mondiale? Je pense que non. Mais se mêler à la vie d'un peuple, étudier dans ses bibliothèques, manger à sa table, renseignent mieux qu'une interview. J'ai été d'une ville à un golfe, d'un homme à un groupe, portant le masque des fantômes.

Campagne en été.

Sur ce sol, un des plus anciens du globe, une prodigieuse mêlée de lacs et de canaux. Mêlée? Non. Plutôt découpage habile. J'aime cette partie méridionale de la Suède, la plus peuplée et la plus fertile. Là les pierres millénaires n'ont pas connu l'affront d'être expropriées. On n'a pas abattu, pas nivelé. Des manoirs historiques se cachent dans la futaie, sous la forme parfaite qui convient à leurs souvenirs. Près d'eux, des maisons de bois peintes en rouge, sans intentions particulières, se montrent à nu, simplement.

La production intense de cette région tient essentiel-

lement au pouvoir bénéfique du soleil de minuit. C'est lui qui gonfle le raisin et qui donne leur couleur fraîche aux fleurs des prairies. Et c'est lui qui rend l'air si agréable à respirer. La Suède lui est redevable de cet exode vers la campagne, d'une extraordinaire extension, que les peuples du continent commencent à imiter. Pour satisfaire à ce besoin de communion avec la nature, pour permettre à ses fils de remplir leurs yeux des beautés de ses horizons, la mère patrie a eu l'idée d'organiser des Cités-Jardins. L'Etat a confié l'administration d'un certain nombre de terrains soit à des organismes communaux, soit à des groupements économiques. Les habitants des villes peuvent y acquérir une maisonnette et un jardinet. Ils viennent y passer leur week-end et leur congé annuel.

Aux environs de la Saint-Jean, la campagne suédoise donne une vision qui ressemble à s'y tromper à une reconstitution mythologique. C'est un épisode de l'histoire des dieux, une page de d'Annunzio. Le soir, surtout, fait vivre les figures allégoriques. Le crépuscule vient sans que son approche soit saisissable et s'installe à l'aise à la place du jour. Il lève sa baguette magique. Pas de clinquant, mais les tons les plus délicats; un décor pour la Mort du Cygne, plumes et projections lumineuses, ou pour un poème paradisiaque. La mer se glisse autour de la terre langoureuse et attend avec des soupirs. J'admire le tableau clair-obscur. Mais tout se brouille, des formes s'animent confusément et se précisent. C'est, d'un point à l'autre de la campagne, la jeunesse suédoise s'ébrouant avec ingénuité dans les flots de ses eaux, sous l'invisible lumière blanche, entre des bosquets tissés de lin.

Cette jeunesse joue pour elle et pour sa beauté. La mer est son école d'équilibre. Les Néréides lui en enseignent les principes. Respiration cadencée de la mer! Sur le bord des flots, pas de gens stationnant et commentant l'actualité; une souriante lenteur dans les réflexes, une grâce aisée. Le loisir ici est une chose naturelle, le repos est sacré, le délassement divin. La voix d'un dictateur ne

les trouble pas. Les soucis de l'existence quotidienne se détachent de ce garçon doré dans un maillot bleu. Il découvre ici sa véritable vocation : il devient Apollon. Secret des secrets? Il n'appartient pas à une race de donner celui de sa quiétude. Je dois dire que je n'ai pas rencontré là-bas de visages crispés. Les orages du continent européen n'étonnent pas le jeune Scandinave et ne changent pas grand'chose à ses affaires. Il croit à l'absence de périls et il trouve dans cette absence ce qui demeure inaccessible à la plupart des garçons du siècle, quand ils veulent goûter après l'effort la douceur d'une nuit d'été: les béatitudes du sybarisme.

Socialisme, Syndicats et Œuvres sociales.

Pays des sports et des plaisirs faciles. Tout le long de la côte scanienne, dans les stations balnéaires et les plages sablonneuses, c'est la même vision de jeunes gens étrangers à leur âme. On sent ici comme un effacement de l'esprit, une absence de chaleur, un renoncement au don. Au demeurant, une incursion dans le passé de la Suède fait réfléchir. Son histoire est pleine de spiritualité. Depuis l'an 800 où le christianisme l'a pénétrée et jusqu'à la fin du IX[e] siècle, elle s'est montrée extrêmement sensible aux plus hauts tourments de l'âme humaine. Elle a été le royaume de la pensée. Elle a eu sainte Brigitte, cette petite visionnaire émergeant d'un blason, et dont les *Révélations,* traduites en latin et répandues dans le monde entier, sont une œuvre mystique d'un poids et d'une importance énormes. Elle a eu sa reine-soleil qui attira à Stockholm les esprits les plus brillants du siècle.

Cette spiritualité n'atteint pas directement le cœur quand on se promène sur les grèves nordiques, qu'on rêve au bord des lacs salés. Quelle action profonde a donc subi la Suède? Il faut approcher de ses grands centres pour le savoir.

Dans le Norland se dressent des villes neuves et laborieuses, Sundwall, un des principaux centres mondiaux du commerce du bois, et Skelleftea qui a donné son

nom à un vaste district minier où se trouve le plus grand gisement de minerai aurifère de l'Europe, celui de Boliden. L'industrie minière suédoise a perfectionné ces dernières années, avec un rare bonheur, ses procédés d'extraction. L'industrialisme s'est également développé très tard en Suède, ce qui explique qu'il ait immédiatement été soumis à des règles modernes. Que ce soit à Jönköping, où prennent naissance les célèbres allumettes suédoises, ou à Eskelstuna, centre de fabrication de ciseaux, couteaux, limes et tenailles, la curiosité est éveillée par la présence de grands immeubles de rapport. Le personnel de l'usine y est entièrement logé par les soins de son patron dans des conditions de confort absolument remarquables.

Cette constatation nous amène à en venir aux institutions sociales nées de l'évolution rapide de la vie économique. Il est essentiel de le retenir et de s'en pénétrer : les lois sociales n'ont pas précédé, mais suivi la prospérité de la nation. Les grandes entreprises suédoises sont soumises à un double contrôle : le contrôle ouvrier et le contrôle de l'Etat. Tous les ouvriers suédois sont syndiqués. Le mouvement commença par la création de syndicats locaux, pour aboutir à la fin du siècle dernier à une vaste organisation : la Confédération Générale du Travail. Un autre mouvement d'organisation patronale devait lui répondre. Les deux catégories d'intérêts en présence ont adopté le mode des contrats collectifs, comme répondant à un besoin d'équité sociale. Cette forme de contrat s'est introduite dans toutes les corporations: agriculteurs, commerçants, etc... Dans les quarante dernières années, une augmentation progressive des salaires a donné lieu à de nombreux conflits entre patrons et ouvriers. Afin de réaliser une juridiction intègre et aussi pour avoir la haute main sur l'économie nationale tout entière, l'Etat a créé le Ministère des Affaires sociales. Un certain nombre d'organismes centraux en dépendent. L'Administration du Travail et de la Prévoyance sociale est celle dont la figure se détache le plus nettement sur l'ensemble. Elle est organisée en six divisions.

C'est dire que son champ d'action est vaste. Les trois principales divisions comprennent dans leur cadre :

1° Placement public ou privé. Conciliation dans les conflits du travail;

2° Protection du travail;

3° Affaires concernant les Caisses-Maladies, Sociétés de secours mutuels.

Parmi les autres organismes centraux, il faut citer le Tribunal du Travail. On devine quelles sont ses attributions. J'ai parlé des contrats collectifs. Le tribunal du travail est chargé de régler les litiges provenant de leur application.

La Suède a adhéré à la Fédération syndicale internationale. Les Affaires qui concernent cette adhésion sont du ressort du Ministères des Affaires Sociales. Une tentative a été faite par les syndicats soviétiques pour leur affiliation à la Fédération syndicale internationale. Elle a été énergiquement repoussée par la C. G. T. suédoise. A cet effet, le Conseil Social s'est réuni. Cet organe consultatif, comprenant des représentants des organisations patronales et ouvrières, ainsi qu'un certain nombre d'experts, est appelé à donner son avis dans des cas de cette importance.

En dehors de ces institutions, propres à soutenir et à développer le mouvement professionnel, il en existe d'autres à tendance plus spécifiquement humanitaire.

Volontiers, je dirai que la plus séduisante est l'œuvre de propagande en faveur de la tempérance. La Suède est nantie d'une très sérieuse législation anti-alcoolique. Elle ne s'est pas contentée de forger une utopie. Une ordonnance sur la vente des boissons alcooliques garantit la santé du peuple. Elle s'imposait comme une nécessité. Mais l'Etat qui affiche son autorité ne néglige pas d'instruire et de convaincre. Dès l'école, l'enfant reçoit l'enseignement de la tempérance. Cet enseignement se poursuit plus tard dans des cercles d'études et des conférences qui atteignent le chiffre annuel de cinq mille.

On connaît les ravages que la tuberculose fait sur les

côtes marines de la Scandinavie. Pour la Suède, ce fut la grande œuvre des années récentes d'enrayer le fléau, conséquence de l'alcoolisme et qui se présentait tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre. Pour guérir le mal dont souffrait la race, il avait fallu tarir en partie la source où il le prenait. Ceci vraiment, seul un gouvernement hardi pouvait le faire. La ligue nationale suédoise anti-tuberculeuse vint un peu plus tard. Elle est actuellement fort bien organisée. Son budget s'élève à plus de six cent mille couronnes.

Mon intention n'est pas de passer en revue toutes les œuvres modernes de la Suède, mais il faut absolument que je signale celles qui ont été créées dans le domaine pénitentiaire. A l'intention des prisonniers libérés, il existe un patronage où les sujets sont rappelés à la maîtrise de soi, aussi longtemps qu'il le faut, et jusqu'à ce qu'ils soient capables de se passer d'un guide.

Je suis allée à Bona, établissement de correction pour les jeunes criminels. Ici, comme dans les patronages, l'hospitalisation prend une forme éducatrice. Les jeunes malfaiteurs, comme les récidivistes, apprennent à juguler leurs instincts avant de se disperser et d'affronter les périls de la liberté.

Le garçon libéré doit connaître un métier qui lui permette d'assurer sa subsistance. Son séjour à Bona sera consacré à apprendre ce métier. Dans cet établissement, les directeurs voient autre chose que des adolescents semblables entre eux. A part la gymnastique et les sports exécutés en commun, tous ces jeunes gens ne font pas les mêmes travaux. Les dispositions particulières sont cultivées comme un moyen de lutte excessivement efficace contre l'abrutissement collectif, l'incertitude et le dégoût des jours à vivre. Ai-je besoin de dire après cela que Bona est construit dans un site verdoyant et que son terrain de sport, frôlé par le zéphir et bien entretenu, peut rivaliser avec les meilleurs stades?

On le voit, l'organisation sociale de la Suède depuis cinquante ans est d'ordre éminemment pratique. L'es-

prit socialiste en soufflant sur le pays lui a donné le goût des sciences utilitaires et a tourné persque tout son intérêt vers l'économie politique. L'ouvrier est profondément pénétré de ses fonctions sociales. C'est à sa classe qu'appartient la principale influence dans ce domaine, ainsi que dans le domaine politique. Et c'est lui que l'ère nouvelle a favorisé au point de vue matériel. Le niveau de sa vie est égal, sinon supérieur, à celui du bourgeois français. Depuis 1900, son salaire s'est progressivement accru. L'Etat, préoccupé de son bien-être, a établi un type de budget ménager. Ce budget indique la répartition des recettes et des dépenses, la mesure dans laquelle les revenus professionnels du chef de famille suffisent à assurer l'existence de cette famille ou la mesure dans laquelle il doit être fait appel au revenu d'emplois cumulatifs, à des redevances ou à des sous-locations.

Le développement de l'industrie suédoise et les lois sociales qui sont nées de ce développement ont eu leurs conséquences. L'homme, cantonné dans le corporatisme, soucieux d'élever le standard de sa vie matérielle, a repoussé à l'arrière-plan les recherches du temps passé. Le bourgeois moyen, moins privilégié économiquement que l'ouvrier, vit dans la même ambiance et ne cherche guère à en sortir. La Société se charge de sa sécurité s'il ne peut lui-même l'assurer. L'idée d'avenir en est d'autant diminuée dans sa conscience. Ses enfants ne lui devront pas leur situation sociale et le sport, pratiqué par les hommes de tout âge et de toute condition, a donné la prédominance à son corps. On lui a répété depuis l'école qu'il devait être avant tout vigoureux et que sa grande obligation était de développer son harmonie physique. En outre, il a le sentiment ingénu de l'égalité. Ceci entre pour une grande part dans son indifférence aux choses de l'esprit. Non pas qu'il n'y ait pas actuellement de littérature en Suède. Il en existe une à tendance prolétarienne, qui a été précédée par celle de 1890, révolutionnaire et mystique. Sven Stolpe et Eyvind Johnson en sont les jeunes représentants.

Dans un Etat occupé à appliquer un programme commun, établi avec le concours de toutes les classes de la société, la collaboration de la femme devait être obtenue pour en achever l'exécution. L'émancipation féminine est un fait accompli en Suède. Les filles des Vikings peuvent partir à leur tour pour d'aventureuses expéditions. Elles possèdent le droit de vote, siègent dans les assemblées politiques et ont accès à la plupart des fonctions publiques. Sur le plan de l'amour, personne ne leur demande compte de leurs expériences, pas plus qu'on ne s'étonne de leur orgueilleuse solitude, quand elles se flattent ouvertement d'une victoire sur l'homme.

Or, c'est avec la force masculine et l'abandon féminin que la nature construit le monde. Depuis les primes origines humaines, les rôles ont été ainsi distribués entre les deux acteurs. L'ère de la liberté les ayant renversés dans le Nord, et particulièrement en Suède, des faits surgissent, dont le principal est la décroissance progressive des naissances et des mariages. On reconnaîtra que ce phénomène est d'importance et qu'il affecte un caractère paradoxal si je rappelle l'effort énorme fait par l'Etat pour la splendeur corporelle de la race. J'imagine que, plus un peuple est évolué, plus il est utile, si l'on veut qu'il maintienne haut son drapeau, de toucher en lui l'homme intérieur : *Mens agitat mollem.* Déjà vous vous posez cette question : les héritiers de la magnifique civilisation scandinave n'ont-ils rien gardé de leur race ancienne? Elle m'a pressé aussi. Impossible de m'arrêter là; j'ai dû continuer d'avancer sur l'immense piste. J'ai fait le tour de ce monde nouveau, à la recherche d'une fidélité ou d'une nostalgie.

Qui n'aimera ma découverte?

Sainte Lucie.

Dans la mythologie scandinave, la lumière se trouve en tête de l'éblouissante cohorte des dieux. Nulle œuvre ne détermine aussi nettement l'adoration des hommes pour la clarté. Et voilà mon enchantement : La Suède a conservé ce culte. A travers les siècles où les croyances se

sont confondues et assimilées, et sous la discipline féroce du syndicalisme, une génération de sportifs commet un acte pur. Le 13 décembre, jour de la Sainte-Lucie, Stockholm la majestueuse, Lund l'universitaire, Göta l'industrielle et leur campagne glacée, offrent le charmant spectacle d'une fête de la lumière.

Pour les tribus scandinaves, issues des grands mouvements des hommes du Sud vers le Nord, la clarté n'avait qu'un foyer : le ciel. Soleil, lune, foudre, feu terrestre et feu sacré, étaient un seul dieu à plusieurs rayons et qui portait le nom de Saulius. Aujourd'hui, le thème païen est révisé et les personnages sont montés d'un degré dans l'initiation. L'allégorie chrétienne s'est juxtaposée au mythe. Mais sainte Lucie est, comme le dieu Saulius, un être d'importation. Elle est née à Syracuse. Elle y a vécu de 281 à 304. Elle y est morte vierge et martyre. Pachasius lui fit trancher la tête pour avoir refusé d'épouser un païen. C'est la sainte latine par excellence, la sainte du catholicisme et des imaginations colorées. Seuls les descendants des Scythes pouvaient s'éprendre de cette jeune fille, grandie dans une île chaude mêlée aux aromes et aux chants, et en faire une divinité populaire, sous le ciel pâle de la Suède luthérienne.

Les rites de la fête sont simples. Tôt le matin, dans chaque maison de bois perdue dans la neige, une jeune fille éveille les gens de sa famille. Elle porte sur la tête une couronne de myrtes ou d'airelles, où brûlent sept bougies. La galette de seigle ou le gruau d'orge et d'avoine, que le Scandinave mange d'ordinaire avec du lait, est remplacé pour cette occasion par du café et des pains au safran.

Dans les Ecoles, les élèves, revêtues du costume national, distribuent toute la journée ces nourritures aux pauvres. Elles croient aux fées. On leur a lu en classe tant de légendes traversées d'oiseaux de flammes, de rayons verts et de feux de joie!

Une foule immense assiste à la cérémonie qui a lieu dans les villes; elle est d'une simple beauté, où entrent tout à la fois des vertus chrétiennes et des sentiments

païens. Un vote populaire a élu quelques jours auparavant la « fée » Lucie. Comme ses sœurs campagnardes, elle a le front ceint d'une auréole. Sa robe est longue et blanche, baignée de ces reflets qui traînent sur les fjords, aux beaux jours. Neuf jeunes sœurs l'entourent et douze « garçons aux étoiles ». Un cortège ondule derrière elle, doré, argenté, pourpré. Il revêt toutes les nuances dont le soleil de minuit pare le printemps boréal.

La procession se déroule sur un sol mouillé, sous un plafond blême, — derrière, la tempête balaye la côte, l'ombre s'étend sur les lacs, — mais autour de Lucie flottent toutes sortes de rêves éblouissants où tressaille l'espérance.

Les fées de la Scandinavie, à l'instar de ses dieux solaires, siègent autour d'un festin. Les solennités s'achèvent dans un grand restaurant. La salle est décorée avec somptuosité, tapissée de soie et illuminée. Lucie arrive là au milieu de l'enthousiasme populaire. Son entrée eût exercé la verve poétique des sagas.

Etonnante par ce qui vit en elle de génie méditerranéen, la fête de la lumière fait un saisissant contraste avec les servitudes d'un système qui condamne l'acte libre. J'ai demandé à un jeune professeur de l'université de Lund ce qu'elle traduisait pour son peuple. Il m'a dit ce seul mot : « Espoir ».

On ne peut se tromper à cette réponse : Espoir que le soleil reprendra sa montée triomphale après la longue nuit d'hiver Mais ne peut-on y voir autre chose? Pour un culte ainsi compris, la personne seule est juge. Elle seule sait ce qui convient à son éternelle faiblesse. Toujours prête à sombrer dans un gouffre noir, de quoi l'âme a-t-elle besoin? De rayons, d'aurores, de clairs de lune. Désir de lumière jaillissante ou de vie idéale? Il serait injuste d'affirmer que la Suède moderne n'établit pas de lien au profond de son cœur. Le voyageur qui se trouve le 13 décembre à Stockholm, quand sous le ciel chargé de nuées passe le long cortège frissonnant d'espérance, croit en surprendre le témoignage.

HÉLÈNE ROUDAUD.

L'ACADÉMIE DEVANT L'AMOUR

—

...Que toujours votre image en mon âme renaisse,
Que je pardonne à l'âme en souvenir des yeux!

écrivait l'académicien Sully Prudhomme, soupirant incompris dans sa jeunesse. C'est fort joli. Mais pour le plus grand bonheur des individus, ce n'est pas toujours sous cette forme délicate et frémissante que le sentiment d'amour se manifesta au sein de la glorieuse Compagnie.

Le bon Suard, secrétaire si perpétuel qu'il devait finir fort au delà d'octogénaire, aimait dévotieusement sa femme, qui le lui rendait. Or, un jour, celle-ci lui dit : « Mon bien-aimé, je vous dois un aveu; je ne vous aime plus. » A quoi doucement il répondit : « Cela vous reviendra. » Baissant encore un peu les yeux, elle ajouta: « Mais j'en aime un autre! » « Cela vous passera », dit-il. Et, de vrai, ils s'aimèrent jusqu'au dernier souffle du premier disparu. Exemple touchant de confiance voulue, comme on se doit entre époux dans l'union chrétienne.

Bautru jadis, autre académicien, avait accepté la chose d'autre sorte. Ayant surpris sa femme de trop près dans le tête-à-tête avec son valet, il vous le fit contraindre à la chasteté de façon si cuisante que le drôle en mourut. Nos temps sont moins barbares. Le plus grand de nos romantiques, trahi par une épouse aimée, cherchait à refouler sa douleur en évoquant d'illustres précédents (1).

(1) « Tous les grands hommes, dit-il un jour, ont été cocus. Bonaparte l'a été, je l'ai été. » (Cf. Léon Daudet. *La Tragique Existence de Victor Hugo*, page 238.)

Ce fut sans doute pour s'épargner de telles infortunes que Colletet se contenta d'aimer sa chambrière. Même manière d'entendre le bonheur domestique fut celle de Lebrun-Pindare, reprise par Sainte-Beuve avec les bons offices d'un personnel plus étendu. Le système, il faut croire, a de l'agrément. Toutefois il y manque, après rire, le sel de la conversation. Du moins on l'imagine. Aussi, pour les « précieux » de jadis, qui plaçaient au-dessus des satisfactions positives les plaisirs de l'esprit, mieux valait s'échanger en âme et en fins propos, à la manière dont Voiture, auprès des dames, fut l'un des plus étourdissants propagateurs. Après lui, les abbés Esprit, Testu, Bernis, puis Voisenon, les distingués Boufflers, Montesquieu, — devant qu'il fût sage —, Saint-Lambert, Parny, — en attendant qu'il fût élégiaque —, d'autres.... La liste irait à l'infini. N'empêchait point que l'on recourût, entre temps, à la bagatelle. On fut assurément moins XVIIe — et moins XVIIIe — au siècle dernier, où comptaient peu les suites du marivaudage. France avait de l'amour pour ce qu'il disait, s'attendrissant à ses propres évocations de Racine ou de Vaugelas, ou de maint autre, frappé d'oubli, dont il ressuscitait l'image.

Plus attachés aux réalisations tangibles furent Boissat, qui se fit de bruyants ennuis pour avoir trop fort approché, dans un bal, une aimable Mme de Sault, et, deux cents ans plus tard, Esménard, censeur de la Comédie, qui vous menait bon train les jeunes débutantes, dont il n'obtint point toujours un égal bonheur.

Faut-il plus envier la sagesse irrémissible d'un Boileau, victime en son enfance d'un imprudent sommeil parmi les dindons, ou d'un Gombauld, qui se crut, pour un banal sourire de cour, aimé de son auguste souveraine Anne d'Autriche? Un coin de meuble rencontré, dans son appartement, au cours d'une de ses rêveries exaltées, l'en guérit violemment. Il resta perclus et bougon, sous le poids sombre de ses souvenirs sans objet.

Buffon aima d'amour la jolie femme de son fils. Il en reçut tant de troublantes perfidies qu'il ne put vivre au delà de quatre-vingt-un ans. Chamfort, depuis le

temps de sa jeunesse, beau, fait pour être aimé, aima personne d'âge, et Saint-Lambert dame de parfaite laideur, mais l'une et l'autre de grand esprit. Quand on aime ce qui n'offre aux yeux rien d'aimable, il n'est plus de raison pour la raison, et, dès lors, il vous est loisible de souffrir — comme ce fut du moins le cas de Chamfort — pour tous les motifs qu'on s'en donne. C'est contre quoi sut se garder, envers Julie de Lespinasse qu'aima d'Alembert jusqu'à l'aveuglement, le clairvoyant Guibert, passant à d'autres, après, dit-on, un soir de prévenances accordées à la demoiselle dans la faiblesse d'un fond de loge, à l'Opéra. Qu'on l'en critique, il se tira libre de l'aventure; d'Alembert en traîna jusqu'à mourir.

Parmi tous ces éminents écrivains, seul Suard, le premier nommé, paraît avoir, dans son aimable stoïcisme, trouvé la formule du bonheur à deux.

Mais ce n'est point en examinant la vie secrète de certains académiciens qu'il faut chercher comment l'amour chanta dans la célèbre Compagnie. Seule importe pour nous la manière dont leurs œuvres l'ont exprimé. Qui sont, le long de ces trois siècles, ceux qui nous ont, avec le plus de séduction ou de pathétisme, transmis les fièvres du mal éternel?

Le XVII[e] fut pour les Immortels un siècle d'amour, mais non d'amoureux. La Fontaine effleura l'amour et le chanta comme il chanta l'onde, le ciel, les nymphes et l'aurore; La Bruyère lui fut étranger... Bref, on devra bien toujours en venir à nos deux grands tragiques; mais chez Corneille l'amour n'est qu'une occasion de conflits avec d'autres sentiments exaltés, d'autres occupations humaines. Rodrigue est un soldat, Polyeucte un illuminé; nulle part l'amour ne s'exprime vainqueur exclusif, seul tyran. Sauf à se retourner plus tard vers la foi, Racine, à la laide existence, au cœur empoisonné, n'entend rien d'autre que l'amour. Il en est tenu, torturé comme par une femme aux brûlants désirs. Après lui, c'en est l'ignorance à peu près totale.

Le cœur se tait, l'esprit ruisselle, l'amour est sans logis. Nous le verrons aller, venir, cherchant sa route,

l'arc humblement tendu et l'aile basse, se heurter du rimeur d'épigramme au tragique sans voix, du rudoiement des petits conteurs au sarcasme des philosophes. Un bon abbé lui consentira bien l'hospitalité près d'une secourable jolie fille; mais Manon est une inconstante et l'abbé Prévost ne fut point de l'Académie. Qui ressaisira le flambeau?

Marivaux est d'âme obligeante; il ouvrira sa porte toute grande au vagabond, lui offrant ce dont il dispose : tendres compagnons, passe-temps légers, fins abandons, de quoi charmer le plus élégant petit-maître, mais non retenir l'involontaire bohémien. L'amour ne retrouvera qu'au siècle suivant, chez Lamartine, ce qui est l'essentiel de lui-même : les pleurs. Dès lors chacun de s'attendrir à ses accents douloureux, de l'exalter, de l'encenser, de s'attacher avec les romantiques à la gloire du maître nouveau. Hugo l'embellit d'héroïsme, Vigny de pensive fragilité, Musset, enfin, de tout cela. Musset! Jamais l'amour ne se connut de compagnon plus proche, plus attentif ni plus conquis.

Le froid Parnasse abandonnant, dans sa volonté de sagesse, l'*amour-passion* pour la sentimentalité résignée d'un Sully Prudhomme, la hautaine émotion d'un Leconte de Lisle ou la mélancolie intime d'un Coppée, il s'ensuivit un nouveau temps de déclin qui se prolongera pendant la floraison du symbolisme, attaché à la seule mystique de l'amour. Fait plus grave : il se répandit sur la vie sociale un ton sérieux, utilitaire; le progrès, en créant les machines, écarta les esprits de telles frivolités que la recherche des échanges sentimentaux. Il s'impose à tous un besoin d'étude, de dissection intellectuelle et d'examen scientifique jusque dans la pratique de l'amour. Est-ce donc la fin? Non pas! L'observation académique va porter sur l'amour lui-même, et tant est restée dominante la séduction secrète de celui-ci, qu'il va regagner en puissance tout ce qu'il perd en spontanéité. L'époque est amoureuse d'autre sorte et le mal enchanteur sévit d'autant plus doucement cruel qu'on en veut pénétrer la cause, combattre le hasard. L'amour

n'est plus chanté, mais inculqué par de tels écrivains que Bourget, Prévost, — l'amour sous ses aspects à l'infini, — Porto-Riche, Donnay, chez qui pourtant persiste une âme incorrigible à la Musset... Grâces leur soient rendues! Le nouveau siècle aura du moins pu commencer dans une atmosphère où règne encore un peu d'idéalisme et de parfum stendhalien. Qu'adviendra-t-il à son achèvement? Quelle place occupera l'amour sous la Coupole, à mesure que d'autres hommes seront nés? J'incline à croire que, même tenu pour secondaire en face des préoccupations d'ordre pratique, il n'en prendra que plus de force et de mystère contre l'ennui de la froide sagesse et la puissance fatiguée de la raison.

RENÉ PETER.

LE MARIAGE DES QUATRE CHAUVES

CONTE CAMBODGIEN

—

Il y avait une fois quatre chauves. C'étaient quatre hommes du pays khmer, à peu près du même âge. Ils s'appelaient Khout, Koum, Seum et Sok.

S'ils avaient le crâne poli comme celui des vieux bonzes, ne croyez pas que c'était par l'injure des ans et que, pareils à la plupart des hommes, ils avaient vu diminuer peu à peu le nombre de leurs cheveux à mesure que s'alourdissait sur leur tête celui des jours vécus. Aucun poil, crin ou duvet jamais n'avait orné leur front grave. Ils étaient venus au monde ainsi, tondus depuis le premier jour, tondus comme une calebasse. En dépit des pommades, des huiles où avaient macéré les herbes et les racines aux vertus pilogènes, en dépit des massages et des passes, accompagnés de la récitation des formules magiques, exécutés sur leur cuir par des sorciers réputés, l'écorce de leur crâne était restée aussi stérile qu'un galet de la mer. C'était là l'effet d'un mauvais karma. Ils expiaient une faute commise dans une existence antérieure. Sans doute ils exerçaient en l'existence précédente l'art de la taille des cheveux et ils l'exerçaient mal.

Cette anomalie exceptée, leur cœur était semblable à celui de tous les hommes, et ils avaient le désir invincible de reposer leur front sur un doux sein de femme. Mais quelle jeune fille n'eût pas détourné son regard d'un crâne aussi lisse et luisant qu'une de ces noix de coco qu'on a polies pour faire des récipients de ménage. C'est

pourquoi ils avaient atteint une extrême vieillesse sans avoir trouvé d'épouse.

Malgré leur âge avancé et bien qu'en leur sang épaissi le désir eût cessé de flamber, ils continuaient à chercher, chercher. Maintenant, ils poursuivaient la quête d'une épouse par manie, sans plus savoir pourquoi, simplement parce que ç'avait été leur but pendant longtemps et que c'était devenu une habitude.



Ils s'étaient rencontrés comme se rencontrent tous ceux qui vont à la quête des mêmes choses précieuses ou rares, tels les découvreurs de trésors, les chercheurs de gemmes ou d'or qui, partis de points différents, finissent un jour par se trouver rassemblés en un même lieu.

Leur commune infortune les avait liés d'une inaltérable amitié. Ils s'étaient fait le serment solennel et selon les rites, de ne jamais se séparer. Où l'un irait, les autres iraient aussi. C'est pourquoi ne voyait-on jamais déboucher d'une rue un de nos chauves sans voir aussitôt les trois autres.

C'était toujours Khout qu'on apercevait le premier. Long et maigre, le torse haut juché, il s'avançait pareil à un noir boa dressé sur le bout de sa queue. Quelque attention qu'il fît, il n'arrivait jamais à modérer son pas suivant l'allure de ses compagnons.

Seum fermait la marche. Petit et gros, il traînait toujours en arrière; car il faisait mouvoir aussi gauchement ses membres trop courts et écartés du corps qu'une tortue ses pattes.

A mi-distance s'en venaient Koum et Sok. Très bavards l'un et l'autre, ils allaient côte à côte, se criant des histoires dans l'oreille, parce que l'âge les avaient rendus sourds.



Un jour Khout dit à ses amis :

— Nous n'avons pas pu trouver d'épouse dans notre pays; jeunes ou vieilles, toutes, ici, nous ont dédaignés

à cause de ces cheveux qui ne nous sont jamais poussés. Mais peut-être aurons-nous plus de chance dans une autre contrée. A qui ne nous aura pas connus jeunes, nous pourrons dire que nos cheveux sont tombés par l'injure du temps et l'effet d'un grand labeur. Les gens s'imagineront que nous avons beaucoup étudié et nous croiront très savants.

Alors ils délibérèrent longuement. Koum craignait que les femmes des autres régions ne fussent pas aussi belles que celles de leur pays natal. Seum, redoutant la fatigue des longs chemins, exigea de Khout la promesse de ne pas marcher trop vite. Sok rappela par de fermes paroles leur serment de ne jamais se quitter. Ils ne se marieraient point, ou se marieraient tous les quatre dans le même lieu.

Un matin donc, dès l'aube, les quatre chauves, un bâton dans la main, la besace sur le côté et les reins ceints d'un *sampot* (1) neuf, sortirent du village et, suivant la berge du fleuve, ils se dirigèrent vers le nord.

A cause de Seum, ils cheminaient lentement. Courbés sur leur bâton, ils avaient un air accablé, cependant que leur cœur débordait d'allégresse et de hâte. Comme à l'ordinaire, Khout ouvrait la marche. De temps en temps, Seum, qui roulait en queue, lui criait de ralentir le pas.

Sok confiait à Koum ses espoirs et ses inquiétudes. Il avait l'amour du beau langage et craignait de tomber sur une sauvagesse qui lui écorcherait les oreilles par un jargon barbare.

Seum, tout en se dandinant, s'attendrissait au souvenir des douceurs que lui confectionnait sa mère autrefois, lorsqu'il était enfant, et, dans sa panse rondelette, ses entrailles tressaillaient d'aise à l'idée d'une bonne épouse qui saurait, comme la tendre vieille, lui préparer de fins petits plats et le gaver de gâteries sucrées.

Le petit village dans lequel ils pénétrèrent était ce jour-là dans un extrême embarras. Une veuve avait la

(1) Pagne cambodgien.

nuit surpris un mauvais sujet couché avec sa fille. La vieille mère avait porté plainte contre l'homme. Pour atténuer sa faute, le drôle déclara aux juges que la demoiselle était depuis longtemps sa maîtresse. Mais celle-ci nia avec force.

— Je ne connais pas ce voyou, disait-elle. C'est un menteur et un effronté. Profitant de mon sommeil, il a pénétré dans ma couche à la façon d'un voleur et m'a fait violence sans vouloir entendre mes supplications.

Les juges ne savaient comment s'y prendre pour connaître la vérité. Leur perplexité était grande. C'est alors qu'arrivèrent les quatre chauves.

Khout, Koum, Seum et Sok s'avançaient si graves et si dignes, tels des bonzes en procession, qu'à leur vue la foule qui entourait le tribunal s'écarta avec de grandes salutations, pour leur livrer passage. A tant de majesté on avait reconnu les envoyés du Bouddha, le juge suprême.

De même que le lisse éclat et la plénitude de la forme d'un fruit qui a mûri à point en annoncent la saveur et la densité de la chair, ainsi le crâne nu des quatre chauves, luisant à la lumière matinale, était à la fois si rond et si uni qu'il fallait bien que leur cervelle fût juteuse et lourde de savoir. Donc, les juges leur cédèrent humblement la place.

Lorsque les quatre compagnons se furent assis et qu'ils eurent pris connaissance de la difficile affaire, ils restèrent un moment silencieux et méditatifs. Puis Khout parla le premier. D'une voix solennelle, il énonça cet aphorisme :

— L'orange mûre se détache de la branche quand le crochet l'atteint.

Alors Koum dit :

— Lorsqu'il existe une rigole, l'eau y coule.

Puis Seum dit :

— Où pousse la citrouille, pousse aussi la courge.

Et Sok dit :

— Où le chien sent l'urine, il lève la patte.

Ayant ainsi parlé, ils ordonnèrent de marier les deux

jeunes gens. Emerveillés par la sagesse et l'habileté des quatre juges étrangers, villageois et magistrats les comblèrent de présents. La mère, satisfaite, vint se prosterner trois fois aux pieds de chacun des quatre chauves.



Cependant en ce pays, comme en leur village natal, les jeunes filles se montraient indifférentes à tant de sagesse. Kout, Koum, Seum et Sok firent le tour du pays sans trouver une seule demoiselle qui consentît à les écouter. C'est alors que le souvenir de la veuve leur vint à l'esprit.

— C'est une femme très sensée, dit Khout.

Koum dit :

— Elle a de l'éducation et de bonnes manières.

Sok dit :

— Quoiqu'un peu maigre, elle ne manque pas de charme.

— Elle a je ne sais quoi qui me fait songer à ma mère, dit Seum. J'en augure qu'elle est bonne ménagère et savante à préparer des douceurs.

Alors ils résolurent d'aller tous les quatre demander la main de la veuve. Elle se nommait yièy (1) Ieng. Elle était toute vieille et cassée, et son visage ridé et sombre avait l'apparence d'une écorce de mangoustan desséchée.



Ayant écouté leur proposition, la petite vieille pensa en son cœur :

— Je suis la première femme dans tout le pays khmer à qui arrive aussi heureuse aventure. Je m'étais crue décrépite et hideuse parce que les chiens aboient à mes talons et que les polissons fuient à mon approche en criant à la sorcière. Or, voilà que ces quatre juges viennent me demander en mariage. Tous les quatre en même temps! Mon cœur est rempli de joie, mais aussi d'indécision. Lequel choisir? Aucun n'est beau. Le premier est

(1) Dame Ieng.

grand, mais maigre comme une cosse de haricot séchée.

Le second est gras, mais bas sur pattes comme un pélican. Les deux autres sont assez bien proportionnés, mais sourds comme des œufs durs. D'ailleurs je ne peux en accepter un sans mécontenter les autres. Je ne veux faire de peine à personne. Il faut donc que je les prenne tous les quatre.

Elle pensa encore :

— Un ira me puiser de l'eau, un me coupera du bois, un récoltera les patates et les légumes, un allumera le feu et cuira le riz; moi, je resterai assise à faire de menus travaux.



Donc, Khout, qui avait de longues jambes, fut chargé d'emplir les jarres avec l'eau du fleuve. A Seum, dont yièy Ieng avait deviné la gourmandise, fut confiée la préparation des repas. Quant à Koum et Sok, les deux sourds, qui la fatiguaient parce qu'ils ne pouvaient parler sans crier, yièy Ieng les envoyait dans la forêt faire provision de fagots et déterrer les tubercules comestibles.

Cependant elle-même vociférait du matin au soir. D'humeur acariâtre, elle accablait d'injures ses quatre maris. Elle leur reprochait leur débilité et leur maladresse. Elle ne cessait de soupirer :

— Du temps que j'étais jeune, ah! que les hommes étaient forts et habiles en toutes choses.

Les malheureux ne connaissaient point le repos. Yièy Ieng s'ingéniait à leur procurer sans cesse de la besogne. Aussi en dépit des reproches véhéments de la vieille femme, Khout traînait au fleuve, tandis que Koum et Sok s'attardaient dans la forêt.

Le plus malheureux était Seum, Seum le délicat, que ses fonctions tenaient tout le jour à la maison. Yièy Ieng l'inondait du matin au soir de sa bile. Il était devenu méconnaissable. Amaigri, la peau du visage desséchée et cuite par le feu sur lequel il se tenait penché, devenu asthmatique à force de s'époumonner à aviver la braise,

les paupières rougies par la fumée, l'infortuné faisait peine à voir.

Par surcroît de malheur, ses compagnons s'étaient mis à le jalouser parce qu'il demeurait à la maison, constamment auprès de leur femme. Ils se liguèrent contre lui et lui firent mille malices. Ils jetaient, quand Seum avait le dos tourné, une grosse poignée de sel dans la marmite et riaient ensuite de satisfaction quand, au repas, yièy Ieng injuriait l'innocent. Malgré ses plaintes, Koum et Sok s'obstinaient à lui rapporter du bois vert ou résineux. Quand la case s'emplissait de fumée, Yièy Ieng fuyait sur le seuil et l'on entendait de très loin les invectives dont elle accablait le malheureux cuisinier.

A tous les quatre, la fatigue et les mauvais traitements hâtaient la décrépitude et précipitaient la déchéance du corps. Ils n'en purent bientôt plus. Un jour que yièy Ieng était allée au marché vendre des mangues cueillies par eux-mêmes, ils tinrent conseil.

Ils décidèrent de partir tous les quatre ensemble en quête d'esclaves qui serviraient leur dame, à leur place. Khout avait dit :

— Nous devenons de jour en jour plus vieux et plus faibles; nous mourrons à la peine si nous ne nous reposons pas.

Et sans attendre le retour de yièy Ieng, ils partirent.



Or, il advint que ce jour-là l'idée d'avoir un esclave germa aussi dans l'esprit d'un tresseur de paniers. C'était un artisan habile. Il n'avait pas son pareil pour confectionner avec les fibres du palmier d'élégantes corbeilles. Donc, il grimpa tout à la cime d'un palmier élevé, puis il dit en son cœur :

— Il vaut mieux que je ne descende pas travailler sur le sol; quelqu'un pourrait surprendre mon art. Il est prudent que je reste tresser mes paniers sur cette cime. Quand j'en aurai confectionné un nombre suffisant, je descendrai les vendre et j'achèterai un esclave.

Tout en découpant dans les palmes de minces tresses, il pensa encore :

— Il faudra qu'il trime. S'il ne me sert pas bien, qu'il prenne garde à mes coups de pied!

Ce disant, l'homme lève la jambe, lance une ruade, glisse et tombe de l'arbre. Dans sa chute, il réussit à saisir une palme. Suspendu dans le vide, il balançait au bout de la branche flexible, semblable à une grosse chauve-souris.



En cet instant arrivait un cornac juché sur son éléphant. Le vannier le vit de loin et lui cria :

— O mon frère aîné, le cornac, si vous me descendez de cet arbre d'où bientôt le vent m'arrachera comme une noix trop mûre, je me ferai votre esclave jusqu'à la mort.

En entendant ces paroles, le cornac fut tout joyeux. Il pressa sa monture et la conduisit sous le palmier. Puis l'ayant arrêtée, il se mit debout sur le dos de la bête et s'efforça d'atteindre les jambes de l'homme suspendu. Mais, comme il était à peine assez haut, il dut faire un si grand effort qu'il trembla de tous ses muscles. L'éléphant, ayant senti la pression vigoureuse du pied de son maître, comprit qu'il devait se mettre en marche. Il partit donc. Le cornac resta cramponné aux pieds du tresseur de paniers.

Les deux hommes pendaient à l'extrémité de la branche comme deux fruits monstrueux. Les corbeaux, mis en émoi par ce spectacle inaccoutumé, tournoyaient autour d'eux en croassant lugubrement.

Le poids de son corps accru par cette charge, le vannier sentit entre ses mains glisser le faisceau de feuilles lisses et comme vernies. Il resserra l'étreinte de ses doigts, mais les vertes épées taillèrent sa chair. Il faillit lâcher prise. Une goutte de sang tomba sur le visage du cornac dont la peur redoubla.

Sentant ses forces l'abandonner, le tresseur de paniers adjura le cornac en ces termes :

— Lâche mes jambes, je suis à bout de forces. Lâche

mes jambes, sinon nous nous écraserons tous deux sur le sol!

Il l'injuriait et lui crachait sur la tête. Alors le cornac le supplia :

— O mon frère aîné, ne lâchez pas. Si vous tenez jusqu'à ce que des gens passent et qu'ils nous décrochent de ce palmier, c'est moi qui serai votre esclave jusqu'à la mort.



A ce moment-là, le hasard amenait nos quatre chauves partis à la recherche d'esclaves pour servir leur femme. Les deux hommes en détresse, les ayant aperçus, les hélèrent et leur dirent :

— O grands-pères chauves, sauvez-nous et nous vous servirons comme esclaves jusqu'à la fin de la vie.

En entendant ces paroles, les quatre chauves ne se sentirent plus de joie. Khout dit à ses compagnons :

— Nous ne savions par quel moyen nous procurer des esclaves, en voici deux qu'il n'y a qu'à cueillir comme des noix de coco.

Il défit son sampot; et, chacun tirant par un coin, les quatre chauves le tendirent sous la grappe humaine. Après quoi ils invitèrent les deux hommes à se laisser choir dans le pagne.

Mais les deux n'osaient :

— O grands-pères, êtes-vous assez forts, demandèrent-ils? Tendez-vous bien la toile?... Solidement?

Alors pour plus de précaution, les quatre vieillards attachèrent les quatre coins du sampot à leur cou. Puis creusant les reins et raidissant leurs muscles usés, ils crièrent aux deux hommes :

— Cette fois nous tenons bien. Laissez-vous tomber!

Pouf! Le cornac et le tresseur de paniers avaient chu au beau milieu du sampot avec une telle violence que la toile, s'enfonçant en son milieu, rapprocha brusquement les quatre crânes qui s'entrebrisèrent.

C'est ainsi que moururent Khout, Koum, Seum et Sok, les quatre chauves.

FRANÇOIS MARTINI.

REVUE DU MOIS

—

LITTÉRATURE

Janet Girvan Espiner-Scott : *Claude Fauchet, sa vie et son œuvre*, Libr. E. Droz. — Du même : *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet. Documents Inédits. Bibliothèque de Fauchet. Extraits de poèmes copiés d'après des manuscrits perdus*, Libr. E. Droz. — Claude Fauchet : *Recueil de l'origine de la langue et poésie française. Rymes et Romans*. Livre 1er. Edité par Janet Girvan Espiner-Scott, Libr. E. Droz. — Denyse Métral : *Blaise de Vigenère, archéologue et critique d'art (1523-1596)*, Libr. E. Droz. — Revues.

A-t-on remarqué que les historiens, les archéologues, les philologues, les traducteurs, les éditeurs et commentateurs de textes antiques, enfin la plupart des érudits de la Renaissance, qui contribuèrent à grossir la cohorte des humanistes, se recrutaient, en dehors des poètes et des professeurs, parmi les gens de robe, magistrats des cours souveraines et membres du barreau? Ceux-ci étaient, d'ordinaire, personnages sortis de la bourgeoisie lettrée, parés de titres juridiques, anoblis (les magistrats du moins) par leurs charges, voués, par leurs fonctions, à l'étude; austères de mœurs en général, éloignés des plaisirs mondains, ils cherchaient dans l'exercice de quelque science particulière les moyens d'échapper à la monotonie d'une existence trop exclusivement attachée à l'aride pratique du droit. Ils s'y livraient d'ordinaire avec une curiosité passionnée, fiers de vaincre les difficultés qu'ils rencontraient dans leur tâche, tirant même souvent leur vrai bonheur en ce monde de ces petites victoires de l'intelligence et du savoir. Beaucoup d'entre eux se sont évertués à déblayer de leur chaos primitif ces sciences qui florissent aujourd'hui. Ils en ont amassé, avec un soin jaloux, les documents précieux dans leurs « librairies » et c'est grâce

à leur zèle de collectionneurs et de bibliophiles que ces documents nous sont parvenus.

Leurs noms ont quelquefois traversé, sans grand éclat, les siècles; plus souvent ils sont tombés dans l'obscurité et ne surnagent plus du passé que par le ministère des spécialistes du XVIe siècle. Ainsi est resté dans un oubli profond le nom de ce curieux **Claude Fauchet** à la vie et à l'œuvre duquel M. Janet Girvan Espiner-Scott vient de consacrer une thèse de doctorat ès lettres. A peine, de ci, de là, le retrouvait-on en tête de quelques articles de périodiques, plus ou moins bien informés, dont le meilleur parut, dans la *Revue historique du droit français,* sous la signature de Jules Simonnet (1863, p. 425 et s.).

Sans doute aura-t-il maintenant quelques chances de survivre. M. Espiner-Scott, après des recherches longues et patientes en différentes archives de Paris et de province, d'heureuses trouvailles, un vrai travail de résurrection, a pu reconstituer la carrière de son héros, situer celui-ci dans son milieu familial aussi bien que dans son milieu administratif, l'entourer de ses amis, montrer ses commerces avec les groupes intellectuels de son temps, rétablir la bibliographie exacte de ses œuvres et enrichir celles-ci de tous les textes inédits, lettres et autres papiers figurant encore dans les dépôts publics; de sorte que Claude Fauchet nous apparaît maintenant, non plus comme une vague silhouette perdue dans la brume d'autrefois, mais comme un homme bien vivant, aux traits agréables, à la belle prestance physique dont les qualités morales et les fécondes activités d'esprit et de plume doivent désormais retenir l'attention des lettrés.

Il ne faut pas cependant chercher beaucoup de pittoresque dans sa biographie. Claude Fauchet naît à Paris le 3 juillet 1530, de Nicole Fauchet, procureur au Châtelet, et de Geneviève Audry. Il appartient à une famille tout entière composée de bas officiers de justice, alliée par sa mère, fille d'un auditeur en la Chambre des Comptes, aux De Thou, gens d'un rang plus élevé dans la magistrature. Il est, d'avance, voué à une carrière d'homme de robe. En même temps qu'il fait des études solides en l'Université de Paris, il s'initie, en l'étude paternelle, à la procédure. En 1550,

déjà licencié en droit canonique, il obtient, en la fameuse université d'Orléans, une licence en droit civil. Peu après, libéré de férule, il part pour l'Italie, séjourne en différentes villes, à Rome surtout où il fréquente maints érudits italiens. Les antiquités de la ville éternelle éveillent en lui une passion d'archéologue et d'historien.

Revenu à Paris, il exerce, croit-on, la profession d'avocat au Châtelet, puis il acquiert une charge de conseiller en cette cour. Vers le même temps, il épouse Jeanne de Morel, fille d'un avocat en Parlement et installe son foyer à l'ombre de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans une maison tranquille faisant partie du cloître de cette église.

Déjà, semble-t-il, il avait commencé ses grandes lectures de toutes sortes d'ouvrages antiques et modernes, meublé son cerveau de connaissances multiples et il recueillait, en « curieux », avide de pénétrer les mystères du passé, les manuscrits, les documents et les livres qui pouvaient lui fournir des lumières. Par l'entremise de Loys Le Caron, son ami, il avait lié commerce avec Ronsard et le groupe poétique de la Pléiade. Il grossissait aussi la troupe d'écrivains et érudits qui se réunissaient dans la riche librairie d'Henri de Mesmes et participait à ses travaux et à ses disputes. En l'an 1564, on le voit enrichir d'un poème latin un recueil de vers offert au chancelier de L'Hospital et témoigner ainsi d'une part qu'il était connu du fameux chancelier, d'autre part qu'il frayait avec Adrien Turnèbe, Denis Lambin, Nicolas Perrot, Jacques du Faur, Nicolas Végèce, Théodore de Bèze, Jean Dorat, et autres personnages de haute science, piliers de l'humanisme, collaborateurs du même recueil.

En 1569, Claude Fauchet devient président en la cour des Monnaies et pénètre ainsi dans la haute magistrature. Anobli par sa charge, il choisit des armes parlantes, deux rateaux entrecroisés, pour meubler son blason nouveau-né. M. Espiner-Scott nous révèle que cette charge n'était point une sinécure. Sous Charles IX comme sous Henri III et Henri IV, Claude Fauchet, soit comme second, soit comme premier président de la susdite cour, dut, pendant toute sa carrière de magistrat, livrer bataille aux falsificateurs et aux trafiquants des espèces royales, présider en province, après de

rudes chevauchées, les « Grands Jours » de la monnaie, braver les haines et les rébellions d'une canaille pullulante qui s'enrichissait aux dépens du trésor. Il fut, dans le domaine où il exerçait ses fonctions, un personnage intègre, scrupuleux, docte ès matières de finances publiques. Il inspira le plus souvent les ordonnances des rois, lesquels lui témoignèrent estime et considération, sans cependant récompenser, par des honneurs ou des largesses, ses efforts de stabilisateur de la monnaie.

Ayant perdu son épouse en 1581, il convola en secondes noces, l'année suivante, avec Didière Bégat, veuve d'un trésorier de la maison de la reine Elisabeth, qui lui apportait en dot 1.000 écus et le petit hôtel où il s'installa avec les deux enfants de son premier mariage, trois domestiques et un clerc. Il menait une existence austère, mais aisée, car il tirait des revenus de quelques terres et métairies acquises au cours du temps. Il avait enrichi sa bibliothèque d'une foule de manuscrits provenant du moyen âge et qu'il communiquait ou prêtait à ses amis les érudits parmi lesquels figuraient, au dire de M. Espiner-Scott, des gens de robe surtout dont les doctes travaux ont perpétué le souvenir, Jacques Gohory, Jean Bodin, Papire Masson, Antoine Matharel, Estienne Pasquier, Antoine Loisel, Germain Vaillant de Guélis, J.-J. Scaliger, Pierre Pithou, etc... Il portait un particulier intérêt aux écrits de Jean-Antoine de Baïf, lequel lui soumettait ses vers et le consultait sur des problèmes d'étymologie ou de grammaire. Il était aussi en relations avec maints savants italiens.

Sa vie se serait, en définitive, écoulée dans une harmonieuse quiétude sans les guerres religieuses. Pendant la tourmente que traversa la France, Claude Fauchet demeura fidèle au parti royal. Il suivit Henri III dans ses déplacements. Il joua un rôle éminent aux Etats de Blois où, par ses remontrances, il décida Sa Majesté à insérer, dans l'ordonnance du 20 décembre 1588, des articles susceptibes d'empêcher le décri de la monnaie royale, décri que des tolérances excessives avaient, en quelque sorte, provoqué. Après les troubles, ayant perdu sa maison parisienne, sa précieuse bibliothèque et ses maisons de province, pillées et détruites

par les ligueurs, il tenta d'intéresser Henri IV à sa misère en lui offrant, lors de son couronnement, un opuscule louangeur, mais il n'obtint de ce prince liardeur que le remboursement de ses gages impayés. En juin 1599, il résigna sa charge de premier président des Monnaies et ne s'occupa plus que de réimprimer en les complétant et les amendant ses écrits publiés à des dates antérieures. Il mourut en 1602. Des deux portraits que M. Espiner-Scott donne de lui, l'un le représente à l'âge de 70 ans sous l'aspect d'un patriarche à barbe de fleuve d'une surprenante majesté.

On ne sait, autrement que par induction, où, quand et comment Claude Fauchet, absorbé par ses fonctions judiciaires, contraint de faire fort souvent de longs et pénibles voyages, trouva le loisir de documenter et d'écrire ses ouvrages qui témoignent d'une immense érudition. De ces ouvrages, pour la plupart publiés de son vivant, certains publiés après sa mort, ou encore insérés dans ses *Œuvres posthumes*, les plus importants consistent en un *Recueil des Antiquitez gauloises et françoises*, 1579 in-4°, en un autre *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaire des œuvres de cent-vingt-sept poètes françois vivans avant l'an* 1300, 1581 in-4° et enfin en une traduction des *Œuvres de Tacite*, 1582 in-8°. M. Espiner-Scott, en près de trois cents pages, détaille leur contenu, examine leur valeur historique et critique et s'efforce de préciser les sources des deux premiers qui méritent particulièrement d'attirer la curiosité des doctes.

Claude Fauchet était bon latiniste ; il l'a montré dans sa version de Tacite qui peut être considérée, malgré quelques erreurs inévitables, comme l'une des plus fidèles, c'est-à-dire comme l'une de celles qui se rapprochent le plus d'un texte abstrus, chargé d'ellipses, souvent intraduisible. Quoique bon latiniste, il préféra cependant traiter ses écrits d'histoire en langue vulgaire ou, pour mieux dire, en français, langue peu employée par les érudits de son temps. Il avait adopté, sur cette question, les idées de Du Bellay, de Ronsard et de la plupart des écrivains de la Pléiade. Il souhaitait, à l'exemple de ceux-ci, en employant le français,

« illustrer » le parler national d'une part et de l'autre atteindre, par son moyen, le plus grand nombre de lecteurs. Non point qu'il eût conscience d'offrir à ces lecteurs des ouvrages définitifs. Nulle vanité chez lui. Il disait, parlant de ses travaux : « Ce sont de bons préparatifs pour l'avancement d'un plus grand ouvrage. » Il croyait, avec raison, ouvrir des voies intellectuelles où il souhaitait que d'autres, plus doctes que lui, élevassent des monuments.

Son but était d'atteindre la vérité, « le plus beau joyau de l'histoire ». Pour capter cette déesse fugace, il ne ménageait pas ses peines. Dans le *Recueil des Antiquités gauloises et françoises* il présente « une histoire de la Gaule et de la France sous les deux premières races ». Avant de l'écrire, il commence par réunir manuscrits, chartes, titres de tous genres. Il ajoute ensuite à ce fonds de pièces originales les fruits de ses lectures de chroniques et de livres dont M. Espiner-Scott fournit l'impressionnante liste. Il ne dédaigne aucune source antique ou moderne, française ou étrangère; il emprunte aux textes grecs et latins, chrétiens et profanes, à la poésie, au roman, aux Vies des Saints, aux travaux des jurisconsultes et des géographes; il s'inquiète aussi de chronologie et connaît la valeur documentaire de la numismatique. Il compare entre elles les assertions de diverses autorités, cherche, tâtonne, adopte celle qui lui paraît offrir le maximum de certitude.

Il ne faut pas chercher un styliste original en Claude Fauchet. De son propre aveu celui-ci donne à son histoire l'apparence d'une mosaïque de faits juxtaposés, d'une marqueterie de mots et d'expressions extraits des vieux auteurs. Ainsi espère-t-il, par l'emploi d'archaïsmes, par des peintures de mœurs ou de portraits, par des descriptions de batailles, de costumes, etc... souvent pittoresques, reconstituer l'atmosphère des temps qu'il évoque avec prodigalité de détails; mais son mérite particulier, au dire de son biographe, consiste, en définitive, à avoir « presque entièrement purgé l'histoire » des fables qui l'encombraient, et ce n'est pas un mince mérite.

Dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises,* mêmes méthodes de documentation, même souci de

vérité; mais Claude Fauchet, d'historien politique et des mœurs, s'y transforme en historien de la littérature. L'ouvrage comprend plusieurs parties dont les unes ont pour but de démêler comment, dans le ténébreux passé, se forma la langue française, à quelle époque et dans quelles conditions la rime entra dans la poésie française. La dernière, la plus originale, du livre contient un essai d'inventaire des écrits (chansons de geste, littératures courtoise et bourgeoise, poésies lyrique, satirique, didactique, dramatique, *Roman de la Rose*) nés avant l'an 1300. Travail de précurseur, singulièrement précieux. Pour établir cet inventaire, accompagné d'appréciations et de commentaires, on peut imaginer à quelles âpres recherches, dans un domaine jamais exploré avant lui, et à quelles difficiles lectures dut se livrer Claude Fauchet. Il possédait, par bonheur, les ayant collectionnés avec passion, beaucoup de manuscrits dont il savait faire sa pâture; il put voir les autres dans les « librairies » de son époque. Ces manuscrits lui servirent d'autre part à parfaire son étude sur l'évolution de la langue française et à éclairer aussi certains points d'étymologie, car il témoignait à cette science un goût particulier.

M. Espiner-Scott a cru bon de réimprimer le Livre I de l'édition originale du *Recueil de l'Origine de la langue française*, et nous ne pouvons que l'approuver, car ce volume devenu rarissime contient des matériaux dont les historiens et les philologues feront leur profit. Il a, de plus, réuni, dans un troisième volume : *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet,* les textes des précieuses pièces servant de références à certaines parties de son excellent travail.

On ne peut contester, comme nous le disons plus haut, que Claude Fauchet ait appartenu aux groupes humanistes de la seconde Renaissance par son appétit d'érudition, ses commerces amicaux, les tendances de son esprit. Cependant il n'aspirait pas, comme la plupart des tenants de ces groupes, à l'universalité des connaissances. Il se cantonnait dans un domaine restreint du savoir où il avait conscience de faire bonne besogne à la fois d'initiateur et de vulgarisateur.

Dans le temps où il vivait, un autre personnage, traduc-

teur comme lui et curieux, comme lui, d'antiquités, manifestait des ambitions plus étendues, des talents plus marqués et mérita, à des titres plus certains, d'être rangé dans la cohorte des humanistes, bien qu'il soit, à son exemple, tombé dans le discrédit. Il se nommait **Blaise de Vigenère.** Celui-ci n'aurait jamais retrouvé quelque renommée posthume si Mme Denyse Métral ne lui avait récemment consacré une importante thèse où l'on trouve réunis les éléments épars, nouveaux ou inédits, de sa biographie mal connue, et, de plus, une étude attentive de son œuvre prouvant que cette dernière « reste le monument le plus considérable de la littérature d'art au XVIe siècle ».

De cette thèse, documentée avec le plus grand soin, écrite dans une langue allègre, fertile en aperçus nouveaux, riche, peut-être, jusqu'au superflu de grands et de menus faits, on ne peut songer à rendre compte en un bref article. Nous en tirerons quelques images de l'homme qui y apparaît et indiquerons par quoi celui-ci doit désormais figurer parmi les précurseurs de notre critique d'art et de notre archéologie (1) en même temps que parmi les hautes intelligences de la seconde Renaissance.

Blaise de Vigenère, fils de Jean, sieur de Saint-Pont, et de Marguerite de Lyon, né à Saint-Pourçain (Allier), le 5 avril 1523, fit, sans nul doute, de bonnes études. A dix-sept ans, il entra au service de son compatriote bourbonnais, Gilbert Bayard, général des finances et premier secrétaire de François Ier, et, sous la tutelle de ce personnage, il s'initia aux affaires et à la diplomatie. En 1545, considéré comme bon latiniste, il accompagna à la diète de Worms, avec Sébastien de L'Aubespine, abbé de Basse-Fontaine, Louis-Adhémar de Monteil, comte de Grignan, pour rédiger et lire les harangues en latin de cet ambassadeur, peu versé en cette langue. Vers le même temps, mêlé aux gens de guerre et observant avec curiosité leurs pratiques, il acquérait de sérieuses notions d'art militaire.

En 1547, il pénétrait, en qualité de secrétaire, dans la maison de François de Clèves, duc de Nevers, maison à la-

(1) On désigne d'ordinaire Claude Fabri de Peiresc comme le père de l'archéologie française.

quelle il ne cessa d'appartenir pendant quarante ans. Il y jouissait d'une certaine liberté, car, en 1549, il s'en absenta, pendant deux années pour suivre, à Rome, le cardinal de Tournon. Mme Denyse Métral croit que, durant ce premier séjour à Rome, il mena double vie, mêlé d'une part à la société brillante des ambasadeurs et des cardinaux, fréquentant d'autre part les ateliers d'artistes et les maisons de doctes, passionnément occupé à retrouver, à travers ses monuments, la configuration et la vie de la cité antique. Rentré en France, il accompagna, de 1551 à 1562, dans ses entreprises martiales, le duc de Nevers, lequel lui confia diverses missions diplomatiques.

Ce duc mort, Vigenère, redevenu indépendant, se livra à l'étude du grec sous la direction de Turnèbe et de Dorat, de l'hébreu sous celle de Genebrard. En 1566, il obtint les fonctions de secrétaire de Charles IX et reçut, pour quelques services rendus sans doute, une rente de 1.000 livres de Juste de Tournon, diplomate, lequel l'emmena, la même année, à Rome. Au cours de ce second séjour à Rome où Catherine de Médicis et Charles IX le chargèrent en personne de négociations délicates, il compléta, ce semble, ses recherches sur la cité antique et sur les problèmes d'art qui occupaient son esprit. Ayant regagné la France en 1570 et approchant de la cinquantaine, il décida de consacrer à l'étude la fin de sa vie. Il se démit de sa charge de secrétaire du roi, fonda un foyer, fit aux pauvres l'offrande charitable de la rente de 1.000 livres reçue de Juste de Tournon et prit la plume du savant pour ne la quitter qu'à l'instant de sa mort survenue le 19 février 1596.

Il avait mené une carrière heureuse et facile, remplie d'imprévu autant que d'attrait, laborieuse aussi et qui lui avait procuré une aisance mettant à l'abri de la gêne ses vieux jours. Sous le burin de Thomas de Len, son visage, avec son front élevé, ses grands yeux pensifs, ses cheveux coupés ras, son air de gravité, révèle un homme qui dut abandonner peu de son temps à la frivolité.

De fait, il abandonna peu de son temps à la frivolité. Mme Denyse Métral voit en lui un type parfait d'humaniste érudit ; car, à parcourir ses œuvres, elle a pu se rendre

compte qu'aucune science ne le laissa indifférent. Elle l'a, en effet, non seulement surpris parmi ses études d'histoire, d'archéologie et d'art antiques, mais encore elle a pu déceler qu'il s'occupa activement de géographie, de sciences naturelles (minéralogie surtout), de géométrie, d'alchimie, d'astrologie, de magie, de médecine, de littérature, de philologie, d'art militaire, etc... et qu'il se proposait de lancer, vers la fin de sa vie, une encyclopédie technique des arts et métiers dont il avait réuni les matériaux.

Vigenère, nous dit Du Verdier, travaillait dix heures par jour. Il publia ses écrits, qui forment un amas d'une vingtaine de volumes, à une cadence rapide. On y rencontre des traductions d'histoire de la Pologne, de divers ouvrages religieux, de la *Jérusalem* du Tasse, de l'*Histoire de la décadence de l'Empire grec* de Chalcondyle, de l'*Art militaire* d'Onosander; des publications de textes d'Alain Chartier et de Villehardouin; des pièces à la gloire de la maison de Nevers; des traités originaux sur les comètes, le feu et le sel et un traité de cryptographie.

Trois ouvrages, parmi cette énorme production, ont retenu l'attention admirative de Mme Denyse Métral, trois traductions, l'une des *Commentaires de César*, 1576 in-4°; l'autre des *Décades de Tite-Live*, 1583, 2 vol. in-f°; la troisième des *Images ou Tableaux de platte peinture de Philostrate*, 1578, 2 vol. in-4°, 1062, 1 vol. in-4°, car c'est dans les annotations de ces ouvrages, annotations abondantes et variées, que Vigenère manifeste ses merveilleux dons d'archéologue aussi bien que son originalité d'historien, de critique et de chroniqueur d'art. Il ne s'est pas évertué, à la vérité, à offrir au public des versions impeccables de César ou de Tite-Live, mais à présenter de leurs textes, à l'aide de ses commentaires, des explications où l'archéologie complète les renseignements de l'histoire. Nul, avant lui ce semble, n'utilisa tant de sources pour parvenir à ce but. On le voit, en effet, recourir, avec une merveilleuse probité scientifique, pour reconstituer la topographie, la vie et les mœurs de la Rome ou de la Gaule antiques, non seulement aux auteurs latins, grecs et italiens, mais encore aux récits de voyages, aux inscriptions, à la numismatique, et s'inspirer

des figurations évocatrices des monuments, bas-reliefs, sarcophages, objets d'art, etc... Ainsi ses gloses ajoutent un intérêt considérable aux proses qu'elles accompagnent: *elles résument,* selon Mme Denyse Métral, *les recherches d'un siècle entier.*

Avec les *Images de Philostrate,* Vigenère, toujours annotant prodigalement, a surtout fait œuvre de pédagogue et de vulgarisateur. Il a voulu mettre à la disposition des ignorants, des amateurs, des artistes même, ceux-ci souvent peu au courant des mythes antiques, un traité de la technique des arts (sculpture et peinture surtout) fortement inspiré des *Due trattati* de Benvenuto Cellini, doublé d'un traité de mythologie. Il semble avoir, dans les ateliers de Michel Ange, de Daniel de Volterre, de Jacques d'Angoulême, sculpteur de génie que l'on n'est pas parvenu à identifier, ateliers qu'il paraît avoir fréquenté familièrement, et sans doute aussi dans d'autres ateliers de peintres qu'il ne nomme point, tout vu et tout retenu de cette technique. Il fournit de celle-ci jusqu'aux détails les plus minimes avec une précision si parfaite que Ferdinand Brunot a pu retrouver, dans ses notes, tout le vocabulaire professionnel des artistes du XVIe siècle.

Mme Denyse Métral étudie encore, en la personne de son héros, l'iconographe qui illustra les trois ouvrages plus haut cités de planches documentaires d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art, de la topographie et de la vie antiques, planches empruntées à l'œuvre de graveurs qu'elle a en partie identifiés.

Pour Mme Denyse Métral, Vigenère manqua, dans ses riches commentaires, d'ordre, de méthode, de doctrine et quelquefois de style. Il commit, ce qui était inévitable, de lourdes erreurs. Il ne témoigna d'aucun appétit de découvertes. Il se garda de déduire, de ses travaux et de ses observations, des idées générales. Il ne fut pas un théoricien de l'art. Ne voyons pas cependant en lui un simple compilateur. Il laissa une œuvre souvent pleine de nouveauté, utile si l'on en juge par le nombre de ses réimpressions. Il marcha en tête des archéologues de son temps et ses écrits font de lui, en outre, une illustration de l'humanisme érudit du XVIe siècle.

Revues. — *Revue d'Histoire littéraire de la France,* Jan-

vier-juin 1939. De M. N. N. Condéescou : *Une Muse du XVIIe siècle, Madame de La Lane*; de M. M.-J. Laboulle : *La Mathématique sociale, Condorcet et ses prédécesseurs*; de M. Pierre Kohler : *Sur la Sophonisbe de Mairet et les débuts de la tragédie classique*; de M. Henri Jacoubet : *Du tour pascalien dans les Pensées*; de Mme Paul de Samie : *Chateaubriand et la comtesse de Beaumont d'après les archives de Coisel et de la famille du Chayla*; de M. François Remigereau : *Contribution à l'histoire de la publication de la Légende des Siècles, 1re série, Les avatars, la valeur, le but et le rang de l'édition de Lausanne de 1859.* — *Humanisme et Renaissance*, janvier-mars 1940. De M. Pierre de Vaissière: *La Jeunesse de la reine Margot*; de M. Ernest Coyecque : *Au domicile mortuaire de Germain Pilon;* de Mme Dorothy Mackay Quynn : *Migration of the medieval cartularies of the University of Orléans*; de M. H.-M. Feret et Marcel Bataillon : *A propos d'une épitaphe d'André Laguna*; de M. Jean Babelon : *L'Ecole de Fontainebleau.* — *Revue des Cours et Conférences*, 30 décembre 1939. De M. Henri Guillemin : *Notes sur les Recueillements de Lamartine*; de M. Armand Carracio : *D'Annunzio dramaturge*; de M. Georges Marçais : *L'Art populaire dans l'Afrique du Nord*; de M. B. Landry : *Les Idées morales au XIIe siècle.* — 15 janvier 1940: De M. Jean Laporte : *La pensée abstraite.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 novembre 1939. De MM. Tinurtien et Maurice Raimbault : *Déclaration de grossesse*; du comte Begouen : *Lalligant Morillon à Dol*; de M. Paul Jarry : *Noms de rues*; de M. Pierre Dufay : *Un restaurant de Baudelaire, la mère Perrin*; 15 décembre 1939 (daté par erreur du 30 novembre). De M. Georges Deshons : *La Marseillaise, son origine.* — *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, juillet-décembre 1939. De M. Gaston Boudan : *Le Cimetière de la paroisse Saint-Louis*; de M. E. Flavien-Girard : *Une querelle domaniale versaillaise de l'An VII*; de M. Gastineau : *Robespierre a-t-il habité Versailles?*; de M. Henri Lemoine : *Curieuse exhibition à Versailles en* 1723 (un crucifix animé).

ÉMILE MAGNE.

LES POEMES

Paul Eluard : *Donner à Voir,* Gallimard. — Paul Eluard : *Chanson Complète,* Gallimard. — Tristan Tzara : *Midis Gagnés,* Editions Denoël. — François Ducaud-Bourget : *Les Degrés dans la Nuit,* « les Cahiers de Matines ». — Paul Pugnaud : *Equinoxes,* « la Bouteille à la mer ». — Pierrette Sartin : *Poursuites,* « la Bouteille à la mer ». — Louis-Maurice Jouffroy : *L'Escalier Mystique, Le Livre des Anges,* Jean Naert.

D'abord un grand désir m'était venu de solennité et d'apparat. J'avais froid. Tout mon être vivant et corrompu aspirait à la rigidité et à la majesté des morts. Je fus tenté ensuite par un mystère où les formes ne jouent aucun rôle. Curieux d'un ciel décoloré d'où les oiseaux et les nuages sont bannis. Je devins esclave de la faculté pure de voir, esclave de mes yeux irréels et vierges, ignorants du monde et d'eux-mêmes. Puissance tranquille. Je supprimai le visible et l'invisible, je me perdis dans un miroir sans tain. Indestructible, je n'étais pas aveugle.

Sur ce passage d'écriture nette, précise, serrée, volontaire, de style parfaitement pur et précis, s'ouvre le livre de critique de soi et de sa pensée, mêlé de précieux poèmes en prose, de notation brèves, que Paul Eluard nous donne sous ce titre presque pédagogique d'aspect : **Donner à voir.** La lecture de ces lignes suffit à dissiper mes préventions, avant que j'aie, aux pages subséquentes, rencontré maintes indications révélatrices de ce que le poète, avec son groupe d'amis, a tenté de réaliser. Je crois m'être aperçu, sous le fatras des références, citations et objurgations de toute espèce, de la noblesse initiale d'une tentative intéressante mais faussée trop souvent dans ses résultats par l'involontaire sans doute, mais trop fréquent abus systématique, qui dénature, par l'excès de ce qu'elle exclut et bannit de ses préoccupations, la portée de trouvailles et de recherches, en soi, louables et neuves.

En somme, les poètes, les artistes, jusqu'aux grands élans inspirés de Lautréamont, de Rimbaud, de Blake aussi en Angleterre, sont partis de l'observation ou de l'inspiration puisée dans le réel, pour développer leur œuvre dans le sens de l'imaginatif auquel s'attache, de la sorte, un air de vraisemblance. Pourquoi, à l'inverse, ne surprendre pas en soi les impulsions hallucinées du rêve, de toute sorte de délire mo-

mentané ou qui se prolonge, n'entendre pas la voix sans discipline apparente du subconscient et créer une espèce de réel imaginaire qui résulte d'un agencement harmonieux, au gré des secondes vues ferventes au secret de l'esprit, allusif ou non, peu importe, à des réalités reconnues ou consenties par les siècles?

Ceci, indépendant de la valeur d'une théorie en soi, implique, me semble-t-il, que l'on tente une expérience, et l'exemple de Rimbaud témoigne en faveur du sentiment que j'éprouve. L'expérience, par l'épreuve même, s'attestant valable, atteint son apogée; la poursuivre au delà serait, à moins qu'on en puisse développer les résultats par des conséquences inattendues en de prodigieuses directions irrévélées encore, s'astreindre à un système dont la rigueur démentirait le point de départ qui fut précisément dû à un rappel du spontané. La conclusion contredirait aux prémisses.

Je vois bien, dans les quelques poèmes joints, comme pour l'illustrer de démonstrations, à ce volume, en majeure partie, de prose, et dans les poèmes nouveaux, plus poussés, de **Chanson complète,** le procédé dont use Paul Eluard, consciemment ou non, peu importe, pour éluder cette conclusion que je crois fatale; il consiste à maintenir à ses poèmes une apparence d'inachèvement indéfini, à les maintenir, malgré la précision calculée de certains vers ou de termes nettement formulés, dans l'indécision qui les enveloppe d'une atmosphère ambiguë et par là attrayante; le lecteur est amené au point où il se sentirait en communion d'esprit avec l'auteur, et satisfait. Rien ne s'élève qui le détourne ou le choque, mais rien, peut-être non plus, jusqu'ici (c'est, du moins, mon impression personnelle) qui satisfasse, ne métamorphose les exigences de son imagination. Les choses restent, en suspens. Du rêve se prolonge, il est vrai, en l'esprit, mais au lieu de s'imposer et de s'approfondir en délectations successives, se délie promptement et tôt, l'obsession en est anéantie. Qu'importe?

Sortant de l'impasse, en eux-mêmes, par leur mérite momentanément incantatoire, maints poèmes de Paul Eluard surgissent avec une force certaine, s'infléchissent ou brusquent l'entendement, et ne manquent point, sans conteste,

de puissance ou d'agrément. Le talent est certain; ce que je redoute, c'est l'usage que trop souvent il en fait, et qui déçoit, non parce qu'il ne réussit pas ce qu'il tente, mais parce qu'il est soumis à une règle qui l'égare, parce qu'il la croit essentielle et absolue, tandis qu'elle ne saurait, à mon avis, n'avoir qu'une valeur relative et circonstancielle, fondue à d'autres peut-être, et réduite à une moindre importance.

Chanson complète admet, précisément, *Trois Poèmes Inachevés,* ils m'apparaissent achevés au même titre que les autres, ou si l'on veut, non moins complets. Ils sont brefs, soit : quatre, trois, dix-sept vers. Mais *les vainqueurs d'hier périront* se composent de six mouvements, ou élans, ou modulations (qu'on les appelle comme on voudra), dont le plus long est de neuf vers et les plus cours d'un vers isolé, soit, d'abord :

Seul le feu pousse bien dans la terre des maitres...

et ensuite :

Seul le feu pousse bien dans ces yeux malheureux...

Voici un développement, dans ce même poème, d'une importance plus caractéristique :

Un visage amer
De lait bleu de miel noir
Confit dans la fièvre
Gelé de misère
Un visage sans honte
Un visage assiégé
Ouvrant de grands yeux
Et qui sauront veiller à tout.

Je ne sais pourquoi ces quelques vers m'évoquent (puisse Paul Eluard ne me pas reprocher un tel rapprochement) telle effigie hallucinée que dessine ce même Odilon Redon, dont l'art m'est cher et que j'aime, mais qu'il abomine, nous donne-t-il à croire, au profit de Pablo Picasso et de Max Ernst, et à l'égal de Félicien Rops et d'Henry Degroux. Libre à lui, mais ne méconnait-il pas, en jugeant de façon aussi brusquement étroite et exclusive la largeur d'appréciations du divin Baudelaire, en qui (et je partage son sentiment) il salue « le plus grand, peut-être le seul critique d'art du

XIXe siècle... » Les derniers mots m'autorisent, pour terminer, à rendre hommage au beau « choix de textes » de Charles Baudelaire, fait par Paul Eluard qui, dans sa préface, proclame avec quelque raison que c'est son goût du malheur (goût?... son expérience, plutôt, du malheur) qui « fait de Baudelaire un poète éminemment moderne » (moderne, veut-il dire, moins par le temps où il vécut, que par la nature de l'esprit) « au même titre que Lautréamont » (ce qui m'apparaît contestable) — « ou Rimbaud » — plus éminemment, à mon sens.

« Parmi les poètes », écrit Jean Cassou, du ton autoritaire qui lui est familier, qui, il y a une vingtaine d'années, exaltèrent les mécanismes du désordre, Tristan Tzara fut peut-être le plus radical, celui qui pousse cette expérience aux conséquences les plus extrêmes... » A coup sûr, il était de tous ces poètes celui chez qui cette *expérience,* ou, pour user d'un autre terme dont se sert aussi Cassou, cette « descente dans l'inconscient » paraissait s'imposer le plus nécessairement. Il était lucide non moins que les autres, mais entraîné le plus ingénument. Avec ces **Midis gagnés,** quoi qu'on puisse penser des « mécanismes du désordre » on croirait à une tentation pour ce poète d'ordonner davantage et de céder de moins en moins à un mécanisme extérieur, ou consenti. Si j'osais exprimer un pressentiment, je signalerais une tendance, quoique vague et indistincte, à se rapprocher de quelque manière traditionnelle, sinon classique, à accepter presque un peu des disciplines conventionnelles d'avant l'irruption du surréalisme ou du dadaïsme, tout en prenant soin, il s'entend, de pirouetter à bon escient pour éviter une confusion qu'on estimerait fâcheuse.

Baudelaire, au point de départ, ne masque jamais (et l'on sait sa préférence cent fois exprimée pour la méthode *classique* ou de Racine ou de Boileau) le thème ou prétexte à tous intelligible qui persiste comme la clé de ses déductions, caprices, emportements ultérieurs, que toujours il tient en bride; mais en cela Rimbaud lui-même n'innove guère. Ni

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises
Je buvais accroupi...

n'est un début qui surprenne l'entendement, ni : « Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise... » Ni, en dépit de ruptures ou coïncidences inaccoutumées, si l'on réfléchit, ce *départ de Ramures* chez Tzara : « ramures d'une feuille à l'autre les lèvres se retrouvent », juxtaposition ouvragée dans le détail d'images justes qui se suggèrent, puis, au second vers, s'entassent par bonds rapides en dehors de toute nécessité : « les lèvres des miroirs les volets des jours jeunes » ; le tourbillon déconcerte encore qui même en adopte l'étrangeté ou l'impromptu, mais on accepte, tandis que la cascade continue, s'achève, reprend, se disperse ou se rassemble selon le caprice de l'auteur, impulsion mystérieuse, et non choix qui délibère et se délivre. « Il suffit de s'abandonner à ce lyrisme, en oubliant la méthode par quoi il se forma. » Sans doute le panégyriste a raison, l'entraînement à partir d'un moment quelconque s'assimilera à une complaisance souriante, ou se rebiffera, révolté; là la différence avec l'entraînement auquel on se refuse net, soit! ou contre lequel on ne peut opposer aucune force, « à la voix de quelque autre poète ». Car elle ne se brise ou ne s'interrompt, elle s'achève en mélodie pleine et continue.

Ce sont, **les Degrés dans la Nuit,** des étapes successives dans le désespoir ou le désir désabusé de ce que François Ducaud-Bourget dénomme « les rêves impossibles ». L'ardeur du poète le conduirait aux ports désenchantés dont le détournent le respect de soi-même et la conviction prémonitoire d'une amertume finale. Parfois, prêtre poète, il fait appel au Maître, il désespère, s'écrie :

Seigneur, je ne puis plus supporter mon corps las,
ni mon âme plus lasse encore...

Seigneur, je ne puis plus supporter ma fatigue,
ni l'angoisse de mon esprit... ...

Je traîne une agonie aux heures quotidiennes.
Le jour dominical me comble de famine... ...

Je suis las de moi-même et de ma lassitude,
et de mon ignorance, et de ma science sage,

Lorsque Dieu, écrit saint Jean de la Croix, introduit l'âme dans cette nuit obscure, où l'on ne trouve de joie ou de con-

solation ni dans les choses de Dieu, ni dans les choses créées, ne faut-il attendre le moment où Dieu se communiquera à l'âme par le moyen de l'esprit pur où il n'y a pas de discours successif, comme lorsqu'on pouvait le méditer à l'aide du sens de l'imagination? C'est dans un trouble de ce genre que se débat le fin et fervent Ducaud-Bourget; n'est-il surgi déjà de cette fange odieuse où l'embourbait sa désespérance, puisque, au bord de l'abîme, il semble se réveiller et prêt à accueillir la lumière :

> Tu vis encor. Là-haut, très loin, contemple l'aube
> de ce jour inconnu dont grandira ton âme,
> celle que tu croyais isolée et vieillie.
>
> Regarde... écoute... chante...

L'allégresse du rythme universel le reprendra pour le fondre à nouveau en la splendeur suprême du monde et le plonger lucide aux abîmes d'Amour. Apaisement de l'âme en présence de la beauté sereine de l'Univers, don de soi au souverain bonheur, dans le rayonnement d'une joie que la passion de Dieu seule procure à ceux qu'il a marqués de son signe. Naissance nouvelle à l'aurore du jour radieux que je souhaite absolue au poète de pureté qui se nomme Ducaud-Bourget, puisse-t-elle combler tous ses vœux!

L'amoncellement des volumes de vers se poursuit. La rubrique paraissant deux fois par mois ne pouvait y suffire. Maintenant, dans le *Mercure* mensuel, je me résigne forcément à signaler brièvement maint recueil qui mériterait d'être caractérisé avec plus de particularité. La plupart de ces auteurs auront, un jour, leur revanche, j'en demeure convaincu. Voici de longs mois que le recueil **Equinoxes** par Paul Pugnaud me sollicite avec sa simple et belle présentation dans les éditions si sympathiques de la vaillante *Bouteille à la mer*. Ce sont de probes poèmes en vers libres resserrés et joliment pittoresques, à la manière dont les poètes de ce groupe jeune suscite un paysage d'âme ou de nature par le développement du détail significatif qui fait écho à des réminiscences d'âme, à des élans contenus de ferveur ou de douceur. Paul Pugnaud compte au nombre des meilleurs poètes de ce groupe. Il n'en va pas autrement de Pierrette

Sartin et de son recueil charmant intitulé **Poursuites.** Ce sont après un assez âpre et significatif *Nocturne Parisien*, des incidences, un fait divers, quelque inclination aussi à des rêveries métaphysiques, beaucoup de décision et le regard très sûr.

De méditation plus disciplinée et mystérieuse ou intime m'apparaît l'inspiration du poème **le Livre des Anges** qui doit être le premier livre du poème que médite le poète Louis-Maurice Jouffroy, et qu'il appelle **L'Escalier Mystique.** C'est un poème de continuelle extase, où l'âme s'épanche en successives exclamations un peu abstraites, des vers classiquement bien conduits et construits : de la conscience et une science très juste de la technique de tradition.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Roger Martin du Gard : « Les Thibault », *Epilogue*, Gallimard. — Bertrand de La Salle : *Montfénil*, Plon. — Lucien Maulvault : *Un gentilhomme maudit*, A. Fayard. — Thyde Monnier : *Annonciata*, Grasset. — Ernst Erich Noth : *Le Désert*, Gallimard. — Joseph Peyré : *Matterhorn*, Grasset.

On aurait pu croire que M. Roger Martin du Gard avait mis le point final à sa série des « Thibault » avec les trois volumes de l'*Eté 1914*. Mais non. Après la folle entreprise de Jacques de semer sur les combattants des milliers de tracts pacifiques, rédigés en français et en allemand, le sentiment s'est imposé à lui de la nécessité de donner un **Epilogue** à son roman-fleuve. Restait, il est vrai, Antoine Thibault, le personnage le plus raisonnable, le mieux équilibré, le plus sympathique de son livre; et j'imagine qu'il a voulu aller jusqu'au bout de son dégoût, de son horreur désespérée de la guerre en faisant de ce praticien, devant qui s'ouvrait le plus bel avenir, la dernière victime de la catastrophe déchaînée par l'égoïsme et la lâcheté des hommes. Antoine a été « gazé », en effet, « ypérité » comme on dit en argot médical, et convaincu d'être perdu, il suit pas à pas le développement du mal inéluctable qui doit finir par le terrasser. Il devancera, cependant, de quelques jours, de quelques heures, peut-être, l'instant marqué par le destin. Pour se prouver qu'il est libre, il

s'anéantira à l'aide d'une piqûre, après avoir essayé de voir clair en lui, de faire sa somme, de se donner une explication satisfaisante de la vie, non sans avoir mis, par un suprême besoin d'illusion, son espoir en Jean-Paul, le fils que Jacques a eu de ses brèves amours avec Jenny. Antoine eût voulu légitimer le bâtard en l'adoptant; mais Jenny, fidèle au souvenir du révolutionnaire, a décliné son offre. Ainsi, le survivant des Thibault, leur continuateur, sera un irrégulier, un être en dehors de la société, voué par la force des choses à entrer en lutte avec elle... C'est la morale de cette histoire d'une famille où, plus d'une fois, la bourgeoisie a été mal traitée... M. Martin du Gard est un esprit sérieux, convaincu, et qui ne paraît pas d'humeur à renier ses principes. A-t-il donné le bon à tirer de son volume avant ou après la nouvelle guerre, qui semble le prolongement de l'autre? Je l'ignore; mais de voir comment elle a été engagée n'a pas dû modifier son opinion quant à l'absurde obéissance des peuples à la volonté archaïque qui les pousse à s'entretuer. Il le fait dire à un de ses personnages, ce sont les gouvernements irresponsables qui, en cédant à la pression du « capitalisme », lancent les armées les unes contre les autres... On se demande, alors, pourquoi le national-socialisme allemand a jeté ses troupes sur la Pologne et le marxisme russe a déchaîné ses hordes sur la Finlande... M. Martin du Gard prévoyait-il, quand il écrivait son *Epilogue*, que la grande animatrice de la Société des Nations dont il augurait tant de bien — c'est l'U. R. S. S. que je veux dire — ferait litière de l'idéal de cette société avec un tel cynisme? Il est possible; mais je ne composerai pas un florilège avec tous les propos contre le militarisme et la guerre que contient le livre de M. Martin du Gard. J'aurais trop peur que la censure les tînt pour défaitistes, et que, pour cette raison, elle passât ma chronique au caviar. On objectera que ces propos sont disséminés dans l'*Epilogue* de M. Martin du Gard, et que l'auteur a fait œuvre objective en les y consignant. Sans doute ont-ils été tenus, en propres termes, ou en termes équivalents, entre 1914 et 1918. Mais rien ne m'ôtera de l'idée que M. Martin du Gard fait siennes, non sans quelque arbitraire idéologique, les théories, des pacifistes irréductibles. Par le truchement d'Antoine, à qui l'on sent que vont ses préférences,

il est optimiste, évolutionniste et même progressiste, à y regarder de près. Il ne veut pas douter de l'avenir de l'humanité, ni de ses espérances si souvent déçues. Il les adopte, même, sous l'expression quarante-huitarde que leur donne Victor Hugo, dans la forme évangélico-maçonnique que leur a imposée le président Wilson... A Dieu ne plaise qu'il partage, à propos de ce « professeur américain », l'opinion du diplomate Rumelles, et qu'il le tienne pour un « esprit obtus », sans « aucune notion du relatif »... Il croit « que l'établissement d'une véritable paix (...) serait pour les peuples européens le plus *matériel* des profits de guerre ». Sans doute. Il n'y a que sur la possibilité de l'établissement d'une paix permanente qu'on puisse raisonnablement se montrer sceptique. De même peut-on craindre que l'« impérialisme germain » soit plus difficile à déraciner que ne le croit Antoine. Il s'en faut que « l'évolution démocratique de l'Allemagne soit près de s'accomplir, si même elle s'accomplit jamais. A la réalisation de la paix universelle, assurément souhaitable, on voit bien tout ce qui s'oppose; et l'on ne manquera pas, non plus, de trouver caduque la philosophie du héros de M. Martin du Gard, qui a lu et relu Le Dantec, ses considérations sur la morale, son désespoir devant cet insoluble « au nom de quoi? » que sa conscience inquiète se pose... « Accepter les conventions morales sans être dupe. On peut aimer l'ordre, et le vouloir, sans en faire pour cela une entité morale, et sans perdre de vue que cet ordre n'est rien de plus qu'une nécessité pratique de la vie collective, la condition d'un appréciable bien-être social... » Hélas! combien précaire... M. Martin du Gard n'est point si aveuglé par sa « foi dans une accession universelle à des états supérieurs » qu'il n'ait vu quelles mystiques ont exalté Allemands et Russes, et l'infamie des moyens qu'ils ont mis au service de celle-ci... Mais je ne chicanerais pas l'auteur des « Thibault » sur les idées que son roman véhicule, si je n'avais la conviction que ces idées ont à faire avec son art. M. Martin du Gard est naturaliste (non réaliste — il faut prendre soin d'établir la distinction) et il n'y a pas d'exemples qu'un naturaliste ait pensé autrement qu'un matérialiste. Il voit sombre, malgré son optimisme volontaire, et le choix même qu'il opère dans les faits accuse sa partialité. (Qu'on

se rappelle son livre *Vieille France*, où il poussait si fort au noir la peinture d'un village de chez nous). De la guerre elle-même, il ne retient que les abominations, les ravages... Elle n'a épargné aucun des Thibault, ni des Fontanin : Daniel, affreusement mutilé, s'empâte comme un eunuque...; et l'agonie d'Antoine, les poumons empoisonnés par le gaz moutarde, se prolonge de façon atroce. Nulle sérénité dans sa fin, en dépit des efforts que, stoïquement, il s'impose. M. Martin du Gard n'a pas de répugnance pour le macabre, et il fait volontiers appel à ses connaissances médicales pour nous rendre plus présente, plus sensible, — je dirai plus familière — l'humiliante laideur de la maladie. Il écrit avec probité, application — cela est surtout sensible dans ses derniers livres d'où les grands morceaux sont absents — sans éclat ni recherche de l'originalité. Je n'ai pas pris, à la lecture de la fin des « Thibault », le plaisir que les cinq ou six premiers volumes de leurs annales m'avaient procuré. Aux flammes de la jeunesse qui les illuminaient en leur prêtant un rayonnement singulier, un feu égal, continu, a succédé, où j'ai vu se consumer trop d'idées qui ont épuisé leur vertu, pour y éprouver quelque chaleur... Ces derniers volumes (c'est un des dangers des œuvres de longue haleine) viennent trop tard, peut-être? Tant de choses ont changé, des événements si extraordinaires ont bouleversé le monde, renversé les valeurs humaines, depuis que les premiers ont paru!...

M. Bertrand de La Salle est un esprit sérieux, préoccupé par les grands problèmes philosophiques — comme l'a prouvé son *Alfred de Vigny* — et qui se fait du roman une très haute idée. L'anecdote psychologique ou sentimentale, la peinture des mœurs, le récit pour le récit, ne sauraient satisfaire son ambition. Il lui faut davantage : poser, sinon résoudre des problèmes essentiels, confronter des idées, en vérifier la justesse ou en dénoncer l'arbitraire. Cette fois, après *La pierre philosophale* et *Les forces cachées*, c'est dans **Montfénil** le conflit de deux générations qu'il expose avec une conviction juvénile, un souci d'impartialité qui emportent la sympathie, mais aussi, par endroits, avec une lucidité, un pittoresque dans le détail qui forcent l'estime. Nulle thèse, cependant dans cette histoire d'une famille noble de province,

celle du marquis de Joncieu dont le fils, Christian, est en révolte contre le despotisme de son père. Celui-ci croit réagir contre les erreurs séculières en soumettant le jeune homme à une discipline inflexible; mais il a l'esprit faux, et il est, de surcroît, fantasque ou lunatique. « Lorsqu'on le voyait assis, on ne s'imaginait pas que son corps nerveux, un peu fluet, était trop grêle pour le visage (...) Les cheveux, à peine raréfiés, divisés par une raie médiane, se relevaient au-dessus des tempes en deux ondulations symétriques. L'œil, bleu-gris, était lucide et froid, la moustache effilée, le profil légèrement aquilin. » Ce portrait physique — dont on a saisi l'air suranné — répond au caractère moral du personnage, qui révélait « un grand défaut de sensibilité, ce mélange d'économie pratique et de courage méprisant, si commun dans l'aristocratie française. » Voilà des traits d'observation sûre et précise. Aussi bien, indiquent-ils la manière de M. de La Salle, qui sait tirer d'un cas particulier des considérations d'ordre général. Mais précisément, à cause de sa volonté d'être fidèle à une vérité, ne s'en dégage-t-il pas assez, et laisse-t-il l'impression de n'avoir point dominé son sujet. Les éléments réels qu'il nous présente eussent été plus saisissants, plus significatifs, s'il les avait fermement pris en main, rassemblés. On voit bien comment M. de Joncieu nuit à son fils, en l'empêchant de poursuivre les études scientifiques pour lesquelles ce jeune homme se croyait doué; mais on n'est pas convaincu qu'il s'agisse, là, d'une opposition consécutive aux transformations d'une société... L'échec de Christian est-il imputable à l'étroitesse d'esprit de son père ou à la faiblesse de sa volonté? Une incertitude demeure. Le lecteur, malgré les témoignages du romancier, hésite à se prononcer dans un sens ou dans l'autre. M. de La Salle semble lui-même avoir balancé d'écrire soit un roman de caractère, soit un roman idéologique. Manque de confiance en la sûreté de ses moyens? Il est possible. Je crois qu'il a passé à côté d'un grand sujet. Mais son entreprise l'honore encore. Il y a bien de la finesse, de l'ironie, de la sensibilité dans son récit — et, surtout, un sens remarquable de la complexité de la vie.

Le roman de M. Lucien Maulvault, **Un gentilhomme maudit,** débute de façon pathétique. Une nuit, un chirurgien s'en-

tend appeler par téléphone, en Normandie, auprès d'un blessé. L'homme a été atteint par une balle, tirée, peut-on penser, par sa fille... Sa fille? Non; une enfant née des amours coupables de sa femme avec un voisin. Et c'est le drame d'une rivalité irréductible entre ces deux individus, rivalité renforcée, d'ailleurs, par une mutuelle convoitise. Possesseurs de domaines qu'ils ambitionnent d'étendre aux dépens l'un de l'autre, Cintray et Aveline ont beau se haïr, ils sont liés par un pacte tacite, qui les oblige au silence. Le chirurgien, qui a arraché Cintray à la mort, pénètre, seul, par l'amour, le secret des deux terriens. Il en approfondit, en mesure l'horreur à cause de cet amour même. Cela est poignant, d'une couleur sombre, accordée au décor de la forêt, du taillis, hanté de bêtes sauvages, et fait honneur au vigoureux talent de M. Maulvault.

On retrouve les principaux personnages de *La rue Courte*, Jean et Frisette, dans le nouveau récit de Mme Thyde Monnier : **Annonciata.** « *La rue courte*, écrit l'auteur, c'était l'espoir fragile de Frisette, ce pauvre espoir courageux, déjà écrasé sous cette lourde passion plus forte que lui. *Annonciata*, c'est la cahoteuse installation de Jean dans cet étrange univers, si peu à sa mesure, et où, pourtant, il s'arrangera — comme toujours — pour se faire une place. » Le séduisant garçon se laisse séduire, malgré l'air qu'il se donne, par plus forte que lui. L'histoire de son dépit, de sa conquête, de l'opération de son propre charme, voilà ce que nous conte Mme Thyde Monnier. Cette jeune romancière impressionniste sait l'art de faire vivre ses personnages, en extériorisant leurs sentiments. Ses couleurs sont franches et ses dialogues alertes réussissent à donner sans imitation servile la sensation du naturel.

M. Ernst Erich Noth que l'on sait avoir renoncé à vivre dans l'Allemagne hitlérienne pour ne pas se soumettre à un avilissant esclavage nous a fait l'honneur d'écrire dans notre langue son dernier roman, **Le désert.** La forme autobiographique du récit ne le met point en cause, nous assure-t-il. Ce n'en est pas moins son attitude vis-à-vis de la barbarie nazie qu'il expose dans ces pages, d'une infinie désolation. A le lire, on a l'impression qu'un nouveau romantisme est né, au pays de *Werther*, non plus de caractère passionnel, mais d'es-

sence philosophique. A la solitude sentimentale de l'amant de Charlotte, une solitude morale et sociale, plus irrémédiable, assurément, a succédé, qu'un coup de pistolet ne suffira pas à rompre. « Le monde que j'ai vu et où je continue lâchement à végéter ne m'inspire que dégoût et horreur », écrit le héros de M. Noth. « Pourtant, ajoute-t-il, je ne rêve plus d'un monde meilleur. » Cette déclaration est sinistre; elle rend inexpiable le crime commis contre l'esprit par les maîtres du nouveau Reich, en ravissant à l'homme toutes raisons d'espérer et d'aimer. Quand le héros de M. Noth se suicide, comme celui de Gœthe, à la fin de sa confession, il ne tue — hélas! — qu'un cadavre.

« On ne trouvera pas ici, écrit M. Joseph Peyré, en présentant son roman, le récit de la conquête du **Matterhorn,** cette geste de près de trois quarts de siècle qui, commencée en 1865 avec le duel Whymper-Carrel et la catastrophe de la cordée, frappée par la folie des déserts et foudroyée sur sa gloire, s'achève avec les trois morts de 1933... » C'est le drame de Jos-Mari, du dernier des Tannenwalder, « l'enfant qui se croyait arrivé trop tard », qu'évoque M. Joseph Peyré, avec son éclat habituel. Et son récit animé, attachant, ajoute un chapitre à tous ceux du roman de l'« Alpe homicide ».

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Rideau de Paris : *L'Ecole de la Médisance,* comédie de M. Claude Spaak (*sic*), d'après Sheridan (*re-sic*). — Théâtre Michel : *Les Monstres sacrés,* pièce en 3 actes de M. Jean Cocteau; Mlles Jany Holt et Suzanne Dantès. — Théâtre de l'Odéon : *Ces dames aux chapeaux verts* (reprise); Mlle Lily Mounet, M. Bourdet. — Théâtre du Palais-Royal : *Permission de détente,* vaudeville en 3 actes de M. Yves Mirande; Mme Robinne, M. Faivre. — Théâtre de la Michodière : *La Familiale,* « comédie » en 3 actes de M. Jean de Letraz; Mlles Simone Sindair et Madeleine Suffel. — Théâtre des Ambassadeurs : *Elvire,* pièce en 3 actes de M. Henry Bernstein (et de Mlle Popesco).

Sur le coup de onze heures, après qu'elle eut fini, rue des Mathurins, de caqueter et de médire de tout-Londres en compagnie de Mrs. Candour, de Mr. Crabtree et de sir Benjamin Backbite, et d'intriguer avec Joseph Surface, lady Sneerwell, à qui Mlle Yolande Laffon prêtait ses traits

exempts de malice, s'avança vers la rampe et fit l'annonce rituelle :

Mesdames et Messieurs,

La pièce que nous venons de répéter pour la dernière fois ce soir est de M. Claude Spaak, d'après Sheridan.

Nul ne s'est recrié, tout le monde a battu des mains, votre serviteur excepté, qui trouva que M. Claude Spaak en prenait vraiment trop à son aise et que, pour le moins, il manquait de tact. Non content d'avoir imposé sa collaboration à **Sheridan**, qui s'en fût bien passé, M. Spaak a l'audace de se prétendre l'auteur d'une comédie qu'il a « tripatouillée ». Si demain il lui prenait fantaisie d' « adapter », taillant dans les scènes, à la manière des régisseurs de tournées, et coupant dans les tirades, quelque chef-d'œuvre du plus grand génie dramatique que l'Angleterre et l'humanité aient jamais connu, le veule et complaisant public, critiques compris, des répétitions générales, souffrirait-il, sans protester, que lady Macbeth, Ophélie, Cordelia ou Cressida vienne proclamer que la pièce est de M. Claude Spaak, d'après Shakespeare? Immédiatement après le nom du soi-disant auteur de *School for Scandal*, Mlle Yolande Laffon fit applaudir celui de M. Christian Dior, qui dessina les costumes de la pièce, d'après Gainsborough eût-elle pu préciser, si le jeune décorateur, qui eût été mieux avisé en s'inspirant de Reynolds, l'ami de M. Spaak, pardon, de M. Sheridan, n'eût été assez modeste, ou ne l'eût pas été assez, pour taire le nom de ce peintre illustre. Maintenant que j'ai rendu à Sheridan et à Gainsborough ce qui leur appartient respectivement, je n'ose dire exclusivement, je m'empresse de reconnaître que l'**Ecole de la Médisance** a obtenu un vif succès de curiosité et qu'on y a applaudi deux ou trois décors de M. Georges Geffroy et les toilettes de Mlle Laffon, de qui la mine, non plus que la voix, ne trahit la noirceur d'âme de lady Sneerwell, cette Mme de Merteuil d'avant la lettre qui n'arrive pas à la cheville de l'héroïne de Laclos, Joseph Surface, son compère et complice en intrigues scandaleuses, n'étant lui-même qu'un Tartufe au petit pied. Sheridan fut le contemporain de

Marivaux et de Beaumarchais : la France du XVIIIe siècle n'a rien à envier, du moins quant au théâtre, à l'Angleterre. La mise en scène de la comédie de Sheridan fait grand honneur à l'intelligence et au goût de M. Marcel Herrand, le directeur du *Rideau de Paris*, présentement logé à l'enseigne du *Théâtre des Mathurins*. Si j'étais M. Charles Dullin, je verrais en M. Herrand un rival redoutable.

Au **Théâtre Michel,** qui est tout à côté, porte à porte, de celui des *Mathurins*, sur le même trottoir, M. Jean Cocteau a tenu à présenter et commenter lui-même, devant que le rideau fût levé, ses **Monstres sacrés.** En dépit de son argument, ses trois actes demeurent diffus et confus. Ce qu'il a tenté de faire et voulu dire exactement, M. Cocteau est seul encore à le savoir. Ces sacrés monstres sont un couple, mari et femme, de ces comédiens du « Français », qui sont la vieille garde de l'art dramatique et classique, celle qui meurt mais ne se rend pas... à Holywood. M. Cocteau leur jette à la tête, à ces acteurs distingués et arrivés, une élève du Conservatoire, « affranchie » et arriviste qui ne rêve que d'aller en Californie, cet autre Eldorado qui hante les jours et les nuits de nos plus jolies contemporaines si gentiment coiffées de « bibis » Second Empire. La jeune personne est l'origine et la cause de tous les micmacs où s'empêtrent les héros chevronnés de cette pièce « esthète », qui n'a ni queue, ni tête, qui n'est ni chair ni poisson, ni comédie, ni vaudeville, et qui, par endroits, rappelle vaguement le vague et falot *Comédien* de M. Sacha Guitry. On y reconnaît aussi la *Voix de son maître*, et celle de sa maîtresse, qui récitent en duo la *Nuit d'Octobre*, le téléphone étant remplacé par le poste de T. S. F. Voilà que M. Cocteau se plagie lui-même : c'est mauvais signe. Ce qui est plus grave, c'est qu'il ne dédaigne pas les effets faciles ni ne répugne aux à peu-près. Une habilleuse à tout faire, puisqu'elle sert aussi de bonne à l'illustre ménage comique, apprend à Mlle Suzanne Dantès que « Madame a *dormi avec ses cuisses dans les oreilles* ». On finit par s'expliquer : il s'agit des boules *quies*, ce que la bonne femme prononce comme je viens de l'écrire. M. Rip, lui-même, n'eût pas trouvé mieux, ou pis. Mlle **Jany Holt** donne un semblant de

vie à cette pièce mort-née. Aussi frénétique en son pyjama de satin noir à parements fleuris, chef-d'œuvre de M. Schiaparelli, qu'elle l'était il y a un mois encore, au *Théâtre de l'Œuvre,* sous les atours d'une dame du temps des *Trois Mousquetaires,* elle s'est fort adroitement tirée d'un rôle particulièrement ingrat. Si, domptant ses nerfs, qui paraissent la dominer, elle parvenait à nous donner dans quelque autre création une impression de calme et de douceur, nous n'hésiterions pas à écrire que malgré sa taille, qui est moyenne, Mlle Jany Holt est une grande comédienne et non une spécialiste de la crise de nerfs. Mlle **Suzanne Dantès** a joué à la perfection un rôle tout opposé à celui qu'elle tenait, il y a un mois à peine, au *Théâtre Daunou :* elle a mimé et parlé avec beaucoup de finesse une saynette d'une drôlerie plutôt vulgaire, telle qu'on en voit dans les revues de *Bobino.* Mme Yvonne de Bray, la grande « Esther », rappelle, par sa voix et ses gestes, Mlle Yvonne de Bray, l'interprète des héroïnes hystériques d'Henry Bataille. Pour M. André Brulé, il est toujours pareil à lui-même et à feu Arsène Lupin, gentleman cambrioleur. Il est regrettable que M. Brulé se soit mêlé de la mise en scène des *Monstres sacrés* et n'en ait pas plutôt chargé M. Edmond Roze, qui a fait ses preuves au *Théâtre Michel,* et ailleurs.

Vous n'êtes pas, je pense, sans avoir déjà vu, soit au *Théâtre Sarah-Bernhardt,* soit au cinéma de votre quartier, **Ces dames aux chapeaux verts.** L'Odéon vient de reprendre cette pièce dont le succès est loin d'être épuisé. Deux acteurs s'y distinguent entre tous, M. **Bourdet** qui figura à ce même théâtre le *reb* de *l'Ami Fritz,* et qui, dans la pièce tirée par M. Albert Acremant du roman de sa femme, s'est transformé en un professeur de cinquième classique, amoureux transi d'une de ces dames, lesquelles sont quatre, comme vous le savez, et Mlle **Lily Mounet** qui, en sœur aînée de ces vieilles filles, a réussi une création absolument étonnante. Toutes ces demoiselles, ses compagnes, qui, dans d'autres pièces, sont jolies, si j'en juge par leurs portraits, ont, du reste, poussé le souci de leur art jusqu'à s'enlaidir et à se fagoter comme les personnes de leur triste état, qui ne prête à rire qu'aux sots, le sont en province.

M. Yves Mirande a donné au *Palais-Royal* la troisième pièce inspirée par la guerre. **Permission de détente** est jouée avec un entrain endiablé par les pensionnaires de M. Quinson. L'intrigue en est mince, mais les tribulations des personnages sont mouvementées à souhait. On ne peut s'empêcher de rire, la salle entière, de l'orchestre aux galeries, s'esclaffe de bon cœur. La détente n'est pas seulement pour M. Faivre, le héros de ce vaudeville, concierge et capitaine, qui se couvrira de gloire et de décorations en cette guerre-ci, comme il s'en est couvert lors de la précédente, et de qui la fille finit par épouser le fils de son « proprio », simple soldat que le hasard, manœuvré par M. Mirande, a placé sous ses ordres, « quelque part en France »; elle est aussi pour les spectateurs. On eût craint que **Mme Robinne** ne fût pas à son aise sur la scène des exploits comiques de Labiche, mais elle s'en est fort bien tirée, jouant au naturel — tel qu'on l'entend parfois au Théâtre-Français — une mère noble, quoique bourgeoise : elle a fait, sans y prendre garde, une charge aussi savoureuse qu'imprévue d'un emploi qu'il lui est souvent arrivé de tenir, avec toute la componction désirable, à l'autre bout de la rue Montpensier, place du Palais-Royal.

La Familiale, c'est une auto pour familles nombreuses, et l'un des objets de discorde des Lamouche et des Mistouflet. Cela finit par des mariages, trois, si j'ai bonne mémoire, et eût pu finir par des chansons, si M. Jean de Lettraz en eût fait une opérette. Croyant écrire une comédie, il a produit un vaudeville au ralenti, qui a permis à Mlle **Simone Sinclair** de montrer ce qu'elle laissait soupçonner au Palais-Royal, notamment dans *Ma femme est timbrée,* du même auteur, à savoir : qu'elle est capable de se distinguer ailleurs que dans des bouffonneries, et à Mlle **Madeleine Suffel** de figurer, avec infiniment de drôlerie, une bonne amoureuse de Tyrone Powell, vedette, rayon « jeunes premiers », d'Hollywood.

M. Henry Bernstein a jugé que sa nouvelle pièce, **Elvire,** n'est pas assez littéraire pour qu'il en soit rendu compte dans le *Mercure de France.* Je lui sais gré, ainsi qu'à Mme Re-

foulé, l'aimable secrétaire générale du *Théâtre des Ambassadeurs* (et surtout de M. Bernstein), de m'avoir évité le dérangement.

INTÉRIM.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Les Optimistes : *Quelque part à Paris*, revue de M. Rip, assisté de M. Jean Boyer; Mlle Barbara Shaw. — Le Coup de Patte : M. Martini; *Chansons... quand même*, revue en 1 acte de M. Max Régnier. — Le Coucou : *La Chevauchée fantaisiste*, revue en 1 acte de M. Roméo Carlès. — Mme Lucienne Dugard à l'*Européen*.

J'ai déjà dit ce que je pense de M. **Rip.** Sa dernière revue, en collaboration avec M. Jean Boyer, ne m'a pas fait changer d'avis. Il eût fallu pour cela que M. Rip eût lui-même changé. A son âge, ce serait demander l'impossible. Entre nous, quoi qu'il fasse désormais, on peut d'avance être certain que, plus ça changera (de titre), plus ce sera la même camelote. Pour cette fois-ci, il lui sera, en ce qui me concerne, un peu pardonné, parce qu'il m'aura offert le régal de revoir **Mlle Barbara Shaw.** J'ai oublié les « mots » ineptes de M. Rip, ses calembours dignes du premier « voyageur » (de commerce) venu, ses laborieuses et grossières facéties, et jusqu'à ses railleries sacrilèges de La Fontaine, Racine et Molière, je ne me souviens plus que d'une Bilitis, drapée d'une tunique de pourpre, les pieds nus aux ongles teints, de pourpre eux aussi, dans des cothurnes d'argent, portant le chignon à la mode des contemporaines d'Aristophane (le vrai, et non pas M. Rip, qui est son *ersatz*), d'une Bilitis tricotant debout, dans la pose d'une Tanagra, pour les « poilus » de l'Iliade, *quelque part à Paris*, rue de Gramont, parmi des jeunes femmes d'un hellénisme montmartrois, qui chantait avec elles :

Je prends du bromure
A tire-larigot...

Je ne me souviens plus, je ne veux plus me souvenir que d'une accorte Sablaise, si sémillante sous sa coiffe de dentelle, son casaquin de satin blanc rayé de rouge et son noir cotillon court où ondule une bande orangée, qu'elle éclipsait les autres « provinces françaises », d'une Sablaise

qui chantait, bien mieux que Mlle Fanely Revoil et que M. Tabet lui-même :

Si j'ai l'air d'une fillette
Par devant et par derrière
C'est pour pêcher la crevette
Qu'on mange au restaurant.

Oui, hélas! elle chantait ces horreurs, Mlle Shaw (c'est elle Bilitis, et c'est elle la Sablaise), et c'était pitié, je vous jure, de voir s'échapper de ses jolies lèvres des choses aussi abjectes que les crapauds et les vipères qui, dans le conte de Perrault, sortent de la bouche d'une mégère orgueilleuse, jalouse de sa sœur cadette. C'est à celle-ci, pourtant, que Mlle Shaw ressemble, et elle eût mérité de rencontrer une fée, qui lui dît, comme à elle : « Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don. Je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur ou une pierre précieuse. » Mais il n'y a des fées que dans les contes, et la vie n'en est pas un, aussi Mlle Shaw en a-t-elle pris son parti, et son sourire a-t-il je ne sais quoi de mélancolique. C'est sans doute qu'elle a honte, trois fois honte, pour elle-même, pour les béotiens qui l'écoutent, et pour ses bourreaux qui la condamnent à réciter, deux fois par jour, et trois le dimanche, en guise de parade, de ces « vers » qui lui soulèvent le cœur — et le nôtre aussi :

Oublions un peu le temps
Ne nous faisons pas de bile
Et qu'un avenir cent pour cent (?)
Nous conduise en l'an deux mille

Ces vilenies, et d'autres plus abominables encore, Mlle Shaw, qui est fine et qui a de l'esprit, bien plus que M. Rip, les débite, comme je viens de le dire, avec son plus doux sourire. Ainsi le veut son présent état de commère, qui n'est pas, en son tréfonds, joyeuse comme le sont celles de Windsor. Entre deux saynettes, elle fait de brèves apparitions, en longue robe noire, brodée de paillettes mauves sur le corsage, le dos et les bras, aussi beaux, en leur splen-

dide nudité que ses épaules, qu'elle montre au final, moulée dans un fourreau d'un rose tendre voilé d'un nuage de célophane, et qui eussent pu soutenir l'éclat de celles de Mme de Castiglione. Jamais on ne vit plus belle ni plus aristocratique commère de revue. Auprès de Mlle Shaw, Mlle Monique Rolland elle-même passerait inaperçue. La grâce personnifiée, le charme incarné, un milord dirait qu'elle est *lady like,* et même ajouteraient MM. Rip et Boyer, en leur affreux jargon, *lady* 100 %. En la regardant, la louange que Sheridan adresse à mistress Crewe vient tout naturellement à l'esprit : « Le doux charme de ses manières est fait pour captiver et non pour surprendre, il s'harmonise avec l'expression de ses traits, — c'est moins que de la dignité, c'est plus que de la grâce. » C'est ainsi, j'imagine, que Mlle Shaw, que je n'ai point l'honneur de connaître personnellement, apparaît à ses amis, mais sur la scène, étant comédienne, elle serait, comme telle, capable de feindre avec vérité des sentiments contradictoires et contraires à sa propre nature. C'est ce que je me disais, l'autre soir, au *Théâtre des Mathurins,* où elle eût été bien plus à sa place dans le rôle de lady Teazle que Mlle Tania Balachova qui n'a rien d'un Reynolds, qui est trop fébrile et qui a conservé un soupçon d'accent slave. Mlle Shaw s'y fût montrée coquette et cruelle, ironique et sarcastique : Sir Oliver, le nabab, eût mieux compris et davantage excusé les faiblesses de sir Peter pour sa jeune et belle épouse. Si, par quelque hasard, M. Marcel Herrand se fût, un soir de l'hiver dernier, aventuré au *Théâtre des Nouveautés,* je ne doute pas qu'il n'eût sous les « vers » et la « prose » de M. Rip, malgré ces vers, malgré cette prose, découvert Mlle Shaw. M. Herrand, qui a emprunté au cinéma Mlle Odette Joyeux — ce n'est pas une trouvaille, et on ne lui en fera pas compliment — pour lui faire incarner — très gauchement — la pupille de Sir Peter, eût, du premier coup d'œil, démêlé que Mlle Shaw est douée d'une personnalité si évidente qu'elle crève les yeux, sauf de M. Rip, qui doit être terriblement myope, et il se fût empressé de l'arracher aux mains de ce vandale. Mlle Shaw eût été, grâce au flair du directeur du *Rideau de Paris,* la révélation de cette saison-ci, comme le fut naguère Mlle Mi-

chèle Alfa, que M. Herrand dénicha je ne sais où, laquelle, à peine lancée dans *Captain Smith*, lui fut ravie tout à la fois par M. Bernstein et par les studios et tient présentement la vedette au *Théâtre de Paris* dans un vaudeville bêta. A Mlles Spinelli et Yvonne Printemps, M. Rip, lors de la dernière guerre, n'avait confié dans ses revues : *1915* et *l'Ecole des Poilus*, où Mlle Marguerite Deval tenait l'emploi de Mlle Thérèse Dorny dans *Quelque part à Paris*, que des rôlets aussi modestes que ceux de Mlle Shaw. Mlle Renée Devillers n'avait pas été mieux partagée, il y a quelque dix ans, quand elle chantait dans une revue des *Variétés*, qui valait celles de M. Rip :

Linons, layettes
Utiles aux tout petits.

Mlles Spinelli et Printemps sont, peu après, devenues des vedettes, Mlle Devillers — son sort est bien plus digne d'envie — une des plus intelligentes et sensibles comédiennes du théâtre d'aujourd'hui qui n'en compte guère et qui aurait grand besoin d'une recrue de la qualité de Mlle Barbara Shaw.

Une roulotte s'est arrêtée place Pigalle. Mlle Oléo, « bohémienne aux grands yeux noirs », y a dressé sa tente, rayée de rouge et blanc, et sous cette tente où, de ci, de là, s'élèvent des platanes, elle a installé le tréteau sur lequel se succèdent tous les soirs MM. P. J. Vaillard, Victor Vallier, Geo Charley et Martini, que M. Georges Matis accompagne au piano. M. Martini par son « tour d'horizon » et ses camarades par leurs chansons justifient complètement l'enseigne de ce tréteau : **Le Coup de patte.** Il est plutôt bénin, dame Anastasie, que ces messieurs ne se privent pas de « blaguer », ayant rogné leurs griffes satiriques. Mais elles repousseront, après la victoire, et M. Martini se frotte déjà les mains en pensant à la revanche qu'il s'est juré de prendre. Mlle Yolanda chante avec une aimable douceur, des chansons qui ne sont pas rosses, n'étant pas d'actualité. Une revuette de M. Max Régnier, pleine de bonne humeur, termine très agréablement la soirée. Rien de plus original, de plus plaisant et de plus frais que ce nouveau petit théâtre construit, d'après les plans de M. Jean Varenne, décoré par M. Henri

Mahé, et orné d'affiches de Chéret, Toulouse-Lautrec, Léandre, A. Guillaume, etc., qui évoquent les fastes des cirques, cabarets et concerts à l'époque où le *Mercure de France* créa cette rubrique-ci pour Jean de Tinan.

M. **Roméo Carlès,** chansonnier populaire, je veux dire aimé de sa concierge, pour d'autres raisons que le héros d'Eugène Chavette, et des « usagers » de la radio, est l'auteur de l'actuelle revue du *Coucou,* **Chevauchée fantaisiste,** qui ne ment pas à son titre, et qui soutient victorieusement la comparaison avec *Quelque part à Paris* et même avec une *Drôle de revue.* Elle est enlevée, au galop, par M. Roméo Carlès, aussi bon comique que ses camarades chansonniers qui le secondent avec entrain, et par M. Geo Pommel, de qui la rondeur et la pétulance font vraiment plaisir à voir.

§

J'ai dit, et ne m'en dédirai pas, que je ne me lasserai pas d'entendre **Mme Lucienne Dugard** chanter, comme nulle autre ne l'a jamais chantée, ni jamais ne la chantera, certaine mélodie du film de M. Disney. A **l'Européen,** un soir de février, comme naguère à l'*A. B. C.*, j'ai pris, à la lui entendre chanter de nouveau, un plaisir extrême, ni plus ni moins que Blanche-Neige quand elle prêta sa mignonne oreille aux mots « si doux, si tendres », qu'elle avait espérés, et que lui disait enfin son prince charmant. Je doute pourtant que celui-ci eût la voix de Mme Lucienne Dugard, cette princesse charmante du chant, auprès de qui Mlles Lucienne Boyer, Lys Gauty et *tutte quante* font figure de sorcières. Ce fut un enchantement que son « tour de chant », qui, au vrai, était un récital. Vêtue cette fois de velours noir, pour toute parure une petite broche de diamants, qui mettait sur le sombre corsage un éclat qui n'était pas aussi radieux que celui de son décolleté, Mme Lucienne Dugard n'a chaté que trois morceaux, mais elle a chanté *A Costa-Rica,* la *Princesse et le petit soldat,* qui est une manière de chantefable, et la mélodie que j'ai dite, comme elle seule peut et sait les chanter. Le public du concert de M. Castille en était ravi, et le prouvait par ses applaudissements, mais par

un excès de modestie, Mme Lucienne Dugard s'est dérobée à son insistance pour céder la place à M. Josselin qui ressemble à Jocelyn comme Gaudissart à M. de Lamartine. Je ne suis qu'un amateur, qui se prend d'enthousiasme pour ce qui est noble et beau, même au music-hall, et d'indignation contre ce qui est vulgaire et laid, là comme ailleurs, mais je crois connaître un moyen de s'assurer la conquête du public d'aujourd'hui, lequel, dans son éclectisme, mêle et brouille tout, le talent avec le « genre », l'art avec l'artifice, et confond les vedettes qui, pour la plupart sont de belles — c'est une façon de parler — mazettes, avec les artistes. Peut-être, dans une de ces prochaines chroniques, me risquerais-je à le confier à Mme Lucienne Dugard, qui, elle, est une artiste authentique, et mérite la consécration que tant d'autres ont usurpée.

LE PETIT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

C. C. Furnas : *Le siècle à venir*, traduit de l'anglais par A. M. Petitjean, Gallimard. — Mémento.

Le siècle à venir est une œuvre de premier ordre, émaillée de réflexions spirituelles, suggestives et profondes. Une seule ombre au tableau : la traduction est extrêmement médiocre. Et cependant, une rapide lecture par un homme compétent aurait pu éliminer les expressions erronées, cocasses ou amphibologiques : on ne saurait imaginer par quels termes Petitjean a remplacé les vocables *corrects* d'oxhydryle (p. 19), d'alcool amylique (p. 20), de sous-vêtements (pp. 24-26), de silicium (p. 45), de mépriser (p. 64), de stations électriques (p. 89), d'accumulateurs (pp. 89-99), de papillotant (p. 108), de pouvoir calorifique (p. 116), d'oxyde de carbone (p. 127), de glandes endocrines (p. 186), d'hydrate de carbone (p. 193), de corrélation (p. 201), d'auditoire (p. 225) et d'ultra-sons (p. 242). Termes techniques et mots courants sont logés à la même enseigne!

L'auteur qui professe à la *Yale University* de New-Haven (Connecticut, U. S. A.), a divisé son exposé en trois parties : la science (pp. 7-64), la technique (pp. 65-211), les conséquences sociales (pp. 213-282). Un tel ouvrage ne se résume

pas : tout est à lire et à méditer. Nous en donnerons un aperçu d'ensemble, en mentionnant les idées générales, qui ne sont plus matière à discussion, mais qui sont encore candidement ignorées de l'homme moyen et même de ce qu'on appelle « l'élite ».

La recherche du savoir humain ne devrait certes nullement être confinée aux sujets « pratiques »; mais le caractère pratique d'un sujet ne devrait pas le faire mépriser (p. 64). L'ingénieur et ses compagnons qui déifient l'utilité et jaugent toutes choses par la formule : « A quoi cela sert-il? » sont également incongrus. La réponse qui vient tout naturellement à l'esprit : « A quoi servez-vous vous-mêmes? » (p. 66). A moins qu'une ère sombre n'advienne, notre progrès matériel futur reléguera le progrès présent dans la classe la plus minuscule des pygmées. On l'a dit si souvent dans ces dernières années que les gens n'y croient plus. Ils pensent que c'est devenu une habitude, que cette histoire est pur bavardage d'hommes de science ayant une heure à perdre. Ils regardent les dix millions de chômeurs et de mendiants dans la rue: «Voilà votre progrès!» et oublient que ce n'est pas l'accomplissement ultime, mais simplement un stade transitoire de la science et de la technique, qui ne marchent pas de pair avec la sociologie et l'économie politique (p. 67). Arrêter notre marche en avant, même si nous le pouvions, ne nous mènerait guère qu'à une ruine complète (p. 68). Nous n'avons jamais appris à synchroniser le but de notre vie et celui des machines. Le but des machines, s'il en est un, est de fabriquer plus de choses plus rapidement; mais nous les employons uniquement pour gagner plus d'argent... (p. 237).

Songez à ce que deviendrait notre vie, si nous n'avions pas une grande réserve d'énergie et une très grande réserve de métaux. Certaines personnes prétendent que nous ne nous en trouverions que mieux; mais elles ont peu de preuves à l'appui, et il est curieux que ces mêmes personnes attachent généralement beaucoup d'importance (1) aux conforts matériels de la vie (pp. 155-156). Bien des volumes pourraient être remplis d'exemples de détresse humaine causée par les découvertes et les inventions. Mais on pourrait également remplir bien des volumes de leurs avantages : la lumière électrique par exemple, ou les autos, les machines à coudre, la rayonne (2), le caoutchouc vulcanisé, le chauffage central, la soudure autogène, et même le cinéma et la radio (p. 214). Le temps, entre la découverte scientifique et son application, s'étend sur des

(1) On songe tout naturellement aux *Scènes de la vie future*...
(2) Ou soie artificielle.

années, comme une bande de caoutchouc. L'effet Edison, qui est à la base des lampes modernes de T. S. F., fut observé pour la première fois en 1883, mais son application ne suscita l'attention des Américains que vers 1925, quand la radio commença à faire veiller les jeunes gens. Les principes fondamentaux de la télévision furent énoncés pour la première fois en 1855; mais nous n'avons pas encore de télévision pratique. Léonard de Vinci a écrit un traité scientifique correct sur le vol des machines plus lourdes que l'air au XVe siècle; mais ce ne fut que 400 ans plus tard que le premier Wright prit son vol (p. 217-218). Rejeter tout le blâme de nos maux sur la science et l'invention, c'est chercher aveuglément un bouc émissaire... Quand le coût du salaire manuel représente moins d'un pour cent du prix de revient d'un article fini, le système social n'est pas celui qui convient (pp. 220-221). *Améliorer et appliquer :* aucun domaine de notre vie qui ne demande des améliorations et qui ne crie littéralement après elles. Il nous faut des avions plus sûrs et plus rapides, des automobiles et des vêtements qui ne s'usent pas, des maisons confortables, jolies, salubres et solides, des médicaments qui nous guérissent, des écoles qui nous instruisent, et des aliments qui ne nous donnent pas d'indigestion. Mais, par-dessus tout, il nous faut un système économique et social stable, qui nous procure paix et sécurité, et une occasion de travailler pour les biens du monde qui en valent la peine... Et cependant les trois quarts du budget fédéral américain, durant les années normales, vont aux guerres passées et futures, et moins d'un demi pour cent aux recherches scientifiques (pp. 218-219). La plupart des hommes n'apprécient pas la valeur des buts lointains, mais il y a un but qu'ils comprennent pleinement : c'est le niveau de vie... Aucun homme responsable ne s'est jamais arrêté une heure pour discuter sur la meilleure répartition possible des dollars et sur l'effort que nous devrions faire, à notre stade actuel de développement technologique, pour en tirer le bien maximum pour tous (p. 224). Les inventeurs américains reconnaissent vite la valeur d'une chose, surtout après que les brevets sont expirés (p. 23).

Tous les domaines de notre vie fourmillent d'occasions d'épargner du travail, auxquelles nous n'avons encore prêté aucune attention... Nous avançons lentement parce qu'il règne une inertie humaine inouïe (p. 77). Pour des calculs compliqués, une machine peut faire un travail de mille hommes-heure en trois ou quatre heures (p. 74). Au juger, je dirais qu'on pourrait remplacer avantageusement et à meilleur compte un million d'ouvriers qui s'occupent de la vérification et du contrôle, par des machines actionnées par des photocellules (p. 76).

A chaque page, le professeur américain s'applique à rectifier des préjugés courants, que personne ne songe à contester :

La seule chose qui ait empêché l'homme de fabriquer *tout* ce que la nature a produit est son manque de connaissances (pp. 8-9). Combien de fois prétend-on qu'un produit « cent pour cent naturel » vaut seul quelque chose! Le public est encore imbu de l'idée que les produits « naturels » sont incontestablement meilleurs (pp. 32-34). Or les procédés de la nature ont un faible rendement, et l'homme peut presque toujours faire mieux (p. 188). Peu de personnes se rendent compte du prix fabuleux qu'elles paient pour leur nourriture. C'est dans la production des matières actuellement les plus coûteuses que la nature a le plus mauvais rendement et c'est à cet égard que l'homme pourra faire le plus de progrès (p. 191). Le jeune homme, au printemps, ne voudra jamais croire que l'amour n'est qu'une question de molécules (p. 12). Beaucoup de malformations physiques et mentales sont dues à l'excès ou au défaut d'hormones. Bien des gens devront leur bien-être à la victoire des chimistes sur le cholestérol (p. 15). L'atome, qui fut à un certain moment le plus petit morceau de matière qui pût exister, est devenu maintenant toute une ménagerie (p. 51).

Le problème des *loisirs* est un des plus fondamentaux qui se poseront dans « le siècle à venir » :

Un monsieur très important du monde industriel me dit que mes idées sur le règne prochain des loisirs sont « des balivernes, qui ne riment à rien. J'ai travaillé dur chaque jour de ma vie pendant trente ans. Je sais ce que je dis. Ce qu'il faut à ce pays, c'est du travail! du travail!!! Tout le monde travaillant dur à chaque moment. C'est le seul moyen d'arriver à quelque chose. La journée de huit heures? elle nous a ruinés! » Ce monsieur est parvenu à accroître la production de fonte de plus de 50 pour cent dans les dix dernières années, et s'est trouvé « dans la nécessité » de congédier la plupart de ses employés, avec ses bénédictions et ses souhaits de bonne réussite, mais sans pension ni indemnité d'aucune sorte (p. 238). Pourquoi travailler pour un surcroît d'acquisitions, quand on peut vivre d'une façon satisfaisante sans les posséder?... Dans l'esprit de la plupart des gens, quoiqu'ils ne l'admettent pas toujours, le loisir est un véritable avantage, une récompense de la vie, un but pour lequel il vaut la peine de lutter (p. 239). Le loisir consiste en tout le temps et en toutes les acti-

vités, qui n'ont pas comme but de gagner notre vie ou de soigner notre santé : il faudra que la nation organise les loisirs mieux que les riches oisifs de ce temps ne l'ont fait (p. 240). Il faudra former les gens pour les loisirs tout autant que pour le travail (p. 250).

Les divers abus de la société américaine tombent sous les coups de ce critique impartial et avisé, le veau d'or, la crédulité, les routines administratives et pédagogiques (latinomanie et grécomanie) :

La philosophie des financiers consiste à gagner de l'argent en contractant des dettes et en laissant les autres les payer (p. 114). Vous comptiez sur des années de vieillesse, avec de l'argent en banque et des dividendes arrivant régulièrement; mais l'argent est entré dans la banque et n'en est jamais ressorti (p. 268). Carnegie et Rockefeller furent impitoyables et cruels; puis ils ont donné de l'argent pour les bibliothèques et les recherches, afin de permettre aux hommes de devenir cultivés, agréables, honnêtes, bref l'inverse de ce qu'ils furent eux-mêmes (pp. 277-278). Les réactions des foules sont désastreuses, même quand elles partent de mouvements nobles... Ecoutez les harangues des politiciens, les boniments des vendeurs; observez la façon dont un avocat empoigne son auditoire; étudiez le fonctionnement d'un parlement ou d'un congrès; notez l'influence considérable de la religion dans un pays qui se croit scientifique (pp. 235-236). Pendant cinq mille ans, les théologiens ont parlé de choses qu'ils ne connaissaient pas (p. 38). Dans le monde moderne, une loi est quelque chose que la majorité peut imposer à la minorité (p. 265). La presse italienne, allemande, russe, et même la presse française reproduisent ce que les pouvoirs publics veulent lui faire dire. La liberté de la presse est un conte de fées : il en est de même pour la radio (p. 260).

La différence principale entre le monde moderne et l'ancien, c'est que nous avons maintenant des sciences pures et appliquées. Il est inadmissible qu'un homme moderne, qui n'a pas la moindre notion des phénomènes et des conceptions de la science, soit considéré comme instruit (p. 254). Or, une personne qui connaît ses classiques se croit « instruite » : elle a tout simplement perdu quatre ans à traduire « veni, vidi, vici » (p. 251). Bien au contraire, un homme instruit est celui qui a une connaissance générale des choses telles qu'elles sont, une compréhension des choses telles qu'elles étaient, une vision des choses telles qu'elles pourraient être (p. 254). Nous avons conservé les langues mortes dans les programmes, alors que, depuis plus de trois siècles, personne n'a l'occasion

de s'en servir....Et il y a tant de choses indispensables à comprendre! Nous avons l'habitude de croire aux langues mortes, à cause des préceptes puritains, qui réclament au moins dix heures d'ennui par jour, parce que c'est bon pour l'âme... Les carrières libérales donnent généralement un air de respectabilité, mais il y a, chez elles, tout autant de bigoterie, d'étroitesse, d'égoïsme, de snobisme et d'inertie que dans toute autre branche de la vie moderne (pp. 251-253).

Les citations qui précèdent ne donneraient qu'une idée incomplète du livre de Furnas, car nous avons glissé sur la documentation scientifique qui est toujours de première main. Nous terminerons en citant deux anecdotes d'outre-Atlantique, qui n'auront pas l'heur de nous dépayser :

A Washington, il y a quelques années, le ministre de l'Economie Nationale découvrit que les Américains mangeaient trop de viande. Il fit faire des conférences sur le régime alimentaire. Il avait tout à fait raison : cet homme était payé pour constater certaines erreurs et les rectifier par une habile propagande. Or il arriva que les gens des abattoirs tombèrent par hasard sur cette littérature insidieuse. Ils éclatèrent comme des saucisses de Francfort trop cuites et allèrent aussitôt trouver Qui De Droit à Washington. Songeant aux taxes élevées que doivent payer les gens des abattoirs et surtout à leur grande influence, les hommes au pouvoir décidèrent que personne n'avait le droit de nuire au commerce, et le ministère de l'Economie Nationale ne se mêla plus de questions qui ne le regardaient pas (p. 259).

Dans le Minnesota, les autorités de l'Université demandèrent, comme tous les ans, le renouvellement des subventions. Celles-ci ne consistent pas en sommes globales, mais sont divisées par articles. Les subsides pour la bibliothèque se trouvèrent particulièrement importants : peu de livres nouveaux, pas de revues spéciales... Un comité étudia la question, et le rapporteur s'exprima en ces termes : « J'ai été là-bas et ai jeté un coup d'œil sur cette bibliothèque. Ils n'ont aucunement besoin d'argent pour acheter des livres. Il y a là-bas plus de livres qu'aucun professeur ne pourrait en lire pendant toute sa vie » (pp. 260-261).

L'œuvre de Furnas représente le type des livres, qui, malheureusement n'existe que traduits de l'anglais et dont un nombre infime de Français prend connaissance. Nous avons analysé tous ces ouvrages au cours des derniers mois. *Le*

Siècle à venir, c'est tout bonnement le triomphe du scientisme intégral dans tous les domaines, après liquidation d'un passé lourd de tares et de bévues.

MÉMENTO. — *Les Horizons de France* viennent de publier un volume collectif, intitulé *Pologne* dont Firmin Roz, à l'Académie des Sciences morales et politiques, a pu dire qu'il est « de la plus émouvante actualité et de l'intérêt le plus vif ». On m'avait prié d'y résumer la science polonaise, *de Copernic à Marie Curie,* mais, après avoir accepté mon manuscrit sans objections, on a modifié tout ce qu'on a voulu *sans me consulter.* Le plus grave, c'est qu'ayant écrit : « les réserves d'énergie, qui gisent sans profit à l'intérieur des noyaux atomiques », on a trouvé plus gracieux de remplacer « gisent sans profit » par « se dépensent ». L' « améliorateur » n'a pas vu qu'une réserve qui se dépense cesse, d'un seul coup, d'être une réserve!

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

. Gilbert Virlogeux : *Refaire la France. Mon plan pour un redressement économique, financier, politique. Un progrès social.* Editions Baudinière. — Mémento.

Refaire la France. — Un livre qui porte un tel titre ne peut qu'être accueilli avec faveur. L'auteur, M. Gilbert Virlogeux, se tient presque tout le temps sur le plan financier, mais dans ses dernières pages il s'aventure sur le plan constitutionnel, et c'est, à mon avis, par là qu'il faudrait commencer, parce que tout notre régime économique est dominé par notre système politique et qu'on n'obtiendra rien de sérieux dans le premier si on ne commence pas par assainir et raffermir le second.

Nous croyons être en démocratie et nous sommes en fausse démocratie, pour ne pas dire en antidémocratie. La vraie démocratie, c'est le gouvernement du peuple par le peuple, tous ces termes devant être d'ailleurs bien précisés : gouvernement signifiant seulement contrôle et arbitrage suprême, et peuple signifiant composé quantitatif et qualitatif, ce qui implique masse et élite, mots encore à préciser : le mot masse doit-il comprendre les femmes et les enfants? à mon avis, oui; et le mot élite comprend-il une sélection unique ou

multiple? à mon avis multiple; il y a au moins cinq élites : celle des chefs de production (tous les patrons) celle des constituants de richesses (tous les épargnants) celle des notabilités sociales (tous les décorés) celle des instruits (tous les bacheliers et assimilés) celle des pères de famille nombreuse (tous ceux qui ont cinq enfants), et cette large élite d'un demi-million de personnes ne ferait pas obstacle à une sélection plus étroite, seulement un millier de personnes, qui seraient choisies par le Président de la République d'accord avec le Conseil d'Etat, l'Institut de France et le Conseil de la Légion d'honneur. Voilà les bases solides et légitimes sur lesquelles devrait s'instituer une vraie démocratie.

Le problème est d'ailleurs plus haut que celui des *craties* politiques. Il s'agit de la civilisation, et de notre civilisation à nous, qui n'a que de lointains rapports avec les régimes des vieux Pharaons et des vieux Incas et qui découle en droite ligne de trois sources : les merveilleuses républiques grecques, l'admirable cité romaine et le divin christianisme en qui se retrouve tout ce qu'il y a d'assimilable pour nous dans les religions orientales de la Judée, de l'Iran, de l'Inde et de la Chine. C'est cette civilisation, fruit de trente siècles d'efforts intellectuels et moraux, qu'il faut défendre contre ses ennemis, qui sont d'ailleurs les mêmes aujourd'hui qu'il y a trente siècles : les puissances brutales, rois de proie et peuples de proie, les barbares du dehors et les barbares du dedans, également destructeurs et massacreurs; ces forces mauvaises ont fini par détruire Athènes, Alexandrie, Rome et Constantinople; il s'agit maintenant d'empêcher Londres, Paris, New-York et les autres cités civilisées d'être à leur tour détruites.

Le temps où nous vivons est la surprenante illustration de ce qui vient d'être dit. On aurait pu croire qu'aucune collusion n'était possible autre les deux fléaux, le kaisérisme et le bolchévisme, le premier avait bombardé le second de tant d'injures et de menaces! Et voilà que les deux fléaux ont fraternisé! La chair sanglante polonaise et la chair sanglante finlandaise ont été leur festin commun; tous deux ont communié à ces hosties, comme disait cet abominable Frédéric, qu'on ne sait par quelle folie Comte a adopté comme un des treize parangons de l'humanité. (Si les positivistes ne

veulent pas être en exécration à toute l'espèce humaine, qu'ils se hâtent de nettoyer leur calendrier de ce nom odieux!) Et maintenant qu'éclate à nos yeux la satanique alliance de ce bolchévisme et de ce kaisérisme, la leçon s'imposera-t-elle à nous? et après avoir gagné la guerre comme il y a vingt ans, gagnerons-nous l'après-guerre? Nos gouvernants depuis vingt ans l'ont perdu, et jamais nous ne serons assez sévères pour eux; puissions-nous n'avoir pas à être sévères pour leurs successeurs d'aujourd'hui et des vingt ans prochains!

Contre le kaisérisme (et le bolchévisme russe n'est qu'un kaisérisme) le programme est facile à dessiner. En renonçant à ces vaines sociétés des nations que les peuples de proie haïssent et où elles n'entrent que pour les ridiculiser et paralyser, il s'agit d'instituer une vraie force de défense de la civilisation, qui désarmera et purifiera les peuples de proie. Il y aura des garnisons françaises et anglaises dans toute l'Allemagne et dans toute la Russie jusqu'au Kamtchatka, et ce sera beaucoup plus simple et facile que ce qu'on pourrait croire, et les Allemands comme les Russes s'en trouveront vite très heureux; on verra renaître l'Allemagne de Gœthe et de Mozart sous celle de Bismarck et d'Hitler, comme la Russie de Dostoïevski et de Tolstoï sous celle de Lénine et de Staline, et enfin le monde respirera et reprospérera sous la triple influence salvatrice de la Grèce, de Rome et de la Galilée.

Contre les barbares du dedans, la lutte sera plus difficile mais ne sera pas impossible. La difficulté ici vient, d'abord, de ce que ces ennemis se camouflent assez habilement; de quelle indulgence n'ont pas longtemps bénéficié les communistes moscoutaires et ne bénéficient pas encore les autres marxistes qui sont leurs frères en doctrine et en passion antisociale? et ensuite de ce que ces ennemis mortels trouvent chez nous des alliés dans des partis qui ne voient pas leur danger; or ce sont ces partis qui nous gouvernent encore et qui, instruits par l'expérience, devraient bien rompre avec tous les marxistes comme ils ont rompu avec les moscoutaires; le remède, ici, consisterait à mettre hors la loi civique tous les antisociaux communistes et anarchistes, et à interdire le Parlement à tous ceux qui se réclament de leurs doctrines,

il serait seulement tenu compte numériquement des votes de ces élus dont un délégué communiquerait l'avis, et ceci respecterait le dogme de la représentation nationale en remédiant à sa principale nuisance.

Le régime parlementaire n'en devrait pas moins être assaini. De même que nous vivons en fausse démocratie, nous vivons en faux parlementarisme, les députés et sénateurs ne se contentant pas de leur rôle légitime de contrôle mais s'ingérant à tort dans le gouvernement. Le remède ici est très simple et très facile : avoir des gouvernements nommés pour une période fixe, un an par exemple, acceptés au début par les chambres bien entendu, mais ensuite ne pouvant être renvoyés par elles que suivant certaines règles tutélaires, et notamment à une majorité des deux tiers.

Mais il faudrait aller plus loin et s'attaquer au vice profond de notre fausse démocratie qui est le mythe de la représentation électorale produisant forcément le politicianisme, syphilis de notre temps. A ce mythe il faudrait substituer la vérité qui est la consultation directe du peuple dans ses deux masses et dans ses deux élites, les dites élites et masses étant parfaitement capables de se prononcer sur des projets de loi soigneusement préparés par un Conseil d'Etat flanqué de toutes les commissions techniques possibles. Et si pour constituer les chambres, il fallait recourir à un vote, pourquoi au vote des électeurs propice à toutes les intrigues et corruptions politiciennes (entretiens-moi pour que je t'entretienne!) ne préférerait-on pas le vote des partis eux-mêmes, comme je l'ai déjà expliqué ici (15 décembre 1935, page 590) ainsi serait-il remédié à la principale nuisance du politicianisme, comme tout à l'heure à celle de la représentation nationale.

Voilà ce que devrait être le programme de la France à refaire, et rien ne s'y oppose dans ce que dit en son livre M. Gilbert Virlogeux, mais il ne consacre à cette réfection constitutionnelle que quelques pages, s'intéressant surtout à la réfection financière et fiscale, alors que celle-ci ne pourra se faire que si l'autre est déjà réalisée. Ce fut le tort désastreux de nos grands gouvernants de l'armistice, Clemenceau et Poincaré; ils firent la guerre, mais ils ne surent ou ne

purent faire l'après-guerre, et dès les premières élections, le dragon politicien devait naître et les dévorer eux, en attendant de dévorer le pays, et c'est parce que ce dragon n'avait pas été enchaîné dans son abîme que de nouveau en 1939 nous nous sommes réveillés au bord du gouffre. Or, encore une fois, nos gouvernants actuels font la guerre et la mèneront à bonne, juste et glorieuse fin, mais l'après-guerre, qui s'en préoccupe?

Mémento. — Edouard Herriot : *Aux sources de la liberté*, Gallimard. L'auteur a raison de stigmatiser les atteintes portées à la liberté par les régimes totalitaires, et il a raison aussi de proposer pour guérir le monde malade un retour aux principes de l'évangélisme et du libéralisme de 1789. Mais plus encore serait-il à louer s'il s'en était avisé plus tôt. — Albert Bayet : *Histoire de la Déclaration des Droits de l'Homme. Du 89 politique au 89 économique.* Editions du Sagittaire. Un livre dont les amis politiques de l'auteur devraient bien s'inspirer. Nos pères disaient qu'on ne peut pas servir à la fois Dieu et Mammon; de même devrions-nous reconnaître qu'on ne peut pas servir à la fois le libéralisme et le socialisme. — Jean Balin : *La logique d'une idée force. L'idée d'utilité sociale et la Révolution française. Les démarches de la pensée sociale d'après des textes inédits de la période révolutionnaire.* Hermann, 6, rue de la Sorbonne. On ne peut que s'incliner devant les travaux de ce genre, si laborieux et si consciencieux, même quand on n'en saisit pas trop l'utilité. Les textes inédits sur lesquels s'appuie l'auteur sont des pétitions du temps, mais ne sont-ce pas là des documents très artificiels de par l'organisation, la tactique et les mots d'ordre des sociétés jacobines qui les provoquaient? — L. Geynet : *L'administration abusive.* Chez l'auteur, 5, place Saint-Nizier, Lyon. Du même auteur : *Si mille de vos minutes paient une minute de travail dans l'industrie étatisée, vos impôts sont de 100 moins une minutes. C'est le cas des transports.* Chez l'auteur, également. Le titre un peu long indique ce que veut l'auteur : que les impôts soient moins lourds et les transports plus libres, mais comment y arriver, surtout depuis que nous sommes en état de guerre? Ici aussi, il faut s'incliner devant la volonté consciencieuse de l'auteur; son travail a dû lui coûter beaucoup de temps et beaucoup d'argent aussi, puisqu'il a fait les frais de ces larges fascicules à typographie compliquée, mais s'il ne tire pas grand profit matériel de son dévoûment, qu'il s'en console en se disant que l'Etat, même s'il prend 99,9 % de ses bénéfices, ne s'enrichira pas davantage. — Max Bridge : *Le bien et le*

mal, film en 4 parties. Ecole des chefs, Lyon. Des idées très sages. — Silvio Trentin : *Lauro de Bosio, chantre et héros de la liberté*. Flory. Il s'agit d'un jeune homme qui a lutté contre le fascisme et qui, d'autre part, a été un bon poète italien, admirateur de Shelley. — Georges Valois : *Guerre ou blocus économique. Racisme contre Humanisme*. Editions Liberté, 6 *bis*, rue de l'Abbaye. L'auteur demande que les nations démocratiques et pacifistes ne livrent ni pétrole ni mazout ni charbon aux Etats bellicistes, et parmi les premiers (c'était avant la guerre), il place l'U.R.S.S. Espérons que l'heure présente lui aura ouvert les yeux, et qu'aujourd'hui il ne regarde plus la Russie comme un pays à glorifier et imiter. Sur la guerre même, que dire? Mais rien du tout. Sinon une question à poser à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* : Quel est le premier qui a dit : « Quelle drôle de guerre! » Le slogan a fait fortune, et c'est très bien qu'il y ait quelque chose qui fasse fortune par le temps qui court.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Albert Garrigues : *Essais parémiologiques*, Paris, chez l'auteur, 1936, gr. 8°, 276 p. (hors commerce). — Mme Y.-H. Monceau : *Le costume bourbonnais*, s. l. n. d. (Musée de Moulins). 4°, ill. — Mme R. Dimier : *Vallée de la Sioule; monuments mégalithiques, culte du soleil, culte de la fécondité;* Vichy impr. Colion, 8°, 40 p., ill. — André Boyer-Mas : *Les documents épiscopaux de l'Ancien Régime, source manuscrite du folklore;* Carcassonne, impr. Gabelle, 8°, 27 p. — Giuseppe Vidossi : *Appunti sulle denominazioni dei pani e dolci casereci in Italia*. Extr. de l'Archivio glottologico t. XXX, Chiantore-Loescher, 8°, 30 p. — M. Giulani et G. Micheli : *Per la denominazione dei portalumi nell' Appennino Emiliano-Lunigianese*, Quaderni de « la Giovane Montagna » n° 37; Parma, Tip. Cooperativa, 8°, 22 p. — *Guide des fêtes populaires et traditionnelles de la Bourgogne pour* 1938, Mâcon, Combier, 1939, pet. 8°, 40 p., XVI pl. — *Almanach Vivarois, t. XII, sous le signe de décembre*, Editions du Pigionnier (Charles Forot) Saint-Félicien en Vivarais; gr. in-16 carré, 164 p. ill. et Table des 12 volumes de la série.

Sous le titre trop modeste d'**Essais parémiologiques,** le Dr Garrigues, successeur à la direction de la *Chronique médicale* du regretté Cabanès, a eu la bonne idée de réunir dans un volume bien imprimé et illustré, malheureusement tiré à petit nombre et hors commerce, ses études sur les origines et le sens de divers proverbes et dictons. Ce sont de vrais petits traités comparatifs, qui concernent : le mois d'août; les roux; les gens marqués au B; Dieu vous bénisse; les fous; la syphilis; la médecine et le monde médical. Ils sont surtout conduits du point de vue historique, et ce

n'est pas sans peine ni longues recherches que le Dr Garrigues a pu, dans la plupart des cas, remonter jusqu'au prototype.

Du point de vue théorique général aussi ces études sont intéressantes parce qu'on peut voir comment un fait nouveau, tel que la syphilis, a déterminé la formation de dictons conformes à des traditions antérieures. Les proverbes sur les fous donnent à l'auteur l'occasion d'étudier d'un peu plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'ici les diverses manières qu'on préconisait au moyen âge et jusque vers le milieu du dernier siècle pour les guérir. Parmi ces moyens il y avait des formules magiques et l'invocation à de nombreux saints plus ou moins spécialisés, dont le Dr Garrigues étudie les principaux sanctuaires. L'ouvrage, traite donc, non seulement du folklore moderne, mais aussi du folklore historique, encore mal étudié en France.

Le **Costume bourbonnais** actuel ne présente plus rien de caractéristique; aussi Mme Y. H. Monceau a-t-elle été obligée, pour le décrire, de recourir aux documents de la période romantique, dont j'ai dit ailleurs qu'on ne saurait les regarder toujours comme des documents dignes de confiance. Fort heureusement la Société d'Emulation du Bourbonnais possède une collection de dessins, la plupart de Tudot, qui paraissent assez exacts. On n'a pas de documents iconographiques antérieurs à la fin du XVIIIe siècle. L'étude de Mme Monceau donne de bonnes reproductions de tous ces dessins; mais on regrettera qu'elle n'ait pas complété son étude historique par une description technique des costumes, je veux dire des coupes et coutures, des étoffes, des diverses manières de plier et de gauffrer les coiffes. Sans doute a-t-elle réservé pour plus tard une étude de ce genre, qui est possible grâce à l'organisation, dans un immeuble du XVIe siècle, du musée folklorique de Moulins, musée sur lequel on trouvera un article bien fait de Paul Delatère dans le *Progrès de l'Allier* du 25 mai 1939.

Partiellement au Bourbonnais, et un peu au Puy-de-Dôme, appartient **la Vallée de la Sioule,** célèbre depuis longtemps déjà par ses « pierres sacrées » (menhirs et dolmens) qui sont l'objet de croyances et de pratiques populaires

que Mme Dimier a eu la bonne idée de relever méthodiquement. Les descriptions de ces monuments mégalithiques et celles des cupules sont faites avec soin. Mais je crois prématuré ou, si l'on veut, retardataire, de les interpréter par de prétendus cultes de la pierre, de l'eau, de la fécondation, du soleil ou des étoiles, sur lesquels on n'a aucun renseignement précis en ce qui concerne ces régions, et pour lesquelles, d'autre part, on ne doit employer la méthode comparative qu'avec la plus grande prudence. Il est dangereux aussi d'interpréter les lieux-dits sans connaissances linguistiques approfondies. Toutes ces théories, très en vogue au temps de Dupuis, de Dulaure et de l'Académie celtique, ont été peu à peu éliminées, au fur et à mesure des progrès du folklore, non seulement français mais européen et universel.

Bien des sources folkloriques restent encore à épuiser et parmi elles il faut citer les **Documents épiscopaux** (Visites pastorales), qui en Savoie sont dus à saint François de Sales et à Mgr d'Arenthon d'Alex, où j'ai trouvé beaucoup de renseignements sur la sorcellerie et divers cultes populaires locaux. Dans les anciens diocèses de Carcassonne et de Saint-Papoul, les visites pastorales ont également fourni à André Boyer-Mas des descriptions folkloriques de première importance. L'auteur les a classées par catégories (vie familiale; vie religieuse; vie sociale). Très intéressants sont les documents sur les cultes des saints locaux et sur les abbayes de la jeunesse. Cependant il ne faudrait pas prendre tout à fait à la lettre certaines affirmations des curés, par exemple quand ils proclament qu'il n'y avait dans leur paroisse, au XVIIe siècle, ni sorciers ou sorcières, ni sorcellerie, ni diverses superstitions populaires dont on a retrouvé des traces même de nos jours.

Quoi qu'il en soit, l'étude de M. Boyer-Mas peut servir d'excellent modèle pour des relevés du même genre dans les autres diocèses de France.

L'étude de Vidossi sur **le pain, la panification et les petits pains ou gâteaux rituels** en Italie sera très utile aux folkloristes français pour la comparaison, surtout avec ce qui se passe dans nos Alpes, en Provence et jusqu'en Lan-

guedoc. Chez nous aussi, comme l'observe l'auteur, le pain a été industrialisé assez tôt, au lieu que les gâteaux et pâtisseries sont même encore de nos jours, au moins dans les campagnes, une production familiale, essentiellement féminine, et qui ne s'est industrialisée dans les villes et les gros bourgs qu'à partir du XVI[e] siècle. A noter que les termes d'*oublies*, de *fougasse* (*focaccia*), de *macaron*, de *massepain* et d'autres se rencontrent aussi en Italie d'où nous sont venus les *calissons* provençaux au miel, qui ne dérivent sûrement pas des *chaussons aux pommes*, les *caramels*, les *matefaims* (*mazzafame*). La *barquette* du Midi français est également connue outre-monts. Mais il y a encore bien d'autres noms locaux; l'auteur leur consacre des commentaires étendus.

Moins spécialement linguistique et plus descriptive est l'étude de Giulani et Micheli sur les **Luminaires de l'Apennin.** Alors que chez nous l'ancienne lampe à huile romaine, simple coupelle munie d'un bec où s'appuie la mèche, est généralement dite *crozet* (*crwésu*, *crozeu*, etc., selon les patois), en Italie il se nomme *lümma* dans tout l'Apennin et son support en bois ou en fer forgé *portalüm* ou souvent aussi *bacalar*. C'est ce nom bizarre qui a donné lieu aux recherches des deux auteurs; il se rattache probablement par *bacalarium* à *baculum*, *bâton*. J'ai vu des porte-crwézu du même type que ceux de l'Apennin en Savoie, ou, pour être précis, dans les vallées des Arves et des Villards en Maurienne, mais n'ai pas pensé à demander leur nom. D'ordinaire, chez nous, le crwésu s'accroche au rebord de la grande cheminée, ou à un clou planté selon les besoins dans le mur de la chambre ou de l'étable, contre un montant du lit, etc.

Parmi les publications périodiques que la guerre risque d'interrompre je voudrais en signaler deux qui parviennent en 1939 au douzième fascicule annuel et qui se sont assuré dans le folklore français une place au premier rang. Dans le **Guide des fêtes populaires et traditionnelles de la Bourgogne,** M. Mazenot énumère, avec descriptions plus ou moins détaillées, les feux « celtiques », renouvelés dans un grand nombre de localités bourguignonnes. Puis vient la descrip-

tion des diverses fêtes locales (chevaliers du Tastevin; la Noël à Pérouges; le carnaval à Chalon; etc.), documents qu'il est à peu près impossible de trouver ailleurs, sinon dans les journaux de chaque pays. Ce fascicule, pour 1938, est accompagné de XVI pl. de feux et bûchers, costumes, danses, musiciens, très nettes. La cotisation au groupement bourguignon, donnant droit au *Guide*, n'est que de cinq francs. Les originaires d'autres provinces devraient l'aider à vivre dans les circonstances présentes. L'adresse de l'Association est 34, rue des Forges, Dijon.

Avec le volume sous le signe de décembre, l'**Almanach vivarois** fondé et dirigé par Charles Forot termine un premier cycle, auquel en devait succéder un second, sous le titre de *Almanach du Pigeonnier*. Le poète de Saint-Félicien-en-Virarais a eu du courage et de la persévérance. Son tome XII est aussi bien édité, et contient autant de bons mémoires, que les précédents.

La plupart d'entre eux sont consacrés à des Ardéchois, ou à des personnages qui ont séjourné dans l'Ardèche. Comme mémoires folkloriques, on trouvera une bonne étude de J. de la Laurencie sur la roue rituelle du Serre de la Roue; des proverbes et dictons de décembre; des recettes culinaires et des notations diverses par Pimpanello; et du même auteur, une note intéressante sur les *estèves* (sorte de petit gâteau) du Jour de l'An.

Le folklore de l'Ardèche est un des plus riches et des moins connus de France; on demande ici à Charles Forot de continuer la publication de son *Almanach*.

A. VAN GENNEP.

LES HEBDOMADAIRES

Gringoire : Le Secret du Pendu. — *Marianne* : Les 80 ans de Madame Rachilde. — *Candide* : J.-H. Rosny aîné. — Mémento.

Aujourd'hui, pour respecter le repos des lecteurs, je ne dirai rien des « dispensateurs de grâces ». Ce n'est pas eux qui ont déclaré la guerre. Ils ne font que clamer, avec des talents divers, leur haine de l'ennemi et, à leur corps défendant bien sûr, ils se laissent investir, ô patriotes, des grâces

les plus solides, eux, leur famille et leurs amis. Quant aux autres, ils ne sont pas intéressants! Qu'ils en mangent du barbare, et qu'il se taisent. Comme je ne suis qu'un pauvre bougre, je me tais.

Avez-vous lu *Le Secret du Pendu,* dans **Gringoire** du 22 février, sous la signature de M. Léon Treich. Eh! bien le voilà :

LE SECRET DU PENDU

C'est un secret qui date de cent cinquante ans (19 février 1790), et qui n'a pu, en ce siècle et demi, être percé. La découverte, voici sept à huit ans, d'un dossier encore inédit, permit à un chercheur heureux de jeter quelque lumière sur le mystère; il reste encore à trouver le document essentiel, écrit de la main même de la victime du drame, et disparu à la suite d'incidents que nous allons brièvement conter : c'est de la très énigmatique affaire Favras, que nous voulons parler.

Les faits connus, les faits patents peuvent se résumer en quelques lignes : le 24 décembre 1789, le marquis de Favras, royaliste connu et homme d'action énergique, est arrêté comme il sort d'une maison de la rue Bergère, où réside le trésorier du comte de Provence, le futur Louis XVIII. Mme de Favras, née princesse d'Anhalt est, elle-même, arrêtée à son domicile, place Royale (aujourd'hui n° 4 de la place des Vosges). Favras est mis au secret aussitôt; une perquisition minutieuse est faite chez lui. De quoi est-il accusé? D'avoir tenté de soulever le peuple parisien contre la municipalité, d'avoir préparé l'assassinat de La Fayette et de Bailly, maire de Paris, le tout pour assurer une rapide et brutale contre-révolution, après avoir enlevé de la ville Louis XVI et la famille royale et les avoir mis à Péronne, sous la garde de troupes sûres.

Aucune preuve, du moins qui soit parvenue jusqu'à nous. Et, cependant, les accusateurs allaient volontiers plus loin, non en public, mais dans l'intimité : ç'aurait été le comte de Provence, Monsieur, qui aurait financé le projet; et avec des arrière-pensées singulièrement troubles : le frère du roi aurait surtout souhaité compromettre le souverain, provoquer sa déposition, ouvrir une succession qui, croyait-il, ne pouvait pas lui échapper. Tout cela demeure à la fois bien romanesque et, malgré tout, vraisemblable. Louis XVIII était un homme d'une tout autre trempe que son frère : que serait-il advenu du trône de France si, au début de 1790, le comte de Provence avait ceint la couronne? On peut rêver à l'envi. Un fait est certain : dès le surlendemain de l'arrestation

de Favras, Monsieur se rendit à l'Hôtel de Ville, protesta de son loyalisme, de son amitié pour Bailly et La Fayette. Mais rentré en son palais du Luxembourg, il n'y demeura pas inactif. Et quand le 30 janvier 1790, les débats s'ouvrirent au Châtelet, sous la présidence du lieutenant civil, Omer Talon, un immense travail avait été fait, dont le pauvre Favras allait être la victime, tant bien que mal, résignée. Le marquis fut, en effet, condamné à mort; il devait être pendu (le premier aristocrate qui n'ait pas été exécuté à la hache) le 19 février suivant. Entre la condamnation et l'exécution, vingt jours pleins durant lesquels le condamné put réfléchir.

Le premier résultat de ses méditations fut la rédaction d'un récit complet de la « conspiration » : si l'on accepte la thèse exposée ci-dessus, Favras aurait tout livré dans cette confession, les détails du plan contre-révolutionnaire, le nom de l'auguste personnage qui l'avait inspiré, les noms aussi de complices de plus bas étage. Mais les précautions prises par Monsieur jouèrent alors : le document redoutable fut remis à Talon, qui vint visiter Favras dans sa cellule et fit si bien que le malheureux consentit à étouffer ses aveux, ses dénonciations. Omer Talon garda d'ailleurs précieusement le manuscrit : il le remit à sa fille, la légendaire comtesse du Cayla, qui, elle-même, le livra sous la Restauration à Louis XVIII, et ce fut, dit-on, une des causes de la faveur dont elle jouit jusqu'à la mort du roi.

C'était déjà un brillant résultat que d'avoir soustrait un papier aussi explosif. Monsieur fit mieux : il fit donner comme confesseur à Favras un de ses hommes, l'abbé Le Duc, fils naturel de Louis XV, intrigant-né, qui réussit à empêcher le conspirateur de parler jusque sous la corde. Au moment où le nœud coulant allait lui être passé, le marquis eut une suprême hésitation :

— Doucement, dit-il au bourreau, j'ai quelques mots à dire...

— Criez fort, monsieur le marquis, conseilla l'exécuteur, qu'on puisse vous entendre.

L'abbé Le Duc présenta le crucifix au condamné et lui ferma la bouche une dernière fois, en lui rappelant ses serments. Quelques secondes après, il se balançait dans le vide :

— Saute, marquis, avait crié cyniquement un gamin au moment tragique.

Favras emportait son secret.

Il ne demeure aujourd'hui qu'une chance de le percer : la découverte de la confession donnée à Omer Talon, ou d'une copie authentique. Faible espoir. Dans ses *Mémoires*, le général baron Thiébaut nous livrait, paraît-il, le mot de l'énigme : l'abbé Le Duc avait fait des confidences au général, mais ici encore une main inconnue

veillait, si l'on peut dire; et deux pages du manuscrit de Thiébaut ont été arrachées avant publication.

Mme de Favras fut libérée le jour même de l'exécution de son mari. Elle reçut une première dotation de 30.000 francs sur la cassette privée de Louis XVI, puis une rente de quatre mille livres, qui fut naturellement suspendue après la destitution du roi, mais que Louis XVIII augmenta, au contraire, en 1815. Elle avait d'ailleurs quitté la France avec ses enfants, une fille qui épousa un baron allemand, un fils qui servit dans les armées autrichienne et russe.

Dans **Marianne** (22 février) M. André David donne un bien curieux portrait de Madame Rachilde, en l'honneur de ses 80 ans. Je n'y trouve qu'une seule chose un peu *avancée*, c'est la fondation du *Mercure de France*, par Alfred Vallette, *pour sa femme*. Ça, c'est de la littérature. Les dernières lignes sont plus vraies, et très intelligemment venues :

La place nous manque pour entrer dans le détail de ce talent singulier, contradictoire, où se mêlent un sens aigu de réalisme, un dédain du convenu, voire des convenances, une hardiesse presque brutale dans l'analyse, une tendresse frémissante pour l'humanité souffrante, de la pitié pour les humbles, de l'amour pour les bêtes, de la complexité et de la bonté, de la cruauté et de la douceur. Mais il convenait aujourd'hui de saluer en Mme Rachilde une des plus probes, une des plus loyales, une des plus laborieuses, une des plus courageuses carrières de la littérature française contemporaine.

Dans **Candide** (28 février), M. Léon Daudet, le plus aigu des critiques littéraires d'aujourd'hui — et d'hier — fait un portrait de premier plan de M. J.-H. Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt, qui vient de disparaître. Encore une fois, je donnerai seulement la fin de cet article qui restera comme le meilleur de tous ceux qu'on a écrits sur le grand Rosny, parce que j'y trouve une défense fort juste de l'Académie Goncourt et de son prix célèbre :

La mort d'Edmond de Goncourt (1896) et d'Alphonse Daudet (1897), l'affaire Dreyfus, qui partagea en deux tronçons les sentiments de tout un milieu littéraire, la mort d'Emile Zola (1901), ne changèrent pas cependant l'orientation réaliste du roman français, ni les principes desquels devait sortir l'académie Goncourt en 1903,

que présidèrent Geffroy, Huysmans, Hennique et, en dernier lieu, J.-H. Rosny aîné. On lui accordait un an d'existence! Elle en est à sa trente-septième année et, pendant ce temps, c'est là que je veux en venir, sa personnalité la plus marquante est demeurée J.-H. Rosny aîné. Tant à cause de son orientation double, mi-scientifique mi-littéraire, élargie dans cette doctrine qu'il a appelée le pluralisme, qu'en raison de cette urbanité de l'esprit qui le trouvait accessible à toutes les méthodes et à toutes les tournures de l'intelligence. Le feu de la conversation, la compétition pour le prix, des rancunes personnelles discrètes ou cachées, des oppositions aussi nettes et foncières que celles d'un Elémir Bourges, cénobite de l'érudition, et d'un Mirbeau, ont pu nous séparer les uns des autres; il est demeuré entre nous, avec le lien de notre profession, celui de notre honneur d'écrivain consistant à montrer notre pensée toute nue, sans concession, à nos voisins.

C'est là l'origine d'un succès qui frappe les écrivains de tous les pays et dont je m'entretiens, on peut m'en croire, avec une entière objectivité. Alors que les prix de l'Académie française, souvent décernés à bon escient et à des hommes de grande valeur, n'excitent pas la curiosité publique, et sont à peine mentionnés dans les journaux de France et de l'étranger, le prix Goncourt, souvent imité, jamais égalé, fait la réputation de son jeune auteur et embouche pour lui toutes les trompettes de la renommée. Du jour au lendemain, un Marcel Proust est, par lui, devenu célèbre et commenté sur toutes les latitudes, du Japon à la Terre de Feu. Le fait seul qu'un ouvrage d'un écrivain, jusque-là inconnu, ait concouru pour le prix Goncourt et obtenu quelques suffrages, le désigne à cette curiosité universelle dont je parlais à propos de Rosny aîné. Il arrivera moins souvent, grâce au prix Goncourt et à l'attention qu'il soulève annuellement, qu'un grand écrivain comme Moréas, Rimbaud ou Mallarmé, végète dans l'inattention de ses contemporains, ou l'incompréhension des meilleurs.

Mémento. — Les *Nouvelles Littéraires* (17 février) : Une nouvelle de Marie Le Franc : la *Tapisserie.* — (24 février) : *A cache-cache*, nouvelle de Maurice Constantin-Weyer. — (24 février) : *Les 26 ans qui viennent d'ébranler le monde*, par M. Pierre Dominique; le Courage des Pacifiques, par M. Francis de Miomandre, à propos du livre d'Aleksis Kivi *Les Sept frères* (trad. de J. L. Perret).

Gringoire (22 février) : *L'Assassinat du Grand-Duc Serge*, récit historique inédit de M. Maurice Paléologue.

Vendémiaire (21 février) : *Le baptême difficile des Rues de*

Paris, par M. Pierre de Pressac, conseiller municipal de Paris. — *Un grand méconnu : Paul Adam*, par Georges Pioch. « D'instinct, il écrivait comme il pensait : simplement, fortement. Mais, par ses excès de conscience, il aura été son meilleur ennemi. »

Je suis Partout (23 février) parmi ses échos, écrit :

C'EST LE MAY, JOLI MAY...

Dans Marianne *du 14 janvier, M. Jacques May nous conte que, pendant la guerre de 1914-18, on avait, à la Comédie Française, retouché les vers de* Ruy Blas. *Le mot Allemagne et tout ce qui s'y rattachait avait disparu du texte.*

Pas un livre allemand, tout en langue espagnole, *était devenu :*

Pas un livre plaisant...

Et encore la plainte de la reine : « Que ne suis-je encore dans ma bonne Allemagne?... » avait fait place à : « Que ne suis-je encore loin d'ici, loin de tous?... »

Là-dessus, M. Jacques May se demande gravement s'il sera nécessaire aujourd'hui de faire subir aux vers de Victor Hugo les mêmes transformations.

Et il ajoute :

« La France de 1940 n'est pas la France de 1915. C'est un peuple décidé, majeur et réfléchi... »

Parce que, n'est-ce pas, la France de la Marne et de Verdun n'était pas décidée ni majeure...

et dans un article intitulé : *Censeurs et Censure*, lance quelques mots amusants ou rudes; par exemple, parmi les rudes, ceci :

Un sage gouvernement ne doit pas ignorer que l'éloge n'a de valeur que s'il existe la contre-partie du blâme.

La presse n'a encore perdu que la liberté. Les journalistes définitivement asservis lui prendront l'honneur.

Le pire méfait de la Censure n'est d'ailleurs pas dans ce qu'elle empêche aujourd'hui de paraître, c'est dans ce qu'elle amènera de ce fait à paraître demain.

Car c'est une erreur de croire que sa contrainte finira par convaincre et assagir les esprits indépendants et libres. Elle les rebute, elle les lasse et elle les décourage. A la fin, elle les détournera d'écrire. Les journaux ne seront plus alors qu'un assemblage de fades complaisances et d'éloges intéressés.

et parmi les amusants, ou les moins rudes :

Nous plaidons pour le censeur, car si la nature humaine n'est point perfectible, l'individu, à la longue, est parfois perfectible.

Nous plaidons pour le censeur. Nous demanderions volontiers qu'on nous ôtât la Censure, et nous aurions de bonnes raisons à exprimer. Mais puisqu'on nous condamne à garder la Censure, nous voulons aussi garder le censeur.

Beaucoup peuvent écrire qu'un ministre réunit dans sa personne la sagesse de Montesquieu, le génie de Colbert et la vertu de Montyon. Cela n'a de prix que si la contestation reste possible. Au contraire de la monnaie fiduciaire, la monnaie de courtisan cesse d'avoir cours si elle est seule à circuler.

On s'avisera peut-être un jour que les polémiques avaient du bon.

Informations de Palestine (6 février) : La Palestine et la guerre. — (16 février) : Le Dr Weizmann parle des relations judéo-arabes.

Candide (21 février) : *Adrienne convertie*, nouvelle inédite, par Mme Jeanne Ramels-Cals : *la Diligence*, par M. Maurice Constantin-Weyer.

L'Illustration (3 février) : Des photographies aériennes de guerre; la nouvelle occupation allemande de la Galicie orientale; le Service de Santé militaire, par Paul-Emile Cadillac.

(10 février) : la Croix-Rouge au service des prisonniers de guerre, par Mme Noëlle Roger; la Grande Ukraine, par Georges Oudard.

(24 février) : En Finlande : Bataille sur la ligne Mannerheim; la vie de nos chasseurs aux avants-postes; la Guerre mécanique, par Camille Rougerons; l'Hiver en France.

Je ne résiste pas — je le voulais, je n'ai pas pu — au plaisir de mettre sous les yeux des lecteurs ce que M. Albéric Cahuet dit de Jeanne d'Arc, dans son article de l'*Illustration* (10 février) intitulé : *Voix françaises dans le temps et dans l'espace.* C'est tout à fait conformiste et cela suit admirablement la douce et charmante légende de la bergère. C'est à faire mouiller les yeux des excellentes dames bien pensantes! En tout cas, c'est français, c'est de chez nous et, en ce moment, c'est réconfortant :

Dix siècles après Geneviève de Paris, Jeanne d'Arc avec presque le même langage fait face au découragement et au désordre. On écrit des milliers de fois, en France et à l'étranger, l'histoire de Jeanne, et il ne passe point d'année où ne sortent des presses quelques nouveaux livres exaltant la noble fille de Domremy. Mais peut-être n'a-t-on point assez déterminé à la lumière des événements contemporains ce que fut l'accent populaire de son action « propagandiste », si encore une fois nous osons appliquer aux choses du vieux temps les expressions modernes.

Car, tout de même, il faut noter ceci : avant l'apparition de Jeanne, et pour obtenir le même sursaut national, d'autres voix, et des voix éminentes, avaient tenté de se faire entendre. Elles ne portèrent point, car elles n'avaient ni le souci ni les moyens d'atteindre le populaire en même temps que les personnages qui menaient alors la politique, la diplomatie et la guerre et qui, autour d'un prince ennemi de l'action, se perdaient dans les intrigues. Les cœurs nobles, résolus à la lutte libératrice, ne manquaient point dans ce que l'on pouvait considérer alors comme l'élite, et ils avaient eu déjà leurs porte-parole estimés.

L'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon (mars 1429) fut précédée par des plaidoyers éloquents pour la « juste cause ». La complainte des bon Français fut écrite, vers 1420, par le Normand Robert Blondel et le même cœur qui souffre de la souffrance nationale s'exprime par les pages d'Alain Chartier sur les malheurs de la France, particulièrement dans son *Quadrilogue invectif* où noblesse, clergé, tiers état sont accusés de perdre par leurs divisions le royaume : « Nature vous a devant toute chose obligez au salut commun du pays de vostre nativité. »

Il y avait là évidemment ce qu'il fallait dire, mais c'était dit en manière de plainte et dans une langue interdite aux gens sans culture. L'appel ne fut guère entendu, car il s'adressait à des personnages que leurs intérêts et leurs passions empêchaient de l'entendre.

Le sentiment de l'unité de la patrie était déjà né dans l'âme populaire et l'entité royale lui donnait un symbole. Mais il fallait animer le sym-

bole, le sortir des hésitations et des discussions, en faire une réalité dynamique par l'action. Parmi ceux qui entouraient le roi Charles, ni les basochiens de Poitiers, ni les courtisans de Bourges, ni ces docteurs qui à Chinon tourmentèrent d'arguties la simple fille de Lorraine, ne pouvaient produire, avec son esprit et dans ses formes, le pouvoir de décision que réalisait l'argument brut du populaire. Il y avait dans les paroles de Jeanne disant : « Je n'ai appris ma créance (mon savoir) d'autres que de ma mère », une verdeur directe qui se manifesta jusque dans le procès de Rouen et tout de suite décontenança ses trop subtils contradicteurs. On a regroupé certains de ses cris dont s'anima sa brève exaltante épopée et qui sonnent, aujourd'hui comme jadis, clairs et forts :

En avant, en avant, tout est vôtre!... Sus, mes amis, ayez bon cœur, nous en viendrons à bout!... Plutôt maintenant que demain, plutôt demain qu'après... Chevauchez hardiment et vous aurez bon conduit.

En nom Dieu, il faut les combattre. Quand ils seraient pendus aux nues nous les aurons.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Un grand disparu : J.-H. Rosny aîné (*le Figaro*, 17 février; *le Jour*, 18 février; *la Dépêche de Toulouse*, 20 février). — Jean Martet et son œuvre (*le Journal*, 15 février). — Sur l'air de « Friquequa », un inédit d'Anatole France (*le Temps*, 12 février). — Auteros en marche (*l'Intransigeant*, 8 février). — Un explosif à tout casser (*le Matin*, 29 janvier). — *Bertha 40*; *la Marche du Régiment de Bjorneborg* (*Paris-Soir*, 27 janvier et 15 février). — Lettre-témoin (*l'Action Française*, 20 février). — Les grandeurs de l'occupation allemande en Pologne; trois compositions françaises (*le Figaro*, 14 février).

Gloire à vous et longue vie, grand-père!

exclamions-nous à l'issue de l'*Hommage* à J.-H. Rosny aîné que le *Mercure de France* (1) publiait lors des quatre-vingts ans du maréchal des Lettres.

L'Académie Goncourt est en deuil, écrit M. Francis Carco dans **le Figaro**. Son président J.-H. Rosny aîné vient de mourir : il avait quatre-vingt-trois ans...

Carco pouvait dire quatre-vingt-quatre, à deux jours près, deux jours seulement : né le 17 février 1856, J.-H. Rosny aîné ferma les yeux le 15 février dernier.

... et nous pensions si peu qu'il pût un jour cesser de nous accueillir — tous les mois — au fameux déjeuner de la place Gaillon, que la stupeur ajoute à notre peine.

Cette peine que le monde littéraire — et pas uniquement celui-ci — a ressentie, profondément. Nous serions embarrassé de faire un choix parmi les mille adieux que le départ

(1) 15 février 1936.

sans retour du grand écrivain, et il faut ajouter : du grand savant, a suscité dans la presse. Autant d'articles, où, à très juste titre, on a fait ressortir, notamment, quel magnifique ami des jeunes était l'admirable vieillard.

Qui n'a pas vu J.-H. Rosny aîné recevoir un « jeune », — note Carco — avec la coquetterie et la chaleur d'un confrère du même âge, ne s'expliquera pas sans doute l'affection déférente qu'il savait inspirer. On le trouvait toujours à sa table de travail, menant de front plusieurs ouvrages et capable — entre temps — de se dévouer aux causes les plus diverses à condition qu'elles fussent nobles. Lorsqu'il votait pour tel ou tel candidat au prix Goncourt, ce n'était jamais contre un autre. Il s'informait d'abord si sa voix — qui compte double — était utile ou non au futur lauréat et, dans la négative, il la donnait à l'auteur d'un des livres qui lui semblaient mériter un encouragement. Belge de naissance, il avait apporté au succès de Charles Plisnier un zèle particulier. Jamais je ne le vis plus allègre que ce jour-là. Il avait conscience d'avoir enfin réparé — au nom des écrivains de langue française — une ancienne injustice. Puis, il était parti, comme d'habitude, à pied, tout seul, pour son appartement de la rue de Rennes où, l'âme légère, il avait repris son labeur avec autant de ferveur que s'il avait, lui-même, remporté le prix.

Doyen des romanciers français,

il laisse, écrit M. Georges Poupet dans **le Jour**, une œuvre considérable qui s'augmentait chaque année d'un ou deux volumes.

L'œuvre qui va des romans de la préhistoire aux romans d'« anticipation » scientifique, des romans sociaux aux romans de mœurs. Certes ces romans, écrits sans nulle pensée de « faire public », mais de nature à enchanter, à intéresser une foule de lecteurs, certes ces romans étaient lus. Mais insuffisamment.

Pas un roman de Rosny n'a attiré assez de lecteurs pour lui permettre de souffler,

remarque M. Edouard Conte dans **la Dépêche de Toulouse.** Parlant de *Nell Horn*, son tout premier roman :

Ce récit si peu convenu avait tout pour plaire. Il ne se vendit point. Il ne s'est jamais vendu. L'an dernier, un bouquiniste, avisé

cependant, vendait vingt-cinq francs un exemplaire de l'édition originale avec dédicace.

C'est tant pis pour le public. Et le nom, le souvenir du disparu n'en restera que plus cher à notre cœur. M. Octave Béliard écrivait dans *l'Hommage* à Rosny aîné octogénaire :

[Il] occupe une haute place dans les lettres contemporaines. Son influence dans le monde a été considérable et plusieurs se sont illustrés en marchant dans l'une ou l'autre des voies qu'il a frayées au roman. On ne mesure pas aussi aisément la grandeur de J.-H. Rosny poète cosmique. Il est en quelque sorte inactuel et c'est justement cela surtout, du moins, je le crois, qui franchira le temps.

§

On ne lit pas sans émotion les pages que Maurice Renard consacrait, lui, plus spécialement à Rosny aîné romancier scientifique. L'auteur du *Péril Bleu* a précédé de peu l'auteur des *Xipéhuz* dans la mort. C'est l'horreur des temps de guerre que, les beaux jours auront beau refleurir, nous ne retrouverons pas tous les visages qui composaient notre intime univers. Il semble que le roman surtout soit voué à perdre ses meilleurs auteurs. Georges Beaume n'était pas un romancier négligeable. Et avec Jean Martet on est privé d'une source bien attrayante. Si l'auteur de *Marion des Neiges* n'eut pas avec ce premier roman le prix Goncourt — au grand dam de Clemenceau — Jean Martet, dit M. Lucien Descaves dans le Journal,

fit tout de même son petit bonhomme de chemin dans cette voie où plus de dix volumes succédèrent à *Marion des Neiges,* parmi lesquelles *Gubbiah, Dolorès, le Colonel Durand, Pacifique;* un autre date de l'année dernière, *le Sultan de Foumbam.* Martet variait ses sujets ou leur cadre, passait des terres froides de l'Alaska au pays du soleil, de la première croisade aux guerres de l'Empire et à un épisode de la Terreur qu'il situait en plein cœur de Paris dans le décor de la Chapelle expiatoire.

Épisode qui sous ce titre : *Monseigneur,* est sans doute le meilleur roman de Jean Martet. Je n'ai jamais vu l'homme. Je savais sa gentillesse d'esprit. En veut-on une preuve? Ayant rencontré dans les romans de Jean Martet une surpre-

nante consommation d'*etc.*, par exemple (je cite de mémoire): « Il aimait les vins, les bijoux, les amours faciles, etc... » ou « Les sentiments de la jeune femme passaient par la crainte, l'espoir, etc., etc. », j'en fis, au cours d'une lettre, la remarque à l'auteur. Il me répondit comme pour s'excuser. De ce jour les *etc.* n'eurent plus leurs entrées, sauf emploi discret, logique, dans les romans de Jean Martet.

§

Avec Louis Ganderax, qui était devenu, dans les années 90, le directeur de *la Revue de Paris*, est mort « un correcteur ». Ainsi l'appelle M. Emile Henriot, dans **le Temps.** Car Louis Ganderax ne fit pas seulement de son périodique la maison de France, de Loti, de Barrès, ce qui témoigne de son goût. Il mit en outre, ce goût,

au service de ceux mêmes qu'il avait choisis; et les plus illustres, et les plus accomplis même dans leur art, il fut pour eux, dans la coulisse, le collaborateur le plus actif, le plus désintéressé, le plus vigilant, en s'instituant leur correcteur. Car aucun de ceux mêmes qu'il avait acceptés dans son équipe ne recevait jamais la moindre épreuve d'imprimerie, qu'il s'agît d'un roman, d'un conte, d'un article, qui ne fût, dès le premier état (on appelle cela un placard) criblée, constellée, zébrée, rayée en tous sens de soulignures, de points d'interrogation, de renvois et de corrections proposées, toutes fondées sur l'euphonie, la propriété des termes, la justesse du sens, la grammaire, l'horreur des répétitions de mots et de la fréquence des tours, et autres malfaçons d'écriture, qui échappent au plus judicieux écrivain et au plus raffiné styliste.

A ce point que :

jusque dans l'intérieur d'un mot ou d'un composé, son œil et son oreille sourcilleuse [eût-il admis qu'une oreille pût être sourcilleuse?] trouvaient un sujet de chagrin.

Voyez donc :

...je me souviens — poursuit M. Emile Henriot — de la joie lyrique que mettait Mme de Noailles à montrer telle épreuve qu'elle avait reçue du redoutable Ganderax, où il avait souligné plusieurs fois d'une plume indignée ces simples mots *Afrique équatoriale* dont le « friquequa » lui paraissait intolérable à entendre et seulement à lire.

Au demeurant il n'obligeait personne à accepter d'autorité les corrections qu'il « proposait ». Mme de Noailles, quelle fut sa réaction devant la fureur sacrée où plongeait Ganderax son « friquequa » nous l'ignorons, sinon qu'elle gardait le sourire, mais Anatole France, un jour, renvoyant ses épreuves corrigées à son vieil ami Ganderax, avec un *deleatur* sur les « corrections proposées », accompagna ces dernières de cette remarque — et voilà un piquant inédit d'Anatole France — : « Tu as raison, mais je t'...! »

J'imagine, conclut le collaborateur du *Temps*, que, pour toute vengeance, Ganderax dut se contenter de mettre un point d'interrogation en face de ce verbe incorrect.

§

Quand on considère l'attachement que chacun porte à ses morts, on ne peut pas comprendre ce qui pousse depuis toujours les hommes à hâter leur fin réciproque...

Anteros bolide capricieux s'approche de la terre,

informe M. M. L. dans **l'Intransigeant.**

Nous n'avons rien à craindre de cet astre minuscule,

assure M. Esclangeon, le directeur de l'Observatoire.

Soit, mais **le Matin,** sous la plume de M. Pierre Devaux, nous entretient d'un explosif « qui ferait sauter notre planète ».

Cependant que M. Paul Gordeaux, dans **Paris-Soir,** nous initie aux vertus d'une « nouvelle Bertha » qui « lancerait des obus de 300 kilos à 250 kilomètres. »

Mais ce canon monstrueux s'use très rapidement.

Cependant que, et c'est autrement sympathique, les Finlandais ont montré aux troupes de Staline de quel bois on se chauffe au pays du froid. Aux accents de la *Marche du Régiment de Bjorneborg,* — du nom d'une grande ville de Finlande dont le nom signifie : « bourg des ours ». Les ours filandais grognent :

Fils d'un peuple qui a saigné sur les champs de Narva,
Et de Pologne et de Leipzig et de Lutz,
La Force de la Finlande n'est pas encore morte.

Cependant que Hitler et les siens relisent mais sans bien se l'expliquer — comment comprendraient-ils qu'il se soit trouvé un Allemand pour ne pas obtempérer au bon plaisir du Führer? — la lettre par laquelle le capitaine Langsdorf, commandant du *Graf-Spee*, expose les raisons de son suicide. Citons-la avec **l'Action française :**

Je dois à mes amis de la marine, écrit l'officier allemand, *une explication de ce que j'ai fait et de ce que je fais.*

Avant mon départ en mission dans le Sud-Atlantique, Adolf Hitler me fit appeler. Il commença la conversation en m'ordonnant de saborder mon navire si je rencontrais des forces ennemies supérieures en nombre.

— L'Admiral-Graf-Spee *combattra, mon Führer, répondis-je.*

— Vous exécuterez mon ordre, répondit Hitler.

— La marine allemande n'admettra pas le déshonneur, insistai-je encore.

— Mon honneur est l'honneur de la marine! s'écria le Führer, pâle de colère, et il quitta la pièce.

A Montevideo, Hitler me fit répéter son ordre. J'avais à choisir: soit désobéir à son ordre, soit l'exécuter, puis me suicider.

Afin de montrer à notre marine ce qu'est vraiment l'homme qui gouverne maintenant l'Allemagne, je quitte cette vie en priant Dieu qu'il délivre mon pays de la peste nazie, et je dis : « Hoch Deutschland! »

Cependant que le « Livre Blanc » de l'Eglise catholique en Pologne — *le Figaro* l'a publié — fait apparaître dans toute leur ignominie les persécutions, les profanations, les massacres, autant de manifestations de l'occupation allemande. Mais lisons, dans *le Figaro* également, pour nuancer d'un sourire le tragique de ces temps, les compositions françaises que des petites filles de sept à neuf ans écrivent sur ce sujet, dans une école du Haut-Jura :

Les soldats sont arrivés dans le village. Dites vos impressions.

et que M. Maurice Noël a recueillies. Voici celle de la petite Madeleine (sept ans et demi) :

C'est aujourd'hui l'arrivé des soldats. Ils cherchait des maisons pour se loger. Ils avaient leurs habits au dos. Je les aimais bien, ils étaient abhillés en kakits et l'après midi ils allaient en skis et

ils pprenait des bûches à huit heures ils sonnait le clairon et à onze heures, ils salissait les cabinets et prennaient le bois sec.

La petite Monique (huit ans bientôt) écrit :

C'est aujourd'hui l'arrivée des soldats, ils se réunissent sur la place, tous armés de fusils où de baïllonnettes. Ils sont habillés en kaki où en bleu. Je pense qu'il y en aura chez nous parce qu'il y en a beaucoup. Mais bien sûr, le lendemain il y en avaient déjà sept. Ils y en avaient des petits et des grands. Ils sont bien gentils et bien soigneux. Ils rangent leurs habits et lorsque ils viennent à la cuisine ils sont tout contents d'arriver au chaud.

L'un dit : « Nous avons bien voyagé, un autre répond ô oui et même nous sommes bien fatigués. L'un dit : O oui quel malheur cette guerre O oui répond maman. Il y en a qui [censuré dans le texte cité] *est barbu mais on ne voit plus sa barbe quand il est rasé. Nous sommes nombreux avec tout ce monde. Un autre jour ils allaient en ski et ils tombaient toujours et quand ils se relevaient ils étaient tous poudrés de blanc comme des pierrots.*

Je suis contente qu'il y a des soldats parce que je n'en avait jamais vue et parce qu'il me font rigoler.

Hum! cette fin est d'un naturalisme brutal. Mademoiselle Monique n'a pas le sens des nuances. Elle devrait bien prendre exemple sur la petite Yvette P... (huit ans et demi), qui écrit, elle :

C'est la première fois que je vois tant de soldats mais il me font rire et je les aimes biens.

GASTON PICARD.

COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ

En marge... — « L'énorme géant mou », c'est ainsi que M. Charles Maurras désignait l'empire soviétique au cours de l'intelligent, vibrant article qu'il consacrait, au mois de février dernier, à la Finlande dans « Je suis partout ». Point de spectacle plus ignoble et plus dérisoire que celui qu'ont donné les hordes de Staline dans leur assaut de l'héroïque nation. On n'en pouvait souhaiter d'autre qui fournît aussi absolument la preuve de la faiblesse et de la vilenie du régime marxiste. Mais de quelque façon que se termine le drame qui tient encore en suspens tout cœur bien placé, à l'heure où j'écris ceci, le combat contre la barbarie aura

pris sa signification la plus haute, grâce à la vertu des guerriers blancs de Mannerheim, comme la précédente s'était ennoblie par l'attitude du « roi-chevalier » de Belgique. Plus que la vaillance désespérée de la Pologne, trop tôt anéantie par la traîtrise et la technique de l'Allemagne, la superbe défense des Finnois, combattants réfléchis et habiles, prudents et hardis, tenaces, aura élevé cette horrible guerre scientifique jusqu'à l'épopée, jusqu'à la légende et au mythe. Quoi qu'il arrive, la cime lumineuse est d'ores et déjà atteinte. Tout aura contribué à conférer un caractère inoubliable à la lutte de cette poignée de civilisés pour préserver leur liberté, leur raison, contre l'esclavage dont les menaçaient les masses serviles, venues de l'Est : cruautés, ruses, mensonges des envahisseurs enragés de leur impuissance; générosité, dignité, infériorité numérique des assaillis... Seul, le poète a fait défaut qui eût célébré, de façon digne d'elle, cette force de volonté tenant surhumainement la bête en échec. Un Victor Hugo, par exemple. Ce nom ne fait-il pas les plus fervents admirateurs de la Finlande sourire ou hausser les épaules? Hélas! nous avons le goût délicat, mais notre scepticisme nous incline à penser, aujourd'hui comme naguère Anatole France, que rien n'est aussi près du ridicule que le sublime. C'est, cependant, parce qu'ils ont cru, contre toute vraisemblance, à la supériorité de l'esprit sur la matière, de la qualité sur la quantité, que les Finlandais ont conclu « un espèce de pacte avec la vie éternelle » comme a dit encore superbement M. Charles Maurras.

Je ne suis pas prophète; mais je crois pouvoir affirmer, sans crainte de me nuire auprès de la postérité (si tant est que j'aie jamais affaire avec elle) que les Allemands trouveront de bons arguments pour excuser Hitler qui les a fourvoyés dans cette guerre, quand ils l'auront perdue. Ils en trouveraient de meilleurs, c'est-à-dire de plus *allemands* encore, pour le laver de ses crimes si — comme ils s'en flattent — ils remportaient la victoire. Ainsi sont-ils faits, serfs et grégaires, tels que nous les connaissons depuis des siècles. Mais ainsi sont généralement les hommes dont l'esprit révèle d'infinies ressources pour excuser leurs fautes. « Ce

ne sont pas tes erreurs, ou tes vices, que je te reproche, dit à peu près un personnage de M. André Gide, mais les raisons que tu te donnes... » Aussi bien, ne puis-je sans agacement entendre des gens dont les intentions sont pures mais l'intelligence médiocre, prétendre désolidariser les Allemands de leur Führer et de sa clique. Pourquoi ne tiennent-ils pas compte du loyalisme dont font preuve les Germains, résidant en Amérique par exemple, vis-à-vis du maître que leur pays s'est donné, malgré la position qu'ils occupent et qui les laisse libres de juger équitablement?... Le distinguo des naïfs incorrigibles me donne à craindre que, demain, nous ne trouvions chez nous-mêmes des avocats pour plaider la cause des fauteurs de massacres. N'argueront-ils pas, notamment, du fait que c'est nous qui avons déclaré la guerre aux envahisseurs de la Pologne, pour nous rendre responsables de l'actuelle catastrophe?...

« Sans doute, il est trop tard... »; c'est l'hémistiche, tant de fois cité, qui vient tout naturellement sous ma plume, à l'instant où je veux écrire de feue la réunion de la Chambre en séance secrète. Se souvient-on d'elle, encore, à présent? Elle a eu pour épilogue un vote de confiance au gouvernement, et c'est là un fait dont je n'aurai pas l'impertinence de ne point me réjouir. Rien, cependant, n'a-t-il transpiré, « suinté » selon l'expression de M. Léon Blum, de ces débats à huis clos? Je l'espère, à cause — je dois le dire — de l'extravagance même des secrets que chacun s'est cru en mesure de divulguer, comme s'il les tenait de bonne source. Jamais, il est vrai, indiscrétions plus sensationnelles n'ont circulé sous le manteau qu'au lendemain de cette séance « historique ». Je n'en dirai pas davantage. Aussi bien, si je me faisais l'écho des bruits qui furent, alors, transmis, de bouche à oreille, mes bénévoles lecteurs n'en seraient pas plus avancés. La censure (en l'occurence sagement inspirée) ne se ferait pas faute de couper les ailes à ces monstrueux canards.

Les affiches, qui égayaient de leur bariolage les vitrines des grands boulevards et des artères voisines, parlaient hier

encore, aux yeux des Parisiens, le langage du temps de paix. Elles les invitaient à des voyages en Allemagne, en Tchécoslovaquie, au paradis des Soviets... Mais que dire de celle-ci qui, au mois de février dernier, nous conviait à visiter la Finlande? On y voyait, assise au premier plan, devant une vue lointaine d'Helsinki, une élégante femme, buvant du champagne. Douloureux raffinement! Triste ironie des choses! Cette bouteille, cette coupe idéale, quel soudard rouge les a vidées, renversées, mettant en fuite l'étrangère, amoureuse de l'accueillant pays des grandes forêts, des lacs innombrables, des longues plaines recueillies dans le silence de la neige, des sports...? La guerre a suspendu la vie, interrompu le cours normal des choses; mais elle n'a pas tout balayé. Hélas! comme l'invitation au voyage, les affiches touristiques aux vitrines des agences closes, l'espoir chante encore dans le cœur angoissé des hommes...

C'est avec appréhension que je vois, autour de moi, tant de jeunes femmes, séparées de leur mari mobilisé, écrire chaque jour au cher absent. Toutes ne sont pas encouragées dans leur beau zèle épistolaire par la franchise postale qu'un gouvernement paternel leur accorde. Mais riches ou pauvres, il n'en est guère qui se dispensent de payer le tribut quotidien d'une longue lettre à la fidélité conjugale. J'en connais qui non seulement relatent, tous les soirs, feuille à feuille, leurs actions, mais consignent leurs pensées de la journée, pour se faire plus proches de celui que la guerre a arraché à leur foyer. Comme elles l'aiment, l'embellissent, l'idéalisent, le héros qui, sans y prendre garde, s'accoutume à vivre une vie exempte de douceur, faite de camaraderie virile, où elles n'ont point leur place! Non que la tendresse en soit exclue. Cette tendresse se mue, cependant, peu à peu, malgré tant de rappels au présent, en un sentiment qui tient du souvenir... Les permissions la retrempent à peine dans la réalité. J'ai peur que maris et femmes aient du mal à s'accommoder de celle-ci quand l'heure du retour définitif aura sonné. « Parce que je ne suis plus moi, parce que vous n'êtes plus vous... » La phrase célèbre me hante en songeant à la fiction que crée la correspondance de guerre...

Sur la nature qui, cet hiver, semble avoir partagé la colère, la démence des hommes, le « sourire d'avril » luira, je pense, de nouveau quand paraîtront ces lignes, l'offensive attendue, redoutée aurait-elle eu lieu... Mais le brouillard pèse encore, aujourd'hui, de toute son opacité triste sur cette vallée d'Ile-de-France où sont des villages à dénominations anciennes : Châteaufort, Damiette; dont les hommes s'appellent Montsanglant, Alleaume, comme au temps des Croisades... Au-dessus des prairies inondées, près de la petite rivière, naguère chuchoteuse, devenue torrentielle, des mouettes croisent leur vol avec celui des corbeaux croassants. De quelles falaises normandes, au pied tapissé de varech, viennent-ils faire, ici, une cure de poissons d'eau douce, ces oiseaux de mer dont les grandes ailes blanches battent lentement, et que je ne puis suivre des yeux sans me sentir envahi par une irrépressible nostalgie?

La vie des quotidiens est semblable à celle des éphémères — j'ai vu, en novembre, la dernière de ces bestioles, les ailes en croix, clouée sur ma vitre par un rayon de soleil... Du jour au lendemain, avant même l'odeur grasse de leur encre, la saveur des feuilles publiques est éventée. Mais jamais elles ne m'ont paru devenir caduques aussi rapidement que durant l'hiver qui s'achève. Il suffisait que le facteur, empêché par la neige ou le verglas, ne les distribuât plus à leur heure habituelle pour qu'elles perdissent tout intérêt. Naguère encore, il était possible de trouver dans le journal de la veille quelque information d'ordre scientifique, artistique, littéraire ou même politique, à laquelle on pût s'arrêter. C'est fini, maintenant. Pour combien de temps? Cette guerre, qu'on ne fait pas, on en veut suivre, au jour le jour, les péripéties. Plutôt que de lire la feuille qui parle des faits de guerre d'hier, je préfère consulter le calendrier qui cache, peut-être, dans la suite de ses noms de mois et de saints, parmi des fêtes, l'heure radieuse de la paix.

Mon bon maître et ami, J.-H. Rosny aîné vient de mourir. C'est un grand écrivain qui disparaît, d'une puissance de

travail hors de pair, et, surtout, d'une richesse d'imagination, d'une originalité de pensée, à vrai dire géniales. Il s'en est allé sans bruit, cependant, dans l'horreur d'une guerre aggravée par l'âpreté d'un hiver comme on n'en vît pas depuis plus d'un siècle et demi. Il faut se reporter à la veille de la Révolution, en effet, pour trouver des températures aussi basses que celles que nous avons subies, ces mois passés. Mais le sort de J.-H. Rosny aîné, en 1940, a été celui de Remy de Gourmont, en 1917. Si pure qu'elle ait brillé, si vive qu'elle soit en s'exhalant, la flamme des plus grands esprits pâlit sur le fond d'un ciel incendié par la fureur sauvage des hommes.

J'avais blâmé la censure, dans ma dernière chronique, de laisser passer trop de films sur la guerre. Je viens à résipiscence. Mon jugement hâtif était le résultat d'une impression personnelle. J'avais tort de me substituer au public. Il n'est pas ému, comme je le croyais, par la violence des spectacles auxquels on le convie. Il en redemande. Je l'ai vu applaudir à une scène de guerre aérienne où des avions lâchaient des bombes sur des rebelles, dans le désert... De telles réactions prouvent que les spectacles violents répondent chez lui à un besoin. Il y a la réalité de la guerre, et il y a sa fiction, voilà le vrai. Le document ne donne pas, à Monsieur Tout le Monde, des tragiques événements que nous vivons, le même sentiment que les images qui les romancent. Grâce à l'anecdote qu'illustrent ces représentations, il se fait du drame auquel il est mêlé une notion plus désintéressée, presque gratuite. Et sa sensibilité s'en trouve, pour autant, allégée, dégagée. Dans imagination il y a image. L'image stylise, comme le récit, le poème, le drame, les actions qui composent la trame confuse de notre existence. Elle leur attribue un caractère, leur confère un sens qui nous dépassent. Elle les spiritualise en les rapprochant de l'art, et fait, peut-être aussi, fonction d'antidote.

Hitler fait la guerre pour le pétrole; mais s'il a besoin du pétrole, c'est qu'il fait la guerre.

JOHN CHARPENTIER.

MUSIQUE

Les quarante ans de « Louise » et les quatre-vingts ans de M. Gustave Charpentier. — Le 2 février 1900, l'Opéra-Comique donna la première représentation de *Louise*. On a fêté comme il convenait l'anniversaire — le quarantième anniversaire — de cette création, l'un des derniers grands succès d'argent de notre théâtre lyrique : la représentation donnée à cette occasion était la 872e de l'ouvrage à la salle Favart. Huit cent soixante-douze représentations en quarante ans, cela fait une moyenne de vingt et une à vingt-deux par an, et encore faudrait-il tenir compte des mois pendant lesquels l'Opéra-Comique fut fermé durant l'autre guerre. Bien peu d'ouvrages lyriques français ont eu cette fortune, et il n'en est aucun qui l'ait connue au cours de ce demi-siècle; l'année même de la création de *Louise*, on en fêtait la cinquantième, fait à peu près sans précédent à l'Opéra-Comique où l'alternance des spectacles est de règle.

L'accueil, cependant, à la générale et à la première, ne fut point un triomphe, et il y eut même du tumulte. Certains spectateurs, choqués des propos que les personnages tenaient sur la scène, enchérirent dans la salle, et l'on s'interpella durant quelques instants sur un ton aigu et d'une manière assez verte pour compromettre le sort de la pièce. Le malentendu se dissipa; la musique y était bien aussi pour quelque chose, mais au fond c'est le procès du réalisme au théâtre lyrique que l'on rouvrait. Le bourgeron et le pantalon de velours à côtes du Père, le caraco et le tablier de la Mère, avaient pourtant été précédés dix ans plus tôt par les costumes tout aussi modernes, ouvriers et bourgeois, du *Rêve*, d'Alfred Bruneau. Et, en vérité, les opéras-comiques du temps de la Foire et des débuts du genre, que montraient-ils si ce n'est des paysans contemporains, habillés à peu près comme les spectateurs des petites places? L'action de la plupart de ces ouvrages se passe « de nos jours », dit le livret, — c'est-à-dire au XVIIIe siècle, — comme l'action de *Louise* se passait de nos jours, c'est-à-dire dans les dernières années du XIXe; mais, à partir d'un certain moment, environ 1830, ou

1840, il ne se trouva plus de metteurs en scène qui voulussent habiller les acteurs à la manière du jour, et l'on finit par adopter cette convention qui fit de tous les paysans des Jeannot et des Lubin, des Colette et des Martine, de tous les soldats des gardes françaises. On n'imagina plus que des acteurs pussent interpréter des rôles chantés s'il n'avaient revêtu ces habits traditionnels. On ne souffrait exception que pour les pièces dont l'action se déroule soit sous d'autres cieux, soit en des temps héroïques ou fabuleux. Il fallait, de toute manière, que le spectateur fût dépaysé.

Autre sujet de dispute : « l'amour libre », comme on disait alors. On en disputa très fort en 1900, si fort même que toutes ces discussions sur le langage des personnages, sur leurs habits, sur leurs théories morales et leurs opinions, firent oublier l'essentiel, c'est-à-dire la musique, à ceux-là mêmes qui criaient le plus fort. Il en est ainsi de toutes les querelles : on finit par ne plus se souvenir des raisons que l'on a de se battre. Mais la querelle de *Louise* ne s'envenima pas, elle s'apaisa; et la curiosité du public étant piquée, fut, en somme, profitable à la pièce et à son auteur.

Aujourd'hui, tout cela nous surprend quand nous y songeons. *Louise* a pris sa place dans le répertoire. On s'étonne surtout de l'injustice qui fit reprocher à M. Gustave Charpentier d'avoir fait de son héroïne et de son héros des êtres assez vulgaires, en somme. Cette « petite main » et ses camarades d'atelier, fallait-il qu'il en fît des pensionnaires des Oiseaux? Ce poète montmartrois, allait-il lui prêter des sentiments et un langage de clubman? Est-ce qu'un auteur parle lui-même par la bouche des êtres fictifs qu'il met en scène? Molière est-il Tartufe, Balzac est-il Vautrin, Flaubert M. Homais? Que M. Gustave Charpentier se soit arrêté complaisamment sur quelques détails, peu nous importe si la peinture est exacte et si cette complaisance n'en modifie point le sens. Et mon Dieu, encore faudrait-il prouver qu'on ait mis de la complaisance envers Louise et Julien en les faisant paraître sous les traits d'une grisette sentimentale et d'un raté!...

Au vrai, ces « types » sont maintenant aussi loin de nous que Manon ou Werther. *Louise,* aujourd'hui, porterait des bas invisibles, des sourcils épilés et refaits d'un trait de crayon

noir et n'aurait d'yeux que pour le jeune propriétaire d'une voiture « grand sport » et d'un compte en banque assez rondelet pour faire les frais de leurs *week-ends*. Les « vedettes » et les « reines » ont remplacé les Muses. Où sont les Louises de nos vingt ans, qui « se donnaient »... On n'oserait plus jouer *Louise* en costumes modernes. Il faut bien marquer d'une manière immédiatement sensible que les goûts, les idées et les mœurs de ces hommes et de ces femmes « datent ». Ils sont d'avant le déluge de 1914.

La musique au surplus, le montrerait. Non point qu'elle ait vieilli de cette manière qui rend les choses insupportables. Mais elle est de son temps et pour deux raisons, par le style, l'écriture, et aussi parce qu'elle nous offre un exact reflet d'une époque où Paris gardait sa physionomie propre et ne s'efforçait pas de ressembler à New-York ou à Buenos-Ayres. Malgré l'Exposition, l'inauguration de la première ligne du métro, malgré les débuts de l'automobile, malgré l'éclairage électrique, le téléphone et les wagons-lits, il y avait moins de différence entre le Paris de Balzac ou même de la Révolution et le Paris de 1900 qu'entre ce Paris de 1900 et celui d'aujourd'hui. Cette différence est aussi sensible dans le monde des sons que dans le monde des images visuelles : *Louise* contient une page fameuse, le prélude symphonique dont la matière est tissue des « cris de Paris ». Où sont-ils ces fameux cris, qui, au XVI[e] siècle, inspiraient déjà Janequin et ses amis de la Pléiade? Où est le chant de la marchande de salade, alléchant la clientèle en lui offrant « la tendresse, la verduresse »? Et le chant du marchand de mouron pour les petits oiseaux, et celui du « chand d'habits », celui de la vendeuse d'oublies : « Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir! » — humble cri de la rue promu au rang de *leit-motiv*? Tous ont disparu et il faut aller à l'Opéra-Comique pour les entendre. Mais ce prélude, dans vingt ans, qui donc en saisira le sens? Ces voix de la rue, dont l'union composait la symphonie de la grand ville, n'ont déjà plus de signification pour des oreilles habituées au klacson et aux sirènes.

Tout cela nous montre que le *réalisme* est probablement une illusion, au théâtre plus qu'ailleurs. Entendons-nous :

je ne veux pas dire que les réalistes aient eu tort, mais simplement que la vérité ne leur appartient pas plus qu'aux autres. Elle n'est pas une question d'école, une affaire d'esthétique. Il y a tout autant de vérité dans le symbolisme de *Pelléas et Mélisande* — presque contemporain de *Louise* — que dans *Louise* elle-même. Les détails de couleur locale ou temporelle comptent moins dans l'occurrence que l'« humanité » des personnages. Le drame de Louise nous retient parce qu'il contient quelque chose d'éternel. La « petite main » obéit à la même loi qui jette la fille des nobles Capulets dans les bras d'un Montaigu. Le vieux Capulet tient à sa fille un discours dont les propos de la Mère, dans *Louise*, sont comme une traduction : « *Speak not, reply not, do not answer me! My fingers itch!* » « Les doigts me démangent! » Ce qui rendit, en 1900, le réalisme de *Louise* insupportable aux délicats, c'est le costume et c'est le décor, c'est la mansarde du « cintième », le fer à repasser sur le poêle auprès de la marmite à pot-au-feu. La grande audace d'Alfred Bruneau et de M. Gustave Charpentier n'est pas dans ces accessoires. Elle fut de penser que les humbles, comme disait Coppée vingt ans plus tôt, étaient animés des mêmes sentiments et souffraient des mêmes tourments que les hommes à panache. Ceci étant aujourd'hui démontré, et d'autre part le décor et les costumes ayant pris de l'âge, le réalisme de ce théâtre s'évanouit. Méfions-nous des mots...

Le rôle de Louise pour cette reprise servit de début à Mlle Ségala. Elle y fut excellente de toute manière.

Le quarantième anniversaire de *Louise* coïncide à peu près avec le quatre-vingtième anniversaire de son auteur, M. G. Charpentier étant né à Dieuze, le 25 juin 1860. Heureuse coïncidence qui permet en même temps de fêter l'ouvrage et le compositeur!

RENÉ DUMESNIL.

CHRONIQUE DE LA NATURE

VUE SUR LES TROIS RÈGNES. — J. Costantin et F. Faideau : *Les Plantes* (Larousse). — *Moeurs Nuptiales des Bêtes* : Ouvrage collectif; préface de Jean Rostand (Stock). — *Le Mystère Animal* : Ouvrage collectif (collection « Présences », Plon).

Vue sur les trois Règnes. — Le grand ouvrage de

MM. Costantin et Faideau, dont les auteurs nous donnent une édition nouvelle, s'ouvre sur une image qui, du premier coup d'œil, illustre de façon saisissante la philosophie d'un tel livre et d'une telle matière. Elle montre le bouddha de Phitsanulok, figure géante avec son cortège de statues dressées parmi les colonnes d'un temple, assailli de toutes part, ruiné, submergé par la forêt triomphante. Beau symbole de la royauté dérisoire de l'homme et de l'empire de la nature. Cette philosophie, d'ailleurs, est admirablement dégagée dans l'introduction où les auteurs retracent à larges traits l'histoire de notre civilisation en face ou au sein de la nature (et spécialement de la nature végétale), ainsi que les rapports de l'homme et de la plante. « La civilisation humaine, écrivent-ils, est donc une simple tache, une moisissure à la surface de l'écorce terrestre ». Le mot « moisissure » fait rêver. Il nous incline à une humilité salutaire. Le lecteur qui, de bonne foi, se croyait le maître de la terre, comme on le lui avait enseigné, reçoit un choc; cela lui donne à songer sur l'importance réelle de l'homme. Le grand lieu commun de la poésie — l'homme passe, la nature demeure — s'élève bien au-dessus de l'individu. La race humaine tout entière ne fait que passer sur la terre. Après elle comme avant elle, la terre vivra, et les animaux qui la peupleront ne détruiront sans doute pas sa beauté. En vérité, le mot moisissure — que les auteurs ont employé avec une innocence de savants — revêt à nos yeux un sens terriblement concret, si l'on assiste à ce pullulement dont, par place, se recouvre le sol, au foisonnement des lotissements, par exemple. Longtemps l'homme, comme nombre d'animaux d'ailleurs, a donné à son habitat ou à ses constructions sociales des formes qui étaient une recherche de beauté, des ornements où il s'appliquait — comme d'autres animaux encore — à copier, ou à utiliser la nature, et en particulier les végétaux. Aujourd'hui il ne semble plus occupé, avec une incontinence effroyable, qu'à sécréter du ciment. Certains signes nous donnent l'espoir qu'il en est lui-même épouvanté, que la nature déjà l'avertit et l'arrête. Mais quand on voit de grands paysages, quelque ample courbe de fleuve, souillés, détruits à jamais pour nos yeux par la « civilisa-

tion », on ne pense pas sans un plaisir amer à la revanche, au grand cataclysme géologique, ou simplement au lent et irrésistible assaut des végétations qui disjoindra, engloutira ces maçonneries et ces ferrailles, et qui rendront à la terre sa primitive pureté. Heureux le Japon, où la nature périodiquement bouscule d'un coup d'épaule les constructions des hommes, et les contraint à ne jamais devenir offensantes.

L'homme n'est que le provisoire occupant du sol, l'usurpateur souvent. Le vrai maître, c'est le végétal. C'est le grand *règne*.

On dira, se souvenant de Pascal, que la force et la noblesse sans pareilles de cette moisissure, si moisissure il y a, c'est d'être une moisissure pensante. Certes. Et si la puissance de la pensée l'emporte, c'est par elle que nous serons retenus de sortir de la nature.

Dans leur introduction encore, les auteurs montrent les échanges qui se sont faits dès l'origine entre l'homme et le végétal, échanges où l'homme a reçu bien plus que la plante. Sans elle, il n'eût pu vivre et se perpétuer. Ce qui était vrai il y a vingt mille ans comme il y a un siècle, l'est demeuré. A l'homme, il faut non seulement le blé, mais l'arbre. L'ombre du végétal est nécessaire à toute civilisation. La civilisation véritable est celle qui d'abord respecte la plante, et ensuite la cultive. Il faudrait ajouter (mais nous en aurons souvent l'occasion) : qui respecte et aime l'animal.

Je me suis un peu attardé à cette introduction, si riche, où les auteurs nous décrivent encore les aspects de la végétation, nous font assister à la naissance de la terre végétale et de la plante, évoquent les prairies — prairies terrestres, et ces prairies marines où Kipling faisait paître Sea-Cow, — les moissons, la flore des montagnes, et les forêts. J'ai hâte d'esquisser au moins les grandes divisions du livre.

La première est sans doute la plus importante, à coup sûr la plus *vivante;* les auteurs y traitent de la *Vie Végétale*. Et c'est d'abord le problème mystérieux de la vie tout court, qui se pose. La plante est un être vivant qui naît, croît, se reproduit et meurt. La seule différence avec l'animal est son immobilité apparente. On dit bien : apparente. Car le mou-

vement, au contraire de ce qu'on croit communément, existe, mais il est *intérieur.* Intérieur à l'enveloppe cellulosique qui empêche la plante de se mouvoir dans l'espace. Aussi bien, à ces confins troublants où les règnes se distinguent à peine, il est des animaux qui, eux aussi, sont « enracinés ». A considérer l'origine, la cellule végétale, sa division et sa multiplication, on saisit l'identité de tous les êtres vivants. Issu de cette cellule, le végétal se développe, ses organes se diversifient, se forment. L'étude de la feuille donne lieu à rappeler l'expérience de Priestley qui illustre de façon saisissante ces échanges entre le végétal et l'animal à quoi je faisais allusion, ou plus exactement ces dons vitaux du végétal à l'animal. Une souris placée sous une cloche hermétique ne tarde pas à succomber; si, sous la même cloche, on met une souris et une plante, la souris continue à vivre. Imaginons une cloche immense sous laquelle on enfermerait un homme seul voué à la mort, puis un homme et un arbre. L'expérience se hausse au symbole.

Les auteurs rappellent que la théorie de la métamorphose des feuilles en organes floraux est due à Gœthe, « et, ajoutent-ils, elle se relie à la théorie plus vaste et plus générale de l'évolution dont ce grand écrivain est un des précurseurs ». — Ce rappel chagrinera sans doute ces petits parasites de la science qui méprisent les poètes, pour n'avoir jamais su voir que la poésie, partout, précède la science, lui ouvre et lui éclaire le chemin.

On lira avec passion l'aventure, l'épopée de la graine; on verra les mille moyens que la nature emploie — de la gélatine collante à l'hélice et au parachute — pour la répandre, la faire voyager, la fixer enfin; puis ce sont les mystères de la germination, la digestion de l'albumen par la plantule; le grain, comme un œuf, est bourré de substances nutritives. En coupant le blé en graine, en interceptant la graine, nous interrompons le cycle naturel pour capter cette substance à notre profit, exactement comme nous agissons en consommant l'œuf de poule.

Dans la graine, ainsi, commencent ces mouvements cachés mais puissants qui vont s'accentuer à mesure que croît la plante, et se manifester à l'extérieur. Nous voici conduits

à étudier ces mouvements, dont les moins troublants ne sont pas ceux de la veille et du sommeil, mouvements spontanés ou provoqués, de l'algue bleue, de la sensitive, et qui nous amènent à nous poser la question de la *sensibilité*. Ainsi nous élevons-nous dans l'échelle de la vie.

Quelles vont être les « attitudes » de la plante, ses rapports avec les autres plantes et avec les animaux? — Là se dévoilent les grandes merveilles. On voit les plantes se servir les unes des autres, s'associer ou se combattre; on assiste surtout aux extraordinaires relations des animaux et des végétaux, où ce n'est pas toujours, comme il semble à première vue, l'animal qui use de la plante, où c'est le contraire qui se produit de façon infiniment troublante : ainsi pour la fécondation et les fameuses plantes carnivores. Mais dans l'autre sens, contre l'animal, le végétal a mille défenses dont les plus connues sont les épines, les poils urticants. Enfin, outre la brutale utilisation de la plante par l'animal en tant que nourriture, on sait qu'il en existe d'autres, ingénieuses, émouvantes, particulièrement dans l'habitat. Mais je ne sais pas sur ce sujet d'histoire plus mystérieuse que celle des fourmis-agriculteurs. Il en est de plusieurs espèces. *L'Atta histrix* mâche les feuilles, à tel point que certaines cultures (orangers, grenadiers, rosiers... etc.) sont rendues impossibles. Mais elles n'en font point leur nourriture. On observe qu'au lieu d'ingérer ces débris de feuilles comme on pourrait le croire, elles en font des boulettes qu'elles accumulent. Elles constituent ainsi de véritables *meules à champignons* qu'elles ensemencent de « blanc » (mycelium). Elles cultivent une seule espèce (*rozites gongylophora*) reconnue sans doute la plus productive et la plus nourrissante, et leur culture est si parfaite que les champignons sont exempts des maladies dont les hommes qui se livrent à la même industrie ne savent les préserver.

Mais il y a plus beau encore, peut-être. Les héros, cette fois, sont les Azteca. Ces fourmis qui vivent dans l'Amérique du Sud habitent les cavités de certains végétaux. « Comme les nids construits à l'intérieur de la plante sont insuffisants, les fourmis en construisent au dehors en devenant agriculteurs : elles accumulent de la terre sur les arbres et y

déposent des graines qui y germent; et entre leurs racines les Azteca construisent leur nid. » Or, les fourmis ne sèment pas n'importe quoi : elles choisissent les graines des plantes qui précisément, d'une part donneront un chevelu de racines suffisant pour ce qu'elles en attendent, qui, d'autre part, seront propres à se développer dans les conditions où elles les placent. De plus, ces plantes seront pourvues de *baies colorées,* véritables appâts à gibier. Fait plus extraordinaire encore, elles ont adapté certaines espèces qui n'existent dans cet état que sur ces « jardins fleuris » des fourmis brésiliennes.

Le troisième point de vue, et sans doute le plus vaste, est celui des rapports de la plante avec le milieu. Le milieu, ce sera le climat, la localisation dans l'espace; et nous voyons défiler toutes les flores, depuis la flore arctique et antarctique jusqu'à la flore méditerranéenne, en passant par les forêts boréales et australes, les steppes, et les déserts. Mais le milieu, c'est aussi, c'est peut-être surtout, le sol et le sous-sol. Ici enfin, nous touchons au troisième règne, au minéral, qui est au plus bas degré de l'échelle de la vie, qui n'en est pas moins vivant, squelette, ossature lentement croissante et mouvante, sous la chair végétale de la terre. C'est, du reste, cette lenteur dans l'évolution qui nous en rend la vie moins immédiate. Elle existe néanmoins; on la saisit, on l'embrasse avec du recul quand on déchiffre l'histoire de la terre; on la voit mieux encore dans une perspective plus vaste : celle du ciel. La vie des planètes n'est rien autre que la vie de la matière brute, en partie minérale. Mais ce serait trop s'étendre que de parler d'ouvrages importants et de petits livres bien faits parus récemment sur ce sujet. J'espère y revenir.

La seconde partie du livre est de la botanique pure : classification, fossiles... etc. Dans une troisième partie, les auteurs, élargissant ou, comme on voudra, spécialisant le sujet des rapports du végétal et de l'animal, décrivent ces rapports avec l'homme, l'utilité et l'utilisation du végétal; et c'est une belle et large évocation de la culture, de l'industrie pastorale, des forêts. Cette partie se complète par un chapitre qui n'est pas l'un des moins originaux du livre, et

où les auteurs étudient avec beaucoup de pertinence, un vif sentiment esthétique et historique, la beauté du végétal, son rôle dans l'art (sans oublier l'art des jardins), ainsi que dans la symbolique, le folklore, les légendes, les mythes.

On n'en finirait pas, avec des guides aussi savants qu'éloquents, de se promener à travers le monde végétal. J'espère au moins avoir montré l'utilité d'un tel livre (1). Et je prends le mot dans son sens le plus élevé. Outre justement son intérêt utilitaire (parti que l'homme peut tirer des plantes), outre sa valeur d'initiation scientifique (je ne dis pas : vulgarisation, c'est, et heureusement, tout autre chose), il a à mes yeux un incomparable mérite : il déborde de vie et — sans s'écarter de l'exactitude, de la rigueur scientifiques — d'une poésie qui naît avec force de la nature même des choses. Son utilité profonde vient de là; par là, il peut amener l'homme à voir partout la vie et peut-être la sensibilité, et non seulement en lui; à lui faire découvrir, admirer, l'unité, la solidarité, même dans la lutte, de la nature, cette espèce de fraternité qui a sa source aux mystères de l'origine et qui l'unit au végétal, à l'animal, au minéral même, comme le minéral, l'animal, le végétal sont unis entre eux.

§

A peu près en même temps ont paru deux ouvrages qui apportent une contribution importante à la connaissance du monde animal. Cette rencontre traduit bien le vif mouvement de curiosité, d'intérêt et de sympathie qui oriente depuis peu l'esprit vers les bêtes. Il y a là, nous le notions naguère, quelque chose, sinon d'absolument nouveau, du moins qui avait été assez longtemps négligé ou complètement ignoré, pour passer pour tel. Il semble d'ailleurs que cette curiosité ne se soit jamais manifestée avec autant d'ardeur. Curiosité qui n'est pas, si l'on veut, totalement désintéressée. Dans un moment de particulière inquiétude, l'homme voit là, sans doute, un détour pour se mieux connaître; peut-être,

(1) Il n'est pas superflu de souligner la qualité et l'abondance des documents graphiques : plusieurs centaines de photographies dans le texte; beaux hors-textes, planches en couleurs, cartes... etc.

sans se l'avouer, cherche-t-il des leçons. Tout de même, on ne saurait nier, dans cette direction, un élan de notre sensibilité et une démarche de notre raison, qui eussent été inintelligibles il y a encore cent cinquante ans. C'est ce qu'indique d'ailleurs M. Daniel-Rops, qui dirige la collection « Présences », dans l'introduction au *Mystère Animal.* C'est un fait en soi très significatif qu'une place ait été faite à un tel sujet dans une collection qui s'est donné pour but de réunir des témoigages sur les problèmes essentiels, spirituels et sociaux, de notre temps.

Les deux livres ont encore ceci de commun d'être des ouvrages collectifs et d'avoir réuni la collaboration d'écrivains, de philosophes et de savants ou d'observateurs. Collaboration indispensable; les résultats de l'observation scientifique ne nous satisfont pas quand nous tentons de jeter quelque lumière sur les manifestations de la Vie. Il y faut la poésie, l'intuition et la transfiguration poétiques. Et rien n'exige plus impérieusement de tels dons que l'étrangeté et la magnificence des noces animales.

C'est une telle peinture qui nous est donnée dans **Mœurs nuptiales des Bêtes.** Quatorze auteurs, M. Jean Rostand donnant une direction à l'ensemble, y ont apporté des traits, des figures (fruits presque toujours de l'observation personnelle), dont peu sont inférieurs. Il convient de noter que plus on s'élève dans l'échelle des êtres, plus la tâche est délicate. Nous entrons dans un monde plus connu, plus proche. Quand on nous décrit l'union de l'étalon et de la jument, par exemple, nous n'y trouvons qu'un très médiocre intérêt. Ou bien, là plus qu'ailleurs, il faudrait une puissance poétique rare (celle d'un Gourmont, par exemple, dont c'est bien l'occasion de relire l'admirable *Physique de l'Amour* (2). Pourtant, il est dans le chapitre des mammifères d'excellentes évocations, notamment celles de M. J. E. Benech (Le Cerf, le Sanglier... etc.) qui ont une forte et bonne odeur de forêt; celles de M. G. Petit (mammifères marins); du Dr Gromier, l'homme qui a vu s'aimer les éléphants. Mais le Dr Gromier a écrit sur la faune africaine des livres remarquables dont je parlerai comme il convient.

(2) Mercure de France.

Avec les animaux inférieurs nous avons des révélations parfois exquises, plus souvent horribles, qui exercent sur nous une espèce de fascination. M. Jean Rostand ouvre le livre de façon magistrale avec *Les Infusoires.* Chez la Paramecie, par exemple, la reproduction s'effectue normalement par bipartition ou division de la cellule. Aucune trace de sexualité par conséquent. Mais à ce mode normal de reproduction s'en ajoute un autre qui est comme un luxe, un de ces actes « inutiles » qui ne sont pas nécessaires à l'espèce et tels que la nature en propose parfois à notre méditation. Je ne peux mieux faire que de citer M. Rostand :

> ...De loin en loin on assiste à un très curieux phénomène où il est impossible de ne pas voir l'ébauche de phénomènes sexuels... Les infusoires deviennent indifférents à la nourriture; ils paraissent agités, inquiets... ils se heurtent, se palpent de leurs cils. Puis des individus se réunissent par couples... Les deux Paramécies une fois jointes se serrent, se pressent, s'appliquent l'une contre l'autre, bouche contre bouche; elles ne se contentent pas d'ailleurs de cette simple juxtaposition qui évoque un baiser de tout l'être. Elles en viennent à un contact plus intime. Les membranes qui limitent leur protoplasme s'estompent, se détruisent... [elles] se trouvent largement ouvertes l'une à l'autre, l'une dans l'autre, et communiquent par un pont de substance.

Plus tard : « Les deux Paramécies ayant reconstitué leurs frontières membraneuses vont alors se disjoindre. Désormais rien ne distinguera plus apparemment chaque infusoire de celui qu'il était avant de se conjuguer. Néanmoins il en sera substantiellement différent... ayant reçu de son partenaire autant de matière nucléaire qu'il lui en aura donné, *il sera devenu l'autre pour moitié.* »

C'est moi qui souligne. Cette simple petite phrase me semble bouleversante. Cet animalcule, cette cellule vagabonde, réalise dans ses amours ce qui n'est qu'une image, un symbole, pour les amants humains. Mais chez eux, de quelles profondeurs vient donc ce désir?

J'ai cité longuement ce premier chapitre parce que, à mes yeux, il donne son sens à l'ouvrage, il le commande.

De celui-ci j'aimerais inventorier les richesses, évoquer les « philtres » (ô Tristan!) qui plongent certains vers ma-

rins dans les transes amoureuses; le coup de stylet dont l'escargot poignarde son partenaire avant de se laisser épouser; la difficile union des crustacés dans leur cuirasse; le drame des araignées; l'horrible festin de la Mante religieuse qui dévore son mâle pendant l'accouplement même (3); les extraordinaires ou affreuses épousailles des batraciens et des reptiles.

Les poissons, déjà, nous proposent des mœurs moins bizarres, moins cruelles; avec eux, le sentiment du beau dans l'amour — du moins ce qui nous apparaît tel — commence à se faire jour : parures de noces, nids tissés et ornés; enfin, c'est la grande aventure des voyages nuptiaux. Ceux-ci nous conduisent aux migrations aériennes et aux ravissantes amours des oiseaux. C'est, il va sans dire, M. Jacques Delamain qui nous en conte quelques-unes. M. J. Berlioz décrit les splendeurs des oiseaux exotiques, M. de Bosschère celles des Gallinacées, des paons notamment auxquels il a consacré déjà un beau livre. Nuls, plus que les oiseaux, ne sont artistes en amour : chants, plumages, parures et danses nuptiales, c'est une éblouissante et émouvante féerie.

Il faut surtout prendre garde, et j'y insiste, qu'un tel ouvrage n'est pas une collection de descriptions, d'observations, quel que soit le mérite de celles-ci. Il a un sens, une portée générale. Dans sa préface, M. Jean Rostand pose le problème essentiel qui est celui de la nature de l'amour, problème dont, on l'a vu, son chapitre initial est une illustration. Au contraire de ce que pensait Darwin et de ce que continuent à penser la plupart des gens, l'acte d'amour n'est pas nécessaire à la vie de l'espèce. Celle-ci peut se transmettre (et même plus sûrement, plus régulièrement) comme dans les formes inférieures, par la reproduction asexuée, la division, le bourgeonnement ou la parthénogénèse. Et c'est justement à mesure que les êtres s'élèvent, que l'amour se manifeste avec plus de perfection — l'étreinte s'ébauche, et naît le plaisir — et, oserait-on dire, qu'il se spiritualise, puisqu'aux gestes purement sexuels se surajoutent les mani-

(3) Le mâle décapité continue à assumer sa fonction; tout se passe comme si les différentes parties du corps agissaient d'une façon indépendante; il n'y a aucune association entre les actes qui se déroulent aux différentes extrémités du corps.

festations purement affectives, l'attachement qui se manifeste non seulement chez l'homme mais chez nombre de mammifères.

Ce qui apparaît ainsi de désintéressé, de *gratuit* dans l'amour, chez les plantes, les bêtes et l'espèce humaine, constitue l'un des plus troublants mystères de la création.

§

Le Mystère Animal est conçu dans un autre dessein, moins scientifique peut-être — encore que la seconde partie soit principalement l'œuvre de savants — que philosophique. Selon leur talent, leur formation, leurs idées ou leurs croyances, ces auteurs y examinent, de différents points de vue, les rapports de l'homme avec l'animal.

Le livre ouvre sur un poème, je dis bien : un poème. Quelques pages de Colette, de cette prose charnue, innocente, douce-amère où, à travers la tendre histoire d'un chat perdu, d'une chienne préférée, se dévoile dans mille frissons, mille reflets, mille odeurs, la beauté, la pureté retrouvées du monde.

Ce simple chant prélude comme il fallait aux loyales tentatives d'explications qui vont suivre. En chemin, avec M. Charles Sylvestre, nous aurons encore un rustique repos : de beaux et vivants portraits de bêtes domestiques, et les plus humbles, l'âne, le porc, le canard, le lapin de choux, sans oublier quelques pages émouvantes et vraies dédiées au chien de berger. M. André Demaison enfin nous parlera des bêtes sauvages dont il sait les secrets.

Je me souviens de ma rencontre avec le Dr Walther Riese. Penché sur des prélèvements, son cahier de notes près de lui, il se tenait dans un laboratoire du Parc Zoologique de Vincennes que baignait une belle et pure lumière d'automne.

Cette image ne peut pas ne pas s'associer à la lecture de la lucide, sereine contribution qu'il apporte aux tentatives d'éclaircissement du mystère animal.

A disséquer, peser, examiner et décrire les cerveaux d'animaux et d'hommes, le Dr Riese a acquis une admirable modestie, non seulement personnelle mais humaine. Il ne pense pas que les coupes multipliées sous le microscope donnent

la clé de tout; il laisse entendre, même, que cette seule méthode pourrait bien tout fermer irrémédiablement à l'esprit, et que la vie ne peut être saisie qu'en action. Il ne craint pas davantage de voir le savant animé, consciemment ou non, par une préoccupation philosophique, une « inquiétude »; et je crois discerner chez lui une certaine méfiance à l'égard de l'évolution, en tant du moins que vérité révélée et religion intangible. Il dénonce les confusions à quoi entraînent la notion de quantité et la notion irréductible de qualité; il se résume dans une formule frappante :

Tous les phénomènes de la vie psychique proprement dite doivent être considérés comme phénomènes de qualité échappant à une représentation quantitative. L'âme n'est pas *l'objet* de l'anatomie cérébrale, elle est sa *limite.*

On lira avec fruits les descriptions, remarques, déductions savantes et originales du Dr Riese sur les cerveaux comparés de l'homme et de l'animal. Il pose la question majeure :

Le cerveau humain se distingue-t-il essentiellement des espèces animales les plus élevées? Si oui, y a-t-il dans l'évolution préhistorique de l'espèce humaine des stades qui peuvent être considérés comme stades évolutifs intermédiaires entre le cerveau animal et le cerveau humain?

A la première question, les découvertes récentes concourent à donner une réponse affirmative. La seconde réponse permettrait de dire si la situation de l'homme a été lentement acquise ou si elle est innée.

C'est une suite logique à cette étude que le chapitre où le Dr Claparède s'essaie à tracer la frontière de l'intelligence et de l'instinct, à définir la première et le second, sinon dans leur essence, du moins dans leurs manifestations et leurs effets, à discerner en quoi et comment l'animal peut faire preuve d'intelligence. Observation capitale : il semble que loin de découler de l'instinct, d'être, si l'on veut, de l'instinct en progrès, comme on l'a cru, l'intelligence serait en raison inverse de l'instint (4). J'ajouterai cette remarque

(4) D'autre part : la mise en défaut de l'instinct pur ferait se dégager une espèce particulière d'instinct; l'instinct de recherche qui, dépourvu de l'automatisme de l'instinct pur, donnerait peu à peu naissance à l'intelligence. On est en droit d'objecter que cette « espèce d'instinct »

que, au contact de l'homme, dans la société de l'homme, les instincts de l'animal tendent à s'affaiblir (comme d'ailleurs l'acuité des sens) en même temps que son intelligence se développe. Evolution qui semble bien être celle de l'homme lui-même. Mais au contact, à la lumière de qui?

Ces problèmes, après ceux, passionnants ou poignants, que posaient la douleur animale, la société animale, et qui ont donné lieu à des pages excellentes sur lesquelles je ne puis malheureusement m'étendre (5), ces problèmes devaient amener enfin la question essentielle, la plus haute : celle de l'âme animale. A cette question, M. l'abbé Jean Plaquevent, en replaçant, avec les Pères de l'Eglise, l'animal dans l'ordre divin, a répondu avec générosité, avec une piété et une pitié, une fraternité franciscaines. Il y a répondu aussi avec la rigueur d'un catholique et d'un prêtre qui proclame l'existence d'une âme animale (*anima*), mais ne peut admettre son immortalité. Distinction troublante. Troublante pour nous. Aussi bien, l'alternative est redoutable. Une fois posé qu'il y a un paradis pour moi et que j'irai dans ce paradis, j'espère y retrouver mon chien bien plus que certaines gens. Mais d'autre part, qu'est-ce que l'âme immortelle d'une huître ou d'un bacille de Koch? Alors, où tracer la limite?

Il n'y a pas là, dans mon esprit, absolument qu'une boutade. Faut-il admettre que l'âme, principe essentiellement humain, soit transmissible, communicable aux créatures qui vivent avec nous? — N'est-ce pas là, justement, l'origine et le fondement des mythes les plus anciens, et de religions qui ont encore force et rayonnement? — Le dogme chrétien ne permet pas qu'on s'égare sur ces routes. En tout cas, aussi loin que ces innombrables points d'interrogation entraînent notre esprit, notre conscience, ils les ramènent avec plus d'attention et de sympathie vers l'objet même de ces questions : l'animal.

Et c'est ce qui se produit en effet, nous l'avons vu. M. Daniel-Rops met bien en lumière ce phénomène nouveau

qui serait justement le contraire de l'instinct, est une autre chose contenue dans le même mot. On sait assez à quel point le vocabulaire est source d'erreurs dans un domaine où l'on débat souvent sans parler la même langue, — et en l'ignorant.

(5) Mmes Paule Regnier, Marguerite Combes, M. Ch. Boucaud.

d'intérêt et d'amour, certes étonnant dans notre « monde inhumain » (6).

Nouveau, à coup sûr. S'il a été pressenti, c'est par le génie le plus universel, le plus ouvert de notre race et peut-être de toute race. En vérité, nous ne sommes pas surpris de trouver, ici encore, Montaigne. De lui, M. Jaloux, au début du livre, rappelle une page admirable : *Quand je me joue avec ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle?...* Et voilà posé tout le problème des relations profondes de l'homme et de l'animal.

Non, nous ne sommes pas surpris, mais satisfaits, soulagés. Car, ce que nous avons peine à concevoir, c'est le silence, la nuit qui suivront; c'est l'indifférence, et non seulement l'indifférence, l'aveuglement, l'énorme erreur des hommes « raisonnables » du XVIIe siècle, des hommes « sensibles » du XVIIIe. J'ai parlé naguère d'infirmité de l'âge classique. Il faut convenir que cette infirmité s'est manifestée avec le plus d'éclat chez Descartes. Et si Descartes est si Français, faut-il avouer encore que cette infirmité humaine était plus spécialement française et que nous en sommes guéris depuis peu?

Il semble que la plus simple réflexion sur l'histoire de l'humanité eût dû nous préserver de cette erreur, de ce péché. Le rôle que les bêtes ont tenu dans cette histoire, la dette immense que l'espèce humaine a contractée envers elles, c'est M. Jean Canu qui a entrepris d'en esquisser le développement et d'en dresser le bilan. L'animal à la fois si puissant et si nécessaire, l'homme d'abord le divinise. Et c'est sans doute en tant que divinité qu'il s'essaie à en reproduire les traits. Mais du même coup, il laisse paraître cette étincelle par quoi il est autre chose que la bête. En traçant sur le fond de sa caverne la figure d'un auroch, il laisse la première preuve visible de sa faculté de saisir et de *penser* la nature.

(6) Il ne s'agit pas d'un simple mouvement de sensibilité et de conscience individuelles. Il se manifeste le plus évidemment et aussi le plus utilement dans la législation. M. Daniel-Rops signale les lois de protection, la création de réserves... etc. Toutes choses trop importantes pour qu'on puisse se contenter de les indiquer en passant et sur quoi nous reviendrons.

Ce don évidemment divin, la bête l'a reconnu et s'y soumet. Parmi tant de mystères, le moins beau n'est pas celui de la fascination exercée par l'homme, de cette confiance dans l'homme. (La fascination de la voix, du langage : mythe d'Orphée).

Hélas! on sait comme l'homme s'en est servi! Brutalement, pendant des millénaires, il va rompre le charme qui, très tôt, attachait l'animal à lui. C'est ce charme, je crois bien, — mais que de temps et de secrets perdus! — qu'il tente aujourd'hui de retrouver.

Bien entendu, sur tout ce qui a été dit, une remarque capitale s'impose. Il s'en faut, hélas! que la curiosité des bêtes, à plus forte raison l'amour des bêtes, soient généraux et universels. Toutefois, c'est beaucoup déjà que l'intelligence humaine, la sensibilité humaine en ce qu'elles ont de plus élevé et de meilleur, se soient portées vers l'animal.

Il est encore des brutes innombrables capables de briser les reins de leur chien en disant : « Ça ne sent pas ». Il est à peu près impossible désormais que cette brute s'appelle Malebranche.

Nous en sommes là. Quelque lumière dont nous puissions éclairer encore le « mystère animal », une chose déjà est certaine. Ce que quelques hommes, ce que, si l'on veut, l'élite des hommes a déjà aperçu, compris et senti, il faudra que tous les hommes le comprennent et le sentent. Une civilisation véritable ne saurait exister que dans cet état d'alliance et de grâce d'un âge d'or situé par les hommes en un passé fabuleux qui n'est que la nostalgie d'un vague et lointain avenir; dans ce paradis terrestre que tout homme, il est vrai, peut retrouver pour lui seul et où vivait François d'Assise. Alors, après avoir été pour l'homme un dieu dérisoire, adoré et traqué à la fois, un dieu ennemi, puis un esclave, sinon une machine douloureuse, l'animal reprendra dans notre âme, dans notre vie, sa vraie place et sa vraie figure : celles d'une créature fraternelle.

YVES FLORENNE.

N. B. — Dans ma précédente chronique on me fait écrire : « L'homme... arrache de lui, *une* à *une*, les tentacules. » — Au temps où nous sommes, ne gaspillons rien, pas même un *e* muet.

RÉGIONALISME

De Taine à Lhomond, en passant par Ivry. — Je me flatte d'avoir trouvé la panacée. Je décentralise, et, en même temps, sinon *ipso facto*, je transforme l'homme, ou, moins ambitieusement, le Français, inférieur, moyen, supérieur, quoique nous soyons tous égaux à la condition expresse que chacun dépasse les autres de je ne sais combien de coudées, sinon de toises.

La panacée, ce n'est pas ailleurs que dans l'apothicairerie de Taine que je l'ai découverte. A Dieu ne plaise que je songe à sourire de ce grand esprit! Je me contente de noter, sans plus, qu'il lui est arrivé de se contredire, en quoi nous lui ressemblons tous, dans toutes les sphères, sans exception, de l'activité humaine.

Taine, donc, fut un adversaire de la centralisation. A l'en croire, le patriotisme local a été tué du premier coup par la destruction des provinces; c'est un des pires attentats de la Révolution contre la France. La Constituante a défait des groupements qui étaient l'œuvre accumulée de dix siècles. Les morceaux n'en sont plus que des agglomérations factices d'habitants juxtaposés; ces assemblages humains n'ont pas d'âme.

Taine oubliait alors le tableau qu'il nous avait, plusieurs années en deçà, peint de la France de l'ancien régime. Il nous a dit que la condition du paysan est presque celle de son bœuf et de son âne, et qu'il a les idées de sa condition, que la grosse masse du peuple n'a pour morale que son intérêt, qu'ils croient aveuglément à toutes les légendes, à tous les bruits les plus absurdes, et qu'on peut, par là, juger de leur intelligence politique. Un siècle plus tôt, Turgot avait dit : « Les communautés de campagne sont composées, dans la plus grande partie du royaume, de paysans pauvres, ignorants et brutaux, incapables de s'administrer. » Là-dessus, Taine est d'accord avec Turgot, mais, quelques années au delà, changeant sa palette, il nous peint, « au village », les chefs de famille assemblés sur la place publique, délibérant sur leurs affaires communes, nommant les syndics et les collecteurs de la taille. Il n'ajoute pas que cette fonction était un épouvantail pour ceux qui ne pouvaient s'y dérober, témoins oculaires

Boisguillebert et Vauban, écrivains réalistes et sans parti pris.

Donc, pour le besoin de la cause, c'est-à-dire de l'exécrable thèse, nous passons du noir au bleu, blanc et rose de l'églogue. Ah! ces vénérables patriarches, ces anciens, ces chefs de famille, avec quelle majesté sereine ils se réunissent, la messe dite, sur la petite place publique! Ils délibèrent sur leurs affaires communes. Ils ont raison, et je ne demande pas mieux. Ils auraient le plus grand tort de s'occuper de celles de l'Etat; seulement, s'ils n'ont pas plus d'idées, chacun, que leur âne, je ne vois pas très bien ce qui peut sortir d'excellent de ces délibérations. En ces temps-là, la « communauté » selon Turgot, c'est notre commune. Pas une qui n'ait, comme aujourd'hui, des voisines dans le canton, pas de canton qui n'ait des voisins dans l'équivalent de l'arrondissement actuel. Si chaque communauté ne pense qu'à ses intérêts restreints, encore que naturels et légitimes, nous en revenons forcément à l'ère féodale où la plus mince seigneurie avait sa loi. Nous en reviendrions aussi à ce brave Foureau, dont je parlais l'autre hier, qui estime que la commune doit « être maîtresse absolue, jusqu'à interdire ses routes aux voyageurs si elle le juge convenable ». Touchant la centralisation, c'est ce qu'on peut appeler la démonstration par l'absurde.

Le régionalisme ne se plaint pas que l'armée, les finances, la justice, l'instruction publique, — j'ajouterais l'Eglise, qui fut gallicane, si elle n'obéisssait à Rome, tout en acceptant, de la législation française, ce qui la concerne, — soient centrées fortement et uniquement à ou sur Paris. Oui, je sais! Le 24 octobre 1916, Etienne Rognon déposa une proposition de loi d'où il résultait, si elle avait été votée, que la France aurait fait une économie de 53 préfets, 275 sous-préfets, 20 secrétaires généraux, 159 conseillers de préfecture, 53 trésoriers-payeurs généraux, 362 receveurs particuliers des finances, 53 directeurs de l'enregistrement, 362 agents voyers d'arrondissement, un grand nombre de percepteurs et de juges de paix. Il n'en reste pas moins, essentiellement, que le régionalisme en a surtout à cette partie de l'administration dont le centre est au ministère de l'intérieur. Seule, pour plusieurs raisons très connues, l'Eglise, en France, a vu décroître ses

effectifs. Alors que, au début de ce siècle, il n'y avait pas de commune rurale qui n'eût son desservant, de doyenné, et même de simple paroisse de 1500 à 2000 âmes, son vicaire, depuis des années binage et trinage sont élevés à la hauteur d'une institution, et l'on ne compte plus les doyennés dépourvus de vicaire. Je n'ai pas besoin de dire qu'officiellement et financièrement l'Etat s'en désintéresse depuis trente-cinq ans.

Il y en a quarante-cinq que M. de Marcère, président d'une ligue de propagande en faveur de la décentralisation, disait, à propos de ce mot : qu'est-ce au juste? C'est là qu'on sent la justesse de l'adage : *omnis definitio periculosa;* selon le degré de connaissances présumé de l'interrogateur, il faut reprendre le menu détail des choses de la vie pratique. Il y a des fonctions inutiles qu'il conviendrait de supprimer. On souffre de l'exagération de formalités qu'entraîne le plus simple des actes de la vie publique. On s'étonne et l'on s'impatiente des longueurs inexplicables qui retardent la solution des affaires. Pourquoi tant d'embarras, de tracasseries et d'exigences? Pour rien, le plus souvent, si ce n'est pour occuper des employés, et pour allonger la note des frais à payer. Ainsi peut-on parcourir le vaste champ de l'activité des citoyens, des corps constitués et des conseils électifs, et montrer, à chaque pas, cette activité embarrassée, entravée, ou annihilée par des décrets, des ordonnances, des instructions, venant de haut, et aussi par les excès de zèle de préposés qui ne peuvent justifier leur emploi qu'en le faisant lourdement sentir aux administrés. Les « administrants », si j'ose dire, les fonctionnaires, si l'on aime mieux, je tiens à ajouter qu'on ne les recrute, ni au Zoulouland, ni en Chine. Ils sont de la même extraction que les administrés, et, si ceux-ci étaient à la place de ceux-là, tracasseries, excès de zèle à base de manque d'initiative, ne seraient réduits, ni d'un geste, ni d'un mot.

C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de rire jaune quand j'entends ce brave M. de Marcère dire que sa ligue « ne peut dénouer de ses propres mains le réseau administratif », qu'elle « ne peut qu'éclairer et soulever l'esprit public, et former dans le pays une opinion qui pèse assez fortement sur les pouvoirs établis pour les incliner et les exciter à la suivre et à agir

selon ses inspirations. » Cher monsieur de Marcère, je vois bien que vous vous faites, ensuite, à vous-même, des objections dictées par le plus pur bon sens. Vous n'en estimiez pas moins, voilà près d'un demi-siècle, qu'il était possible de soulever l'esprit public. Contre qui? Contre lui-même, et la question est résolue, les administrés étant de la même complexion que les « administrants ». A d'innombrables reprises, j'ai entendu des gens protester contre des formalités inutiles, ou abusives, sans qu'ils se soient rendu compte que, dans leur sphère d'activité, si j'ose dire, ils sont aussi tâtillons et mesquins que les messieurs-dames qui leur ont cherché noise. Pas un être humain qui ne soit besacier. Chacun de nous loge ses défauts dans la poche de derrière. Il ne les voit pas. C'est dire que nous sommes tous parfaits, dans notre médiocre univers individuel.

Nos ancêtres étaient exactement comme nous. Les « administrants » valaient les administrés. D'un conseil municipal qui se réunit à la mairie autour d'un tapis peut-être vert à une assemblée de soi-disant notables d'une paroisse d'ancien régime, je ne vois aucune différence. Vœux ou décisions, ceux-ci étaient contrôlés par l'intendant comme ceux-là le sont par le préfet. Tocqueville a conté une assez jolie histoire, qui pourrait faire figure d'apologue sous le titre *le Clocher d'Ivry*. Il s'agit aussi du presbytère, mais « clocher » fait mieux dans le paysage.

De juillet (?) 1747 au 23 juillet 1748, il ne faut pas moins de deux requêtes du curé d'Ivry, de cinq ordonnances de l'intendant, de deux délibérations des habitants, de deux procès-verbaux, d'une sommation, de pouvoirs donnés par quelques notables, d'un certificat du syndic, au total : quatorze pièces, pour que le curé réussisse à faire réparer clocher et presbytère aux frais de ses paroissiens. Ça dure un an. Le montant des réparations est de 4871 livres, les frais de paperasserie sont de 2371 livres, soit sensiblement la moitié du principal. Je ne doute pas qu'aujourd'hui l'on ne puisse trouver aussi bien, ou même mieux, mais, enfin, ce n'est tout de même pas mal, tant comme frais que comme lenteur.

« On prétend même qu'une fille n'est bonne à marier que lorsqu'elle saute sept fois un ruisseau pour ramasser une

plume », dit à Renard ce Philippe qui fut son attaché rural, si je peux m'exprimer ainsi. — « C'est une gracieuse légende », dit Renard. — « Oh! répond Philippe, c'est une blague. » Comme Philippe, j'en dis autant de tous les bobards qui ont cours sur l'excellence des temps anciens. Aux XIe et XIIe siècles, l'établissement du régime communier n'eut pas lieu sans casse, et à tel point que, si l'on en rapproche la révolution dite de 1789, celle-ci, vu la différence des temps, n'apparaît guère que comme un jeu d'enfants. Cela ne m'empêche pas d'être sensible à la beauté des légendes.

Croyances, traditions, coutumes, il est facile de savoir qu'elles étaient bien antérieures aux provinces, et qu'elles leur ont survécu. Mises à part des différences superficielles, toujours et partout elles ont été les mêmes. Que les petits Génies de la terre, du feu, de l'eau, de l'air, portent tel ou tel nom, en France et ailleurs, peu importe. J'avais recueilli, jadis, un détail émouvant, que je croyais particulier à telle région : une famille paysanne qui perd un des siens noue un crêpe à ses ruches pour associer les abeilles à son deuil. Or, on retrouve partout cette coutume. Il en va de même pour les observances que ramènent les grandes saisons liturgiques: Avent, Noël. Epiphanie, Carême, Pâques, Pentecôte, Toussaint.

Les costumes aussi préexistaient aux provinces et leur ont survécu. Peut-être convient-il de noter, à leur propos, qu'on ne voit nullement les écrivains de ce temps-là s'extasier sur leurs formes variées plus que sur leurs couleurs vives. Quant aux artistes du pinceau, ils ne pouvaient tout de même pas peindre leurs contemporains de la Renaissance et de l'ancien régime en queue-de-pie, en pantalon, en gibus. On voudra bien remarquer que les costumes des deux Empires, de la Restauration,et même de la fin du siècle dernier, commencent à nous paraître d'un assez délicieux archaïsme. Voilà quelque cinq lustres, un zouave ne faisait pas du tout sensation dans une ville où il y en avait tout un régiment. J'en dirai autant de la France entière d'autrefois, où tous les costumes s'annulaient l'un l'autre. Croit-on que les Champenois du XVIIe siècle aient admiré cette fermière? La voici en cotte (jupe) de serge pourpre. Elle a un « corps » de damas orangé et bleu, des manches blanches garnies de passements, un devantier de

satin attaché par des rosettes d'argent, une croix d'or au cou, à la ceinture un demi-sceing d'argent — encore, — où est suspendu son trousseau de clefs.

D'autre part, si le cadre des provinces avait été maintenu, pense-t-on que, de ce seul fait, l'idée d'utiliser la vapeur, puis l'électricité, ne fût venue à personne, que l'industrie ne se fût pas transformée, ni le commerce, que, les douanes intérieures supprimées, et les échanges étant ce qu'ils sont devenus, les costumes particularistes n'eussent pas tout aussi bien disparu? D'ailleurs, il n'en manquait pas, de ridicules, d'incommodes aussi.

Je m'étonne de voir un grand auteur de géographie humaine, Vidal de Lablache, dire que la centralisation « a obstrué plutôt que tari certaines sources d'activité ». Peut-être entendait-il par là ces travaux, divers selon les régions, très peu rémunérés partout, à quoi paysannes et ménagères occupaient leurs loisirs pour le compte d'entrepreneurs âpres aux bénéfices. Si c'était exact, ce serait attribuer au nouveau régime administratif ce qui revient au seul développement de l'industrie, et qui fut, en France et ailleurs, au XIXe siècle, mille fois plus rapide et décisif qu'au cours des dix-huit précédents. De 1815 à 1860, date où écrivait Léonce de Lavergne, économiste de profession, et qui fréquenta chez Mme Récamier, le commerce extérieur a quintuplé, l'industrie a quadruplé ses produits, l'agriculture, moins agile du fait de sa masse, a presque doublé les siens. Je pense que ce ne fut la faute, ni du régionalisme, ni de la centralisation. Les décades qui ont suivi 1860 ont eu leurs courbes, avec hauts et bas inévitables, du fait de la concurrence étrangère et de l'égoïsme des *beati possidentes*. Du moins ne saurait-on citer un seul hiver où l'ensemble de la population ait manqué de pain, car il convient sans doute de ne pas traiter de mensonges les rapports des intendants, les mémoires des particuliers, qui, au XVIIIe siècle, et plus loin dans le passé, signalent des périodes de disette et de famine. En toute équité, on est libre de n'en point rendre responsable le régime politique de ces temps-là. Le mérite du mieux-être — ou du moins mal, — je suis également libre de ne point l'attribuer à la Restauration, à l'Empire.

Il serait beaucoup plus simple d'avouer que jamais tout ne fut, ni ne sera parfait. Hélas! les passions partisanes n'y trouveraient pas leur compte. Qu'on ait fait du régionalisme sans le savoir, au temps où M. Jourdain faisait de la prose, qu'on ait fait, ensuite, de la centralisation en connaissance de cause, le résultat ne varie guère. Ce qui persiste, c'est la vérité qu'exprime la vieille et toujours jeune grammaire latine de Lhomond : *Nemo contentus sua sorte*. C'est pourquoi il est ridicule de nous faire, du « bon vieux temps », une peinture à pleurer de tendresse. Pleurer, on le pourrait, mais pour une tout autre cause.

HENRI BACHELIN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Documents baudelairiens. La question des « Fleurs du Bien. » — L'article que j'ai publié ici même le 1er février dernier a été l'objet, dans la presse parisienne, de quelques commentaires.

C'est ainsi que, dans le *Figaro* du 3, M. André Billy, après avoir rappelé les termes de l'énigme, et les diverses hypothèses par lesquelles les érudits ont tour à tour tenté de la résoudre, écrivait ceci :

> Aujourd'hui, M. Jacques Crépet nous propose un autre nom, et c'est celui d'Eugène Rostand, le propre père de l'illustre Edmond... Eugène Rostand était l'auteur de *La Seconde page*, paru en 1866 et où un poème intitulé les *Fleurs du Mal* les opposa ironiquement aux *Fleurs du Bien*. On ne peut toutefois pas dire qu'Eugène Rostand soit l'auteur des *Fleurs du Bien*, et la discussion reste ouverte. M. Clément Vautel pourrait seul la clore en nous disant quel auteur il a entendu désigner. Que ne s'est-on tout de suite adressé à lui? C'eût été plus simple, mais il faut bien que les érudits nous montrent leur érudition, n'est-ce pas?

Négligeons le coup de patte final, qui est de tradition, et d'ailleurs mérité, les érudits — ces pelés, ces galeux, ces insupportables redresseurs — n'ayant jamais servi, chacun sait ça, qu'à compliquer les choses. Et retenons seulement que, selon M. André Billy, dont le conseil aussi bien, je m'empresse de le reconnaître, semblait refléter le plus or-

thodoxe bon sens, le seul moyen de parvenir à la vérité, le plus simple comme le plus direct, consistait à recourir à M. Clément Vautel. Ce disant, M. Billy témoignait-il d'autant de perspicacité qu'il se flattait de le faire? Peut-être la suite de cette note se chargera-t-elle d'en décider... Mais n'anticipons pas, et, comme on dit au théâtre, enchaînons.

C'est ainsi encore que, dans *Candide* (14 février), Cacambo voulait bien faire part à ses lecteurs de mon hypothèse, et exhorter M. Clément Vautel à dire si j'avais vu juste en proposant *Eugène Rostand* pour mot de l'énigme.

J'ai de plus reçu deux lettres touchant ce même objet. L'une émanait de la même personnalité qui m'avait communiqué les *Fleurs du Mal* d'Eugène Rostand :

Cher Monsieur, je cause de votre « papier » avec un ami qui, lui aussi, a beaucoup connu M. Eugène Rostand. Mon ami incline à penser que c'est plutôt à Stephen Liégeard qu'il faut attribuer *Les Fleurs du bien* visées par Clément Vautel en 1937, dans *Gringoire*. Il invoque surtout le fait qu'il s'agit de la *Côte d'Azur* et d'un *Mécène*. Or, dit-il, M. Eugène Rostand habitait Marseille qui n'est pas considérée généralement comme située sur la Côte d'Azur proprement dite. En outre, sa situation de fortune, bien qu'honorable, ne lui permettait pas la réputation de Mécène.

Je ne partage pas entièrement la manière de voir de mon ami. M. Rostand avait le cœur généreux et a pu parfaitement aider des confrères en poésie moins fortunés que lui, sans pour cela les couvrir d'or. Le terme *Côte d'Azur* peut à bon droit être employé pour toute la côte méditerranéenne s'étendant indistinctement depuis les Bouches du Rhône, y compris Marseille, jusqu'à la frontière italienne. Votre opinion, sans être incontestable, peut donc, à mon sens, parfaitement, jusqu'à plus ample informé, se soutenir.

Recevez, etc... P. DE MARGERIE.

Quant à la seconde lettre, ce n'était rien de moins que la réponse très désirée de M. Vautel en personne.

Monsieur,

Il s'agissait, dans mon esprit, de Stephen Liégeard...

Je crois bien avoir lu, ou feuilleté, jadis — avant le déluge — un recueil poétique que ce survivant du Second Empire avait intitulé *Les Fleurs du bien*.

Avec l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

CLÉMENT VAUTEL.

§

Ce dernier document semblait, évidemment, décisif. Car enfin, comme avait sans doute raisonné M. André Billy, qui donc serait mieux placé que M. Vautel pour être parfaitement renseigné sur les lectures et les allusions de M. Vautel? Et je commençais à donner raison à M. Billy et à condamner tant ma méthode personnelle qui souvent préfère les chemins de traverse à la grand'route, que mon hypothèse Rostandienne.

Cependant, tout en tournant et retournant dans mes doigts l'obligeant billet de M. Vautel, je ne pouvais me défendre de nourrir encore quelques doutes. D'abord certains termes que j'y relevais : *Il s'agissait, dans mon esprit... Je crois bien avoir lu ou feuilleté... avant le déluge...* ne me paraissaient pas rendre positivement le son d'une certitude d'airain... Et puis le souvenir me revenait de plusieurs autres enquêtes où je m'étais trouvé jeté sur de fausses pistes pour ne pas avoir suffisamment tenu compte qu'un chroniqueur, fût-ce le plus éminent, se trouve toujours, de par les fatalités de sa profession, bien plutôt orienté vers l'élégance, le trait, le dire vite et bien, que vers la stricte exactitude...

De telle sorte que peu à peu s'infiltrait en moi le sentiment qu'il pourrait bien y avoir à distinguer entre le témoignage de M. Vautel, si véridique qu'il fût de toute évidence, et la réalité, — entre les souvenirs qui s'étaient présentés à l'esprit de M. Vautel, quand il rédigeait sa chronique pour *Gringoire*, et les sources authentiques de ces souvenirs... bref qu'il importait impérieusement de faire connaissance, enfin, avec ces fameuses *Fleurs du Bien* de M. Stephen Liégeard.

C'est à quoi je viens de tâcher pendant quelques jours. Dure, cruelle besogne! Car Stephen Liégeard n'occupe pas moins de cinq colonnes dans le *Catalogue général* de la Bibliothèque Nationale, et il devient trop vite évident que ni le poète, ni le politicien, ni le philanthrope, président de la Société d'Encouragement au Bien, ni le voyageur, ni le faux dandy qu'il réunissait en sa personne, n'avaient quelque chose à dire, sinon leur ambition commune de siéger parmi les Quarante. Oui, je me suis « envoyé » *toutes* les œuvres

de Liégeard, depuis ses livres de voyages jusqu'à ses préfaces, depuis ses discours à la Chambre jusqu'à ses discours aux distributions de prix, depuis ses denses recueils poétiques jusqu'à ses bluettes les plus occasionnelles, depuis les odes vengeresses où il a dit leur fait à Paris-Babylone et à Guillaume de Hohenzollern, jusqu'à son *Toast à la rose* qu'accompagnait, avec une dédicace à Don Pedro, la note suivante :

L'auteur de *La Côte d'Azur*, commandeur de « la rose du Brésil », ayant réuni, en un banquet intime, à sa villa des Violettes, tous les nouveaux dignitaires de l'ordre, présents à Cannes, a dit, au dessert, le sonnet ci-contre, accueilli par les chaleureux vivats des convives.

J'ai tout feuilleté, parcouru ou lu... à telle enseigne qu'à cette heure je sais en toute précision le nombre d'amarantes, de violettes, de soucis d'argent, de médailles d'or ou de « prix du genre » que Liégeard récolta dans sa longue carrière, comme celui des décorations qui, aux jours d'apparat, festonnaient la boutonnière de son habit, au-dessus de deux crachats, et que je pourrais peindre jusque dans le détail son avantageux physique que caractérisaient des yeux luisants de fin renard et des favoris roulés comme les cheveux d'Arthur Meyer.

Mais je n'ai pas rencontré ses « Fleurs du Bien », il n'y a rien dans son œuvre, ni un recueil, ni une pièce détachée, ni quoi que ce soit qui porte ce titre.

§

Mais alors, me demandera-t-on peut-être, votre conclusion? — Eh bien! ma conclusion exige de distinguer. Si c'est à *Fleurs du Bien* qu'on s'attache, il convient, je crois, — jusqu'à plus ample informé du moins — de penser aux deux quatrains, d'ailleurs bien faiblards, qui ouvraient le recueil de Léon Magnier (1858) et avaient donné leur titre au volume entier :

LES FLEURS DU BIEN

Fleurs du Mal, volupté, ivresse décevante,
Plaisirs de feu suivis de fièvre et de frissons,

Vous ne méritez pas que le poëte vante
Vos attraits, vos parfums mêlés d'amers poisons.

Fleurs du bien dont l'éclat toujours sans tache brille,
O dictames du cœur, et plaisirs purs des yeux,
Ornement du foyer, bonheur de la famille,
Notre terre avec vous se rapproche des cieux.

Mais, dans ce cas, il faut renoncer à trouver dans l'auteur rien qui corresponde au signalement fourni par M. Vautel, car Léon Magnier, de son propre aveu, était « rédacteur du *Courrier de Saint-Quentin* », qualité qui ne laisse guère supposer un domicile sur la Côte d'Azur ni l'exercice d'un mécénat.

Ou bien, si l'on se satisfait d'une vérité approximative, alors, pour les raisons que je disais dans mon article du 1er février, il faut revenir à l'identification que je proposais, c'est-à-dire aux *Fleurs du Mal* d'Eugène Rostand.

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS ÉCONOMIQUES

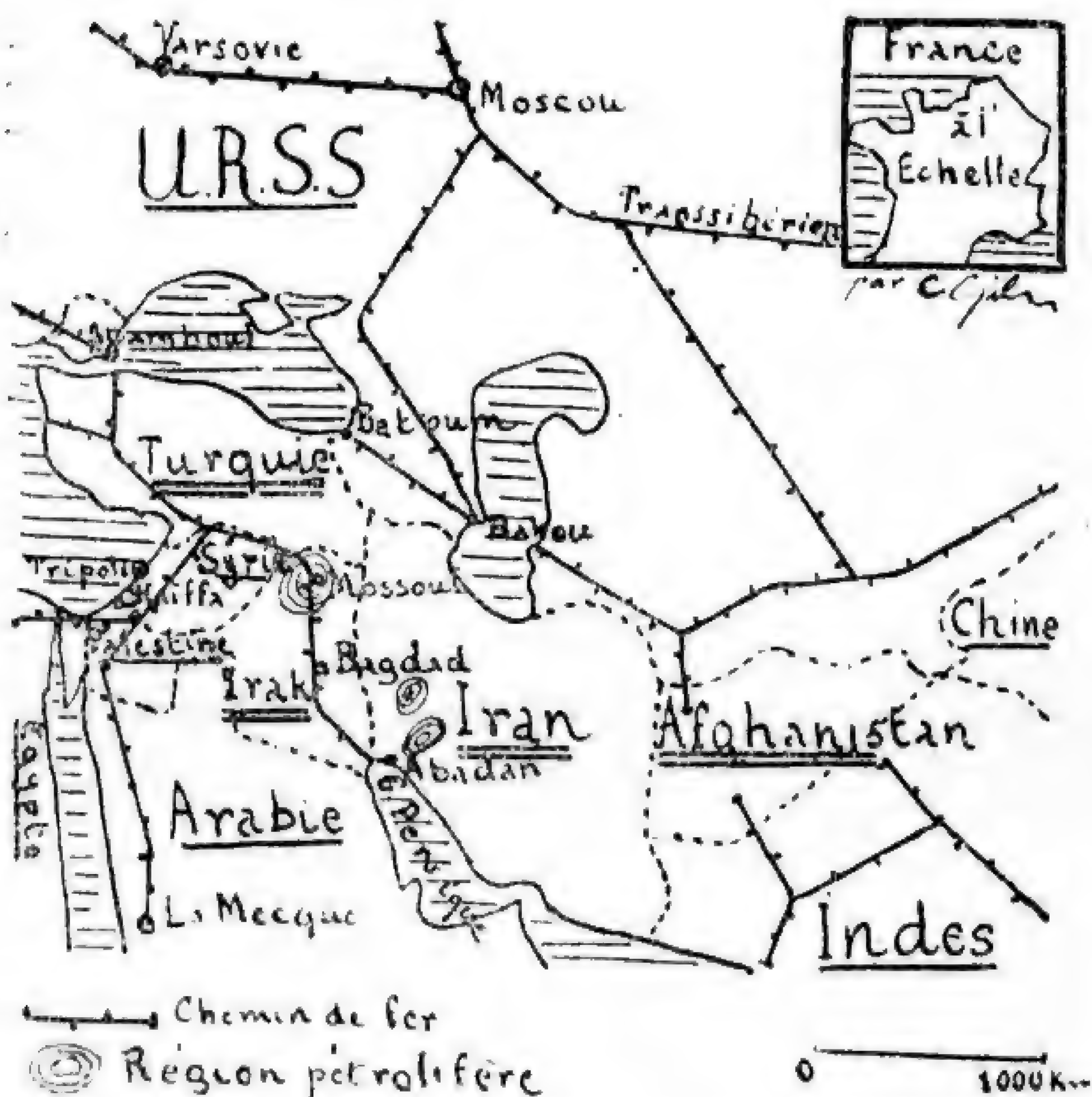
Ce que pourraient être les visées totalitaires sur le pétrole du Proche-Orient. — Devant les difficultés qu'éprouve le Reich à se ravitailler en pétrole, tant en Roumanie qu'en U. R. S. S., certains ont pensé que l'Allemagne pourrait être amenée, avec le concours obligé de l'U. R. S. S. à tenter une mainmise sur les couches abondantes de naphte avoisinant le golfe Persique.

Il nous a paru indiqué d'étudier la richesse de ces gisements pétrolifères, et surtout les possibilités d'exploitation par le groupe totalitaire.

Dans le potentiel de guerre et l'Economie des Alliés, ces bassins asiatiques jouent un rôle considérable, d'autant qu'avec la sécurité des transports en Méditerranée, ces bassins assurent la moitié des importations françaises de pétrole, et un pourcentage plus faible, mais néanmoins important des besoins britanniques (rappelons que l'Anglo-Persian-Oil contrôle le dixième de la production mondiale de pétrole).

L'organisation pétrolifère de l'Iran, produisant dix millions de tonnes, est entièrement sous le contrôle britannique et cette production s'écoule exclusivement par le port d'Abadan, au fond du golfe Persique.

Carte du Proche-Orient



Les puits de Mossoul, en Irak, écoulent leur production (soit en tout 4.250.000 tonnes) partie vers la France par Tripoli, et partie vers l'Angleterre par Haïfa. Deux pipes-lines, bifurquant à Kirkouk, amènent le pétrole de Mossoul à la mer, franchissant ainsi une distance de plus de mille kilomètres.

Il y a lieu de remarquer pour le transport du pétrole (tout

au moins pour celui de la région de Mossoul) que les moyens fluviaux ou ferroviaires passant par les vallées du Tigre et de l'Euphrate sont actuellement délaissés au profit des pipes-lines, plus économiques, pour l'exploitation, et d'un rendement de transport plus important.

Cette considération est importante pour l'exposé ultérieur.

Partant du Caucase ou du Turkestan, une offensive adverse devrait être engagée d'abord à travers l'Iran pour atteindre ensuite l'Irak. Or, il n'existe qu'une seule voie ferrée vers le Caucase, et une autre à long détour vers le Turkestan. Quant à ces régions, dont nombre présentent un caractère désertique et accidenté, si on y rencontre quelques routes rares, ou plutôt des pistes, la seule voie ferrée qui les desserve est celle de Bagdad. De là l'importance que présente pour nous l'attitude qu'a prise la Turquie à notre égard, et qui prive l'adversaire d'un moyen de pénétration rapide vers les sources de pétrole asiatique.

En outre, l'adversaire ne saurait conquérir les vastes territoires que sont d'une part l'Iran avec ses 1.645.000 kilomètres carrés (soit près de trois fois la France) et l'Irak, avec ses 453.000 kilomètres carrés (presque aussi grand que la France). Ces pays, dont la population totale atteint 15.150.000 habitants, ne seraient pas sans offrir une forte résistance à l'envahisseur, quand il s'agirait de défendre leur richesse principale : le pétrole.

Enfin, nous possédons à proximité une armée française importante (en Syrie) placée sous l'autorité d'un de nos grands chefs les plus remarquables : le Général Weygand. Cette armée a des possibilités d'intensifier son recrutement parmi les 4 millions d'habitants que comporte la Syrie, et pourrait se porter rapidement sur le théâtre des opérations persiques, en utilisant le chemin de fer de Bagdad, dont une grande partie est limitrophe de la Syrie. De même pourrait intervenir l'armée anglaise de Palestine et d'Egypte (sous le commandement du Général Wawell), en rejoignant la voie ferrée de Bagdad, par Alep; quant à l'armée des Indes, une voie ferrée lui permet de pénétrer en plein cœur de l'Afghanistan.

Nous avons donc des possibilités de riposte rapide, aux-

quelles s'ajoutent celles de l'accord de Saad-Abad qui unit la Turquie, l'Irak, l'Iran et l'Afghanistan.

De toutes façons, même en cas de réussite, de l'adversaire, ce qui est plus qu'improbable, celui-ci ne saurait tirer parti de sa conquête. C'est qu'en effet l'exploitation des gisements persiques ayant été surtout financée par la France et l'Angleterre, les débouchés sont orientés uniquement vers l'Océan Indien et la Méditerranée, et nullement vers la Mer Noire ou la Caspienne. Cet état de choses ne serait pas sans présenter de grosses difficultés pour les Pays totalitaires qui se trouveraient obligés, pour importer le pétrole du Proche-Orient, à construire de nouvelles lignes de transport, et cela sur des longueurs atteignant mille kilomètres.

Si l'on considère que les intérêts alliés sont puissamment représentés sur place, il y a lieu de penser que les puits ne seraient pas abandonnés sans être détruits; rappelons de quelle importance fut pour l'entente, au cours de la grande guerre, la destruction des puits de pétrole roumains (grâce à l'initiative du Général Berthelot), avant l'invasion germano-autrichienne.

En résumé, une action de l'adversaire vers le golfe Persique ne pourrait lui procurer avant longtemps aucune ressource nouvelle en pétrole. Par contre, elle risquerait de mettre en branle la coalition des quatre puissances musulmanes, coalition à laquelle se joindrait sans doute tout l'Islam. Quant aux Alliés, même seraient-ils privés de ravitaillement en pétrole persique, leur situation mondiale et la liberté des mers leur permettraient de se ravitailler à d'autres sources, soit aux Indes néerlandaises, soit en Amérique (Etats-Unis, Vénézuela, Mexique).

CHARLES GIBRIN.

CONTROVERSES

La Pologne future.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Dans le *Mercure de France* du 1er février 1940 M. George Montandon, professeur d'Ethnologie à l'Ecole

d'Anthropologie, esquisse un projet des frontières de l'Etat polonais ressuscité. M. le professeur Montandon voudrait voir une Pologne à frontières « statiques » comprenant les territoires de majorité polonaise indiscutable; cette Pologne aurait pour frontières des obstacles naturels tels que montagnes et cours d'eau. Les principes admis par M. le professeur Montandon le conduisent à envisager un échange de la population polonaise de Pomérellie (le couloir de Dantzig) contre les Allemands de la Prusse Orientale; d'où M. Montandon déduit une frontière occidentale de la Pologne longeant dans le Nord la basse Vistule, dans le Sud l'Oder. Les frontières de l'Est seraient formées par le San, le Bug et le Niémen à partir de la ville de Grodno jusqu'à son embouchure. La Prusse Orientale appartiendrait en entier à la Pologne (voir la carte n° 6 illustrant l'article de M. le professeur Montandon).

Avec tout le respect dû à la bonne foi évidente de M. Montandon et à sa probité scientifique il est nécessaire de signaler tous les inconvénients de la solution proposée. Le principe d'un transfert des Allemands de la Prusse Orientale (il y a là aussi un pourcentage important de Mazours polonais) mérite d'être retenu, car il formera sans aucun doute une des bases de l'arrangement futur. Mais — car il y a un mais — la proposition de fixer la frontière sur la basse Vistule donnerait aux Allemands la possibilité d'interdire le trafic sur ce fleuve, dont le bassin entier se trouve en territoire polonais. Depuis le moyen-âge le gros des exportations polonaises se fait par la Vistule. Dantzig doit son opulence à ce commerce. Or une fois déjà — entre 1772 (le premier partage de la Pologne) et 1792 (le second partage) — la frontière de la Prusse longeait la Vistule, et Frédéric II n'a pas raté l'occasion d'entraver le trafic fluvial polonais par des droits et des interdictions. Une frontière statique — c'est-à-dire d'après M. le professeur Montandon une frontière qui ne conduise pas nécessairement à des guerres futures — devrait se trouver à l'ouest de la basse Vistule. Mais à quelle distance? Evidemment à une distance conditionnée par des considérations stratégiques de défense de la basse Vistule, ce qui conduira nécessairement à dé-

placer la frontière au delà même de la Pomérellie polonaise.

Que les Polonais de Pomérellie y restent; ceux qui devront être transférés en Prusse Orientale se trouvent à disposition ailleurs : ce pourront être les Polonais dispersés un peu partout à travers le Reich, pour la plupart à l'Ouest (Westphalie), et qui sont plus d'un million.

Quant aux frontières de la Pologne à l'Est — il semble évident que le principe ethnique devra céder ici le pas à des considérations d'ordre stratégique, historique et civilisateur. Une Pologne réduite à 25 millions d'habitants (elle en avait dernièrement 35 millions) comme la délimite M. le professeur Montandon, ne pourra jamais se maintenir entre les colosses russes et allemands; pourtant l'existence de cet Etat est indispensable à l'équilibre européen, donc à la sécurité de la France. Ajoutons que le principe ethnique qu'invoque M. le professeur Montandon devrait jouer ici en faveur de populations blancrussiennes et ruthènes qui, sauf au moment où elles ont été organisées par une dynastie d'origine normande, n'ont jamais réussi à former des Etats indépendants. La frontière ethnique à l'Est de la Pologne — ce serait l'anarchie, et, dans un futur très proche, la Russie en Europe Centrale, aux abords du Danube, de Budapest et de Vienne. La mission séculaire de la Pologne consiste à refouler la Russie — c'est-à-dire l'Asie — et à porter dans l'Est européen les bienfaits de la civilisation occidentale. L'idée de former des Etats-tampons entre la Pologne et la Russie — pour satisfaire à des exigences d'ethnologie — n'est pas viable et serait fautrice de guerres innombrables. Nous aurions là des frontières très « dynamiques » avec tous leurs inconvénients signalés par M. le professeur Montandon, par conséquent à éviter à juste titre.

L'étude si remarquablement documentée de M. le professeur Montandon ne prend en considération qu'un seul aspect d'un problème très complexe. Et c'est sur les autres éléments de ce problème que j'ai voulu attirer votre attention.

Veuillez agréer, etc.

ADAM DOBOSZYNSKI.

Nous avons communiqué les lignes ci-dessus au Professeur Montandon, qui croit bien de préciser son point de vue comme il suit :

Tentons de discuter objectivement, malgré la difficulté que présente cet exercice au fort de la mêlée.

On a suffisamment reproché — et avec raison — à Hitler d'avoir jeté par-dessus bord son principe ethnique (dit à tort « racial » par lui) pour qu'il vaille la peine de n'en pas faire autant.

A l'Occident, le principe ethnique joue un rôle subordonné, la Suisse donne même l'exemple d'une nation cohérente dont le nationalisme est fait de l'union volontaire de trois fragments d'ethnies voisines. La solution du problème oriental est par contre rendue malaisée par l'exacerbation des ethnismes, concomitants à leur enchevêtrement. Les solutions à intervenir en Orient ne seront donc souvent pas les mêmes que celles possibles en Occident, et nous avons proposé — dès 1916 nous le rappelons — un processus général de liquidation de ces enchevêtrements.

On entend dire que la Pologne aurait eu le tort, avec l'argent mis à sa disposition, de créer des régiments de cavalerie au lieu de dresser des forteresses. Mais quelles lignes fortifiées valables pouvait-elle élever avec, dans le dos, une Prusse Orientale — d'où est partie l'offensive de flanc sur la Narew? La sécurité militaire de la Pologne ne peut être acquise — notre honorable correspondant est d'accord avec nous — que par la possession de la Prusse Orientale (sans Prussiens), qui, non seulement ne représentera plus un danger, mais sera la grande citadelle du pays. Ce n'est cependant pas en vertu de pures considérations militaires que cette attribution devrait être accomplie, mais comme correction de l'erreur historico-ethnique que nous avons exposée dans le *Mercure* de février, correction devant être compensée pour être acceptable et durable. Le principe de la compensation est satisfait par la cession de la Prusse occidentale (Pomérellie), à l'Allemagne, mais il est de toute évidence que le troc est à l'avantage de la Pologne — même si les Allemands n'avaient pas déjà opéré, sans consentement mutuel, le transfert de la population polonaise



EXPANSION DE LA POLOGNE VERS L'EST

DEPUIS 1919

hors de la Prusse Occidentale. L'attribution des deux Prusses à la Pologne serait par contre dépasser le but, faire simplement « de l'espace vital », s'affaiblir moralement, sans parler de l'inconvénient suivant.

Notre correspondant invoque avec raison des « considérations stratégiques de défense de la basse Vistule ». Parlons plus exactement de considérations « tactiques » pour ne pas imiter les journalistes qui, à propos du déplacement d'une compagnie, discourent de « stratégie ». La Pologne qui ne disposera comme grande forteresse que de l'espace entre Vistule et Niémen sera justifiée — étant donné l'esprit dont a fait preuve l'Allemagne jusqu'ici — à réclamer un *glacis* militaire sur la rive gauche, qui renforce la défense du fleuve, mais pas un territoire de peuplement qui, tout en éliminant le principe de compensation précité, *affaiblisse* la situation militaire en exposant ce territoire à être facilement envahi.

Les explications complémentaires que nous venons de donner sur la façon dont nous nous permettons de concevoir la frontière occidentale de la Pologne éclairent celle dont nous envisageons sa frontière orientale (les Allemands, en mangeant des terres polonaises, prétendent aussi y remplir un rôle civilisateur!) Notre génération a vécu le « détriplement » de la Russie tsariste en Russie, Pologne et Lithuanie (Etats baltes). Il est probable qu'un jour la Russie actuelle se détriplera à son tour en Grande-Russie, Petite-Russie (Ukraine, Ruthénie) et Russie-Blanche, mais ce problème-là doit se jouer — précisément pour la tranquillité de la Pologne et de ses alliés — en dehors de l'espace vital polonais. Tout ce que pourrait, à notre sens, tenter d'obtenir la Pologne dans cette direction, ce serait une union de plein gré avec la Lithuanie, rappel de la situation d'autrefois, et, pour éviter un conflit futur, d'accord avec la Russie. Ce n'est qu'au cas où cette dernière voudrait mettre complètement la main sur la Lithuanie, que la Pologne serait fondée (sans parler de son secours éventuel à la Lithuanie) à s'assurer, pour faire pendant à la situation sur la Vistule, un glacis militaire sur la rive droite du Niémen.

Les Français dont le patriotisme est allé jusqu'à créer

des enfants désirent ne pas les voir nécessairement monter en ligne dans vingt-cinq ans. Ils ne plaident donc pour aucune idéologie, mais préconisent la situation la plus stable possible à l'Orient de l'Europe, par des positions militaires solides de leurs alliés, mais dans un cadre qui puisse être accepté par leurs adversaires éventuels. En sus d'une position ethnique et militaire solide de la Pologne, de la Tchéquie et de la Slovaquie, la bonne entente de ces trois pays par élimination de toute « teschenerie », et à l'intérieur peut-être d'une considération supra-nationale de grande envergure, sera la meilleure garantie de cette stabilité (1).

GEORGE MONTANDON.

§

Nous avons en outre reçu cette lettre, accompagnant une réponse au même article de M. George Montandon.

Monsieur le Directeur,

L'article de M. Montandon sur la Pologne future ne sera pas le dernier mot dans cette question. Permettriez-vous à moi, fils de ce pays tourmenté, de formuler quelques objections aux idées exprimées par votre collaborateur? Depuis des années je publie des études sur les questions des nationalités dans des revues polonaises, allemandes, américaines, anglaises, françaises, hongroises, italiennes, roumaines, tchécoslovaques. Me donneriez-vous hospitalité dans les pages du *Mercure de France*, justement apprécié pour sa haute tenue de discussion? Car si je publiais ma réponse dans une autre revue, il y aurait peut-être des lecteurs qui accepteraient des dogmes erronés. *Audiatur et altera pars!*

Veuillez agréer, etc... W. MAAS.

Voici la réponse de M. Maas :

M. George Montandon, professeur d'ethnologie, a publié dans le *Mercure de France* du 1er février 1940 un article in-

(1) Il nous a été impossible de satisfaire pour le moment à toutes les demandes d'envoi de notre plaquette (cf. note du *Mercure* de février, p. 314) relative aux transferts de populations. Nous nous exécuterons dès que nous aurons pu chercher en province la centaine d'exemplaires qui s'y trouvent enfouis dans une caisse. En attendant, voici l'adresse des trois bibliothèques de Paris qui la possèdent :
Bibliothèque Nationale, cote : 8°. G. Pièce. 1791.
Bibliothèque du Musée de la Guerre, 102, rue du Bac.
Bibliothèque de l'Ecole d'Anthropologie, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine.

titulé *La Pologne future*. L'article soulève plusieurs problèmes. Premièrement, l'ethnie polonaise ou le territoire ethnographiquement polonais. Deuxièmement, le problème des frontières dites naturelles. Troisièmement, les questions d'échanges de population. Page 311, nous trouvons cette phrase :

La ligne de partage de la Pologne entre l'Allemagne et la Russie... a été reportée vers l'Est selon la ligne Pissa-Boug-San. La Russie ainsi n'annexe pas de territoire ethniquement polonais.

Sous la carte p. 312, nous trouvons la remarque : « Les îlots à l'Est du bassin du Boug ne sont pas indiqués. » Donc il y a, même d'après M. Montandon, des îlots polonais dans ces régions; il y en a même beaucoup, car plusieurs millions de Polonais y vivent. Voici les chiffres du recensement officiel polonais de 1931 dans les régions occupées par les Russes :

VOIVODIES	SUR 1.000 HABITANTS	
	étaient Polonais	*étaient catholiques-romains*
Bialystok	719	678
Wilno	597	625
Nowogrodek	524	402
Polesie	145	110
Volhynie	166	157
Lwow (Léopol)	527	463
Stanislawow	493	367
Tarnopol	493	367

Pour toute la région sous domination russe, le pourcentage polonais est de 42,8 mais directement sur le Narew et le Boug, il atteint 100 %. La ligne proposée par M. Montandon est donc complètement injustifiée du point de vue des nationalités. La ligne du traité de Riga (frontière russo-polonaise jusqu'en 1939) était peut-être un peu trop à l'Est; la ligne de démarcation germano-russe en Pologne est certainement trop à l'Ouest. Vu que les Juifs dans la région contestée sont très nombreux, que seulement une partie se sont assimilés à la nationalité polonaise (moins encore à la nationalité ukrainienne), nous avons donné, pour indiquer le chiffre des Po-

lonais, aussi les pourcentages des catholiques-romains. On peut faire cela ici sans difficulté, car les Allemands de la région sont des protestants, les Blancs-Russes (Bialorusini) desorthodoxes, comme aussi les Ukrainiens en Volhynie; dans l'ancienne Galicie orientale, les Ukrainiens sont des gréco-catholiques. La seule faute que notre méthode pourrait amener concerne les Lituaniens dans la Voïvodie de Wilno, qui, eux aussi, sont des catholiques; mais les Lithuaniens formaient 5,2 % de la population de ces parages, 73.000 personnes; la faute ne peut pas être grande.

Voilà pour la diminution de l'ethnie polonaise à l'Est. D'où vient cette faute énorme de M. Montandon? Comme il le dit, il s'est basé sur une carte allemande de 1909. Celle-là est basée sur le seul recensement jamais fait en Russie tsariste, celui de 1897. Les chiffres donnés par l'administration tsariste défavorisaient beaucoup les Polonais, comme maints écrivains polonais (par exemple le ministre Wasilewski, le professeur Romer, etc.) l'ont prouvé. Même les Allemands, en 1916, trouvèrent plus de Polonais ici, comme aussi la carte du professeur russe F. Rittich de 1875. Il y avait ici deux courants de migration polonaise : un vers Wilno, l'autre vers la Galicie orientale. Ces mouvements étaient forts déjà avant l'autre guerre, mais ils se sont accentués après 1920 sous la domination polonaise. Un des points faibles de l'accord de Munich était le fait que le critérium, si une région avait une majorité allemande ou non, était le recensement autrichien de 1910; donc, les mouvements migratoires ultérieurs (très forts en Tchécoslovaquie) ne valaient rien. M. Montandon nous invite à faire la même faute ou plutôt une pire en retournant à l'état des choses avant 1875.

A l'Ouest, nous lui reprochons une sorte d'obsession de « frontières naturelles ». Des rivières comme l'Oder, la Vistule ,etc., qui ont des lits bien réglés par le travail humain ne sont pas des frontières « naturelles ». Si les deux rives appartiennent à des Etats différents, tout le travail de générations est perdu ou presque, comme l'histoire de la Vistule entre Graudenz (Grudziadz) et Dirschau (Tczew) entre 1920 et 1939 l'a très bien montré. Et M. Montandon veut donner le

caractère d'une frontière (naturelle!) même au canal de Bromberg (Bydgoszcz). Qui ferait alors les travaux d'entretien, qui réglerait même seulement le fonctionnement des 16 écluses du canal? D'autre part, M. Montandon veut élever à la dignité de frontière le ruisseau de l'Obra paresseuse, chenal de 2 à 3 mètres de largeur et moins encore de profondeur, où mes amis et moi, quand nous étions gamins, prenions de petits poissons à la main en nageant ou simplement pataugeant dedans. Mais le système des rivières comme frontières nous forcerait de partager en deux les villes de Breslau, de Bromberg, de Kowno et tant d'autres plus petites. N'a-t-on jamais entendu parler des difficultés que le partage de Teschen entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, de Fiume-Susak entre l'Italie et la Yougoslavie ont amenées après l'autre guerre?

Reste la monstruosité des prétendus échanges de populations. Nous voulons bien l'admettre pour quelques milliers de personnes en Tyrol méridional. Mais donner le cours de l'Oder moyen à la Pologne avec échange de population signifie en chasser presque un million d'Allemands, d'ailleurs seulement et uniquement pour avoir une frontière dite naturelle. Et pour la Prusse orientale? Nous pensons, si réellement un couloir polonais est impossible — qui a pourtant existé sans difficulté de 1466 à 1772, — qu'on pourrait trouver d'autres moyens (protectorat, condominium, etc.) que d'en chasser deux millions d'Allemands. Ne sait-on pas que le million d'Allemands qui quittèrent la Pologne après l'autre guerre (officiellement il n'y avait pas échange de populations, pratiquement il existait) devinrent partout en Allemagne des centres d'agitation anti-polonaise? Veut-on en créer d'autres et cela sous le nom d'apaisement? Tous les Français ne protestent-ils pas à ce moment contre les déportations des Polonais de la Pomérellie, échange de population?

Nous ne savons pas ce que sera la Pologne future, mais nous doutons fortement qu'elle ressemble à la carte, p. 317. D'ailleurs, encore une petite question : Le Niémen aussi est prévu comme frontière de Grodno à l'embouchure. De Grodno à Olita, le Niémen coule maintenant dans l'ethnie polonaise, d'Olita à Tilsit dans l'ethnie lithuanienne, après en territoire

plus ou moins allemand. Les Allemands doivent quitter le pays comme tous les Prussiens-Orientaux, nous le savons, mais les Lithuaniens? Autant que je sache, la Lithuanie n'est pas un Etat belligérant; comment alors la forcer à abandonner ces territoires, archi-lithuaniens depuis le moyen-âge et plus? Et cela seulement, de nouveau, pour une frontière dite naturelle.

Que des allogènes soient des citoyens douteux en cas de guerre, d'accord, mais des millions d'êtres fraîchement transplantés sur la frontière le sont aussi. Les Grecs transplantés d'Asie Mineure ne furent pas installés dans la Thrace quittée par les Turcs, mais bien plus au sud; les Italiens quittant la Bosnie ne vont pas en Tyrol méridional. Les échanges de populations proposés par M. Montandon concernent un territoire d'une grandeur d'un septième de la France. A un moment où toute la presse française condamne Hitler pour avoir traité comme du bétail les Allemands baltes, M. Montandon propose une opération vingt fois plus large, donc au moins vingt fois plus douloureuse. Nous espérons que peu de gens voudront le suivre dans ces idées si contraires aux traditions françaises d'humanité et de respect de la dignité humaine.

Nous nous sommes occupé depuis plus de quinze ans des problèmes des nationalités en Pologne, lisant tous les livres et articles dans six langues, mais surtout en voyageant beaucoup dans les régions contestées, parlant — dans leurs langues — aux habitants de différentes nationalités. Nous parlons donc en connaissance de cause...

W. MAAS
Magister de l'Université de Cracovie,
Docteur en philosophie de l'Université de Berlin,
Diplômé de Géographie et d'Histoire de la Sorbonne,
Ancien Professeur au Lycée d'Etat à Katowice.

§

RÉPONSE DE M. GEORGE MONTANDON

Certains de nos arguments en réplique à M. Doboszinski valent ici; pour le reste nous serons bref. On remarquera d'ailleurs combien M. Maas est en opposition avec M. Dobo-

szinski et, pour l'amour du détail, perd les grandes lignes de vue.

Terminologie. Pour nous, M. Maas s'est occupé de problèmes non pas nationalitaires, mais ethniques; l'ethnie polonaise n'est pas le « territoire ethnographique polonais », mais la « population ethniquement polonaise ».

D'après les chiffres de M. Maas, la région occupée par les Russes contient 45,8 % (pas 42,8!) de Polonais, mais si l'on calcule le chiffre global d'après les catholiques, donnée plus exacte ethniquement, il tombe à 39,6 %. Il doit encore être diminué de celui des Lithuaniens de la voïvodie de Vilno, ainsi que d'une partie de celle de Bialystok, coupée, sauf erreur, par notre tracé. Il est certain que la région a été, depuis 1921, plus polonisée qu'autrefois. Il n'en est pas moins vrai que les chiffres de M. Maas, qui ne minimisent certes pas l'élément polonais, restent en-dessous de 50 %. Et dire que nous revenons à 1875, c'est oublier de faire savoir au public que notre tracé correspond en somme à celui qu'avait fixé, pour la frontière polonaise orientale, le Conseil Suprême de 1919, tracé qui s'appuyait aussi sur le Boug, avec la différence que, de Brest-Litovsk, il se dirigeait en ligne à peu près droite vers Grodno.

Le cours d'eau n'est pas un fétiche pour nous, mais décider de s'en tenir au fil de l'eau (en plaine), c'est éliminer des tergiversations. Quant aux villes bordées par un fleuve, c'est le cas de Strasbourg, vis-à-vis de Kehl, et celui d'Omsk — où, en face de la ville, s'étend la steppe avec des tentes de Kirghizes.

Ce n'est pas « au moment où Hitler traite les populations comme du bétail » que nous proposons des transferts. Nous en avons dressé un plan d'ensemble — pacifique — quand Hitler était dans les tranchées, et si l'idée en avait été préférée à celle d'un corridor, Clemenceau n'aurait pas pu dire : « Nous avons maintenant pour cent ans de guerres! »

M. Maas en a une bien bonne en affirmant que le corridor a existé jusqu'en 1772. Mais c'est parce qu'il existait qu'il a été supprimé, — et la Pologne avec! Car la question est militaire avant tout (une très haute personnalité militaire nous a manifesté son approbation). Condominium polono-

allemand sur la Prusse Orientale : plaisanterie! Protectorat polonais sur deux millions de Prussiens : non-sens! Si l'espace entre Niémen et Vistule doit fonctionner comme citadelle, c'est à condition de ne pas contenir deux millions d'ennemis. Et sans Prusse Orientale, pas de Pologne viable!

D'ailleurs, les Allemands ont déjà procédé à des transferts massifs. Les acceptez-vous? — Non, n'est-ce pas? Vous devrez donc opérer des contre-transferts, c'est-à-dire des transferts. Alors, plutôt les réaliser — sans brutalité inutile — de telle sorte à mettre fin, comme entre Grecs et Turcs, à cette cause de guerre, dans les limites du prévisible.

GEORGE MONTANDON.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où on voit la vénérable doyenne des demi-mondaines publier dans *Voilà* ses confidences qui ne représentent, au vrai, qu'un salmigondis d'anecdotes et de potins, de cancans et de nouvelles à la main, connus de tout le monde, sauf, naturellement, des lecteurs de cet hebdomadaire. Mlle d'Alençon qui n'a su ni voir, ni comprendre son époque, ne sait ni se souvenir ni conter : l'esprit lui aura toujours manqué, presque autant que la sensibilité; pour le style, mieux vaut n'en point parler; ce qui est plus grave, surtout chez une mémorialiste, la mémoire lui fait défaut. Aussi le rédacteur de la *petite histoire littéraire*, qui est aussi l'auteur des *Lionnes du Second Empire*, a-t-il pris un malin plaisir à rappeler, dans cette chronique, à Mlle d'Alençon sa propre histoire, remontant jusqu'à l'Année terrible, au cours de laquelle Emilie André vit le jour à Paris, et non point à Alençon, dans une loge, à ce qu'on assure, de concierges. Chemin faisant, il fait grief à Mlle d'Alençon de son ingratitude à l'endroit de Charles Desteuque, dit « l'Instrépide Vide-Bouteilles », qui la lança sur la voie galante, où dans l'intervalle de deux Expositions, celles de 1889 et de 1900, après avoir dompté des lapins et des ânes savants, et maints « fils de famille », qui ne l'étaient guère, elle devint l'un des ornements du demi-monde, à telles enseignes qu'on eût pu la considérer comme un symbole populaire, au même titre que Mlle de Mérode, laquelle inspira à Jean de Tinan un charmant essai demeuré inédit.

Mlle **Emilienne d'Alençon,** la vénérable doyenne des demi-mondaines, vient de publier, à l'âge de 70 ans, ses confidences dans *Voilà* (1) — c'est *Voici* qu'il eût fallu dire, mais M. Florent Fels, « critique » d'art en retraite, l'Albert Wolff de nos plus notoires brosseurs de navets d'entre 1919-1939, plus exotiques qu'indigènes (1), directeur-fondateur de cet hebdomadaire populaire illustré, n'est guère plus ferré

(1) Du n° 457 (5 janvier 1940) au n° 461 (2 février 1940).

sur la langue française que ne le sont ses rédacteurs ordinaires.

A l'exemple de Madame Nichina au déclin de sa vie galante, Mlle d'Alençon a jeté un regard complaisant sur le chemin parcouru, mais, au rebours de cette illustre courtisane, elle n'a pas eu la chance de rencontrer un mémorialiste de la qualité de Lorenzo Vendramin, qui se fût chargé de recueillir ses confidences et de ranimer sa « vie morte », comme disait George Moore, dans un roman à clé, où il se fût donné licence d'appeler par leur nom les choses, sinon les hommes et les femmes que Mlle d'Alençon a connus, et de s'exprimer sur leur compte sans ambage ni réticence, ni d'autre souci que celui de la vérité et du pittoresque. Tels qu'elle les a écrits elle-même, les souvenirs de Mlle d'Alençon ont sûrement déçu jusqu'aux lecteurs de *Voilà,* qui ne sont pourtant ni délicats, ni bien difficiles : ils ont dû se dire qu'il y avait « de l'abus », et que M. Fels s'est « payé leur tête » en leur donnant ce « bilan », frauduleux et si peu « marrant », de la vie parisienne de 1900 à 1940, pour un « document sensationnel ». Si les contemporains de Mlle d'Alençon l'ont trouvé tel, c'est par sa platitude et non par les piquantes révélations qu'il contient. Ils ne s'attendaient pas, bien sûr, à ce qu'Emilienne leur apprît rien que déjà ils ne connussent, bien mieux qu'elle, pour la plupart, mais ils avaient escompté le plaisir mélancolique de repasser leur folle jeunesse, de se rappeler leurs frasques passées, de revoir, par le souvenir, des visages oubliés, de reconnaître, au passage, de vieilles connaissances. Dès les premières lignes, il leur a fallu déchanter. Ils n'avaient jamais rien lu de plus banal, de plus trivial, de plus morne, ni de plus terne, comme si la teinte sépia de l'hebdomadaire de M. Fels eût déteint sur le récit de Mlle d'Alençon : ces cancans, ces potins, ces nouvelles à la main, ces anecdotes inexactement rapportées, qu'elle leur servait là, froides et rancies, sous couleur de « confidences », avaient traîné partout, sous les tables du Napolitain, sur le turf, dans les cabinets particuliers de chez Doyen, dans les coulisses des théâtres, au cercle, avant d'échouer dans la *Vie parisienne,* le *Rire, Frou-frou,* la *Culotte rouge,* etc. Pas un trait malicieux qui relève l'écœu-

rante fadeur de ce salmigondis réchauffé, par une silhouette lestement troussée, par une réflexion intelligente, par une image jolie, pas une remarque originale, pas même un souvenir ému! Placée, par le destin, aux premières loges de la fête parisienne, ayant eu tant d'occasions de voir et de juger, Mlle d'Alençon n'a rien vu, rien deviné, rien compris à ce qui se passait autour d'elle. Vedette en titre, dix ans durant, de la comédie parisienne, elle n'y fut, en fait, que figurante, comme au théâtre. Elle a vécu dans un décor merveilleux, sans en goûter le charme subtil, baigné dans un air léger et capiteux, sans en éprouver d'émoi, ni ressentir de l'allégresse. Dans l'échange de son épiderme avec celui de ses amants, qui ne furent pas tous des sots, Mlle d'Alençon, beauté professionnelle, n'aura tiré d'autre profit que d'argent. Aussi incapable de s'analyser elle-même que d'observer les autres, son « moi », dont elle avait le culte elle aussi, comme toute jolie femme, ne l'a guère mieux inspirée. Pour montrer qu'elle fut belle, de vingt à trente ans, elle a eu recours à des photos fanées qui la représentent en page guitariste, en Eros bandant l'arc, en « tendresse », etc.; pour restituer à Paris l'air qu'il avait alors, elle a eu l'idée singulière, plutôt que s'adresser à Chéret, à Toulouse-Lautrec, à Forain, à Steinlen, de prier un peintre qui fut à la mode dans les dix premières années de l'après-guerre, M. J.-G. Domergue, de « styliser », d'après les documents d'époque, quelques scènes et silhouettes de 1889-1900. Soit que la mémoire lui ait manqué, ou à dessein pour ne point paraître trop caduque, en « romançant » ses « confidences », Mlle d'Alençon a pris avec sa biographie de grandes libertés. Elle s'est bien gardée de commencer par le commencement et de nous fixer sur la date de sa naissance. C'est là un détail que, dès la trentaine passée, sa coquetterie s'est refusée à préciser. Dans le petit « bottin » dramatique, *Nos Artistes*, compilé par Jules Martin à l'aide des fiches fournies par les intéressés eux-mêmes, on lit, sous le portrait de Mlle d'Alençon, qu'elle est *née à Paris, le 18 juillet.* On ne se tromperait guère en désignant par 1870 le millésime escamoté. Mlle d'Alençon fait remonter ses débuts, dans la carrière où elle devait s'illustrer, à son idylle avec un petit duc, qui n'était pas d'Alençon, mais authentiquement

d'Uzès; elle assure que ce fut Tarride qui, au cours d'une tournée en province, lui servit de parrain, et que c'est à cet acteur qu'elle doit le nom de guerre qu'elle a su rendre fameux. A qui se fier, si les personnages illustres, quand ils se mêlent de faire concurrence à Plutarque, écrivent l'histoire de leur propre vie avec tant de désinvolture et si peu de souci de la réalité! La reconnaissance des services rendus n'ayant jamais passé pour sa principale vertu, Mlle d'Alençon a oublié de donner un regret au souvenir de Charles Desteuque, dit « l'Intrépide Vide-bouteille », qui fut à l'origine de sa fortune galante. René Maizeroy, qui n'écrivait pas trop mal quand il ne s'efforçait pas de bien écrire en chipant à M. de Goncourt son écriture artiste, laquelle ne seyait qu'à lui seul, conta jadis, quelques mois avant l'autre guerre, en une page charmante, le lancement dans le demi-monde de Mlle d'Alençon. Dans l'entresol de l'Intrépide, rue de Laval, « d'où l'on entendait vaguement le tintamarre du Chat-Noir », rappelait Maizeroy,

un soir de carnaval apparut, timide, gênée d'abord, puis s'enhardissant, le regard allumé et rigoleur, une arpète dont les cheveux moussaient et voletaient sur les sourcils. Elle sentait la jeunesse ainsi qu'un bouquet sent le printemps. Elle avait le corps puéril de Psyché. Elle ne savait que faire de ses mains. Elle ondoyait en marchant. Comme l'Intrépide gouaillait : « Dis donc, la môme, comment t'appelles-tu? J'ai égaré ton nom », elle répliqua : « Emilienne, grosse tourte! » Tout le long du dîner elle fut à la riposte, piaffa, fringua, malicieuse, espiègle, mordante, lançant à la volée le coup de griffe et le mot drôle, telle qu'une chatte que taquinent maladroitement des mains étrangères, haussant le ton, émoustillée par l'extra-dry, les gestes frôleurs et les éclats de rire. Au dessert, tout à fait partie, la blouse dégrafée, elle montrait le coin d'une épaule ronde et nacrée sur quoi la lumière des bougies glissait et dansait et les pointes comme fardées de seins si menus que l'on eût dit des pétales de camélia. Quelqu'un s'apercevant alors qu'elle avait une chemise de dentelle s'exclama : « Mince de chic!... Un point d'Alençon! On n'est pas dans la mousse, ma gosse! » Elle roucoula, enjouée : « Ne t'affole pas, l'enflé!... Ma tante Aurélie est blanchisseuse, rue Lepic, et elle a trois grandes grues dans ses clientes... Je lui ai emprunté une de ses liquettes pour ne pas être trop moche! » Emerveillée et attendrie, Laure de Chiffreville trempa ses doigts bagués dans une coupe de champagne, aspergea de quel-

ques gouttelettes les cheveux blonds de la petite, vaticina : « Toi, tu feras ton chemin, tu nous dépasseras toutes!... C'est couru!... Je te baptise : *Emilienne d'Alençon.* Et voici mon cadeau de marraine. » Et elle lui mit au doigt une de ses bagues.

Cette bague était fée. Elle servit de talisman à la petite Emilie André. La prédiction de Mlle de Chiffreville ne tarda pas à se réaliser, grâce à l'intérêt que l' « Intrépide » porta à sa filleule. Cet homme de ressources souffla à la belle enfant qui n'y vit pas malice, l'idée de présenter des lapins savants au *Cirque d'Eté.*

Je la vois svelte, souple, dans un costume de clownesse, s'avancer entre la haie des écuyers, saluer cette salle avec une gaucherie exquise, poursuivait Maizeroy, quelque vingt-cinq ans plus tard. Elle était tout à son rôle de dresseuse, s'irritait quand les bêtes se dérobaient, levait la cravache, fronçait les sourcils, prête à narguer le public d'un pied de nez, à s'esquiver en courant s'il ne se montrait pas indulgent. Je revois aux places privilégiées Barbier (*sic*) d'Aurevilly, maquillé comme une vieille coquette, balançant dans sa main gantée la tige d'une baguette de parade...

balançant en lui-même s'il ne la lèverait pas, cette cravache, sur les messieurs, jeunes ou vieux, assis à sa droite et à sa gauche, qui l'exaspéraient par leur engouement stupide pour ces sortes d'exhibitions, car lui, M. d'Aurevilly, il n'était pas venu là pour voir la dompteuse de lapins, mais pour se passionner aux prouesses de quelque écuyère capable de lui rappeler la grande Océana. Par bonheur pour Mlle d'Alençon, M. d'Aurevilly n'écrivait plus, sinon des lettres polychromes, et, bien qu'il n'eût pas déragé, il avait renoncé à fustiger les ridicules du temps, qui ne tuent jamais ceux qui s'en parent, et sont éternels en leur essence, ne variant, d'une génération à l'autre, que par la forme. M. d'Aurevilly eût cravaché par la même occasion, non pas symboliquement, comme il l'avait fait de Mlle Duverger, mais pour tout de bon et jusqu'au sang, René Maizeroy, s'il eût pu se douter que cet auteur de romans graveleux se permettrait un jour d'estropier malignement son nom et de manquer de respect à sa noble mémoire.

...Je revois aux places privilégiées Barbier (*sic*) d'Aurevilly... non loin du toupet à l'oiseau royal et du monocle de Sagan, des fa-

voris pleureurs et de la face cireuse de nyctalope du marquis de Modène...

Les malheureux lapins, que Mlle d'Alençon avait tourmentés ni plus ni moins que s'ils eussent été des hommes, présentèrent au Tout-Paris la nouvelle recrue que venait de faire le « bataillon de Cythère ». Une fois la glace rompue, sitôt qu'elle put se permettre d'en poser, Mlle d'Alençon lâcha les lapins pour adopter, sur les conseils de l' « Intrépide », des ânons qu'elle se proposa de montrer au *Casino de Paris.* Pour que les Parisiens badauds en fussent informés, elle commanda à l'imprimeur Camus 500 affiches la montrant très sommairement vêtue au milieu de ses ânes.

Ce soir, au Casino de Paris, grande fête de nuit, lisait-on dans les « échos » des journaux, qui en ce temps-là inséraient les réclames en première page. Spectacle varié : acrobates, ballet, le *Capitaine Charlotte* de Marenco, avec Mlle Rivolta, danses et quadrilles excentriques par les célébrités chorégraphiques diversement costumées. Illuminations, feu d'artifice, embrasement de la salle des fêtes aux feux de Bengale. Débuts de Mlle Emilienne d'Alençon qui présentera 12 petits ânes en liberté. Prix unique : 5 francs, donnant droit à toutes les places du théâtre.

Les ânes ayant rendu plus encore que les lapins, Mlle d'Alençon fut priée par le directeur des *Menus Plaisirs* de se présenter elle-même sur cette scène dans *Que d'eau! Que d'eau!,* revue d'Alfred Delilia et Jules Jouy, dont l'auteur d'*Une Belle Journée,* où il en tombe, comme on sait, par trombes, nous a laissé cet inventaire :

Tout y passe, ainsi qu'il convient, et les difficultés de la France avec la morue, en même temps que les embarras de Belleville et de son funiculaire. Voici la grève des omnibus autorisant l'insolence des cochers de fiacre; le torpilleur qui ne peut prendre la mer et les bicyclistes qui parcourent inutilement le monde. Voulez-vous l'Opéra-Comique? Il apparaît et se plaint de n'être encore construit qu'en palissades. Le Dahomey? Il se manifeste sous la figure de petites femmes très civilisées. Rien n'y manque, ni les couplets de l'Espérance chantés à propos de la balle du fusil Lebel, ni les invitations au patriotisme modulés sur un thème de valse allemande; ni la joie à propos de l'alliance russe, formulée sur

l'air de la *Czarine*, mazurka française dérivée d'une mazurka du Polonais Chopin.

Tout cela n'est ni très fin, ni très ennuyeux.

Ce fut au 2e tableau, ayant pour décor le bal des canotiers à Bougival, que surgit Mlle d'Alençon, personnifiant Mme d'Offémont, alias Mlle Léonide Leblanc. D'innombrables pièces de 50 centimes tombèrent aussitôt avec un bruit argentin dans les boîtes à lorgnettes. Elle était parée d'un ravissant costume Louis XV de satin blanc, orné de guirlandes rose-thé, son chapeau de paille garni d'une plume noire. A une allusion du compère (Perrin), au collier de dix rangs de perles que Mme d'Offémont avait gagné par son « travail au théâtre » : « Si vous saviez, disait en soupirant Mlle d'Alençon, « ce que cela représente de nuits! » — « Et de répétitions! », complétait le compère goguenard. Mlle d'Alençon le savait déjà par expérience, mais ne s'en plaignait pas trop : volontiers elle eût payé de sa personne pour posséder la fortune et le prestige de Léonide. On la revit au tableau suivant, l'Exposition de peinture, dont Berthe Legrand, qui avait été belle, — il y paraissait encore — sous l'Empire, et qui, après l'Empire, lui était demeurée fidèle, tout comme Mmes de la Bigne et Elluini, faisait les honneurs, le front ceint d'un diadème. Mlle d'Alençon parut après les expositions du « Blanc et du noir», des pastellistes, de l'horticulture; elle figurait celle de l'aviculture, coiffée d'un casque frisé où un pigeon blanc faisait mine de prendre son vol. — « N'avez-vous jamais exposé des lapins? », lui demandait le compère. — « Oui, mais ne le dites pas, j'y perdrais », répondait-elle. Au lendemain de cette première, *le Gil Blas* fit à Mlle d'Alençon, l'honneur de s'occuper d'elle. Il exposa en première page cet « instantané ».

Une frimousse drôlette, éveillée, pétrie de rose et de blond et à laquelle un vague tic nerveux donne on ne sait quel charme endiablé. Des quenottes faites pour croquer des millions ainsi que de vulgaires dragées. L'air amusé d'une petite pensionnaire qui se serait enfuie de son couvent pour courir la prétentaine. Fine, souple, gracile, troublante ainsi qu'une statuette de mime Tanagréenne. Trouva ses parchemins dans la garçonnière de l'intrépide Vide-Bouteilles et débuta en présentant en liberté au Cirque d'innocents

lapins. Petite duchesse de la main gauche, n'en reste pas moins fidèle à ses amies des années de bohème. Se montre presque toujours au Bois avec à côté d'elle son baby, un premier péché ravissant et rieur qui porte déjà sur lui pour vingt mille francs de dentelles. Vient d'être le plaisir des yeux dans la revue des *Menus-Plaisirs* et y enlève le couplet de facture avec une mutine crânerie qui promet. Signe particulier : elle est de première force sur la bicyclette, et a pour devise : « *qu'est-ce que je risque?* ». — R.

Mlle d'Alençon ne se tenait pas de joie d'avoir inspiré ce portrait flatteur, aussi ressemblant que si elle eût posé chez Reutlinger, mais le surlendemain elle éprouvait un gros chagrin en lisant dans la même feuille ce « petit bleu du matin » qui lui était adressé :

Puisqu'on vous trouve jolie, Mademoiselle, vous avez dû, dans votre vie, voir déjà une certaine quantité de preuves de la bêtise humaine : mais on ne vous les donnait qu'à huis clos, en tête à tête. Cependant, je doute fort que vous ayez pu rêver jamais bêtise semblable à celle qui a triomphé l'autre soir dans la salle des Menus-Plaisirs. Vous paraissez dans la *Revue* et l'on ne regarde que vous. Vous entrez en scène et il y a un frémissement dans la salle. Ne croyez pas qu'on applaudisse votre talent — on y aurait quelque peine; ne croyez pas qu'on vous trouve trop déshabillée — on y aurait quelque tort; ne croyez pas qu'on admire votre beauté — il y a dans la salle des femmes honnêtes, ces admirables découvreuses de défauts chez celles qui ne le sont pas. Non, ce qu'on admire en vous, c'est quelque chose de spécial à notre temps : la gruerie triomphante! Ne prenez pas cela de mauvaise part. J'admire tout comme les autres. A-t-il fallu que vous vous donniez de la peine pour poser au public ce lapin-là, après en avoir dressé? A-t-il fallu que ce visage encore jeune esquisse des sourires, quand il aurait voulu faire des grimaces? Que de peine! que de mal! Et si les petites nouvelles vous envient, permettez à un philosophe de vous plaindre, Mademoiselle, et de nous plaindre un peu aussi, par la même occasion, car je ne vois guère que les Parisiens capables de suivre avec intérêt les exhibitions de vos diamants et de vos charmes. — J.

Pour consoler la belle affligée, l' « Intrépide » fit insérer, quelques semaines plus tard, ce médaillon, dans le *Gil Bas* :

Le petit minois de quelque rongeur exotique nouvellement acclimaté, et qui, transplanté loin de son trou-berceau, se trouve tout

épaté de la civilisation qui l'ambie. Vingt-deux ans. Parisienne. Demeure rue Godot-de-Mauroi dans un appartement très confortable, mais qui n'a de vraiment remarquable qu'un *Boulanger* de bronze, l'épée au poing. Lancée depuis quelques années dans le cyclone du demi-monde, a comme toutes ses sœurs : Liane de P..., Suzanne O..., Margot G..., commencé par montrer ses jarretières mauves et ses bas noirs; puis la scène l'attirant, à l'instar de Lucy G..., Cécile S..., Suzanne D..., Blanche L..., s'est glissée sous les herses. Son musicien : Gaston Lemaire. Son conférencier favori : Georges Vanor. Son romancier : Courteline. Son poète : Louis Marsolleau. Son meilleur camarade : L'intrépide Vide-Bouteilles. Son béguin : le beau Georges. Tire à la carabine comme Martens, bicyclettise comme Derval, nage comme Mercédès Ire, bouquine Dumas comme Burty. Devise : Qu'est-ce que je risque? (Oh! rien absolument). Couleur d'âme : zinzolin. Caractéristique : ce qui la dégoûte le plus au monde, dit-elle, c'est de jouer les revues de,... devinez.

On n'ignorait pas, pour l'avoir vue, que Mlle d'Alençon était jeune et jolie, mais, à part quelques privilégiés, nul ne savait comment elle s'appelait au juste, où elle était née, et de qui. Un tout petit procès livra à la curiosité publique tous ces renseignements, que les journaux eussent passé sous silence, même dans les faits divers, s'il se fût agi d'une autre que Mlle d'Alençon, mais s'agissant d'une « personnalité » telle que la sienne, ils s'empressèrent d'y faire écho. On apprit donc un beau jour que Mlle d'Alençon, qui était native de Paris, et non d'Alençon, s'appelait, sur l'état civil, Emilie André, fille légitime de Louis-Victor André, et de Mme, née Victoria Normand, concierges de leur état; que Mme André ayant prié MM. les Juges de la divorcer d'avec son époux, et, subsidiairement, de lui confier la garde de sa fille mineure, le Tribunal avait déféré à sa requête principale, regrettant de ne pouvoir lui complaire pour le surplus, Emilie, qui n'avait pas attendu jusque-là pour s'émanciper, — à quoi ses père et mère n'avaient vu nul inconvénient, — ayant, dans l'intervalle, atteint sa majorité. Le *Fin de Siècle* se permit de plaisanter sur ce drame domestique des plus poignants — « Alphonse Allais dirait « pognon », écrivait son échotier, qui insinuait vilainement que c'était la gérance des « appointements » gagnés par « l'hé-

taire mineure » qui avait jeté la zizanie dans ce ménage jusque-là exemplaire. Qu'il en fût ainsi ou différemment, l'aventure de la fille de M. et Mme André était, à peu de chose près, celle de la fille de Gervaise et de Coupeau, mais Mlle d'Alençon, qui faisait son régal des œuvres de l'auteur de *Chaste et flétrie* plutôt que des romans de Zola, et qui déjà peut-être connaissait Satin, n'avait jamais lu *Nana*, autrement elle eût eu aussi froid dans le dos que si, pour tout de bon, elle se fût trouvée au Pôle Nord, qu'elle était censée représenter dans *Taraboum-Revue*, sur la scène des *Menus Plaisirs*, tout comme Nana le soir qu'elle vit, tel un spectre, l'ex-lorette, devenue chiffonnière, en voyant et entendant Louise Balthy se lamenter en gigolette :

Au travail plus rien ne m'invite
Je m'fais l'effet d'un' pauv' marmite
Sans son pot au feu.

Tel eût été le triste sort de Mlle André, si la Providence, ainsi que dans les feuilletons de Charles Mérouvel et Jules Mary, ne l'avait conduite dans l'entresol de Charles Desteuque, peu après qu'elle eût lancé son bonnet par-dessus la loge paternelle. « La jolie personne a la grâce du cygne, elle en a aussi le chant », écrivait Richard O'Monroy de la jeune théâtreuse des *Menus Plaisirs*. C'était bien l'opinion de MM. Delilia et Ferrier, les auteurs de la revue, qui lui avaient donné le moins possible de couplets à chanter, et toute licence d'imiter, ou plutôt de singer Miss Loïe Fuller. Mlle d'Alençon s'acquitta de cette « tâche serpentine et muette » avec une telle virtuosité qu'elle porta ombrage à l'Américaine. C'est du moins ce qu'elle déclara elle-même à Victorien du Saussay, lorsque ce romancier populaire et polisson s'en fut l'*interviewer* :

La toute blonde Emilienne d'Alençon, si célèbre par ses lapins, ses amours, son écurie et surtout par le sang d'Empereur qui, dit-elle, court dans ses veines bleues, m'a donné une charmante interview, écrivait-il.

Dès la porte, je me suis heurté à une dame pleine de *respectability*, qui me déclara d'abord que l'oiselle était sortie, et ensuite qu'elle était invisible. J'insistai tant, je fus si persuasif que la

dame respectable voulut bien porter ma carte à la divine pécheresse.

Seul dans le petit salon, ni bien ni mal, aux murs couverts de photographies souriantes, j'attendis le retour de la ménagère mûre. Je pus admirer une statuelle de marbre blanc représentant Emilienne dans le plus primitif des costumes, et une autre demoiselle de bronze uniquement vêtue d'une longue chevelure flottante. Sur un petit guéridon, un lapin symbolique, en bois sculpté, sur son derrière, montait la garde d'un air goguenard. J'allais poursuivre mes investigations, lorsqu'on vint m'annoncer que celle qui fut l'amante de tant de princes « daignait » me recevoir. Je passai dans un grand salon tout encombré de bibelots charmants, j'entrai dans le nid de la belle. De soyeuses tentures vertes et roses tamisaient la lumière crue du jour, et donnaient cette obscurité mystérieuse qui laisse tout deviner sans rien laisser voir. Il y fleurait bon la femme qui s'aime. Etendue, seule [!] dans un grand lit, sommeillant à demi, elle me regardait de ses yeux mi-clos, plus noirs que les yeux humides de la gazelle. Je la cherchai au milieu des dentelles pâles, et sa douce figure, sans doute éclairée par son merveilleux regard, m'apparut toute rose au milieu de ses épais cheveux qui brillaient dans le demi-jour comme une masse d'or vivant. Et le sourire fleurissait sur ses lèvres. Timidement je me présentai et lui exposai le but de ma visite. Alors, d'une voix fort peu angélique, d'une voix fatiguée, presque masculine :

« Allons donc! dit-elle, les journaux ne contiennent que des blagues. Tout ce qu'ils disent de moi n'est jamais la vérité. Tous les soirs, disent-ils, d'Alençon est au *Pôle Nord* ou au *Concert-Parisien*, et je n'y suis jamais allée. »

Puis elle fit la moue. Tout à coup le timbre retentit, j'entends une porte s'ouvrir, des portières se soulever et la même dame respectable apparut, une carte à la main. Celle d'un gros personnage sans doute.

« — Monsieur, me dit Emilienne, à mon vif regret, je ne puis vous entretenir plus longtemps. Mais venez ce soir aux Menus-Plaisirs, je vous dirai tout ce que vous voudrez. A ce soir. »

Je pris le congé qui m'était octroyé, penaud et mécontent; mais je fis des yeux terribles à un grand escogriffe de six pieds, maigre et blond, vêtu à l'anglaise qui, dans le petit salon, suçant le pommeau d'or de sa canne, attendait que je fusse sorti.

A onze heures, j'étais aux Menus-Plaisirs, dans la loge de la rivale de la Loïe Fuller. Enveloppée de ses voiles de danseuse serpentine, le visage enluminé par le fard, les lèvres teintes de pourpre, le regard agrandi par de savants traits noirs, elle étincelait toute entière. Chamarrée d'or comme un colonel un jour de

revue, la dame respectable et corpulente déshabillait la suave Emilienne.

Dans cette loge presque misérable se trouvait un canapé couvert de robes, deux chaises, une toilette chargée de petits pots, et une affiche coloriée représentant la serpentine. La robe blanche d'Emilienne tomba de ses épaules et elle apparut dans un maillot de soie immaculée qui moulait audacieusement son corps de déité.

. . . .

— Que voulez-vous que je vous dise de moi? On a déjà conté tant de mensonges! Je suis Parisienne, j'ai vingt et un ans, l'âge d'un conscrit. Je trouve la vie très bien comme elle est. Dans une glace, il me semble que je ne suis pas mal; mes yeux sont très beaux, mes cheveux aussi, mes lèvres sont rouges, j'ai le cou délicat, et la peau des blondes. C'est tant pis si mes dents ne sont pas irréprochables. Mes jambes ont une grande pureté de lignes; sans être maigre, je suis loin d'être grasse : on dit du bien de mes épaules, de mes bras. J'ai ce qu'il me faut et ne me soucie nullement de l'avenir. Je suis *j'm'enfoutiste*. Dites bien cela surtout, j'y tiens.

Quant à ma carrière artistique, ce sera vite fait. En premier lieu, je ne suis pas une artiste. Une artiste, allons donc! je fais ça pour m'amuser. Je n'ai pas de prétentions, je me contente de jouer dans une revue. D'ailleurs, ça m'embête de travailler; une femme n'est pas faite pour ça. J'ai montré des lapins qui firent ma fortune; j'en ai posé d'une autre espèce avec bonheur, et j'en ai encore en réserve. J'ai chanté, dans le temps, je ne le ferai plus. Je suis enrhumée et ma voix est morte. Loïe Fuller veut m'intenter un procès, je m'en moque. Elle n'était pas brevetée S. G. D. G. lorsque j'ai commencé.

— Maintenant, racontez-moi votre plus belle histoire d'amour.

— Je n'aime personne. Je préfère cependant ceux auxquels je suis indifférente à tous les imbéciles qui m'assomment de leurs compliments. Je suis trop jeune pour avoir déjà des histoires. Lorsque je serai vieille, je vous en dirai, et de roides. Jusqu'ici en amour je n'ai rien trouvé d'extraordinaire, c'est toujours la même chose. Maintenant j'aime les bêtes.

— Pourtant, vous avez bien quelque souvenir d'aventure...

— Elle en a tant vu, la pauvre petite, qu'elle ne s'en souvient plus, me dit la dame mûre et ballonnée avec un charmant sourire. (Ah! Forain, si vous aviez été là!).

— Allons, belle Emilienne, il me faut une histoire, j'y tiens.

— Eh bien! voici, je crois, mon plus doux souvenir : j'avais seize ans, il en avait dix-huit. Ce n'était pas un prince, ce n'était

pas un gavroche, entre les deux. Il était blond, bien bâti, nerveux, l'étoffe d'un béguin. Il était fou de moi comme j'étais folle de lui. Je l'ai bien aimé pendant 48 heures comme une vraie toquée, et je l'ai oublié. Les temps ont changé, depuis. Voilà... En général, les hommes m'embêtent.

Mlle d'Alençon n'ignorait pas que ses propos seraient publiés, mais elle s'en f... et sa franchise, qui confinait au cynisme, prouvait combien elle était sûre de son jeune prestige.

Ce qu'écrivait Jean de Tinan dans son essai (2) sur *Cléo de Mérode considérée comme symbole populaire* peut se rapporter à ce qu'était déjà Mlle d'Alençon :

Quasi cursores — et bien au-delà des petits scandales qui ne sont que des procédés, il a toujours fallu que quelques femmes gracieuses ou féroces condensassent l'attention des foules trop civilisées pour s'en parer jusqu'à se dépasser elles-mêmes. Notre néobyzantinisme a réduit, pour son usage quotidien, l'enthousiasme éclatant des foules anciennes vers les impératrices prostituées à des papotages souriants, mais le sentiment est resté le même qui ruait jadis vers les palais les admirations ou les colères et fait s'attarder aujourd'hui vers les vitrines, où les photographies s'entassent, les passants curieux ou oppressés. J'ai lu, et l'on raconte, que, voyant un jour, dans une allée du Bois, dont il balayait les feuilles à dix sous l'heure, passer dans une voiture brillante une femme de luxe emmousselinée et nonchalante, un balayeur très déguenillé se redressa et s'écria : « Eh ben, non! Ne pas bouffer, ne pas boire à ma soif, roupiller sur une paillasse et avoir des ripatons troués, — je m'en fous! Mais ce qui me dégoûte, c'est d'penser qu'j'aurai jamais une femme comme ça dans mon pieu! » Je sympathise à propos de semblables souffrances plus qu'à toutes

(2) M. Georges Andrieux, expert en autographes, m'a, avec son obligeance coutumière, communiqué cet essai manuscrit qui porte ces lignes liminaires :

« *Note sur l'épigraphe.* — « On découvrit autrefois en Egypte une momie particulièrement conservée. Elle fut transportée au musée d'Agrame. Démaillottée dernièrement avec toutes les hécatombes convenables elle fournit à la Science un certain nombre de mètres de bandelettes de lin joliment mouchetées de caractères certainement étrusques. On releva avec soin ce texte, on le publia sous le titre de *Codex Linteus*. Depuis ce temps on ne comprend pas ce qu'il signifie.

« Tout me porte à croire que c'est un hymne en l'honneur de mademoiselle Cléo de Mérode. Cependant de récents travaux semblaient avoir définitivement acquis à la Philologie que la lettre O n'était pas employée par les Etrusques — il se pourrait que cette opinion fût contestable. »

autres, j'aime y voir, sans m'attarder à la précision des images dont il fallut bien que ce balayeur « matérialisât sa pensée », toute l'insatisfaction de la foule envieuse dont nous sommes, car qui de nous n'a répété en lui-même, en ne changeant que les mots, mais pas le sens, la phrase où l'on jette son désir vers ce que l'on n'atteindra jamais?

Tous ceux qui des soirs et des soirs durant, du 10 décembre 1893 à la mi-février 1894, se ruèrent rue Richer, aux Folies-Bergère, se répétèrent la phrase du prolétaire...

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Renée Hamon : *Aux Iles de lumière, Tahiti. Tuamotou. Marquises.* Présentation de Renée Hamon par Colette; Flammarion. 20 »

Willo Welzenbach : *Les ascensions de Willo Welzenbach.* Alpes orientales. Alpes valaisannes. Mont-Blanc. Oberland bernois. Himalaya. Traduit de l'allemand par Mme A. Cuinod. Avec 12 gravures h. t.; Edit. de France. 21 »

Art

Chartres. Introduction de Louis Dimier. Photographies de Jean Roubier. (Coll. *Encyclopédie Alpina illustrée*); Edit. Alpina. 35 »

Marie Delcourt : *Périclès;* Nouv. Revue franç. 30 »

Notre-Dame de Paris. Introduction de Jean Verrier. Photographies de Jean Roubier. (Coll. *Encyclopédie Alpina illustrée*); Edit. Alpina. 35 »

Primitifs français. Introduction de Louis Dimier. Nombreuses reproductions. (Coll. *Encyclopédie Alpina illustrée*); Edit. Alpina. 35 »

Ethnographie, Folklore

Léon Lelièvre : *Saxons;* libr. Beaufils, Vire. » »

Histoire.

René Benjamin : *Les Reines de France : Marie-Antoinette;* Edit. de France. 25 »

Guglielmo Ferrero : *Reconstruction. Talleyrand à Vienne* 1814-1815; Plon. 30 »

Edouard Herriot : *Lyon n'est plus.* IV : *La Réaction;* Hachette. 30 »

Littérature

Alain : *Préliminaires à l'esthétique;* Nouv. Revue franç. 27 »

Jean Emile Benech : *Amour de la chasse.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 18 »

Yvonne Bézard : *Le Président de Brosses et ses amis de Genève;* Boivin. 50 »

Georges Blin : *Baudelaire*. Préface de Jacques Crépet; Nouv. Revue franç. 22 »

Jacques Chardonne: *Chronique privée;* Stock. 25 »

Henri Chamard : *Histoire de la Pléiade*, tome II; Didier. » »

Divers : *Tableau de la littérature française. XVIIe-XVIIIe siècles.* Préface par André Gide. *De Corneille à Chénier;* Nouv. Revue franç. » »

Epicure : *Doctrines et Maximes*, traduites et accompagnées d'une note sur le « clinamen » par Maurice Solovine. 2e édition revue et augmentée. Avec un portrait d'Epicure; Hermann. 25 »

Frances Flaherty : *Sabre, éléphant boy*, traduction de Jeanne Roche-Mazon. Avec des illust.; Boivin. » »

Gérard Gailly : *Hugues Rebell et René Boylesve. (Une amitié littéraire)*; Briffaut. » »

Charles Richard Grassi : *Introduction à l'œuvre de Marcello Fabri.* Préface de Charles Tailliart; Cité Nouvele. 18 »

Cherry Kearton : *L'Ile des manchots (The island of penguins)*, traduction de J. Fournier-Pargoire et F. Colas. Avec 63 photographies tirées en héliogravure; Boivin. 25 »

Henri Laignoux : *Petite anthologie de Virgile*, essai d'interprétation poétique, édit. revue et augmentée. Avec des illust.; Firmin-Didot. 30 »

Aloys Miramar : *Vie merveilleuse d'Esther reine orientale.* Avec des illust.; Mame. 10 »

H. Montgomery Hyde : *La Princesse de Lieven, grande dame et cœur de femme*, traduit et adapté de l'anglais par Denise Geneix; Hachette. 22,50

Grey Owl : *Un homme et des bêtes (Pilgrims of the Wild)*, traduction de Jeanne Roche-Mazon. Avec 60 photographies tirées en héliogravure; Boivin. 25 »

Grey Owl : *Récits de la cabane abandonnée. (Tales of an empty cabin)*, traduction de Jeanne Roche-Mazon. Avec 56 photographies en héliogravure; Boivin. 25 »

Cécile Périn : *De la paix à la guerre;* Les beaux livres, Cannes. » »

Garnet Rees : *Remy de Gourmont*, essai de biographie intellectuelle. (*Avant-Propos. Préface. Jeunesse et débuts littéraires* 1858-1889. *Autour du Symbolisme. Remy de Gourmont et le Symbolisme* 1889-1896. *Epoque de transition. Les Livres des Masques* 1896-1898. *La philosophie de Remy de Gourmont. Remy de Gourmont critique. Dernières années* 1914-1915. *La solitude de Remy de Gourmont. Bibliographie. Ouvrages concernant Remy de Gourmont. Ouvrages généraux. Le Symbolisme et la Critique. Index des noms cités*). Avec un portrait par Olga Bononska; Boivin. 45 »

Léon Tolstoï et Sophie Tolstoï : *Journaux intimes* 1910, traduits par divers; Nouv. Revue franç. 48 »

Musique

Edmond Buchet : *Connaissance de la musique;* Edit. Corréa. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1939

Charles Braibant : *Lumière bleue.* Journal de la Guerre; Fayard. 21 »

John Charpentier : *Comment combat l'Angleterre;* Taillandier. 5 »

Duff Cooper : *La deuxième guerre mondiale. Première phase.* Texte français de S. W. Monod; Union latine d'éditions. » »

Colonel Stanislas Ordon : *Le siège de Varsovie*, journal d'un combattant; Le Sagittaire. » »

Poésie.

Charles Bellez : *Aux Sillons de mon passé.* Avec un portrait; Jouve. 18 »

Germaine Dennery : *Chants du souvenir.* Préface de Gaston Picard. Impr. lithographique d'Haïti, Port-au-Prince. » »

Edmond Genest : *Chansons pour toi.* Préface de Marc Chesneau; Impr. réunies, Moulins. 10 »
Jacques Karvyn de Meerendre: *Le chemin de granit;* Edit. Ferd-Wellens-Pay, Bruxelles. » »
Yanik de Samblac : *Jeune offrande;* Les Cahiers du Trouvère. 10 »
Robert Vivier : *Le mirage enfermé;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Politique

Charles Chesnelong : *Salazar;* Baudinière. » »
Divers : *Questions du Pacifique;* Publications de la Dotation Carnegie. » »
O. Dutch : *Les 12 Apôtres d'Hitler,* traduit de l'anglais par Gilles Baratier; Edit. Corréa. 24 »
Otto Strasser : *Hitler et moi;* Grasset. 21 »

Questions médicales

René Fülöp-Meller : *La victoire sur la douleur. Histoire de la découverte des anesthésiques.* Traduction de J. Benoist-Mechin; Albin Michel. 30 »

Questions militaires et maritimes

Louis Daniélou : *Belle marine;* Nouv. Revue franç. 21 »

Questions religieuses

Henri Ghéon : *Saint Vincent Ferrier.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 20 »

Roman

Roger Martin du Gard : *Les Thibault.* Huitième et dernière partie; *Epilogue;* Nouv. Revue franç. » »
Lucien Maulvault : *Un gentilhomme;* Fayard. 18 »
Adrien de Meeûs : *Au pays où les femmes sont reines.* Illust. de Suzanne Francis; Edit. de France. 18 »
Stendhal : *Le Rouge et le Noir,* texte établi avec Introduction, Bibliographie, Chronologie, Notes et Variantes par Henri Martineau; Garnier. 15 »

Sciences

Léon Binet : *Les animaux au service de la science;* Nouv. Revue franç. 22 »
P. Guillaume : *La psychologie animale.* Avec 21 figures; Colin. 15 »
Théodore Kahan : *Radioactivité et transmutation des atomes.* Avec 35 figures. Préface de Louis de Broglie; Colin. 15 »
Georges Weill : *Race et nation;* Albin Michel. 2,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Amélie Murat. — Le prix Vielé-Griffin. — Académie des Jeux Floraux. — Vers la contrée du rêve. Réponse à M. Astre et à M. Crépet. — Le centenaire d'Emile Zola. — Zola et Cézanne. — Encore les astéroïdes inférieurs. — Clemenceau a gagné la guerre. — Sur la noblesse. — Une réponse de M. Wilfred Monod. — Sur Napol le Pyrénéen. — Encore Napol le Pyrénéen. — Bulletin du Bibliophile. — Le Sottisier universel.

Amélie Murat a été conduite au petit cimetière de Chamalières (Puy-de-Dôme) où elle avait marqué sa place, désirant, à la fin de

ses jours, reposer au pied des montagnes qu'elle aimait. A ses simples obsèques, il y avait des fleurs et des amis.

Née en 1883 à Chamalières, Amélie Murat était minée depuis de longues années par un mal implacable que ne purent guérir ni le climat méditerranéen ni l'air d'Auvergne.

> Le mot *fin* va s'inscrire au feuillet clos du livre,
> Tous les autres feuillets coupés, tournés, relus.
> Est-ce fini, ma vie inquiète, de vivre?

On doit à la poétesse, de qui le *Mercure* publia des vers à plusieurs reprises : *D'un cœur fervent, Le Livre de Poésie, Humblement sur l'Autel..., Bucoliques d'Eté, Le Sanglot d'Eve, Chants de Minuit, Passion, Solitude, Le Rosaire de Jeanne, Le Chant de la Vie* et *Vivre encore* (1937). On lui doit aussi trois romans : *La Maison heureuse, Le Rosier blanc* et *La Bête divine.*

Prix Moréas, plusieurs fois lauréate de l'Académie française et de la Société des Gens de Lettres, Amélie Murat était chevalier de la Légion d'honneur. — F.-P. R.

§

Le prix Vielé-Griffin. — Mme Francis Vielé-Griffin, dont la générosité avait déjà permis à l'académie Mallarmé de décerner deux prix de poésie vient de remettre cette année le montant de ce prix à la revue *Yggdrasill*, que dirigent M. Guy Lavaud, son gendre, et M. Raymond Schwab.

Suivant le désir de Mme Francis Vielé-Griffin, *Yggdrasill* décernera donc, cette année, le prix de 5.000 francs qui portera le nom du grand poète de *Clarté de Vie, L'Amour sacré, La Rose au flot.*

§

Académie des Jeux Floraux. — Le vendredi 23 février 1940, la Commission du grand prix Fabien-Artigue s'est réunie à Toulouse, sous la présidence de M. Armand Praviel, modérateur, et en présence de M. l'amiral d'Adhémar, secrétaire perpétuel.

Le grand prix (10.000 francs) a été décerné à M. Maurice Magre, pour son recueil manuscrit : *Le Parc des Rossignols.*

En outre, un prix de 3.000 francs a été décerné à M. André Romane, pour son recueil manuscrit : *Par ses Yeux;* un autre, de 1.000 francs, à M. Pierre Jalabert, pour son livre : *la Couronne de Lumière.*

§

Vers la contrée du rêve : Réponse à M. Astre et à M. Crépet. — Jouissant de quelques jours de permission, je

peux répondre brièvement aux objections de M. Astre et de M. Crépet au sujet de mon étude sur Quincey, Balzac, etc., parue dans le *Mercure* du 1er août dernier.

Quelques jours après l'apparition de cette étude, le directeur du *Mercure* m'a informé qu'un monsieur (innommé) avait écrit pour revendiquer une priorité en ce qui concerne la constatation de la dette de Balzac envers Quincey, prétendant avoir anticipé mes propres découvertes à cet égard dans des articles publiés dans la *Revue de Littérature Comparée* et dans la *Revue Hebdomadaire*. J'ai fait, dans le *Mercure* du 15 septembre, une très courte réponse provisoire à ces réclamations. Dans l'intervalle, j'ai lu cette lettre de M. Astre, une autre lettre qu'il a adressée au *Temps* et où il s'est délivré des mêmes doléances, et aussi les deux articles; dans ce qui suit, je tiendrai compte de tous ces documents.

Les accusations de M. Astre peuvent se résumer ainsi :

I. J'ai « reproduit *toute* la matière » de l'article publié par lui en octobre 1935 dans la *Revue de Littérature Comparée*; « *tout* ce que » j'ai « dit sur Balzac et Quincey », il l'avait déjà dit avant moi; en sorte que je n'ai fait qu' « enfoncer une porte ouverte », et, chose encore plus humiliante, « ouverte depuis quatre ans ».

II. J'ai fait preuve d'une connaissance bien imparfaite du sujet de mon essai, car j'ai manqué de citer « bien des passages » (dans les écrits de Balzac) « qui prouvent l'influence quincéyenne » sur l'auteur de *Séraphita*.

III. Un de ces passages démontre que « Balzac eut connaissance de l'œuvre de Musset » en 1829, alors que j'ai fait dater de 1830 le commencement de l'influence exercée par l'auteur anglais.

IV. Quoique M. Astre affirme avoir employé « les mêmes arguments » que moi pour prouver cette influence quant à Balzac, il trouve ma thèse « bien audacieuse » en ce qui concerne la nature et l'étendue de cette influence; et selon lui, non seulement j'ai mal jugé cette influence dans le cas de Balzac, mais aussi j'ai donné une idée insuffisante du degré auquel Balzac est lié à Baudelaire et au mouvement symboliste en général.

J'examinerai point par point ces chefs d'accusation.

I. Il est vrai que M. Astre a noté les passages de *La Peau de Chagrin*, de *L'Opium* et de *Massimilla Doni* où se révèle l'influence de Quincey sur l'auteur de ces œuvres. Mais là s'arrête l'identité entre ses constatations et les miennes (1). Après cela il y a, à tous les égards, des différences considérables, un véritable abîme, entre les résultats de nos recherches dans ce domaine. Nos vues sur

(1) Il a signalé aussi le passage des *Litanies romantiques* où Balzac cite le *Mangeur d'Opium* parmi d'autres œuvres marquantes de l'époque.

l'ensemble et sur le fond des choses ne coïncident aucunement, et ce qu'il y a de commun entre nos deux exposés se réduit à quelques points de détail; et même en ce qui concerne les points de détail, mon soi-disant devancier est loin d'avoir précédemment dit « tout » ce que j'ai établi dans mon étude. Pour ne mentionner que deux ou trois choses, il a manqué de signaler le passage où Balzac parle de « l'escalier de Lauzun », et ceux de *Jésus-Christ en Flandre,* du *Dôme des Invalides,* des *Contes drolatiques,* du *Voyage de Paris à Java,* de *La Fille aux yeux d'or,* où l'auteur de la *Comédie Humaine* se révèle le débiteur du rêveur britannique. Chose encore plus sérieuse, M. Astre n'a pas examiné, comme je l'ai fait, l'œuvre romanesque de Balzac avant 1828, afin de déterminer les qualités qui manquaient à cette œuvre, ou y existaient à un degré très faible, mais qui, après la lecture de Quincey, apparaissent avec éclat dans beaucoup des parties de la *Comédie humaine.* Et ainsi (et pour d'autres raisons encore) M. Astre s'est trompé dans une très large mesure — presque totalement — sur la nature de l'influence exercée sur Balzac — et en général, sur la littérature française — par l'opiomane anglais. Autrement dit, il s'est égaré quant à l'essentiel.

Pourtant, M. Astre a le droit de dire qu'en ce qui concerne les quelques points de détail que j'ai mentionnés il a fait les mêmes découvertes que moi. Il n'a cependant point le droit de dire que, même à ce degré minime, il a anticipé sur moi; car, comme je l'ai indiqué dans ma réponse provisoire, j'avais noté les faits en question avant 1935, et j'avais fait dactylographier en 1934 la majeure partie de mon étude, qui n'était que la suite d'un article paru dans le *Mercure* cette année-là.

M. Astre a la témérité d'affirmer qu'il y a « bien des passages » prouvant l'influence quincéyenne que je « ne semble pas connaître » (bien entendu, il n'a pas manqué de les citer lui-même). Pourquoi est-ce que je ne *semble* même pas les connaître? Simplement parce que je ne les ai pas mentionnés? Ne se peut-il pas pourtant que je les connusse bien, mais que j'eusse mes raisons pour ne pas en faire état? Une telle possibilité ne se présente même pas à la vanité blessée de M. Astre, et pour lui il va sans dire que je suis victime d'une honteuse ignorance. En fait, aucun de ces passages ne m'était inconnu. Mais en écrivant mon étude sur Quincey, etc., je n'avais point l'intention de faire une de ces compilations fastidieuses, insipides, sans vie ni aucune espèce de raison d'être qui s'apellent thèses, fléau (sous leur forme moderne) de l'éducation universitaire, et qui sont pour certains auteurs l'idéal de la composition littéraire. Si j'ai omis de relever les passages dont

il s'agit, c'est parce qu'ils n'auraient rien ajouté d'essentiel à la substance d'autres passages dont je me suis servi; ou bien parce qu'il n'était pas du tout certain qu'ils fussent marqués de l'influence de l'opiophage anglais.

Ces passages sont au nombre de six (et pourtant M. Astre parle de « bien des passages » !). M. Astre lui-même n'est pas sûr que l'influence de Quincey soit discernable dans deux d'entre eux. On peut affirmer qu'aucun d'eux ne porte la trace de cette influence. Dans ceux où il est fait mention de l'opium, l'auteur ne fait que parler, en des termes très généraux, et d'une manière très conventionnelle, de certains effets bien connus de cette drogue. M. Astre paraît ignorer que l'habitude d'absorber de l'opium est vieille d'un nombre considérable de siècles; et que le thème de l'opium avec la plupart des variations qu'il comporte, était entré dans la littérature française d'assez bonne heure.

Mais dans le cas de l'un de ces six passages (celui pris dans la *Physiologie du Mariage*) M. Astre a recours à un argument vraiment extraordinaire pour prouver que Balzac a été le débiteur de Quincey. Il croit que l'expression *mangeur d'opium* « était en quelque sorte la propriété de l'auteur anglais et de son traducteur », ce qui revient à dire que le verbe *manger* n'avait jamais en France, avant 1828, été appliqué à l'action de prendre l'opium ! Se basant donc sur cette supposition stupéfiante, M. Astre conclut que le passage de la *Physiologie du Mariage* (et, pour la même raison, sans doute, celui de *Melmoth réconcilié*) révèle indubitablement l'action de Quincey (et, d'ailleurs, que je me suis trompé en affirmant que c'est seulement de 1830 que Balzac eut connaissance de la traduction-adaptation de Musset. Je n'ai jamais affirmé ni même suggéré rien de semblable). Ici, M. Astre ne donne pas une très haute idée de la sûreté de ses informations; il paraît ignorer le fait bien connu que l'habitude de *manger* de l'opium est excessivement ancienne, non seulement dans les nations orientales, mais encore en Europe, et en France non moins que dans n'importe quel autre pays de l'Occident. Il serait donc tout naturel de supposer qu'on s'est servi en France — comme en Angleterrre — du mot propre pour désigner cette action longtemps avant la parution de l'ouvrage de Quincey.

Ainsi la seule raison que puisse avancer M. Astre pour distinguer dans ces passages l'influence de Quincey est entièrement chimérique.

Puisqu'il m'a accusé (bien à tort) de ne pas connaître ces passages, et qu'il fait tellement cas des simples catalogues — qu'ils soient intelligemment dressés ou non — je suis en droit de lui demander pourquoi il a omis de citer lui-même plusieurs autres passages de

la *Comédie Humaine* ayant trait au moins autant — et quelquefois davantage — à l'opiomanie que ceux qu'il est si fier d'avoir inclus dans sa liste. Car (outre ceux que j'ai déjà mentionnés) il y en a dans *Louis Lambert, Le Cousin Pons, La Cousine Bette* — et dans d'autres ouvrages qu'il aurait dû scruter avec plus de soin.

Je passe maintenant à quelque chose de plus essentiel, ou plutôt de plus central : la véritable nature et l'étendue de l'action exercée par Quincey sur l'auteur de la *Comédie Humaine.* Ici, M. Astre trouve que ma thèse est « bien audacieuse », et il suggère même qu'elle est tout à fait erronée. J'ai soutenu que c'est surtout, sinon exclusivement en tant qu'écrivain d'imagination, en tant que « visionnaire passionné » (pour employer encore une fois l'expression de Baudelaire) que Balzac est l'obligé du prosateur anglais. M. Astre, lui, croit que l'influence était « essentiellement psychologique »; que pour Balzac, Quincey était surtout « un initiateur mystique et symboliste »; que dans les *Confessions* Balzac « retrouvait » non seulement « l'obsession de l'infini qui le tourmentait », et « la recherche de l'harmonie totale », mais aussi « l'impossibilité de traduire ses propres visions » (M. Astre suppose que le « grand artiste inconnu » des *Illusions Perdues* qui, « livré à l'opium, ne voulait ou ne pouvait rien créer », représente dans la pensée de Balzac l'auteur des *Confessions*). M. Astre croit aussi que Balzac a saisi complètement la signification intérieure des *Confessions* après avoir assimilé certaines « doctrines mystiques »; que, « amené à la connaissance de Swedenborg deux ans plus tard » (c'est-à-dire en 1830), Balzac a « interprété Quincey à la lumière » de ce dernier et qu'ainsi il s'est rapproché de « l'inspiration véritable » du livre de Quincey.

Je pense que dans ces thèses il y a une grande part d'erreur.

Tout d'abord, Balzac n'a pu « retrouver dans les *Confessions* l'impossibilité de traduire ses propres visions ». Car Quincey n'a pas connu une telle « impossibilité »; il n'était pas, comme Mallarmé ou Baudelaire, par exemple, une victime de cette espèce d'impuissance; il écrivait sans grande difficulté, et il a laissé une production assez abondante. Il a réussi à merveille à traduire ses visions, et il était content, et même fier, de la manière dont il l'a fait. Plus d'une fois il a prétendu avoir créé quelque chose de neuf dans les lettres; somme toute, il s'est montré un auteur ayant la conscience d'avoir réalisé son dessein le plus cher, et bien satisfait de ce qu'il est arrivé à faire. Il est totalement différent du « grand artiste inconnu » des *Illusions Perdues.*

Il aspirait vers l'infini, mais il l'atteignait aussi. Si l'on peut parler d'une obsession à ce propos, on ne peut guère parler d'un

tourment; car le plus souvent, sinon toujours, Quincey contemplait l'infini d'une façon bien sereine. Ce qui l'angoissait dans ses rêves, c'était autre chose : certaines scènes particulièrement douloureuses ou horribles.

Balzac donc n'a pu trouver chez Quincey un tourment causé par l'infini (ni un tourment causé par une impuissance d'artiste) ; et, qui plus est, ce n'est pas chez Quincey qu'il a trouvé la conception de l'infini, le symbolisme, et les autres « doctrines mystiques » dont parle M. Astre. Il connaissait bien toutes ces doctrines longtemps avant la découverte des *Confessions*. En tout cas, ces doctrines, qui se rencontrent ici et là dans l'œuvre totale de Quincey, ont bien peu de place dans la traduction des *Confessions* que Balzac a lue (et même dans le texte anglais complet). Et la lecture de Swedenborg n'a pu amener Balzac à se rapprocher de « l'inspiration véritable » des *Confessions*, car (toutes autres considérations mises à part) l'inspiration véritable de cet ouvrage, quelle qu'elle soit, ne réside certainement pas dans l'une ou l'autre de ces doctrines mystiques, qui jouent un rôle tout à fait accessoire dans la composition intime et distinctive de ce chef-d'œuvre. C'est principalement en artiste, poète, amant qu'il l'a écrit, et non pas en tenant de certaines thèses philosophiques.

Et c'est ainsi — l'on peut même dire seulement ainsi — que Quincey a exercé un prestige sur Balzac. Pour ce dernier il a été un maître d'imagination, et rien autre chose. A quel haut degré, je l'ai prouvé dans mon étude par les arguments les plus solides et les plus démonstratifs. Je l'ai fait surtout en comparant ce que Balzac a écrit de visionnaire, de poétique avant la lecture des *Confessions* avec ce qu'il a composé dans le même genre après la découverte de cet ouvrage. M. Astre, n'ayant pris soin de rien faire de semblable, a manqué complètement de dégager la véritable nature de l'influence exercée sur Balzac par l'auteur des *Confessions*. En tout cas, il était victime d'une opinion préconçue qui l'aurait fatalement empêché d'entrevoir même la vérité à cet égard. Selon lui, l'imagination de Balzac n'avait « guère à envier celle de Quincey » ! Ceux qui connaissent l'œuvre des deux écrivains trouveront ce jugement mirifique (et c'est là un euphémisme). Aucun critique ne songerait à nier que comme écrivain d'imagination (au sens dont il s'agit) Quincey ne soit infiniment plus grand que Balzac, qui n'a rien fait de considérable comme poète qu'après être devenu le disciple de l'auteur anglais.

Quant à l'essentiel, donc, M. Astre se trompe. Il y a outrecuidance à vouloir improviser un jugement sur des auteurs qu'on connaît si imparfaitement.

M. Astre, qui s'est trompé à propos du « symbolisme » de Quincey et de Balzac, croit avoir démontré plus que je ne l'ai fait que Balzac est lié à certains écrivains postérieurs, et spécialement aux Symbolistes. Et pourtant, j'ai consacré tout un chapitre à Baudelaire, et, le premier, j'ai mis en lumière l'influence de Quincey sur toute son œuvre, tant en prose qu'en vers; et j'ai tracé le prolongement de cette influence jusque dans la littérature du temps présent. Mais M. Astre est généreux; il faut « tout de même » reconnaître, dit-il, que j'ai fait « quelque chose de bien intéressant » en démontrant le prestige exercé sur Gautier par le visionnaire anglais. Ce « tout de même » est délicieux. Mais M. Astre se rattrape vite : voulant revendiquer toutes les priorités, il ajoute immédiatement qu'il avait « pressenti » mes découvertes sur ce terrain. Espérant pouvoir le féliciter, j'ai cherché avec beaucoup de soin; mais nulle part je n'ai trouvé le moindre signe de cet heureux pressentiment, ni rien qui en approche de quelque loin que ce soit; et, vu que M. Astre a échoué à distinguer l'influence réelle de Quincey sur Balzac, il est excessivement peu probable qu'il ait même pressenti l'influence quincéyenne dans l'œuvre de Gautier, car cette influence-ci est exactement de la même nature que celle qui a si fortement marqué l'œuvre de Balzac.

§

C'est bien à contre-cœur que j'entre en lice contre M. Crépet, car, comme il le dit lui-même, nous sommes en commerce d'amitié depuis plusieurs années, et pendant tout ce temps j'ai eu un grand et affectueux respect pour ses qualités d'esprit, de caractère et de cœur. Mais mon silence pourrait être interprété comme une confession tacite que je me suis trompé sur une question assez importante de l'histoire de l'esthétique moderne. Malgré moi, donc, je suis obligé de répliquer aux arguments par lesquels il cherche à ruiner l'une de mes thèses pivotales. (Je n'ai aucunement eu l'intention de le « railler » d'avoir écrit que l'*Anglais Mangeur d'opium* avait « passé complètement inaperçu » lors de sa publication.)

Quant à cette question du degré auquel la traduction-adaptation de Musset a suscité l'attention autour de 1830, M. Crépet reste inébranlable. C'est en vain que j'ai apporté des preuves démonstratives, des textes confirmatifs, des témoignages concordants. M. Crépet oppose une fin de non-recevoir âprement catégorique aux plus péremptoires de mes arguments. Il s'obstine à affirmer que la traduction-adaptation de Musset avait « passé *complètement* inaperçue », et cela malgré le fait qu'il reconnaît bien que j'ai « victorieusement » prouvé le contraire en ce qui concerne Balzac et

Gautier. Mais, en vérité, ce dernier point une fois concédé, le débat est clos, et il ne reste plus rien à dire. Car le distingué exégète avait employé le terme « complètement » dans son sens strict, propre et absolu, sans l'ombre d'une restriction; il n'avait pas dit « à peu près complètement », il n'avait pas admis la possibilité que des maîtres aussi considérables et influents que Balzac et Gautier aient connu l'ouvrage de Musset bientôt après sa publication et en aient subi l'ascendant dans une mesure exceptionnellement large.

Bien que j'aie le droit de considérer le point contesté comme étant définitivement tranché en ma faveur, j'examinerai d'une façon bien sommaire les arguments avec lesquels M. Crépet cherche désespérément à appuyer une assertion qui contrecarre une vérité d'évidence. M. Crépet cite Paul de Musset, selon lequel « personne ne prit garde » à l'*Anglais Mangeur d'Opium*, qui « disparut comme une goutte de pluie dans la mer ». Mais quelle est la valeur de ce témoignage? Paul de Musset écrivit la biographie de son frère bien longtemps après la publication de l'ouvrage en question : elle ne parut qu'en 1877, *presque un demi-siècle après l'apparition du petit livre d'Alfred*. La mémoire la plus sûre peut se tromper quand il s'agit de rapporter fidèlement ce qui est arrivé il y a cinquante ans. Mais la mémoire de Paul de Musset ne brillait point par sa sûreté; ce témoin n'est certainement pas digne de confiance en ce qui concerne l'histoire de son frère. Son récit des relations d'Alfred avec George Sand, par exemple, n'est pas un modèle d'exactitude. Et en tout cas Paul de Musset se trompait sérieusement à propos de l'*Anglais Mangeur d'Opium*, car, comme nous l'avons prouvé, il n'était pas vrai que « personne ne prit garde à cette publication ». Ce petit fait inéluctable ne peut être supprimé.

Paul de Musset dit aussi qu' « on aurait sans doute bien de la peine à retrouver un exemplaire aujourd'hui » de ce petit volume, et M. Crépet souligne joyeusement, triomphalement, cette phrase, comme si elle renforçait son argument si terriblement fragile. Qu'un livre soit introuvable aujourd'hui, cela ne prouve rien quant à la vogue dont il a pu jouir il y a cinquante ans. Les modes changent, et même des livres très populaires peuvent finir par disparaître. Et cette remarque s'applique à tous les autres témoignages de la même catégorie que M. Crépet a accumulés avec zèle (hélas, que de peine perdue!) Chacun de ces témoignages prouve seulement qu'à telle ou telle date, longtemps après sa publication, l'*Anglais Mangeur d'Opium* était devenu une rareté, ou qu'il était tombé dans l'oubli. Et c'est là la seule preuve que M. Crépet puisse apporter à l'appui de son affirmation dictatoriale!

J'ai affirmé (p. 562 de mon étude) qu'autour de 1830 l'*Anglais Mangeur d'Opium* était connu d'au moins la majorité des Romantiques, et même qu'il était aussi connu qu'un des poèmes les plus célèbres de Hugo; et M. Crépet trouve démesurément comique cette assertion. Puisqu'il a fermé les yeux sur les arguments que j'ai avancés à l'appui de ces opinions, il lui est bien facile de faire cela. Pourtant, la conclusion incriminée découle irrésistiblement des faits que j'ai mis en lumière, et que M. Crépet ne pourra jamais démolir.

Il était *fatal* qu'au moins la majorité des Romantiques de cette époque connussent ce livre. Ils connaissaient tous — ou peu s'en faut — Musset; ils se connaissaient les uns les autres d'une façon particulièrement intime; et les discussions littéraires étaient très à la mode. Si donc il est sûr que Balzac et Gautier avaient été fortement impressionnés par ce livre, il est également sûr que bon nombre d'autres Romantiques ne pouvaient pas l'ignorer. Mais M. Crépet, bien qu'il soit contraint à admettre la prémisse, se refuse toujours à admettre la conclusion inévitable; seuls Balzac et Gautier, proclame-t-il systématiquement, ont pris connaissance de l'existence de cet ouvrage remarquable, et (dirait-il sans doute) ils ont gardé sur leur précieuse découverte un silence étrangement hermétique.

J'ai dit dans mon étude que je pourrais montrer que le *Mangeur d'Opium* a laissé une empreinte profonde dans l'imagination de plusieurs écrivains romantiques; M. Crépet, évidemment, croit qu'il me serait impossible de faire cette démonstration; si le *Mercure* m'accordait l'espace nécessaire, je la ferais de manière à ébranler même le scepticisme héroïque de ce très fin lettré.

J'ai dit aussi, à propos des sources du *Rêve parisien*, qu' « il serait possible d'établir des rapprochements bien plus frappants que ceux que suggèrent » M. Crépet et M. Vivier. Ici encore, M. Crépet semble douter de ma capacité et il demande avec humeur pourquoi je n'ai pas « usé incontinent de ces possibilités » si je les possédais réellement. Encore une fois, il ne tient qu'au *Mercure* que cela se fasse.

Comparant le rapprochement que j'avais fait entre l'*Irrémédiable* et quelques passages de Quincey, avec les rapprochements faits par M. Crépet entre ce poème et certaines pages de Joseph de Maistre et de Poe, j'ai écrit : « Il est évident qu'ici Baudelaire est beaucoup plus l'obligé de Quincey que de ces deux écrivains. » « Pourquoi évident? » demande M. Crépet. « Qu'est-ce qu'une évidence qui ne s'impose pas à tous? » M. Crépet lui-même n'a-t-il jamais écrit : « il est évident que... », après avoir apporté des témoignages à

l'appui d'une thèse? En ce faisant, il croyait sans doute — et avec raison — qu'il y a des choses qui sont évidentes de soi.

M. Crépet prétend que je me suis « trompé en expliquant la présence du nom de Jean-Baptiste Rousseau dans tel feuillet de *Pauvre Belgique*, par l'intention où aurait été Baudelaire d'assimiler certaines particularités du style jésuitique aux afféteries du poète des *Cantates* et des *Psaumes*, — alors qu'en réalité le nom de Rousseau figure là tout bonnement parce que le tombeau de Rousseau se trouve dans l'église bruxelloise de N.-D. des Victoires, que Baudelaire venait de visiter. » Voici le passage dont il s'agit :

Madones coloriées, parées et habillées. Pierres tumulaires, sculptures funèbres. Appendices aux colonnes (J.-B. Rousseau). Chaires extraordinaires, rococo, confessionnaux dramatiques.

Or, ce passage fait partie d'une section où Baudelaire parle, non pas de l'église de N.-D. des Victoires, mais du « style jésuite » en général, et tout ce qu'il dit dans ce passage a trait à ce style. La parenthèse « (*J.-B. Rousseau*) » signifie indubitablement qu'il assimile ce style-là à celui de ce poète, ce qui était tout à fait naturel. L'expression « confessionnaux *dramatiques* » montre aussi qu'il cherchait à établir un parallèle entre des effets architecturaux et certains effets littéraires. Notons aussi que quelques pages avant, voulant caractériser la « peinture philosophique », il avait écrit : « Sottise analogue à celle de Victor Hugo, à la fin des *Contemplations* ».

M. Crépet prétend aussi que je me suis « trompé une fois de plus » en trouvant « un rapport quelconque entre les « Notre-Dame de Quincey » et un squelette blanc, se penchant hors d'une tombe de marbre noir suspendu au mur, attendu que dans cet autre passage de *Pauvre Belgique* d'une part ce n'est pas ce squelette qui avait rappelé à Baudelaire les Notre-Dame de Quincey, mais une statue de *Nuestra Señora de la Soledad*, et que d'autre part ledit squelette, qui orne l'église de la Chapelle... n'avait été noté par Baudelaire que comme une curiosité locale à comparer avec le tombeau du même ordre que les Parisiens ont pu admirer à Notre-Dame du Chardonnet ». Dans l'édition des *Œuvres posthumes* que je possède (*Mercure de France*, 1908), le passage dont il s'agit ne fait pas partie du paragraphe où Baudelaire décrit la statue de *Nuestra Señora de la Soledad;* il est imprimé séparément, et forme un nouveau paragraphe, se présentant ainsi :

De Quincey (les Notre-Dame). — Un squelette blanc, se penchant hors d'une tombe de marbre noir suspendu au mur (plus étonnant que celui de Saint-Nicolas du Chardonnet).

N'est-il donc pas naturel de supposer qu'à la vue de ce squelette Baudelaire a songé aux passages lugubres où Quincey parle des « trois Parques, trois Furies » qui président à notre douloureuse destinée humaine? (Ce qui, bien entendu, ne l'aurait pas empêché de songer en même temps au tombeau semblable de l'église parisienne.)

Il paraît donc que le très fin critique — qui « étudie le manuscrit de *Pauvre Belgique* depuis plusieurs années » — ne m'a pas après tout pris en défaut. Je voudrais presque qu'il pût le faire, je le tiens en si haute estime. — RANDOLPH HUGHES.

§

Le Centenaire d'Emile Zola. — Le jeudi 4 avril, sera célébré au Panthéon, puis, à la Sorbonne où des discours seront prononcés par MM. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, Edouard Herriot, Jean Vignaud, etc., le centenaire d'Emile Zola. Ces cérémonies revêtiront un caractère très simple, en raison de l'état de guerre.

C'est, en effet, le 2 avril 1840, à onze heures du matin, que naquit, 8, rue Saint-Joseph, tout près des Halles et de la Bourse, dans le deuxième arrondissement, le jeune Zola qui reçut les prénoms d'Emile, Edouard, Charles, Antoine. Mais l'enfant ne resta guère à Paris, son père, l'ingénieur François Zola, s'étant fixé à Aix-en-Provence au début de 1843.

L'enfance tout entière du futur romancier s'écoula donc à Aix, où il se lia d'amitié avec le jeune Paul Cézanne. C'est là que les deux jeunes gens sentirent naître leur vocation. Zola ne revint à Paris qu'à l'âge de dix-huit ans et, dès lors, il ne quitta guère sa ville natale que pour sa résidence estivale de Médan, acquise, plus tard, par lui, au lendemain du succès de l'*Assommoir*.

A Médan, doit être installé dans une salle dépendant de l'ancienne habitation un *Musée Emile Zola et du Naturalisme*, dont l'inauguration sera faite dans le courant de l'été, à l'occasion de ce centenaire.

§

Zola et Cézanne. — On sait que l'auteur des Rougon-Macquart passa à Aix-en-Provence son enfance et les premières années de son adolescence.

C'est là que se situe l'épisode que rapporte Mme Denise Le Blond-Zola dans son ouvrage : *Emile Zola raconté par sa fille*. Après avoir commencé ses études à la pension Notre-Dame, le jeune Zola était entré au collège d'Aix (octobre 1852). Ses cama-

rades, le voyant timide, dépaysé, eurent tôt fait de le brimer. Mais, l'un d'eux, outré, prend un jour, résolument, sa défense, rend avec force coups de poing, coups de pied, délivre Emile Zola. Il s'appelait Paul Cézanne. — G. P.

§

Encore les astéroïdes inférieurs. — Les journaux italiens du 23 février 1940 nous ont appris que, dans la région du Lac de Garde, « une pluie rouge est tombée au cours d'un violent orage » : un lecteur du *Mercure de France* me demande s'il s'agit d'une nouvelle manifestation des astéroïdes inférieurs (1).

La réponse affirmative n'est pas douteuse : les chroniques de toutes les époques signalent des *pluies de sang* et ces pluies coïncident, comme celle qui vient d'avoir lieu en Italie, avec des *orages* ou des *tremblements de terre.*

Bien entendu, il ne s'agit pas de pluie de sang, mais de chute de matières météoriques dont la couleur rouge ocracée se communique aux eaux pluviales.

Voici quelques exemples de ces pluies de couleur anormale qui ont toujours surpris et souvent effrayé les populations des régions où elles sont tombées :

En 1348, à Bâle, un *tremblement de terre* fut accompagné de *pluies teintées d'une matière minérale rougeâtre* (Bertrand).

Le 5 octobre 1274, il y eut en Angleterre des *commotions souterraines* et une *pluie de sang* dans le pays de Galles (Perrey).

En novembre 1819, à Montréal, un *tremblement de terre* coïncida avec des *apparitions ignées* (2) et une pluie noire comme de l'encre (Garnier).

La composition des météorites est bien connue grâce à l'étude des nombreux échantillons qui sont tombés sur le sol : le fer y domine (fer natif nickelifère, sulfure de fer, fer chromé) ainsi que le silicium (péridol, pyroxène).

Les corps simples qu'on y trouve le plus généralement sont le fer, le silicium et l'oxygène.

Mais 19 autres corps s'y rencontrent également parmi lesquels nous signalerons le phosphore, le cobalt, le nickel, le soufre, et le magnésium.

Les bolides qui se dissocient dans l'atmosphère y répandent des poussières de ces divers corps, qui peuvent communiquer aux gouttelettes de pluie les couleurs rouges ou noires qui ont caractérisé

(1) *Mercure de France* du 1er Juillet 1939 et du 1er Février 1940.
(2) Ces apparitions ignées ne sont autres que des étoiles filantes.

certains orages provoqués par l'ébranlement de l'atmosphère par l'irruption des astéroïdes inférieurs qui y pénètrent avec des vitesses de 20 à 70 kilomètres par seconde.

La présence, dans l'atmosphère, de poussières rougeâtres provenant de la dissociation de météorites, a été signalée à différentes époques :

En 612, le soleil parut, pendant trois jours, rouge comme du sang; il y eut ensuite des tremblements de terre considérables en plusieurs endroits, suivis de la peste (Coll.acad.).

En 1719, au mois de juillet, il y eut en Italie plusieurs tremblements de terre : le soleil parut *couleur de sang* (Coll. acad.).

En 1755, on a observé qu'à la fin du *tremblement de terre* qui détruisit Lisbonne, le soleil avait paru plus grand et *rougeâtre* (Bertrand).

Le 4 novembre 1799, il y eut à Cumana trois secousses de tremblement de terre avec apparition d'une vapeur roussâtre intense (Humboldt).

On remarquera que ces poussières rouges accompagnent toujours les manifestations ordinaires des astéroïdes inférieurs : tremblements de terre et orages.

Voici maintenant les diamètres des plus gros bolides dont la chute a été officiellement enregistrée :

Le 22 février 1719, il est tombé en Italie un bolide dont le diamètre est de 1.068 mètres (Chladni).

Le 23 juillet 1762, chute en Allemagne d'un bolide de 900 mètres de diamètre (Chladni).

Le 31 octobre 1799, en Amérique, on enregistre la chute d'un bolide de 3.200 mètres (Chladni).

En France, au cours du dix-neuvième siècle, il est tombé trois bolides de dimensions comparables à celles de ceux que nous venons de signaler : l'un de 2.560 mètres de diamètre tombé le 19 mars 1818 (Halley), un autre de 2.200 mètres tombé le 4 janvier 1834 (Petit), le troisième de 3.900 mètres tombé le 18 août 1841 (Petit).

Il est curieux que toutes ces chutes, qui eussent pu causer de graves dommages, aient eu lieu dans des zones inhabitées où elles n'ont fait qu'ébranler le sol.

En sera-t-il toujours ainsi? On ne peut que le souhaiter. — GÉNÉRAL CARTIER, Cadre de réserve.

§

Clemenceau a gagné la guerre.

Nous avons reçu la lettre suivante, reproduisant, assez librement,

la citation de *Je suis partout* faite par notre collaborateur des *Hebdomadaires* :

Monsieur le Directeur,

Je lis seulement aujourd'hui *le Mercure* du 1er janvier, où M. Sylvain Forestier cite (pages 199 et 200), d'après *Je suis partout*, un incident qui s'est produit le 11 novembre 1918 :

Tandis que *la séance historique de la Chambre se déroulait, la foule avait envahi* les abords *du Palais-Bourbon. Elle réclamait Clemenceau... Le peuple acclame Clemenceau, mais il n'oublie pas non plus M. Briand. Il l'a* appelé *pour le saluer de ses vivats... M. Briand lui jette quelques mots magiques, etc...*

J'étais parmi cette foule, ce qui me permet de préciser ou de rectifier certains détails de ce récit.

Vers deux heures de l'après-midi, une colonne de manifestants, composée surtout d'étudiants et de lycéens, avait suivi la rue Saint-Dominique et passé derrière le Ministère de la Guerre, en criant *Cle-men-ceau* sur l'air des *Lampions*, dans l'espoir d'apercevoir, à une fenêtre, celui que tout Paris acclamait alors.

La colonne débouche place de Bourgogne, derrière la Chambre. La grille donnant accès à la cour intérieure est ouverte. Sans que rien eût été prémédité, les premiers rangs franchissent la grille. Ah! si on n'a pas pu voir Clemenceau au ministère de la Guerre, on le verra peut-être ici! On ne sait pas!

En moins d'une minute, deux cents ou trois cents personnes ont ainsi pénétré dans la cour du Palais-Bourbon. *Dans la cour* et non *aux abords*. Le personnel de l'établissement réussit à fermer la grille et cette petite foule se trouve là isolée.

Isolée, mais entêtée. Elle veut *voir* Clemenceau. Elle continue à crier *Cle-men-ceau*. Elle ne s'en ira pas sans avoir obtenu satisfaction.

Cela ne fait point l'affaire des députés. Ceux-ci ne sont point encore entrés en séance (notez que ceci ne se passe point « *tandis que* la séance se déroulait »); quelques-uns, souriants, apparaissent à une fenêtre; d'autres semblent agacés de cette intrusion, qui leur paraît attentatoire à la souveraineté nationale, ils n'aiment point cette ovation à caractère trop personnel. Comment obtenir que ces quelques centaines de personnes s'en aillent bien tranquillement?

C'est alors que Briand apparaît à la fenêtre. De sa belle voix, il nous adresse quelques mots, qui n'ont aucun caractère « magique », comme le dit le récit de *Je suis partout*, et qui restent absolument inefficaces : « Citoyens! Vous avez raison de célébrer ce grand jour, qui efface le souvenir de la grande iniquité de 1870-71. *Nous* vous remercions, etc... »

La foule applaudit poliment, sans plus. Elle n'est pas venue pour Briand. Elle n'est pas venue pour les députés. Elle n'est point dupe de ce : « *Nous* vous remercions », qui tend à faire croire que les manifestants sont arrivés là pour acclamer le Parlement et non pas un seul homme, et qui ne met fin à rien. Elle continue à crier *Cle-men-ceau*.

Alors, c'est le tour de Deschanel. Lui aussi tente de nous expulser par la persuasion. Il nous félicite d'avoir manifesté si bien notre patriotisme :

« Et maintenant, mes chers amis (*sic*), allez sur la place de la Concorde! Allez au pied de la statue de Strasbourg, crier votre enthousiasme, etc. » (Sous-entendu : Allez n'importe où, mais ne restez pas ici! Vous nous embêtez!)

La foule des enfermés répond : *Cle-men-ceau! Cle-men-ceau!*

Il y a déjà une heure qu'elle est là.

Les députés ont refermé la fenêtre.

La foule crie toujours : *Cle-men-ceau!* Les cordes vocales sont encore en bon état.

Ah! la fenêtre se rouvre! C'est Lui! Lui tout seul. Enfin!

Silence subit. Un silence de deux secondes.
Le bras levé, Clemenceau nous lance trois mots, pas davantage :
— Vive la France!

Oh! le hurlement, le rugissement qui lui répond, je l'entends encore. Les chapeaux volent en l'air. Les mains tendues tremblent. On n'entend plus qu'un énorme *Hâ-Hâ-Hâ*, une seule note « tenue » par tous ces choristes, en un point d'orgue qui n'en finit plus!...

Ce n'est pas M. Briand que la foule a « *appelé*, ce jour-là, pour le saluer de ses vivats ».

Ayant obtenu ce qu'elle voulait, la dite foule se retira aussitôt. Et la séance de la Chambre commença.

Veuillez croire, etc.

ANDRÉ MOUFFLET.

§

Sur la noblesse.

Monsieur le Directeur,

L'aristocratie de naissance se ramène-t-elle simplement à des exemptions fiscales ou n'est-elle qu'une question de « pureté » raciale?

Tel est le problème posé dans une communication que vous avez reçue à propos de mon article sur l'*Idée de noblesse en France depuis la Révolution* (1).

L'hérédité du commandement, l'habitude de traiter les affaires de l'Etat, les traditions soigneusement entretenues, le perpétuel sacrifice au bien public, le patrimoine moral accumulé, ce *je ne sais quoi*, cette patine que seul le temps peut permettre d'acquérir, tout cela ne compterait pas? Une seule chose préoccupe notre correspondant : la mésalliance. Confondant degrés et quartiers, il imaginerait volontiers une aristocratie, créée de toutes pièces (mais quand?), alignant avec douze générations ses 4096 quartiers, à moins qu'il ne se contente de 2048? A ce taux-là on serait pur, mais comme on ne connaît personne réalisant ces conditions, la concurrence n'est pas à craindre. Le roi de Wurtemberg a tenté pourtant ce mirifique travail. Je laisse aux paléographes le soin d'en contrôler le bien-fondé.

Votre épistolier parle d'abondance sur une question où il y a beaucoup plus d'amateurs que de connaisseurs, et il néglige de citer les différentes sources des renseignements hétéroclites dont son étude est émaillée. Je gage, cependant, qu'il s'est documenté auprès de *Candide*, le *Candide* de M. de Voltaire, bien entendu. Tous les malheurs de cet infortuné jeune homme venaient de ce qu'il était le fils de la sœur du baron de Thunder-ter-tronckh et d'un gentilhomme qu'elle ne pouvait épouser « parce qu'il n'avait

(1) *Mercure* du 1er septembre 1939.

pu prouver que 71 quartiers et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps ».

Je ne lui ferai pas, moi, l'injure de croire qu'il n'a pas saisi la finesse de l'à-peu-près de Voltaire.

Veuillez agréer, etc...

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

§

Une réponse de M. Wilfred Monod. — Nous avons reçu la lettre suivante, accompagnée du texte qu'on lira ci-après :

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France.*

Monsieur,

J'espère ne pas manquer à la discrétion en vous adressant pour le *Mercure de France*, « revue ouverte à toutes les opinions », quelques lignes suggérées par deux articles signés Henriette Charasson et Oleius. En temps de guerre, je me suis appliqué à rester laconique; mais les problèmes soulevés par les deux signataires sont immenses. D'ailleurs, on ne détournerait nullement les esprits du drame occidental en essayant de formuler quelques axiomes pratiques, d'ordre moral et spirituel, sous votre rubrique importante : *Questions religieuses.*

Je réfléchissais dernièrement à l'intérêt qu'offrirait une étude comparée de la piété respective de ces trois catholiques de premier plan : le P. de Foucauld, le P. Didon, Mgr d'Hulst. En quoi se ressemblent-ils malgré des divergences éclatantes? Et pourquoi se distinguent-ils ensemble — par leur méthode pédagogique ou psychologique — des maîtres de la cure d'âme protestante, inspirée par d'autres postulats, également chrétiens... ou chrétiens également?

Les réflexions de ce genre, loin de nuire à la concentration nationale sur la guerre, nous obligent certainement à creuser jusqu'aux sources mêmes d'un conflit en partie idéologique.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc...

WILFRED MONOD.

Mise au point. — Monsieur le Directeur, puisque le modeste volume *Après la journée* vous a déjà valu deux communications (de ton bien différent), l'un venu du côté « catholique », l'autre du côté « protestant », veuillez permettre à l'auteur d'élever lui-même la voix pour une brève mise au point.

Un de ses coreligionnaires (anonyme) déplore ses « jérémiades »; Mme Henriette Charasson signale une « ferveur heureuse » d' « âme franciscaine ». L'auteur se félicite de tels rapprochements; d'une part, avec le prophète hébreu Jérémie; d'autre part, avec le Pauvre d'Assise. Pourquoi les opposer ou même les séparer? Dans notre monde ambigu, Janus à double face, l'optimisme est bêtise : vive Jérémie le protestataire! Mais le pessimisme est lâcheté : vive le poète du « Cantique des créatures »!

Dans l'effroyable crise européenne, en plein labyrinthe, voire en

plein chaos, tout penseur libre ou libre croyant éprouvera quelque chose de la poignante nostalgie du Messie Jésus : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Est-il surprenant que l'Eglise romaine et l'Eglise réformée, telles que l'histoire les a l'une et l'autre façonnées, soient incapables de répondre séparément aux besoins variés, et parfois contraires en apparence, du chrétien complet ? C'est le « christianisme » seul, au-dessus des Eglises (*par leur moyen* pourtant, ou *malgré elles*) qui pourra sauver le monde occidental du cataclysme où il tournoie.

Le *Christianisme?* Terme encore trop abstrait. Disons une concrète *Chrétienté,* un remembrement systématique, par l'Evangile, du corps déchiré de l'Humanité. — WILFRED MONOD.

P.-S. — Puisque l'occasion m'en est offerte, je signale de légers errata dans l'article du 1er août 1939 :

P. 673, ligne 20, lire : *des* âmes protestantes ». P. 675, ligne 16, lire : « *pense* devoir pactiser. » Page 676, ligne 2, lire : « pasteur *Théodore Monod.* » — W. M.

§

Sur Napol le Pyrénéen.

Monsieur le Rédacteur en chef du *Mercure de France,*

Il y a quarante-deux ans, je publiais ici mon premier livre sur une interprétation nouvelle du sonnet des Voyelles, d'Arthur Rimbaud.

Je m'aperçois aujourd'hui, parce que je me trouve en Berry, que nous n'avons pas tout dit sur Napoléon Peyrat (Napol le Pyrénéen).

En réalité, c'est en 1833 dans le petit recueil de la Bibliothèque Populaire (*Poètes français vivants,* 1re partie, page 45) qu'a paru le poème *Roland* signé Napol le Pyrénéen.

Cette Bibliothèque populaire avait pour éditeur Ajasson de Grandsagne, botaniste et, probablement, le premier amant de George Sand. A l'époque, la petite ville de la Châtre se scandalisa. Depuis, elle a donné le nom d'Ajasson de Grandsagne à une des rues de la commune.

Tout le monde se demanda alors quel était ce poète. La réponse ne vint que trente ans plus tard et fut donnée dans la *Revue de l'Instruction publique,* en 1863, par M. Paul Boiteau, qui apprit au public que Napol le Pyrénéen se nommait Napoléon Peyrat, qu'il était pasteur protestant, qu'il était né au Mas d'Azil dans l'Ariège, près de ces grottes merveilleuses où se réfugièrent les protestants, tout près du torrent de l'Aris. Il était l'ami de Lamennais, puis de Béranger et de Sainte-Beuve. Il devint l'ami de Ferdinand Denis qui

le fit nommer précepteur dans la famille d'un riche notaire protestant. Puis, il quitta Paris et devint pasteur. Il publie *Lamennais et Béranger*. Il publie *L'Arise*, un recueil de vers, *Romancero religieux, héroïque et pastoral*, une *Histoire des réfugiés du Mas d'Azil*, une *Histoire des Abigeois*, et enfin une *Histoire des Pasteurs du Désert* qui est, certainement, un chef-d'œuvre.

Il mourut pasteur à Saint-Germain-en-Laye.

Je vous prie de croire, etc...

ERNEST GAUBERT.

§

Encore sur Napol le Pyrénéen. — Un ami me communique le « Petit courrier des Lettres et des Livres » que le *Bulletin du Bibliophile* (n° 1, série de guerre, janvier 1940) a confié à M. Joseph Place, lequel, dans son premier article, intitulé : *Un petit romantique oublié*, écrit :

> Le *Mercure de France* du 15 août 1939 a publié un article de Claude Laforêt sur la marquise Arconati-Visconti, née Peyrat, dont les libéralités et les largesses ont souvent défrayé la presse au début du siècle.
>
> Le 1er novembre suivant, André Fontainas faisait paraître un écho où il marquait sa surprise que Claude Laforêt n'ait pas souligné que le père de la marquise, Napoléon Peyrat, avant de se vouer exclusivement à la politique militante aux côtés de Gambetta et de ses amis, avait écrit des vers, et même de fort beaux vers, notamment le fameux *Roland*, plein d'ardeur romantique, sorte d'hymne à la liberté au lyrisme emporté et vengeur.
>
> Mais Auriant veillait, à qui rien n'échappe des bévues ou des erreurs littéraires si fréquentes aujourd'hui, et le *Mercure* du 1er décembre apprenait à ceux qui l'ignoraient — ils doivent être légion — qu'Alphonse Peyrat, père de la marquise Arconati-Visconti, n'avait de commun que le patronyme avec Napoléon Peyrat, dit Napol le Pyrénéen, pasteur protestant, ami de Béranger et de Lamennais et auteur de *Roland*.

Je suis très flatté de l'opinion que M. Joseph Place professe pour mon humble personne, mais la vérité m'oblige à dire que je faisais — comme lui-même sans doute — partie de la « légion » qui confondait Alphonse Peyrat avec le Napoléon du même nom. La stricte équité comme la plus élémentaire honnêteté me font un devoir de rendre à M. Pierre Dufay ce qui lui appartient : le petit article que M. Place a bien voulu m'attribuer, et dont le très savant directeur de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* est l'auteur. — AURIANT.

§

Bulletin du Bibliophile. — M. Jacques Crepet publie en ce moment, par tranches, dans cet organe, une suite de lettres adressées à Baudelaire, qui constitue une partielle contre-partie aux Lettres du poète.

§

Le Sottisier universel.

Il faudrait partir de Glascow le samedi 20 février et nous serions de retour à Londres le samedi 3 avril. Cela fait exactement sept semaines. — T. W. Crofts; *J'ai tué*, collection *L'Empreinte*, n° 158, p. 102.

« Je maintiendrai », dit la Belgique, qui en effet, au cours de la dernière guerre, a su glorieusement « maintenir ». — G. Clemenceau : *Grandeurs et Misères d'une victoire*, page 247.

Il mit les révoltés trente heures par jour sur le chantier. — *Mercure de France*, 1er août 1939.

Le baromètre qui, au sol, dépasse 700, descend à 200, et la température a moins de cinquante degrés et plus. — *Ric et Rac*, 31 janvier.

Un brise-glace trace un chenal dans le Kattegat, entre le Danemark et la Norvège, pour permettre aux bateaux de naviguer. [Légende d'une illustration.] — *Le Jour*, 22 février.

On continue de ne faire la guerre qu'en Finlande, d'où les belligérants sont absents. — *Le Journal*, 14 février.

A cette même audience, deux civils inculpés d'outrages à l'ennemi, de bris de clôture et menaces ont été condamnés. — *Le Petit Provençal*, 16 février.

Recensement de la population. — *Arles, 9 février*. Aujourd'hui, le service d'enlèvement des vieux fers fonctionnera à 14 heures. — *Le Petit Provençal*, 9 février.

Les héritiers de M. Bareilhes font savoir qu'il est décédé le 29 juillet 1938 et que, depuis, il a cessé d'exercer ses fonctions de greffier de la Justice de Paix. — *Le Patriote des Pyrénées*, 15 février.

Pas très loin de Q. Q. P. en France, sur un plateau à tous les vents exposé, se dressent, groupés autour de leur clocher, plusieurs petits villages sympathiques, qui forment, avec les vallonnements boisés, un site très pittoresque. Un seul point noir dans le tableau : la neige. — *Le Petit Courrier* (Angers), 4 février.

COQUILLES

Quelque circonstance, telle que l'action d'un chasseur ennemi, l'oblige-t-elle [le pilote de l'avion] à piquer plus vite, tout l'équipage en ressentira des troubles qui ne pourraient se renouveler inopinément. — *Ric et Rac*, 31 janvier.

Mme et M. Jean Boussuge, domiciliés place Alfred Bert, ont eu l'heureuse naissance de leur premier enfant, une mignonne fillette, qui a été prénommée Yvette. Le Pape est aux armées. — *Le Démocrate de Saint-Flour-Murat*, 3 février.

MASTIC

Déplacements. — M. Pierre Albarran fait un court séjour à Paris. La cérémonie funèbre s'est déroulée en la basilique Notre-Dame du Port. — *La Gazette de Biarritz*, 12 février.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1940.